



**HAL**  
open science

# Kanya, Kalyanam, Sumangali. Fatalité ou libre-arbitre pour devenir une femme chez les Indo-Réunionnais.

Paladini Pavajaualli Boqui-Queni

## ► To cite this version:

Paladini Pavajaualli Boqui-Queni. Kanya, Kalyanam, Sumangali. Fatalité ou libre-arbitre pour devenir une femme chez les Indo-Réunionnais.. Anthropologie sociale et ethnologie.. 2024. dumas-04770592

**HAL Id: dumas-04770592**

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04770592v1>

Submitted on 7 Nov 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **KANYA - KALYANAM - SUMANGALI**

Fatalité ou libre-arbitre pour devenir une femme  
chez les Indo-Réunionnais

**Présenté par :** BOQUI-QUENI Paladini Pavajaualli

**Sous la direction de :** Madame Florence Callandre-Barat, Mcf 15ème section

**Jury :** Monsieur Thierry Malbert, Professeur en Anthropologie, Responsable du Master en Anthropologie sociale et culturelle de l’Océan Indien.

Madame Florence Callandre-Barat, Maître de conférences en anthropologie et civilisations de l’Océan Indien.

# SOMMAIRE

AVANT-PROPOS.....	7
RAPPORT SUBJECTIF AU SUJET.....	9
I - CIRCONSCRIPTION DE L'OBJET.....	12
A- Présentation du passage de jeune fille à femme.....	12
B- Déconstruction du sens commun.....	12
II- RECHERCHE / ACTION.....	14
A- La démarche.....	14
B- La méthode inductivo-hypothético-déductive.....	15
C- Les techniques.....	15
D- Ethnographie de ma mémoire.....	18
III- LA PROBLEMATIQUE.....	19
A- Question de départ.....	19
A-1. Extraction des mots-clés.....	19
B- Référentiel : Revue de littérature.....	32
B-1. Références scientifiques.....	32
B-2. Références anthropologiques.....	38
B-3. Références juridiques.....	49
B-4. Références littéraires.....	50
B-5. Références philosophiques.....	62
B-6. Références psychanalytiques.....	62
C- Hypothèses.....	64
IV- LES RITES DE PASSAGES HINDOUS.....	66
A- Kanya Puja.....	66
B- Cérémonie de la puberté.....	71

C- Education des filles.....	73
C-1. Bharathanatyam.....	76
C-2. Le chant carnatique dévotionnel.....	83
D- La marche sur le feu.....	85
E- Le déroulement du Kalyanam.....	92
V- ENQUÊTES DE TERRAIN.....	99
A- Le tableau des interrogés.....	99
1. Swami Bhima.....	100
2. Nandhini.....	108
3. Swami Balarama.....	116
4. Sylvaine Boqui-quéni.....	124
5. Anise Boqui-quéni.....	137
6. Maximilien Boqui-quéni.....	148
7. Madame I (anonyme).....	156
8. Madame L (anonyme).....	167
9. Océane Moutoussamy.....	174
10. Priya (anonyme).....	184
11. Mohini (anonyme).....	192
12. LD (anonyme).....	202
CONCLUSION.....	216
EPISTÉMOLOGIE DE LA RECHERCHE.....	225
BIBLIOGRAPHIE.....	227
ANNEXES.....	234

## REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à ma Directrice de Mémoire Madame Florence Callandre-Barat, qui a su être présente durant ces deux années de travail, pour me guider, m'encadrer, m'aider, me conseiller et m'encourager. Ce travail ne serait pas le même sans vous. Je n'aurais pas pu espérer mieux pour me diriger sur ce sujet, mais aussi pour votre personne.

J'adresse mes sincères remerciements à l'ensemble de l'équipe enseignante du Master Anthropologie pour leurs conseils qui ont guidé mes recherches et pour le temps qu'ils m'ont accordé pour mener à bien mon sujet de recherche.

Je remercie ma famille d'avoir toujours été présente, d'avoir cru en moi et de m'avoir donné l'opportunité de réaliser un de mes objectifs qui est ce mémoire. Je suis reconnaissante pour mon éducation indo-réunionnaise traditionnelle, pour mes traditions hindoues, pour tous les patrimoines culturels matériels et immatériels que j'ai pu connaître grâce à vous. A ma mère Geneviève, à mon grand-père Maximilien BOQUI-QUENI, à ma grand-mère Lise, à ma sœur Gargie et à ma nièce Dayalakshmi, qui me donne envie de me surpasser puisqu'elle est la nouvelle génération de filles traditionnelles.

J'ai une pensée chaleureuse à toutes les personnes qui ont mis généreusement à profit leur connaissance religieuse et intellectuelle pour que je puisse avancer dans ce travail de recherche. Je pense à Swami Bhima, Swami Balarama, Tantrika Bhagavan, Nandhini, astrologue et professeure de l'hindouisme.

Enfin, je remercie l'ensemble de mes interviewés d'avoir accepté de travailler avec moi et de m'avoir livré une partie de vous. C'est aussi grâce à vous que ce mémoire est possible.

Ces deux années ont été autant stressantes qu'épanouissantes et je suis fière de vous présenter mon travail, qui répond à la fois à une introspection pour ma part, mais aussi à ma motivation à montrer aux femmes que nous sommes des femmes à partir du moment où nous l'avons décidé, peu importe nos choix de vie.

## AVANT-PROPOS

---

Cette étude est effectuée dans le cadre de mon Master d'Anthropologie. Le thème choisi est « De jeune fille à femme dans l'hindouisme à la Réunion ». L'idée est d'étudier le rite de passage à travers des familles hindoues réunionnaises qui sont restées très traditionnelles et « culturelles », autrement dit, qui accordent beaucoup d'importance aux valeurs du pays d'origine plutôt qu'à celles du pays d'accueil. Le but est de voir s'il y a une évolution qui est due à la créolisation, à l'éloignement géographique de l'endroit d'où viennent ces cultures et traditions ou encore à l'évolution de la société et des mœurs de génération en génération.

Le passage de jeune-fille à femme est très souvent marqué par le mariage, en général, car c'est une manière claire, officielle, pour la jeune fille de prendre des responsabilités qui peuvent la faire grandir. Par exemple le fait d'avoir un mari et de s'en occuper, d'en prendre soin ; le fait de quitter le foyer familial pour en créer un nouveau, une cellule d'accueil pour les futurs enfants du couple ; le fait d'avoir la légitimité d'être mère dans l'hindouisme ; le fait d'être responsable d'un foyer... J'ai choisi ce sujet car étant une personne qui a grandi dans l'hindouisme, dans les traditions que je qualifie de « pures et dures », il est intéressant de mieux approfondir mes connaissances et aussi de comprendre le fonctionnement de ce système traditionnel de « la diaspora indo-réunionnaise », très axée sur les rites de passage.

En effet, je suis de ces personnes qui font partie d'une famille très traditionnelle (que je définirai plus loin précisément), mais j'ai décidé de prendre un chemin différent de celui qui est jugé « normal » pour la plupart des aînés de ces familles. En choisissant de quitter le foyer familial pour faire de longues études, je me suis déjà écartée, pour le moment, de ce rite de passage, qui a été effectué par toutes les jeunes filles de mon entourage. C'est dans cette logique que je souhaiterais orienter mes recherches vers cette question, ce rite de passage et son évolution dans un contexte créole, français.

Je suis particulièrement intéressée par le fait que le passage de jeune fille à femme doive être fait de cette manière symbolique, qu'est le mariage, à contrario, le statut de « femme » n'a pas la même importance ni même valeur dans l'hindouisme réunionnais.

Il serait aussi intéressant de comprendre les raisons de la pression sociale et familiale que reçoit une jeune fille lorsque cette dernière décide de faire des choix qui vont à l'opposé des valeurs familiales qu'on lui a inculquées dès son plus jeune âge.

Partant de là, j'ai l'ambition de pouvoir comprendre d'où vient l'importance de ce rite de passage, qui semble être une étape importante source de fierté surtout pour les familles qui se conforment aux normes religieuses et culturelles hindoues et indiennes du Tamil Nâdu et du Bengale (Boqui-Quéni étant un patronyme originaire de Kalkutta).

Je suis assez sensible au fait que dans des familles traditionnelles, certaines jeunes filles sont dans un dilemme entre la vie qu'elles veulent mener et la vie qui leur est imposée. Le choix s'oriente selon le niveau de pression. Le choix pourrait décevoir la famille ou alors être une fierté pour eux.

La religion hindoue est chargée de traditions qui perdurent dans le temps, je m'intéresse à une possible évolution par rapport à ces traditions qui ne correspondent plus toujours à l'évolution

de la société actuelle française. Même si, nombreuses sont encore les familles qui veulent faire perdurer les valeurs du passé à travers les générations futures.

La créolisation des familles indiennes de la Réunion a aussi un impact qui me donne envie de poursuivre la recherche. En effet, l'entourage des jeunes filles est une influence, par exemple, les pairs à l'école. Les jeunes filles de familles traditionnelles voient la vie des autres jeunes filles et voient les opportunités qu'elles peuvent avoir si elles prennent des chemins différents que le chemin précis et « hindouisé » que veut la famille pour elle.

Ces raisons me motivent à mener mon enquête pour avoir des réponses, mais aussi et surtout pour mieux comprendre ce système traditionnel de rite de passage.

## RAPPORT SUBJECTIF AU SUJET

---

Les traditions perdurent car elles sont transmises de générations en générations. Par ailleurs, avec l'évolution de la société et des mœurs, les nouvelles générations ont tendance à s'éloigner des traditions. On prend des nouveaux chemins pour être plus libre, pour avoir le contrôle de notre vie. C'est notamment le cas dans les familles traditionnelles indo-réunionnaises qui veulent poursuivre une éducation très stricte avec les jeunes filles.

Dans ces familles, le patriarcat est très présent. Ce sont les hommes qui vont travailler, ils payent les factures, ils prennent les grandes décisions. Les femmes doivent être des femmes au foyer irréprochables. Cela comprend le ménage, l'éducation des enfants, le bon fonctionnement du foyer. Ce sont des valeurs qui correspondent à être une « femme dans les normes ». Pendant toute la jeunesse d'une fille de famille respectueuse des traditions, on lui inculque des valeurs qu'on pense qu'elles lui seront bénéfiques pour la future vie de femme au foyer qui lui sera destinée. Elle apprend à faire le ménage, pour pouvoir donner à son mari une maison propre et agréable. Elle saura faire les meilleurs plats, pour pouvoir nourrir sa famille de la meilleure façon. Elle prend soin d'elle parce qu'elle devra toujours plaire à son mari. C'est une éducation qu'elle aura dès le plus jeune âge et sans s'en rendre compte, ce cheminement deviendra logique, elle ne verra plus que ce chemin qui devient évident et inévitable. Ce sont des gestes du quotidien qui feront que la jeune fille aura des comportements qui vont dans le sens de l'éducation qui s'appuie sur les traditions familiales. Par exemple, on m'a appris dès mon plus jeune âge à faire le ménage, par des gestes simples. A 9 ans, je rangeais et faisais le ménage de la salle de bain pendant que ma grande sœur s'occupait du reste de la maison et que ma grand-mère s'occupait des plantes. Ma sœur se marie à mes 12 ans, elle en avait 19.

A ce moment, j'étais déjà capable de faire le ménage dans tout le foyer familial. Comme elle a quitté le foyer familial, c'est à ce moment que j'ai pris toutes ses responsabilités concernant le ménage, mais on a commencé également à m'apprendre à cuisiner. Au début, j'apprenais à préparer les épices pour ma grand-mère, mais je devais impérativement rester près d'elle pour suivre les étapes. Puis, j'ai commencé à faire quelques plats sous sa surveillance. Pour les goûters, ma grand-mère m'apprenait à en faire, elle faisait comme des genres d'activités goûters, où elle apprenait à mes cousines et moi à faire des samoussas, des ladoos<sup>1</sup>, des beignets de bananes...

De plus, le fait de grandir dans une famille aux valeurs strictes, nous pousse à choisir un modèle idéal, une femme qu'on admire, et on voudra lui ressembler sur plusieurs points. Généralement, si c'est une femme de la famille proche, alors on aura choisi un modèle qu'on pense idéal d'une femme traditionnelle avec des normes et des valeurs qui correspondent aux exigences de la famille. Plus jeune, je voulais ressembler à une de mes tantes car c'est une femme très belle. Elle sait chanter des chansons indiennes, et m'en a appris, elle prend soin d'elle et son style de vie me donnait envie de lui ressembler. Elle a un mari, une grande maison avec ses enfants, cette vie me faisait rêver, puisque moi, je vivais chez mes grands-parents avec ma sœur jusqu'à

---

<sup>1</sup> Ladoo : gâteau indien, fait de boules de farine, enrobées de sirop de sucre de canne.

ce qu'elle se marie, et ma mère était peu présente puisqu'elle devait travailler plus, pour pouvoir assumer le rôle de mère et de père en même temps. Cette tante avait l'air heureuse et je voulais grandir pour lui ressembler, pour avoir l'opportunité de vivre une vie semblable à la sienne. De ce fait, on reproduirait involontairement un schéma répétitif de la vie de nos proches pendant notre jeunesse.

Pierre Bourdieu et Jean Claude Passeron, des sociologues du XXe siècle, ont écrit sur ce sujet. Ils expliquent que c'est une pratique sociale familiale qui consiste à conserver le même statut social de la famille, volontairement ou pas. C'est le concept de reproduction sociale. En effet, il est plutôt connu que dans plusieurs familles, les métiers sont retransmis à chaque nouvelle génération. Dans le contexte de mon sujet, on pourrait dire que ce sont les normes et les valeurs qui sont transmises pour créer cette reproduction sociale. Par exemple, les femmes enseignent aux jeunes filles comment devenir une femme. Quelques fois, nous voulons même reproduire la vie d'une autre femme de la famille car on la prend comme modèle, alors on reproduit son parcours de vie, dans l'espoir de lui ressembler et c'est ainsi que nous reproduisons le même schéma à chaque nouvelle génération. Aussi, le fait que dans les familles traditionnelles, nous sommes très conservatrices, les jeunes filles n'ont pas souvent l'opportunité de comprendre dès leur plus jeune âge, ce que c'est que de vivre dans une famille autre que la sienne. C'est alors de cette manière que ces jeunes filles acceptent la situation qu'elles vivent sans chercher à avoir une vie différente de celle qu'elles ont l'habitude de voir.

En grandissant, en fréquentant des personnes avec une éducation différente et souvent avec une ouverture d'esprit plus grande, on commence à comprendre que ce n'est pas le seul chemin possible. On peut s'intéresser aux études longues et décider de prendre son envol sans passer par la voie du mariage. On peut avoir une passion pour le voyage et décider de vivre une aventure différente d'une vie maritale. Ce sont des chemins possibles qui vont à l'encontre de la voie traditionnelle. Suite à ces envies de changements, il peut arriver que de nouvelles valeurs s'installent par rapport à la nouvelle expérience de vie que la jeune vie expérimente. La valeur de l'indépendance, le fait de se sentir capable d'assumer un foyer mais aussi un travail, de voyager sans avoir de comptes à rendre, de préférer des restaurants au lieu de faire à manger...

L'importance de la liberté, pouvoir décider, avoir l'opportunité de suivre ses rêves sans se sentir jugée pour ses choix. La valeur du travail, aimer et être passionnée par un métier, un univers professionnel, pouvoir gagner son propre argent et le dépenser soi-même, avoir l'ambition de devenir riche par soi-même et sans l'aide d'une présence maritale. J'ai grandi avec les normes et les valeurs que m'ont transmis ma famille, par ailleurs, en choisissant de quitter le foyer familial pour prendre mon propre appartement et faire des études longues, j'ai vu là une opportunité de vivre ma vie sans avoir de pression par rapport à la vie traditionnelle que je devais poursuivre. Bien évidemment, je reste une jeune femme très pieuse et je continue à me préparer des goûters très traditionnels comme les beignets de bananes (bonbon banane) ou des samoussas. Je suis très souvent au téléphone avec ma grand-mère, elle me parle de ce qu'elle cuisine, de ce que je cuisine, on se raconte nos journées. Puis, quand on ne parle plus, elle me dit toujours qu'elle voudrait que je me marie, elle me demande ma situation amoureuse, elle

veut savoir si je compte continuer les études et si je suis sûre que je ne veux pas revenir à la maison.

Ce que j'apprécie, c'est qu'avant tout cela, elle me demande si je vais bien, si je suis heureuse et s'il me manque quelque chose. Cela montre à quel point, même si elle est attachée à ses traditions, mon bonheur compte avant tout. De plus, j'ai aussi ajouté de nouvelles valeurs à ma vie, comme celle de l'indépendance financière qui me tient à cœur, c'est ainsi que je prends mes premières expériences de travail, que j'allie à mes études. Cela me permet aussi de vivre de nouvelles expériences, comme mon premier voyage sans aucun membre de ma famille, que j'ai effectué en mai 2022, pour mon anniversaire. J'étais fière de me le payer toute seule, et de me sentir capable d'affronter ma famille pour leur dire que je veux y aller et que j'ai travaillé dur pour y aller. Avec le temps, même s'il y a de la réticence et de la peur, il y a un peu de confiance également, qui me fait garder espoir de pouvoir un jour accomplir tous mes rêves qui ne sont pas les mêmes que les leurs. Ils n'acceptent pas toutes mes décisions, et me surnomment « le diable » parce que je ne suis pas tout à fait la voie, mais je comprends que c'est un changement conséquent dont ils n'ont pas l'habitude et qu'il faut du temps. Tout finit par arriver, ce voyage, je n'aurai jamais pensé pouvoir le faire, et finalement, je l'ai fait.

Finalement, j'ai eu cette éducation très stricte et conservatrice, que je garderai toujours en moi, j'en ai intégré des valeurs et des normes dans mon quotidien, mais mon évolution fait que je ne veux pas m'arrêter là et que j'ai le sentiment d'avoir la capacité de vivre autre chose qui pourrait mieux me correspondre.

## I – CIRCONSCRIPTION DE L'OBJET

---

### Présentation du passage de jeune fille à femme

Le sujet sera traité de manière évolutive, c'est-à-dire que nous aborderons dans un premier temps le rôle, l'importance et la place de la jeune fille dans l'hindouisme. Nous verrons de quelle manière elle s'imprègne de la tradition et qu'elle décide de la suivre. On pourra notamment voir avec la jeune fille comment l'enseignement des traditions et des coutumes, mais aussi l'éducation des aînés peuvent influencer les choix de vie d'une jeune fille jusqu'à en décider de ses choix de vie à sa place quelques fois. Ensuite, dans son évolution et par rapport à ses choix, cette jeune fille devient une femme. Dans l'hindouisme, elle est donc mariée et a des responsabilités concernant le foyer familial. Par ailleurs, c'est justement là où se trouve l'évolution du sujet.

L'hindouisme se base-t-il toujours sur un modèle féminin qui doit être mariée, être une bonne femme de foyer et pouvoir faire les tâches de ménages, de cuisine, s'occuper des enfants, être fertile pour son mari... On se focalisera par la suite sur l'évolution des mœurs concernant le sujet des femmes indo-réunionnaises, ces dernières qui, grâce à la créolisation, à l'évolution, à la société, se veulent de plus en plus être des femmes cultivées, intelligentes, indépendantes financièrement et dans leur vie.

### Déconstruction du sens commun

Si nous nous basons sur les textes sacrés, effectivement, l'hindouisme est une religion patriarcale et fermée au sujet de la femme. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que l'hindouisme est l'une des religions la plus ancienne du monde entier encore pratiquée. Les livres sacrés remontent de 1400 à 1500 ans avant J.-C. Ce ne sont pas des textes récents qui peuvent témoigner encore de l'évolution du monde. En effet, ce sont des successions de règles de vie et de lois que les sages ont écrites par rapport à leur temps, cela ne s'applique donc plus à la lettre. On peut dire que certaines lois sont obsolètes par rapport à la réalité, surtout pour ce qu'il s'agit du rapport de l'homme et de la femme.

Par exemple, de plus en plus d'hommes se marient à des femmes de castes différentes, ceci est interdit et est stipulé dans les lois de Manou. De nombreux stéréotypes sont encore ceux des mariages arrangés ou des mariages forcés. Les femmes d'aujourd'hui dans les familles métissées, peuvent choisir en toute liberté leur mari. Grâce à la créolisation à la Réunion, il n'y a pas de système de castes, les jeunes filles ont l'opportunité de choisir leur compagnon de vie, et même de choisir si elles veulent ou non se marier. Le fait de ne pas être marié est de plus en plus fréquent à la Réunion, à cause de la créolisation et du taux élevé de divorce.

Bien évidemment, il existe aussi des familles indo-réunionnaises qui favorisent l'éducation des filles plutôt que leur vie maritale. Par exemple, en Inde, les filles brahmanes sont très intelligentes et cultivées. Le mariage n'est pas immédiatement leur priorité. Grâce aux études, grâce aux pairs et à l'environnement qu'elles fréquentent, mais aussi grâce aux connaissances des droits des femmes et du monde extérieur, les jeunes filles pourront alors choisir leur chemin de vie.

C'est de cette manière que les femmes sont de plus en plus vouées à devenir ambitieuses et à avoir des rêves concernant leur vie personnelle, professionnelle, sociale et financière. C'est ainsi que les femmes sont de moins en moins réduites à l'image que l'on portait sur elle auparavant, à savoir une femme mariée et femme au foyer, qui s'occupe de son mari et de l'éducation de ses enfants. Cette image est obsolète, bien qu'il en existe encore, mais cette image ne reflète pas la réalité de toutes les femmes hindoues actuelles.

Nombreuses sont celles qui travaillent, qui n'ont pas l'ambition d'être mère, qui préfèrent aller au restaurant plutôt que de cuisiner, qui ne respectent pas les traditions d'avant, mais ces objectifs de vie ne les font pas moins hindoues que les autres.

## II - RECHERCHE/ACTION

---

### A. La démarche

Concernant les étapes successives de mon travail, j'ai commencé par une enquête exploratoire afin de rédiger au plus près du terrain, les définitions des mots-clés de mon sujet mais aussi pour faire surgir quelques hypothèses.

Je travaille aussi sur les autres parties de mon référentiel. Le référentiel est composé de l'extraction des mots-clés, de la revue de littérature, de ma propre expérience que je raconte. Je peux également introduire l'expérience de mes proches dans les parties et je complète par des entretiens avec des personnes qui peuvent apporter leur propre expérience. Par exemple, sur la partie de la danse Bharatanatyam dans le référentiel, j'ai interrogé une professeure de danse qui m'a parlé de son expérience et de ses représentations de la danse, sa façon de l'analyser en tant que discipline mais aussi en tant qu'expression religieuse et art de séduction. J'ai également raconté ma propre expérience par rapport à mon ancienne vie de danseuse.

Ce référentiel m'a permis de déconstruire le sens commun et aussi de prendre du recul sur l'éducation et les rites de passage traditionnels que j'ai vécus. De ce fait, j'ai pu trouver une hypothèse.

A chaque cérémonie, je fais de l'observation participante en prenant des photos de ce qu'il pourrait entrer dans le cadre de mon sujet de mémoire mais aussi en rapportant tout ce que j'ai vu à ma directrice de mémoire afin de voir si ce sont des actions intéressantes à développer plus tard.

Dans la suite de la démarche, il faudra vérifier mon hypothèse grâce à des entretiens semi-directifs sur l'éducation des filles, je me dirigerai vers des personnes de la communauté Indo-réunionnaise qui ont une éducation stricte. Puisque ce sujet n'a jamais été traité, il fera partie de ma démarche de faire un maximum d'entretiens avec les personnes concernées par mon sujet mais aussi à m'informer auprès de religieux hindous concernant les rites de passage et les traditions familiales. Donc, je pars de mon expérience personnelle pour que je puisse prendre conscience de mon sujet grâce au référentiel, puis j'en tire une hypothèse que je dois vérifier grâce à des entretiens et des enquêtes ou de l'observation participante. De ce fait, je pourrai raisonner grâce au lien entre mon expérience et celles de mes enquêtés.

## B. La méthode inductivo-hypothético-déductive

Pour mener à bien ce mémoire, et compte-tenu du caractère innovant de mon sujet, je choisis la méthode inductivo-hypothético-déductive qui est une des variantes de la méthode scientifique classique, redéfinie par le psychiatre et professeur des Universités en psychologie, Jean François Hamon. L'étude sera menée en trois parties distinctes mais qui seront finalement liées :

- Une partie inductive : Ce qui est intéressant, c'est qu'aucun mémoire n'a traité ce sujet, à la Réunion jusqu'à ce jour, donc, le fait de faire surgir de l'inédit est un atout pour ce genre d'étude qui vise à accroître la connaissance des sociétés et de leurs pratiques culturelles. Dans cette partie, il s'agit de faire une enquête exploratoire et d'en faire émerger des hypothèses.
- Une partie hypothétique : Nous émettrons des hypothèses au milieu de l'étude qui nous serviront d'appui pour mieux cibler la procédure de recherche. Les hypothèses seront en rapport avec les stéréotypes, les mentalités de la société... Ces hypothèses font partie de la problématique. Dans cette partie, il s'agit d'énoncer une prédiction sans prendre position du vrai ou du faux. C'est une étape de supposition.
- Une partie déductive : Nous mènerons des études auprès des personnes concernées pour en faire ressortir les différents points de vue et pouvoir en déduire des règles ou des conclusions plausibles. Dans cette partie, on finit notre raisonnement par des études que l'on a menées grâce aux hypothèses et aux faits particuliers rencontrés. Dans la partie déductive, on finit notre raisonnement par une vérification des hypothèses que l'on a formulées grâce aux techniques sélectionnées et appliquées.

## C. Les techniques

Pour servir d'appui à l'étude, des lectures seront faites en amont. Dans un premier temps, cela me familiarisera avec mon domaine d'étude, aussi, j'apprendrai davantage sur les traditions, les rituels et sur les recherches qu'ont effectué les chercheurs sur un sujet qui se rapproche du mien. Pour pouvoir compléter ma partie hypothético-déductive, je ferai des enquêtes qualitatives, en utilisant la démarche semi directive dans des lieux tels que des ashrams, des temples, etc, pour être en présence des familles traditionnelles hindoues et pour les interroger sur le rôle de la femme, celle de la jeune fille et surtout, sur le passage de jeune fille à femme.

Pour procéder à la démarche semi-directive, il me suffira de parler de mon sujet de mémoire et de ma question de départ aux personnes volontaires et de leur laisser la liberté de répondre et de s'exprimer sur le sujet. C'est de cette manière que j'obtiendrai des réponses objectives qui ne seront pas dirigées dans un sens voulu.

Aussi, ce processus se passera pour plusieurs personnes mais en individualité pour chacun. L'intérêt est d'avoir plusieurs réponses, mais de ne pas influencer les réponses de chacun. Un des atouts de mener ce genre d'enquête et en même temps de vivre la situation, est qu'il sera plus accessible pour moi de faire des enquêtes participatives, c'est à dire de procéder à la

recherche-action. Bien évidemment, il s'agira de pouvoir me détacher de ma propre histoire et de mon propre vécu pour pouvoir déconstruire le sens commun.

En mars 2024, je décide de publier une affiche sur le réseau social Facebook pour que je puisse avoir de nouvelles personnes à interviewer. Le but était de trouver des personnes en dehors de mon cercle familial pour que je puisse élargir mon analyse et ne pas me focaliser sur un seul schéma familial. J'ai eu l'opportunité d'avoir plusieurs retours, mais il y a aussi eu plusieurs désistements. J'ai tout de même pu mener deux entretiens à terme grâce à cette affiche. Cela m'a permis d'alimenter ma recherche.

VOUS ETES UNE FILLE, FEMME INDO-  
REUNIONNAISE ISSUE D'UNE FAMILLE  
TRADITIONNELLE :

- N'AYANT PAS SUIVI TOUTES LES REGLES  
TRADITIONNELLES FAMILIALES
- OU VOUS SOUHAITEZ DONNER VOTRE AVIS  
SUR LES FILLES ET FEMMES DANS LE MILIEU  
CULTUREL INDO-REUNIONNAIS

# FAITES VOUS INTERVIEWER

Dans le cadre de mon mémoire  
"Le passage de jeune fille à femme dans  
l'hindouisme à la Réunion dans les familles  
indo-reunionnaises traditionnelles".

Master Anthropologie

CONTACTEZ MOI : 0692 12 80 32  
MESSENGER : PAVA BQQ

POSSIBILITÉ D'ANONYMAT

## D. Ethnographie de ma mémoire

Parmi les techniques utilisées, j'ai décidé d'explorer mes souvenirs et mon ressenti, une étape de plus de ma méthode de travail qui s'ajoute à l'observation participante et aux premiers entretiens non-directifs. Je procède ainsi à une ethnographie de ma mémoire puisque ce sujet me concerne. En effet, je suis passée par les rites de passage que j'explique dans les paragraphes qui leur sont consacrés, donc, à travers ce mémoire, j'en fais l'ethnographie avant de partir sur le terrain ce qui vise à rompre avec mes filtres culturels, en occasionnant ce que nous appelons une rupture épistémologique pour prendre du recul, se "distancier" suffisamment pour réaliser un travail plus objectif. Cela me permet également de voir les évolutions entre mon enfance et nos jours. Les connaissances des Swami ont évolué, ils sont partis étudier à Maurice ou au Tamil Nâdu, donc certains rites sont réalisés avec plus de précisions aujourd'hui. Mais il est tout de même intéressant de voir cette évolution mais aussi de me rappeler ce que ces rites de passage ont pu provoquer chez moi, avec du recul, plus de dix années plus tard. Il ne s'agit pas seulement des rites de passage, mais aussi de mon éducation en général. Je suis issue d'une famille indo-réunionnaise hindoue très traditionnelle, donc j'ai eu une éducation assez stricte qui porte les valeurs du respect, de la droiture, de la croyance en Dieu, de la pudeur. C'est en ce sens qu'à chaque rite que je décrirai, je parlerai également de ma propre expérience. N'étant pas encore mariée, je suis moi-même dans l'impasse concernant ces rites, puisque, ayant effectué tous les rites de "*Kanya*", le prochain rite correspond au rite qui marque le passage de jeune fille à femme, c'est à dire le "*Kalianam*", autrement dit, le mariage.

Je puiserai dans mon enfance les bases de ma recherche, lorsqu'on m'a appris que le mariage est un passage obligatoire et qu'il ne faut pas attendre trop longtemps pour passer ce cap. Lorsqu'on m'a appris à entretenir un foyer en cuisinant, en faisant le ménage. Lorsqu'on m'a appris à danser et à chanter puisque l'art indien traditionnel est valorisé pour une jeune fille, ces connaissances me permettraient d'augmenter ma valeur en tant que future femme.

### III- LA PROBLÉMATIQUE

---

#### Question de départ

**Dans l'hindouisme à la Réunion, quel est le processus du passage de jeune fille à femme ?**

Cette question a été choisie car elle montre que le passage de jeune fille à femme se fait progressivement.

Ce passage se prépare depuis longtemps à l'avance depuis le début de l'éducation d'une fille.

Pendant toute la jeunesse d'une fille de famille traditionnelle, on lui inculque des valeurs qu'on pense, qu'elles lui seront bénéfiques pour sa future vie de femme au foyer, la vie qui lui sera destinée. Elle apprend à faire le ménage, pour pouvoir donner à son mari une maison propre et agréable. Elle saura faire les meilleurs plats, pour pouvoir nourrir sa famille de la meilleure façon. Elle prend soin d'elle parce qu'elle devra toujours plaire à son mari. C'est une éducation qu'elle aura dès le plus jeune âge et sans s'en rendre compte, ce cheminement deviendra logique, elle ne verra plus que ce chemin qui devient évident et inévitable.

De ce fait, on comprend que le mariage n'est une part dans ce passage, mais que ce passage s'apprend tout au long de l'enfance et de la jeunesse d'une jeune fille.

#### A-1 Extraction des mots-clés : Les définitions

Les principaux mots-clés de ce mémoire apparaissent dans son titre : "*Kanya, Kalyanam, Sumangali*".

*Kanya* est un mot tamoul qui signifie "jeune fille". Swami Bhima explique que le mot "*Kanya*" renvoie à la virginité, c'est forcément une fille vierge. "*Kanya*" correspond à l'état de la jeune fille hindoue traditionnelle avant son passage à femme, symbolisé par le *Kalyanam*.



Sambhavi, 2 ans, balançant avec les autres petites filles (*Kanya*), les divinités Draupadee et Arjuna lors de leur *Kalyanam*. “*mariaj bondie*”, 27 avril 2024.

“*Kalyanam*” signifie en tamoul, le mariage dans la tradition hindoue. Donc c’est la cérémonie religieuse qui lie l’homme et la femme et qui lie également les deux familles. Cet acte a permis à la femme de passer de jeune fille à femme dans l’hindouisme. Elle n’est plus “*Kanya*”.



*Kalyanam* de Bhagavati et Markendaya Carpin, 2010.

Lorsque que cette dernière reste fidèle et loyale à son mari, elle a su gérer son foyer familiale et apporter des enfants à son mari, arrivée à un âge mature et à des accomplissements de vie conjugale, la femme devient une *Sumangali*. Elle n'a pas quitté son mari, peu importe les difficultés, elle a su apporter la lumière dans le foyer et ses enfants ont eu une bonne éducation. Alors son statut de *Sumangali* lui permet de participer à des *Pujas*<sup>2</sup>, de bénir des jeunes mariés, de participer à la cérémonie de purification des futurs mariés, de tourner le plateau d'*aarti*<sup>3</sup> devant les divinités, de participer aux rites en général et d'avoir plus de valeur en société indo-réunionnaise tamoulisée dans les familles traditionnelles.

---

<sup>2</sup>Rites d'offrandes et d'adoration de la divinité hindoue

<sup>3</sup>Plateau avec du camphre, des fleurs, de l'eau safranée



Françoise Boqui-Quéni, représente une *sumangali* lors d'un *Kalyanam* en 2018 au temple *Sri Lalitha Tripurasunderi Kaliamen*.

Pour poursuivre mon étude, j'ai mené une enquête de terrain auprès de personnes entre 20 et 53 ans afin d'avoir les définitions pour les autres mots-clés. J'ai utilisé la méthode semi-directive pour mener l'enquête, c'est-à-dire que je posais simplement les questions et je laissais l'interviewé répondre en argumentant.

Le public visé est la communauté hindoue et les entretiens se sont passés en grande partie au Temple *Shri Tripurasunderi Kaliamen* de l'étang du Gol à Saint-Louis, quelques-uns se sont fait par téléphone et pour un cas, je me suis rendue chez la personne.

Je choisis les entretiens les plus pertinents pour en tirer des parties afin de développer mes définitions.

Sandra Jaganardin a 53 ans, c'est la seule qui souhaite parler sous sa vraie identité. Elle était mariée mais avec son ex-mari, ils sont maintenant séparés, ils ont eu deux garçons et une fille ensemble.

G.N a 28 ans, c'est une femme divorcée qui a grandi chez ses grands-parents en suivant une éducation à l'indienne assez stricte et traditionnelle.

W.G a 30 ans, c'est une femme célibataire qui a grandi dans une famille indo-réunionnaise mais elle a eu une éducation assez similaire et égale à celle de son frère. Elle qualifie son éducation de juste et assez ouverte.

Une jeune fille est une personne de genre féminin qui se situe dans l'adolescence. Dans l'hindouisme, on considère qu'une enfant devient jeune fille lorsqu'elle commence à avoir les premiers signes de la puberté (les règles par exemple), car on considère qu'à ce moment, la fille commence à perdre son innocence : elle s'intéresse aux garçons, elle veut s'affirmer... D'ailleurs, lorsqu'une fille commence à approcher l'âge de la puberté, elle ne pourra plus faire certains rites consacrés aux petites filles encore innocentes et très jeunes. C'est le cas pour le « *Kanya Puja* » qui correspond à une fête durant le festival de Navaratri. La cérémonie consiste à prendre neuf (Nava) petites filles qui représenteront les neuf formes de Dourga, déesse guerrière hindoue et femme de Shiva, le dieu destructeur. Lors de cette fête, les petites filles sont considérées comme des déesses. La jeune fille dans les familles traditionnelles, doit respecter une éducation stricte, elle commence à se former à devenir une femme en passant par l'apprentissage de la cuisine, du ménage, de s'occuper des enfants, elle prend exemple sur la figure maternelle de la maison (mère, grand-mère...) et l'aide dans chaque tâche du quotidien, jusqu'à ce qu'elle puisse la faire seule. Cette période d'adolescence peut être considérée comme une période de formation pour devenir une femme au foyer dans les familles traditionnelles. En général, ces jeunes filles apprennent de leur figure maternelle (mère ou grand-mère) puis, elle reproduira ce qu'elle a appris dans son propre foyer une fois qu'elle deviendra une femme.

Voici ce qu'en pense G.N : « Dans l'hindouisme, une jeune fille doit être vierge et innocente, elle deviendra femme après l'acte sexuel, qui, dans le meilleur des cas, est fait après un mariage sacré. Aussi, une jeune fille hindoue doit porter un « pottu » qui est un point noir sur le front pour la préserver du mauvais œil, puis, après son mariage, quand elle sera devenue une femme, elle en portera un de la couleur rouge. »

Pour Sandra : « On devient une jeune fille quand on commence à découvrir son corps, qui se développe et change. Dans l'hindouisme, il y a une certaine préservation des jeunes filles, on veut les garder pures et innocentes. On met aussi beaucoup l'accent sur la façon de se comporter car la jeune fille d'aujourd'hui est la femme de demain. On lui parle de l'importance du mariage et de tenir un foyer. » Une femme est une personne de genre féminin qui se situe dans l'âge adulte. En dehors de l'hindouisme, une femme c'est une personne qui, peu importe sa situation amoureuse, elle est majeure et est capable d'assumer des responsabilités d'adulte. Dans l'hindouisme, nous avons du mal à définir ce terme par rapport à l'âge d'une personne, on le fait par rapport à ses choix de vie. Lorsqu'une jeune fille se marie, elle devient directement une femme. Alors ce statut est grandement valorisé dans l'hindouisme. La femme mariée est libre de faire des enfants à son mari, elle a une nouvelle famille (son mari et sa belle-famille). C'est un honneur pour une famille hindoue de « donner une fille en mariage ». Dans le cadre des familles traditionnelles, on ne devient pas femme par choix, on le devient en passant par des rites et en suivant des normes précises. Le passage de fille à femme est reconnu seulement si la jeune fille a effectué des rites qui l'ont conduite à devenir une femme comme par exemple avoir fait le mariage traditionnel, en sachant gérer et entretenir son foyer grâce à l'éducation traditionnelle (la cuisine, le ménage, s'occuper des enfants...) La femme traditionnelle est celle qui a un mari, celle qui entretient son foyer, celle qui a la foi et la dévotion, celle qui suit encore les normes et les valeurs traditionnelles de la famille indo-réunionnaise. Cette femme est reconnue par la communauté indo-réunionnaise mais surtout par les familles indo-réunionnaises traditionnelles qui vont mettre l'importance des rites et de la gestion du foyer au cœur du rôle de la femme. Bien que cette définition évolue avec le temps, les femmes sont de plus en plus reconnues en tant que personnes à part entière grâce à leur indépendance et à leur capacité de gestion de leur propre vie. Il existe tout de même un grand nombre de familles traditionnelles qui continuent l'éducation stricte des jeunes filles afin d'obtenir des femmes qui respecteront les règles de la famille étendue qui suivront les parcours et habitus<sup>4</sup> religieux grâce au mariage, aux rites de femmes mariées...

W.G ajoute à ces éléments qui définissent la femme que « Sur le plan physique c'est une personne qui est passée par la phase de la puberté et qui est donc en âge de procréer. Sur le plan psychique, je dirai que c'est quelqu'un qui a une certaine maturité émotionnelle, qui est responsable de ses actes, qui est libre de faire ses choix et d'être responsable des conséquences. Pour moi, s'il n'y a pas ce côté responsable, ça reste une enfant dans le corps d'une adulte. Par rapport à la famille indo-réunionnaise, je dirais qu'il y a plusieurs cas de figure, on peut la considérer femme à partir du moment où elle a procréé, à partir du moment où elle est mariée et elle a un foyer dont elle s'occupe. Pour moi, le mariage ne fait pas la femme. D'un point de vue plus traditionnel je dirais que la femme est considérée comme un pilier dans la famille, en tant que femme, en tant que fille, en tant que sœur aussi et je pense aussi qu'on attend des femmes qu'elles soient douces et maternantes envers les membres de sa famille et de sa belle-famille. »

---

<sup>4</sup> Manière d'être d'un individu, liée à son groupe social et se manifestant dans son apparence physique (vêtements, maintien...).

Sandra pense : « On devient femme quand on atteint une certaine maturité, à peu près 20ans je dirais. Il faut pouvoir gérer une maison et se sentir responsable. Depuis mes 14, 16 ans, j'étais responsable de mes frères et sœurs, c'est comme ça que naturellement, j'ai su gérer un foyer seule et m'occuper d'enfants depuis assez tôt. Se sentir femme, c'est autre chose. On peut être femme sans être mariée, je prends l'exemple des « soeurs » à l'église, ce sont des femmes. Dans l'hindouisme le passage se fait quand on se marie, puisque depuis qu'on est jeune fille, on nous initie à la vie de femme au foyer mariée, donc ça devient le chemin logique pour les pratiquants et les familles traditionnelles. »

L'hindouisme ou sanâthana Dharma, est une religion qui vient de l'Inde, pratiquée en Inde mais aussi au Népal. La religion s'est étendue à Maurice et à la Réunion en grande partie, avec des minorités dans le monde entier. C'est une des plus anciennes religions. Cette religion est extrêmement riche et dense et suit les règles de vie énoncées dans les Vêda<sup>5</sup>, les Upanishads<sup>6</sup>, le Mahâbhârata<sup>7</sup> et le Râmâyana<sup>8</sup>, les Agamas<sup>9</sup> qui sont des textes sacrés. C'est par rapport à cela que nous pouvons en déduire l'éducation et les règles de vie d'une personne hindoue. A la Réunion, on appelle « Malbar » les Indo-réunionnais qui sont intégrés à la population réunionnaise depuis plusieurs générations, voire l'arrivée de leurs ancêtres et parmi eux autant ceux qui pratiquent la religion hindoue que ceux qui sont catholiques. En réalité, ce nom est en rapport avec la côte Malabar côte ouest de l'Inde mais aussi plus tard le pays tamoul<sup>10</sup>. Ceux qui pratiquent l'hindouisme à la Réunion sont d'origine indienne, pour la plus grande majorité, ils viennent majoritairement aussi de l'Inde du Sud. C'est pour cela que beaucoup de traditions et de rites ressemblent à ceux du Tamil Nâdu en Inde. De plus, avec le temps, on se rend compte que l'hindouisme à la Réunion prend les bases de l'hindouisme en Inde, mais il est de plus en plus créolisé par exemple par le nom des divinités « Mariammen » devient « *Marlièmen* » par exemple, mais aussi des rites qui évoluent. A la Réunion, il y a une grande communauté qui a une double appartenance religieuse et de ce fait, ils vont mener les deux religions. Quelques fois, certaines personnes commencent un rite dans une religion et le poursuivent dans une autre. C'est le cas pour le rasage des cheveux des enfants. Certaines personnes le font devant une divinité hindoue mais déposent également auprès de la Vierge. C'est connu à la Réunion, puisque c'est une île de mélange de cultures et de métissages. La créolisation influence la religion.

---

<sup>5</sup> Les *Vêda* sont trois plus un. Trois livres principaux qui constituent la *Trayi*, la triple science, *Rig-Vêda* écrit en partie hors de l'Inde, puis *Yajur-Vêda* et *Sama-Vêda* auxquels s'ajoute l'*Atharva-Vêda* portant plus sur les aspects magiques de la religion.

<sup>6</sup> Commentaires sur les *Vêda*.

<sup>7</sup> La grande guerre des *Bharata*. Encyclopédie sociale en dix-neuf volumes provenant d'une longue tradition orale, la *Smriti*, sous la forme d'une épopée.

<sup>8</sup> Epopée qui raconte les périples de Rama (un avatar de Vishnu) et son épouse Sita. Symboliquement cet ouvrage décrit la marche de la civilisation indienne du Nord sur celle du Sud.

<sup>9</sup> Les Agamas sont des textes sacrés du Sud de l'Inde qui avaient au départ pour but de fournir des règles de vie religieuse et lutter contre la confiscation des Vêda par les Brahmanes.

<sup>10</sup> « On appelle *Malbar* à La Réunion les descendants des Indiens présents dans l'île, pratiquement dès l'origine du peuplement, avant l'abolition de l'esclavage ou de libres, et surtout ceux qui sont arrivés en masse au XIXème siècle comme engagés, venus de diverses régions de l'Inde, en majorité de la côte de Coromandel (la côte orientale de l'Inde), pour remplacer l'ancienne main d'œuvre servile des plantations, après l'abolition. » Christian Barat in Dictionnaire illustré de La Réunion, P143

G.N nous aide à y voir un peu plus clair : « Un Malbar est un Réunionnais pratiquant la religion hindoue.

Le tamoul est une langue mais on appelle aussi Tamouls, les habitants du Tamil Nâdu. Les Indo- Réunionnais sont ceux qui ont des ancêtres d'Inde ou des Indiens arrivés sur l'île et qui ont eu des enfants sur l'île. »

Quant à Sandra, elle pense : « Un Malbar est un mélange de métissage, c'est propre à la Réunion. Il y a des gens qui pensent qu'on dit Malbar parce qu'on vient de la Côte de Malabar mais moi je dis que c'est le métissage. Le tamoul c'est la langue des Tamils. L'Indo-Réunionnais, c'est l'hindouisme et sa pratique qui s'est développée à la Réunion. » Cette définition donnée par Sandra montre qu'elle fait la différence entre les Indo-Réunionnais qui se sont ouverts à d'autres cultures présentes dans l'île et ceux qui font un retour aux sources indiennes tamoules, occultant les autres origines, telugu ou malayalam ou autres.

Un rite de passage correspond à une tradition culturelle, un que nous faisons pour marquer le passage d'un état à un autre. C'est un changement qui peut être matérialisé par une fête, une cérémonie, une lecture, un discours... Selon Arnold Van Gennep, qui a écrit « les rites de passages » en 1909, les rites de passage permettent de mettre fin à plusieurs étapes de la vie, marquées par des changements d'état, de situation sociale, d'âge... Il démontre dans son livre que les rites de passage ont trois stades successifs : celui de la séparation c'est à dire que l'individu est séparé du groupe, celui de la marge, c'est lorsque l'individu effectue le rituel et celui de l'agrégation c'est quand l'individu se réintègre. Selon lui, les rites permettent d'organiser un passage à un autre en transition, sans que cela soit trop brutal et pour que la personne qui vit le rite de passage se sente accompagnée. Chaque passage doit être acté par un rituel ; c'est ainsi qu'on a un rite de passage qui marque une coutume ou encore une tradition. Dans l'hindouisme, il y a beaucoup de rites de passage qui concernent tout le monde et pour chaque étape de la vie. Dans ce mémoire, je m'intéresse aux rites de passage de fille à femme, c'est ainsi que je peux prendre en exemple le Kanyapuja, la cérémonie de puberté, le mariage religieux qui sont des exemples de rites de passage pour effectuer le passage de fille à femme dans l'hindouisme.

G.N considère qu' : « Une fille devient une femme lorsqu'elle a un rapport qui donne naissance à un enfant et est mariée, dans le meilleur des cas. » Pour elle, c'est donc la naissance d'un enfant qui fait la femme et le mariage est le cadre d'accueil officiel préférable.

W.G remarque : « Il y a plusieurs cas de figures pour passer de jeune fille à femme dans un contexte indo-réunionnais. Ça peut être au moment où elle est en âge de procréer, quand elle se marie, ou alors comme dans ma famille, quand tu as une certaine maturité et que tu es indépendante au niveau de tes responsabilités, tes choix et cœtera. » Pour celle-ci ce n'est pas seulement la capacité à procréer doublé de la fondation officielle d'un foyer par le mariage mais aussi l'âge, l'indépendance et les responsabilités qui font la femme. Ce qui montre déjà une ouverture autre que celle souhaitée le plus souvent par les aînés.

Une tradition est un ensemble de rites, de pratiques, d'habitudes qui nous est transmis de génération en génération. Elle peut être religieuse, coutumière, morale, politique... ce qui fait sa particularité est la transmission et l'exécution du rituel, de la pratique, sur plusieurs générations et qui perdure dans le temps.

En général, on transmet des traditions dans des communautés, au sein d'une famille, avec des personnes à qui nous tenons car ces traditions peuvent avoir une symbolique importante et en général, on fait au mieux pour la conserver. Les traditions dans l'hindouisme sont la base de l'éducation. En effet, on éduque les enfants selon les traditions car on veut garder les normes et valeurs de la famille traditionnelle.

Les traditions peuvent être alors religieuses, par exemple se rendre au temple, avoir la foi et prier, connaître les principales dates des grands événements. Dans ma famille, c'est une tradition de toujours faire la cérémonie de la marche sur le feu le dernier dimanche du mois d'avril. Donc, chaque membre de ma famille respecte cette date même s'il y a un empêchement (deuil, période de menstruation pour les filles...). Aussi quand je pense aux traditions, je pense notamment aux normes et valeurs que j'ai apprises comme le respect des aînés. Ces traditions font que les familles traditionnelles perdurent car de générations en générations, il est important de transmettre ses traditions.

Sandra illustre ma définition par son expérience : « Les enfants ne sont plus trop croyants mais concernant la tradition, il y a le respect, des lieux de culte par exemple. (...) La tradition c'est respecter ce que je fais comme rituel, les cérémonies doivent être respectées au moins dans la maison familiale. Par exemple, le vendredi je ne mange pas de viande, si un de mes enfants vient chez moi, il respectera, mais s'il mange dehors, il fait ce qu'il veut. Je ne veux pas imposer. »

W.G prend en considération l'évolution culturelle qu'elle tend plus vers la créolisation ou plus vers l'indianisation mais à demi-mots et sans préciser : « Pour moi c'est difficile de répondre à cette question parce que je trouve que les traditions sont en train de changer. Ce n'est pas que je n'accorde pas d'importance aux traditions, mais je choisis un peu ce qui me sert et ce qui m'est utile. Mais si je devais répondre, je dirais que le côté religieux est important, le fait d'aller aux rituels, de participer. Je dirai que les choses sont en train de changer. »

La question du conjoint revient souvent, c'est pourquoi, je décide d'en parler lors des entretiens. Selon moi, dans les familles indo-réunionnaises traditionnelles, il y a un contrôle sur le conjoint grâce aux livres sacrés, mais aussi au Panchangam<sup>11</sup>, cela permet de mieux cerner la personne et de voir également la compatibilité du couple. Bien évidemment, si ce n'est pas compatible, il y a des alternatives comme des cérémonies, des rites à effectuer qui peuvent favoriser la relation. Par ailleurs, dans les familles traditionnelles, on attend tout de même un type de conjoint en particulier pour sa fille. Par exemple, dans ma famille, on ne demande pas de quelle origine est le futur mari d'une jeune fille qui va bientôt se marier, c'est évident pour les

---

<sup>11</sup> Ou *pandjagon*, est un calendrier luni-solaire hindou, ce calendrier propose des dates propices pour les événements sociaux, hindous et religieux concernant les festivités et selon l'astrologie car chaque jour de la semaine correspond à un objet céleste.

membres de la famille que la future mariée a choisi un Indo-réunionnais comme elle. Si ce n'est pas le cas, il faut le préciser car la famille ne s'attend pas à voir une autre famille qu'une famille traditionnelle comme elle. Le but est de trouver un conjoint d'une famille traditionnelle également pour continuer la transmission culturelle mais aussi pour que la personne en face soit compréhensive du mode de vie de la famille traditionnelle dans laquelle la future épouse a grandi. Le fait qu'ils viennent tous les deux d'une famille ayant des normes et des valeurs se rapprochant le plus possible, va permettre de poursuivre la transmission culturelle à leurs futurs enfants et à favoriser l'entente entre les familles qui auraient les mêmes pensées concernant le mariage, le foyer, la gestion de finance etc, cela faciliterait la vie du couple dans leur ménage et dans leur entente.

Ceci-dit certaines informatrices sont plus tolérantes que d'autres : W.G dit « Je ferai confiance au choix de ma fille, un jour, si j'en ai une. J'estime qu'il faut avoir confiance en l'éducation, les valeurs et les principes que l'on transmet parce que je pense que les enfants vont aller vers des personnes qui ont la même maturité émotionnelle qu'eux. (...) Chez mes parents, on ne choisit pas les conjoints pour nous, pour mes cousins et cousines je ne sais pas, mais chez moi, non. Si j'avais une fille, je lui conseillerais d'aller vers quelqu'un avec qui elle se sent bien. Ma mère ne m'a jamais dit avec qui je devais sortir, elle me conseillait de ne pas me fier au physique ou à la situation financière et sociale d'une personne mais plutôt à la sincérité. Mais moi je dirais juste qu'il faut être avec quelqu'un qui me plaît et qui a la même vision et maturité émotionnelle que moi. Je pense qu'un jour ma fille choisira et si elle se trompe, elle s'en rendra compte par elle-même. »

Pour G.N : « Après l'expérience de divorce, je conseillerai à ma fille de choisir un conjoint avec qui elle aura une complicité, qui soit ouvert d'esprit et simple... Travailleur quand même, avec des ambitions et qui prône le respect de la femme. Je lui dirai d'apprendre à connaître la personne avant tout, aimer les qualités et accepter les défauts aussi. »

Sandra ne souhaite pas de mariage arrangé pour sa fille : « Il faut que le conjoint comprenne ma fille, avoir une bonne communication. Il faut raisonner les couples, mais pas prendre la décision pour eux. L'avis de la maman ne compte pas, pour moi, le plus important c'est le respect. C'est à la maman de s'adapter pour que les relations se passent bien parce qu'on ne peut pas empêcher deux cœurs de s'aimer. Pour une fille, on prend plus de précaution parce qu'on se préoccupe de sa réputation mais moi je ne me prends pas la tête avec ça. On est à la Réunion, mes enfants sont libres de choisir leur partenaire de vie. J'aimerais juste que le conjoint de ma fille ait la foi, quelqu'un qui peut la protéger. »

Une famille traditionnelle est selon moi, par rapport à la vision que j'ai en prenant du recul sur ma propre famille, est un ensemble de personnes qui vont décider de donner l'autorité familiale à une seule et unique personne qui représentera la famille, cette personne prendra les décisions importantes et devra toujours donner son avis sur chaque événement ou changement qu'il y aura au sein de la famille. Bien évidemment, cette personne est souvent âgée est a de l'expérience sur la vie indo-réunionnaise. Elle mettra en place des normes et des valeurs qui seront inculquées à tous depuis la première éducation. Il y a une dimension de l'exigence assez

prononcée puisque le but de la tradition est de la faire perdurer dans le temps. Je rajouterai également un énorme facteur qui est pour moi la religion. Dans mon cas, les normes et les valeurs évoluent en fonction du respect de la religion. Les traditions peuvent être culturelles comme le fait d'apprendre le chant ou la cuisine, c'est un héritage immatériel de connaissances, elles peuvent également être religieuses, comme le fait de se rendre au temple, de respecter le carême<sup>12</sup>, de faire ses prières quotidiennement... Il y a une rigueur imposée à ce niveau qui marque l'exigence et qui forge l'idée de « famille traditionnelle ».

Dans ma famille, il s'agit de mon grand-père, il est le pilier de la famille et est à la tête de toutes grandes décisions importantes. Il accorde une importance à la transmission culturelle et religieuse de chaque membre de la famille et il possède l'autorité familiale.

Une transmission, dans le cadre de mon expérience de famille indo-réunionnaise traditionnelle, peut être matérielle ou immatérielle.

Dans le premier cas, je pense notamment aux bijoux familiaux, puisqu'il est connu que les hindous accordent une grande importance aux bijoux, notamment aux bijoux de valeur, en or qui non seulement sont symbole de vertus mais aussi une réserve de richesses en cas de difficultés financières... Très souvent, c'est un héritage qui se transmet de mère en fille, ou de père en fils. Par exemple, mon grand-père a offert à l'un de ses fils une bague de neuf planètes, qui est une bague très symbolique et très rare à trouver dans un bon ordre et de bonne qualité. Pour ma part, j'ai reçu quelques bijoux de ma mère également, que j'ai l'ambition de garder et de transmettre à ma fille plus tard, si je n'en ai pas, je transmettrai mes bijoux à ma nièce, mais je tiens à ce que ces bijoux restent dans la famille. Aussi, on peut parler de transmissions de biens, c'est assez répandu chez les Indo-réunionnais. La maison appartient en général à l'homme et plus tard, il la transmet à son fils, puisque sa fille est censée avoir un mari et habiter chez ce dernier et ainsi de suite.

Par ailleurs, je pense aussi aux transmissions immatérielles, ces transmissions morales qui se font de générations en générations, comme la transmission de savoirs, de connaissances, de cultures... En effet, je pense à mon enfance, au nombre d'histoires de divinités qu'on m'a racontées et que j'ai ensuite racontées à ma nièce. Je pense aussi aux chants que j'ai appris et que, à mon tour, j'apprends à ma nièce, aux recettes que je connais et que je partage aujourd'hui à mes petites cousines pour qu'elles puissent « être la relève ».

Ces transmissions se font naturellement car c'est naturellement que j'ai appris toutes ses connaissances et donc, il me paraît normal de les transmettre à nouveau. Au contraire, c'est une fierté puisque d'un côté, je considère que je contribue à la transmission intergénérationnelle de ma propre famille pour que la tradition perdure et que les transmissions continuent dans le temps.

---

<sup>12</sup> Le *karèm* hindou est différent du carême catholique. Il consiste à : avoir une alimentation exclusivement végétarienne, respecter une abstinence sexuelle, être sain d'esprit, mais aussi se priver de certains plaisirs de la vie comme les sorties. C'est un moment de pénitence, donc on peut profiter de ce moment pour se rapprocher de la religion, de la spiritualité, de la culture traditionnelle. On peut méditer, faire des prières quotidiennement, faire preuve de bonté.

Ces concepts de tradition et de transmission me serviront à analyser tous les éléments qui jalonnent la vie de la fille en devenir de femme et peut-être parfois aussi ceux qui scandent l'évolution des garçons vers le statut d'homme pour mieux différencier et mieux comprendre les différences au fil de mon mémoire.

Les concepts opératoires qui me serviront de filtres analytiques de mon travail de recherche sont :

La créolisation, la tamoulisation et l'empowerment.

La créolisation est un concept qui existe depuis 1928, et construit par les Anglais. Au XXème siècle, il passe du champ des sciences de la nature au champ linguistique puis au champ anthropologique. C'est un outil d'analyse des changements culturels. La créolisation est une forme spécifique d'acculturation qui se manifeste dans un contexte de rupture avec le pays d'origine et qui génère chez les acteurs un sentiment de perte de l'identité. Elle naît de la rupture avec le pays d'origine et de l'isolement (l'insularité) dans un contexte de société de plantation et de colonisation. (Robert Chaudenson 1996) La créolisation sollicite la créativité, agit par transformation. « *Trouver des solutions pour vaincre les paradoxes. (...) Comment faire pour respecter l'autre et qu'en même temps, il te respecte.* » (Christian Barat 2024) On l'utilise pour rendre compte de transformations culturelles.

La tamoulisation est le processus de réindianisation des pratiques qui anime une période que les associations culturelles réunionnaises ont nommé "le nouveau tamoul". Les Indo-réunionnais cherchent à se réapproprier leurs racines, et aidés des Pondichériens qui rétrocedent Pondichéry à l'Inde et s'installent pour environ un millier à La Réunion, ils importent dans un premier temps la culture tamoule mauricienne puis dans un second temps la culture de l'État dravidien du Tamil Nâdu, d'où viennent une grande partie des descendances de la Réunion pour que les traditions perdurent. La tamoulisation représente les traditions avec un axe ciblé sur la religion et sur l'art sacré.

Le concept d'Empowerment voit le jour en France dans les années 2000, alors qu'il existe déjà aux États-Unis depuis les années 1970 pour cultiver le pouvoir intérieur et pour mettre en avant le changement social. L'empowerment est l'émancipation des femmes, c'est le fait qu'elles sont capables de faire des choix qui vont avec leurs valeurs. Ce concept permet de favoriser l'évolution et l'émancipation sociale de chaque individu en développement qui subit la marginalisation.

## B. Référentiel : Revue de littérature

### B-1 Références scientifiques

a. Les immigrants indiens de la Réunion : Évolution et assimilation d'une population. Jean François Dupon 1967

Les immigrants d'origine indienne sont soit des personnes pratiquant l'hindouisme, les Malbars, ou alors les Musulmans, les Zarab. Les Malbar ont ce surnom car ils viennent de la côte du Malabar au Sud de l'Inde. En 1848, l'île disposait de 4631 engagés indiens qui cultivaient librement. En 1859 : la réunion compte 37005 indiens dont 5191 femmes. En 1891, pour 160000 habitants, il y a 25000 indiens dont 4000 femmes. Les Indiens à la Réunion sont des planteurs, puis ils sont quelquefois bijoutiers, « les Permissionnaires ».

Ce sont les castes Soudra qui représentent les métiers de pêcheurs, agriculteurs, éleveurs, ouvriers agricoles mais aussi barbiers, artisans divers et notamment bijoutiers de profession. De plus, les castes très inférieures et les hors castes, faisaient, à côté de l'agriculture, les professions les plus humbles et les plus salissantes, les métiers qui souillent.

Dans l'article, il est dit que le Malbar, à son arrivée est vu comme une personne intelligente, rusée, bon agriculteur et habile. Pour les femmes, on dit qu'elles refusent de travailler, on apprécie leur beauté, mais, elles sont ivrognes et bruyantes comme les hommes malbar.

Elles se prostituent car elles ne sont pas nombreuses. Les Indiens ont conservé leur goût, comme les couleurs vives qu'on retrouve dans leur temple, les bijoux en or. Il est vu comme un être surnaturel : il marche sur le feu, est guérisseur, devin et sorcier à l'occasion. L'auteur remarque qu'il y a un appauvrissement des rites hindous qui sont remplacés par des rites catholiques, c'est le cas pour le mariage. Au fait que les Indiennes ont des enfants avec des Créoles réunionnais, le seul cas où un Indien n'a pas de nom indien est parce que le nom n'est pas transmis par la mère. On constate que les femmes indiennes ne se sont pas ou très peu alliées à des « petits blancs », la préférence n'est pas explicable selon l'auteur, mais que la proportion des jeunes femmes entrant dans les familles tels que « Fontaine, Grondin, Maillot, qui sont des noms assez répandus des « petits blancs », est faible. Il y a une faible proportion de mariage hindou mais une grande proportion de femmes indiennes qui sont mariées. L'explication est, selon l'auteur, que les femmes indiennes ont épousé des hommes créoles.

b. Le monde hindou et le sexe : Symbolisme, attitudes, pratiques, André Padoux, 1984

Sur le plan métaphysique, l'auteur nous explique que l'énergie sera plutôt féminine. On prend exemple de la Shakti<sup>13</sup> (énergie féminine, version féminine de Shiva), elle est toujours représentée comme une mère protectrice, femme de caractère et destructrice. A contrario, Shiva sera représenté plus immobile et plus passif. Kâma est le dieu de l'amour, Shiva l'a tué car Kâma l'a dérangée pendant ses occupations. C'est sous la demande de Parvathi (sa femme) que Shiva redonne vie à Kâma, elle voulait continuer à faire l'amour. Dans l'article, l'auteur parle des lois de Manou qui stipulent que la femme doit faire plaisir à son mari comme à un dieu et qu'elles doivent leur offrir un enfant (garçon). La fécondité du couple est donc primordiale. On nous explique qu'une prostituée n'est pas moins qu'une femme si elle fait son travail à part égal

---

<sup>13</sup>शक्ति ; pouvoir, puissance, dynamisme.

avec l'homme, faire l'amour est donc un art et si elle sait tout faire dans l'art et les techniques, alors elle est aussi considérée comme une femme à part entière, qu'elle soit mariée ou non.

c. Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie, publié sous la direction de Pierre Bonte, Michel Izard et Marion Abélès, Philippe Descola, Jean-Pierre Digard, Catherine Duby, Jean-Claude Galey, Jean Jamin, Gérard Lenclud, Presses Universitaires de France, 1991.

Le mariage : Au temps d'avant, le mariage n'avait lieu que par rapport au lien familial que peuvent avoir deux personnes grâce aux enfants qui arriveraient après cette union. Dans certaines communautés, le mariage va avec un transfert de bien que l'on peut appeler « la dot ». Puis il y a une distinction à faire entre concubinage et mariage. La distinction se fait autant sur l'officialité de la relation mais aussi sur les droits de reconnaissance de l'enfant né en dehors du mariage. On parle également de la polygamie (interdite en France), qui reste une pratique existante, très répandue dans certaines sociétés notamment chez les musulmans. L'inverse, la polyandrie (les femmes ont plusieurs partenaires) est beaucoup moins répandue bien qu'elle existe comme au Tibet par exemple. Chez les Nayar en Inde du Sud, les femmes épousent des hommes d'une caste supérieure. Une fois qu'elles procréent, elles doivent gérer l'éducation de l'enfant seule car le père n'a pas la paternité sociale de l'enfant. En général, l'autorité masculine sera représentée par l'oncle maternel.

d. Le psychologue expert et le témoignage de l'enfant, communication de Geneviève Payet, mai 1999.

Lorsqu'une victime enfant décide de parler, il doit surmonter le fait qu'il n'y ait en général pas de témoin, donc c'est sa parole contre celle de l'autre. Dans ce cas, l'enfant peut vite abandonner pour ne pas prendre le risque d'avoir un rejet total. Lorsque la victime décide de parler, il prend également le risque que rien ne sera plus jamais comme avant.

Finalement, il y a deux questionnements : pourquoi les victimes n'ont jamais parlé ou pourquoi elles n'ont pas été entendues. Le dévoilement se fait en général après un long processus qui peut apporter angoisse et culpabilité chez la victime qui voudra par la suite se soulager de son secret. Devoir témoigner de ces actes révèle un cheminement particulier qui passe par trois axes : psychique (personnalité, histoire), criminologique (violence des faits, actes...) et relationnel (réaction de l'entourage, implication de chaque acteur...). A cause de la méconnaissance de la sexualité, les personnes les plus jeunes peuvent avoir des difficultés à raconter les faits et à relater la scène dans son exactitude. La violence est en deux étapes. D'abord celle du corps à corps, puis celle des mots lorsque la victime doit s'exprimer sur les faits. Un enfant se sent comme accusateur lorsqu'il révèle les faits. A la Réunion, il est observé que les enfants peuvent mieux relater les faits en créole réunionnais dans leur témoignage, puisqu'ils sont plus à l'aise et peuvent mieux décrire des scènes dans leur langue maternelle avec des expressions qui leurs sont plus familiales. Le recueil de témoignage d'un enfant possède deux limites : on cherche à protéger la victime, qui, très souvent, en racontant à répétition les faits, aura la sensation de revivre les scènes en permanence ; mais aussi, le fait qu'avec le temps, le souvenir peut devenir plus vaste et moins précis. La victime peut avoir des trous de mémoire ou alors ne plus se souvenir de l'exactitude des faits.

e. Héritages familiaux et processus de transmission « comment appréhender la violence à travers le lien transgénérationnel » Thierry Malbert, 2004.

Les comportements familiaux se transmettent. En effet, par rapport à l'environnement de l'éducation, parfois, des familles sont décrites selon leurs comportements violents. « cette famille est connue pour être très violente. » C'est toute la famille qui a cette réputation.

Les secrets de famille sont également un élément de transmission. Certains actes ne sont pas transmis aux jeunes générations mais il y aura toujours un événement familial qui fera resurgir cet acte. Donc la transmission est faite, même s'il reste secret. Les deux sortes de secrets les plus problématiques dans les familles sont les secrets toxiques (adultère) et les secrets dangereux (abus sexuels, inceste...)

Les causes de ces secrets sont : la pudeur, la peur de transmettre et la peur de contagion, l'amour, le sentiment de protection. Concernant l'inceste, on le garde secret puisqu'on veut garder l'image de la famille.

f. Carrefour de réflexion : « Femmes et violence dans une société multiculturelle », 7 et 8 octobre 2004

Liliane Daligand : Le rôle éducatif des parents est important pour ne pas, par la suite, proclamer que rien n'a pu être fait pour le sauver. Il faut être capable de dire à son enfant la différence entre ce qui est bien et ce qui est mal. Il faut responsabiliser les enfants dès leur plus jeune âge pour qu'ils se rendent compte de la valeur des choses mais de la vie également. Il faut lui inculquer le respect et les valeurs familiales pour qu'il puisse par la suite, grandir dans des règles définies et qu'il puisse par la suite respecter les règles de vie.

g. Ile de la Réunion et Afrique du Sud : la cause des victimes, Geneviève Payet et Jean-Loup Roche, L'harmattan, 15/10/05

Le premier moyen de se libérer en tant que victime est en passant par la parole. Bien que chaque victime prend alors le risque que l'on mette sa parole en doute ce qui peut provoquer des dommages psychologiques pour la victime. Le choix du confident est aussi important et il est en général choisi sur les bases de critère affectif. Il y a plusieurs niveaux : les parents, l'entourage, les professionnels (maîtresses, infirmières...), et les institutions (polices, services sociaux, tribunaux...) Il est possible que la victime fasse appel à plusieurs confidents si le premier n'a pas eu de démarche à la hauteur des faits selon la victime. Selon le bilan clinique, l'abuseur se met en général dans une posture maître, il revendique son autorité alors que la victime se résigne, se tait, se renferme. Tant que la victime ne passe pas l'étape du dévoilement, elle se sent également coupable de partager un secret avec l'abuseur.

h. Rapport de recherche : Les femmes et l'hindouisme, par Catherine St-Germain Lefebvre sous la supervision des professeurs Marie-Andrée Roy et Mathieu Boisvert, 2006

Selon ce rapport de recherche, dans les Védas, les femmes brahmanes ont les mêmes droits que les hommes brahmanes jusqu'à suivre les mêmes éducations. Encore une fois, on nous explique que le fait d'avoir un enfant garçon plutôt qu'une fille est mieux vu et plus valorisé. La chercheuse parle des Lois de Manou et de ses règles de vie qui codifient le rôle des femmes et de leur devoir. Elle insiste sur le fait que la femme hindoue idéale est une femme mariée qui

sert son mari, s'occupe du foyer, est féconde. Selon la chercheuse, le mariage est devenu la norme. Aussi, on nous explique que la femme n'aura jamais trop d'indépendance car dans son foyer familial elle est sous l'autorité de son père et dans son propre foyer, elle sera sous l'autorité de son mari. Les déesses de la religion hindoue sont très vénérées, et c'est grâce à cela que les femmes seront honorées à leur tour pour leur rôle et le fait de donner la vie, de s'occuper de son mari et du foyer. Elle fait une comparaison : Kâli est la femme agressive et Lakshmi est la femme passive. De ce fait, la femme a une énergie homogène. Le problème que détecte l'auteur est que la femme s'est habituée à un système patriarcal dans une structure sociale restrictive. Néanmoins, nous pouvons rester optimistes sur une évolution car il y a une nouvelle éducation des femmes qui favorise l'indépendance financière.

i. La confrontation de la créolisation et de la tamoulisation dans les mondes malbar de La Réunion et des Seychelles Communication de Florence Callandre, docteur en anthropologie, Attachée temporaire d'enseignement et de recherche à l'Université de La Réunion au Séminaire sur la « Diaspora tamoule » à l'Université de Madras du 15 au 17 mars 2007.

La tamoulisation est le processus de réindianisation des pratiques que les associations culturelles (cultuelles) réunionnaises ont nommé dans leurs publications internes « renouveau tamoul ». Les Indo-réunionnais ont voulu se réapproprier leurs racines vers les années 1950 mus par un sentiment de déculturation, "*Isi i koné pa ryin!*" en « important » les comportements religieux et artistiques actuels de l'Inde à la Réunion et plus précisément depuis l'état dravidien du Tamil Nâdu d'où sont originaires les fonctionnaires Pondichéryens qui ont choisi la nationalité française lors de rétrocession de Pondichéry, entre 1954 (accord) et 1956 (signature), aux Indiens, par les Français qui en avaient fait leur comptoir commercial. Ces fonctionnaires indiens mais français légalement se sont installés dans d'autres colonies françaises dont l'Algérie jusqu'en 1962 et La Réunion et ils fréquentent depuis leur arrivée, pour ceux qui sont hindous parce qu'il y a aussi des Pondichéryens catholiques, les temples et associations culturelles indo-réunionnaises en servant de guides et de médiateurs coutumiers. On peut associer la tamoulisation à une orthodoxisation rêvée puisque ce sont des traditions avec un axe ciblé sur la religion et l'art sacré, d'un des lieux de départ où on parle français (Pondichéry), donc, avec un rapport à la religion peut-être parfois plus strict et plus traditionnel mais surtout focalisé sur une seule origine en occultant les autres. Par ailleurs, des chercheurs comme Christian Barat (Nargoulan 1989) et Jean Benoist (Hindouismes créoles 1999) ont prouvé qu'il existe, à la Réunion, grâce au processus de créolisation, une cohabitation entre la culture indienne et la culture réunionnaise, créant l'hindouisme créolisé de la Réunion. Les cultes réunionnais provenaient des villages alors que les nouvelles normes tamoules proviennent des villes.

j. L'empowerment, un nouveau vocabulaire pour parler de participation. Marie-Hélène Bacqué, Carole Biewener, Idées économiques et sociales 2013 N°173 pages 25 à 32. « L'empowerment » se compose de deux phases : celle du pouvoir et celle du processus d'apprentissage. La notion est à la fois individuelle, collective, sociale et politique, impliquant

une démarche d'auto-réalisation et d'émancipation, de reconnaissance de groupes et de communautés et de transformation sociale. Le terme est d'abord utilisé par les femmes battues aux États-Unis dans les années 1970 pour cultiver leur pouvoir intérieur et pour prôner le changement social. C'est un concept que l'on peut attribuer au mouvement féministe et à la critique sociale. Dans les années 2000, la notion d'empowerment a fait son entrée en France. Elle est utilisée par les chercheurs travaillant sur la participation. Il y voit, la plupart du temps un modèle type de démocratie participative. En français, plusieurs mots tentent l'équivalent : la capacité, l'empouvoirement, la puissance d'agir, le pouvoir d'action..., la difficulté étant de rendre compte du processus pour arriver au résultat et de la dimension collective. L'empowerment est différent du mot « pouvoir » puisqu'on le complexifie pour pouvoir rendre la société plus équitable. Le terme est polysémique et instable ; il est tout autant processus que résultat de processus. Mais ce qui ressort nettement est qu'il ne peut s'agir seulement d'une prise de pouvoir mais bien d'un objectif d'émancipation et de liberté des individus ou plus précisément celle des femmes par le biais d'une responsabilisation toujours plus grande.

Il y a trois modèles d'empowerment :

- le modèle radical qui met fin à la stigmatisation grâce à des approches plus radicales pour atteindre le changement social ;
- le modèle libéral qui est fondé sur le « laisser-faire », on ne se concentre pas sur les inégalités sociales mais seulement sur l'exercice du pouvoir ;
- le modèle néolibéral qui consiste à simplement apprendre à trouver sa place dans la société, c'est à dire avoir un comportement rationnel par rapport à sa capacité d'exécuter un pouvoir.

L'empowerment a un fort impact sur l'émancipation, surtout celle de la femme. Elle met en avant la capacité de faire des choix qui vont avec les valeurs d'une personne et par rapport à sa place dans la société. Ce concept permet également, en plus des transformations sociales, de faciliter la résistance, la solidarité et la discussion par rapport aux enjeux sociaux des groupes de genre. Avec ce concept, on vise un pouvoir génératif avec des compétences qui permettront de favoriser l'évolution et l'émancipation sociale de chaque individu en développement qui subit la marginalisation.

k. L'Inde d'aujourd'hui d'après les écrivains hindous, Augustin Filon 2014

Cet article parle du fait que l'Inde n'a pas conscience de l'évolution du monde et de son pays. Il y a de nombreuses difficultés notamment liées à l'éducation dans le pays qui apportent des difficultés supplémentaires à la vie indienne. On parle également de la religion et du fait que l'hindouisme est très liée avec les autres religions. Puis, il y a aussi des éléments qui montrent que l'Inde se laisse de plus en plus influencée par la tendance européenne (le costume, le col de chemise, s'asseoir pour manger, l'abandon du végétarisme qui est un mouvement religieux...). On évoque qu'un brahmane qui cherche un mari pour sa fille cherchera d'abord et en priorité un homme de sa caste, qui soit cultivé et intelligent, même avant les critères de beauté ou de fortune. L'auteur dénonce que ce pays n'a aucun mérite pour son système qui repose sur la hiérarchie des castes. L'auteur parle des femmes. Il explique qu'avoir une fille est un fardeau, et le mari n'est pas content si sa femme est enceinte d'une fille. C'est un poids pour la famille

entière car avoir une fille impliquerait de la marier et c'est une cérémonie très coûteuse. Selon l'auteur, deux choix se présentent : une fille est mariée très jeune à un homme de haute caste et part très loin de chez elle, ou alors elle se marie et est dans une famille qui connaît la sienne mais sa belle-mère lui rendra la vie difficile. Pour finir, l'auteur donne raison à Manou lorsqu'il explique que lorsqu'une femme n'est pas respectée, la famille périt.

I. Généalogie et identité de l'Inde du Sud à l'île de La Réunion, Thierry Malbert,

2016

A La Réunion, on se questionne sur nos racines, pour avoir une meilleure identité de soi. La société créole s'est construite sur un métissage important (Français, Malgaches, Africains, Indiens du sud, Chinois ...). Dès les premières générations d'arrivées, il y avait une majorité d'hommes plutôt que de femmes ce qui a facilité le développement du métissage.

Parfois on parle de « pur-malbar » pour les descendants d'Indiens qui n'ont pas voulu se mélanger et d'avoir d'autres filiations que les leurs. Il y a une histoire d'héritages : d'abord il y a l'héritage biologique (le visage, le corps, les cheveux, la couleur de peau...) On attache de suite un nouveau-né à sa famille, il y a une dimension d'hérédité même dans le physique.

Puis il y a aussi l'héritage de la culture et des rituels. L'éducation, même si cela se passe à la Réunion, est encore très traditionnelle. Avant de vouloir connaître l'Inde, il y a le besoin de connaître ses ancêtres. De nombreux projets ont eu pour but de retracer l'arbre généalogique des Réunionnais car ils sont en quête de leur histoire et de la façon dont ils sont arrivés à la Réunion. Lors d'un voyage organisé dans le cadre d'un projet qui devait faire reconnaître leur héritage aux Réunionnais, ils ont répondu à des questions avant et après le voyage. Les résultats montrent que les Réunionnais sont en quête de leur histoire et de leur culture qui n'ont pas été correctement transmises et même, quelques fois transformées.

## B-2 Références anthropologiques

a. Les rites de passage. Arnold Van Gennep, éditions Picard, 1909

### • Avant-propos

L'auteur explique qu'il choisit ici, un sujet assez vaste, sa mission serait de classer les rites bien connus et ceux qu'on ne connaît pas trop, dans des catégories spécifiques car plusieurs rites se ressemblent et selon lui, personne n'a encore expliqué le lien entre les rites. Il a eu la chance d'avoir des sources bibliographiques grâce à son éditeur qu'il remercie.

Chapitre 1 : Classement des rites, p. 1.

Certains passages ne peuvent se faire que sous une condition économique ou intellectuelle, alors que pour passer du monde profane au monde sacré, l'auteur explique qu'il nécessite une cérémonie, un rite, puisque ce sont deux mondes incompatibles. Arnold appelle les sociétés qui font partie du monde sacré, et qui ont des rites, les « sociétés spéciales », alors que les sociétés profanes seraient selon lui des « sociétés générales ». Selon lui, la vie est une succession d'étapes qui a un commencement et une fin, marquée par une action ou une réaction. La vie est alors une succession d'étapes, on prend l'exemple du cycle lunaire ou du système solaire pour le cosmique, mais pour un humain, ça serait la naissance, le baptême, la puberté, l'adulte, la mort... On relève deux types de rites : les rites sympathiques qui sont des analogies, on peut

aussi avoir dans ces rites, des rites animalistes, et les rites contagionnistes qui sont des rites établis par le contact, on peut aussi avoir dans ces rites, les rites dynamistes. Aussi, on peut avoir des rites directs et des rites indirects. Les rites directs n'ont pas d'interventions alors que les rites indirects font appel à une puissance extérieure comme les divinités par exemple. Enfin, nous avons les rites positifs et les rites négatifs. Un rite positif est une volonté qui prend forme par un acte alors que le rite négatif est un rite interdit ou non voulu. Dans les rites de passage, on peut en relever 3 catégories spéciales secondaires telles que : les rites de séparation (préliminaires), les rites de marge (postliminaires) et les rites d'agrégation (liminaires) .

Les rites de séparation concernent les deuils, le décès ; les rites d'agrégation concernent les mariages et les rites de marge correspondent aux rites de transition comme les grossesses, les fiançailles etc. L'auteur utilise deux termes : le terme de « magie » pour le religieux en rapport avec Dieu, la religion, les cultes ; le terme de « magico-religieux » pour la pratique plus scientifique.

Finalement, on en déduit :

Théorie (religion)

Dynamisme Animiste

Totémisme Spiritisme Poly-

Démonisme

Théisme

Technique (magie/rites)

Sympathiques/contagionnistes Directs/Indirects Positifs/Négatifs

Chapitre 5 : Naissance et enfance, p. 71.

Lorsqu'il y a des naissances, il peut y avoir des rites de préservation pour la mère et le nouveau-né, par exemple contre les maladies, le mal, les personnes mal intentionnées... On considère que la séparation la plus importante est faite par le cordon ombilical. Selon l'endroit, les croyances et les rituels, il y a différentes façons de le couper. Puis, il y a le rite de purification, c'est le moment où l'enfant reçoit son premier bain, le lavage de tête. Ici aussi, ce rite est vu comme un rite de séparation du nouveau-né à la mère. Certaines communautés, comme les Kaitish en Australie, pensent que le rite de séparation est fait car le nouveau-né doit se séparer du monde des morts, puis avoir des rites d'agrégation pour intégrer le monde des vivants. Dans ces sociétés, on accorde une importance particulière à la réincarnation des ancêtres. Dans les rites de séparations, on inclut également les coupures : la première coupe de cheveux, le premier rasage... Alors que le rite d'agrégation permet surtout d'intégrer l'enfant dans le monde et dans sa communauté. D'après l'auteur, en Inde, ses rites se font à des dates bien précises pour le nouveau-né, mais on regarde également la classe sociale de la famille pour pouvoir déterminer la période de marge. L'auteur explique ensuite ce qu'il se passe lors des rites de naissance à Pékin. Ces rites vont durer jusqu'au 16ème anniversaire de l'enfant. A cet âge, les Pékinois considèrent que l'homme entre dans l'adolescence et que la fille devient une femme, selon

Arnold Van Gennep. (p.84). Aussi, à chaque décennie d'anniversaire après la cinquantaine d'années, il y a un passage d'une étape à l'autre. Finalement, toutes les communautés ont des rites de passage dès la naissance, mais ils sont influencés par les cultures de chaque peuple et de leur croyance. Le point commun reste le fait qu'il y ait trois catégories : le rite de séparation, le rite de marge et le rite de l'agrégation. Il y a des moments importants, des cérémonies spéciales à faire, qui doivent être respectées, car dans le cas contraire, l'enfant n'aura pas suivi toutes les étapes de sa construction culturelle et sociale au sein de sa communauté.

Chapitre 7 : Les fiançailles et le mariage, p.165.

L'auteur explique que pour ces deux rites, les interprétations ne sont pas toujours bonnes car les théoriciens ont toujours étudié ces événements comme à part, et pas en les comparant, c'est ce que Arnold Van Gennep essaye de faire à travers ce livre. Le mariage est important car selon notre communauté, il y aura des changements, comme par exemple le changement de domicile pour l'un des deux personnes. La période de marge du mariage est appelée les « fiançailles » c'est ce qui va permettre de faire la transition entre l'ancienne vie et la nouvelle vie. Pour ce passage, il y nécessite plusieurs cérémonies, des rites de séparation, de marge et aussi d'agrégation qui interviendra pour le mariage. Il y a des traditions comme les dots qui existent encore aujourd'hui car ces peuples considèrent qu'en perdant une personne, ils doivent recevoir une compensation, ça peut être financière, mais aussi matérielle. Cet acte peut être comme un rite de séparation qui signerait le passage de la personne, d'une famille à une autre. Dans certaines communautés, si la partie financière n'est pas totalement versée, il n'y a pas de mariage, c'est pour cela que quelquefois, on décide de mariages dès le plus jeune âge des enfants, les parents auront alors le temps d'économiser. C'est ainsi que dans certaines sociétés, le mariage est conclu et valide comme acte social qu'après une action économique. Lorsqu'une fille quitte le foyer familial pour rejoindre son mari, il y a des pleurs qui représenteront le chagrin, la séparation.

Il existe le « mariage par enlèvement » pratiqué par les Arabes. Il y a toute une organisation pour que le mariage ait lieu, grâce à la famille du garçon qui garde la fille jusqu'aux rituels du mariage. Dans certaines sociétés comme à Mabuiag, en Australie, les relations sexuelles n'ont aucun lien avec le lien social du mariage, deux personnes se retrouvent la nuit ou le jour et ont des relations sexuelles, puis, la fille est donnée par son frère à son prétendant.

Il y existe plusieurs rites de séparation qui couperaient le lien entre la vie de jeune, l'enfance, à la vie maritale : selon l'auteur, on peut citer « briser la chaînette dite de virginité, raser les cheveux, la barbe... ». Il y a alors ensuite un rite complexe, qui consiste à « sauter » au-dessus de quelque chose (selon les communautés), qui, symboliquement, représente le passage, le bond d'une famille à une autre. Mais ce n'est pas encore un rite qui concerne le mariage, ce passage concerne les fiançailles. Le rite le plus important et qui représente la décision définitive est marqué par un repas des deux familles, après avoir obtenu tout le kalym (la dot, la compensation financière). Ou alors, ça peut être une cérémonie religieuse. Ce sont des rites d'agrégation, ces rites préparent le passage à l'acte du mariage, c'est la transition.

Il y a certaines communautés qui font la transition dans l'union en faisant en sorte que les mariés font des actions qui peuvent les unifier, comme manger le même plat, s'envelopper dans le même vêtement ou voile, entrer dans la nouvelle maison... On appelle ces rites, les rites d'union

selon l'auteur. D'autres communautés font participer plusieurs autres personnes à l'échange du mariage. Par exemple en s'offrant des cadeaux, en allant chez les familles... La période de fiançailles représente très souvent le temps que la dot soit totalement versée, une fois fait, c'est à ce moment que l'on parle de mariage. En général, dans les tribus très traditionnelles, l'acte sexuel est interdit avant le mariage, si ce n'est pas respecté et qu'un enfant naît de cette union, l'enfant né hors mariage est illégitime. Il passera toujours après ses frères et sœurs nés après mariage.

Aussi, dans l'autre sens, il y a des cérémonies du divorce qui sont fait quand la femme veut retourner chez ses parents ou que le mari décide de renvoyer sa femme chez ses parents.

En rite de séparation, on retrouve également le rite du veuvage, si le rituel n'est pas effectué, la personne doit rester fidèle au défunt.

Finalement, ce chapitre montre que les fiançailles sont un passage de transition vers le mariage, c'est pour cela que c'est un rite de marge, par ailleurs, le mariage est un rite d'agrégation car c'est une étape de plus qui marque un nouveau commencement. D'ailleurs, pour arriver à ce rite d'agrégation, il est nécessaire de passer par des rites de séparation pour pouvoir se détacher de l'ancienne vie et entrer dans la nouvelle vie, comme pour le passage de jeune fille à femme mariée.

b. South indian customs, P.V Jagadisa Ayyar, éditions Asian educational services, 1985

« Dampati » signifie « mari et femme ». Pour que les cultes soient pris en compte, il faut que la femme soit en adéquation avec son mari. L'homme et la femme, unis, peuvent être plus forts, ensemble, c'est pourquoi leur union doit être leur force pour le côté spirituel. Les rites sont plus efficaces lorsqu'il y a « dampati ». Le mariage hindou est réellement un sacrement, une union, et non pas un contrat passé entre deux individus. Cela se voit dans les cérémonies par exemple où tous deux ont des rôles propres à chacun et bien définis à avoir. Le « Dampati » représente une seule âme réunie mais en deux corps à part entière.

c. Extrait de Christian Barat, Nargoulan, Cultures et rites malbar à la Réunion, éditions du Tramail, 1989. Page 62.

Cet extrait d'enquête de terrain montre à quel point le mariage est important pour les Indo-réunionnais. La famille est une famille modeste voire en difficulté car les enfants sont orphelins à un très jeune âge, mais cela responsabilise directement la grande sœur, mariée à 16 ans et son mari car ils prennent en charge Adrien, le petit frère de 4 ans et la petite sœur. Par ailleurs, lorsque la petite sœur est en âge à se marier, c'est à dire à 19 ans, alors la grande sœur décide de vendre une partie de leur terrain familial, sur un commun accord des autres membres de la fratrie pour pouvoir financer ce mariage. Adrien pense que le mariage est tellement important qu'il faut y consacrer une grande partie des économies. Il précise que si c'était un garçon, il y aurait eu plus de dépenses, mais dans tous les cas, la petite sœur sera reconnaissante d'avoir eu un mariage à cette hauteur et lui laissera plus tard, sa part d'héritage.

d. Les deux sœurs et leur mère, Anthropologie de l'inceste, Françoise Héritier, Editions Odile Jacob, Collection Opus, 1997

Françoise Héritier définit l'inceste comme « relations sexuelles directes entre des partenaires de sexe différent, consanguins à des degrés plus ou moins rapprochés ou alliés matrimoniaux ». L'autrice veut faire reconnaître un inceste de deuxième type. C'est lorsque deux personnes liées par le sang partagent le même partenaire sexuel. Par exemple, lorsqu'une sœur a des relations sexuelles avec le mari de sa sœur sur la même période. C'est de l'inceste de deuxième type. Il est connu que plusieurs régions du monde tolèrent l'inceste dans le cas où une femme décède, son mari peut épouser la sœur de sa femme. On dit qu'elle ferait une meilleure mère pour les enfants qu'une femme étrangère. C'est le cas en Orient et aussi dans quelques régions de l'Inde. Dans le droit français moderne, l'inceste est reconnu et interdit seulement en termes de mariage, c'est à dire que la loi interdit le mariage entre apparentés. L'inceste prend son sens lorsqu'il y a un mélange entre deux corps, on considère qu'il y a un échange d'humeur (sang, sperme...). Dans une même famille, les cousins parallèles ne peuvent pas se marier, ce qui n'est pas le cas pour les cousins croisés. On rappelle que les cousins parallèles sont issus de deux frères ou deux sœurs alors que les cousins croisés proviennent de d'un frère et d'une sœur. On considère que les cousins parallèles sont plus intimement liés puisqu'ils possèdent la même substance maternelle ou paternelle. Le caractère parallèle et le caractère croisé dans les relations a son importance dans le cadre où les liens du sang sont plus rapprochés et donc on peut alors effectivement parler d'inceste dans ce cas où les rapports sont liés à une consanguinité à degré rapproché.

e. La culture tamoule, David Anoussamy, éditions Kailash, 2016

L'auteur se base sur la culture du Tamil Nâdu, rapatriée à l'île de la Réunion lors de la tamoulisation dans les années 1970. Bien évidemment, même si tous les Indo-réunionnais ne viennent pas seulement du Tamil Nâdu, c'est la culture dominante sur le territoire réunionnais car d'une part ils y étaient majoritaires depuis les débuts de l'engagisme mais de plus la présence de Pondichériens depuis les années 1950 a beaucoup influencé l'ensemble des Réunionnais d'origine indienne. Les autres origines indiennes telougou, malayalie, bengalie... ont été peu à peu effacées au profit de l'origine tamoule renforcée par cette présence plus récente.

Chapitre 6 : La famille, p. 95.

- Les diverses formes de sexualité : Dans les anciens livres, on retrouve trois formes de vie sexuelle : la vie sexuelle non consentie, la vie sexuelle de perversion et la vie sexuelle normale. On en déduit deux amours distincts. « L'amour induit », la jeune fille se méfie mais les parents essaient de trouver un arrangement pour marier les deux jeunes.

« L'amour clandestin », lorsque les deux personnes se choisissent. Quelques fois ils ont la bénédiction de leurs parents donc ils se marient, sinon, ils fuient le village pour se retrouver.

- Les cinq états de la vie sentimentale : Selon l'auteur, les cinq états correspondent à un élément naturel, ils sont : la vie d'union intime / colline, la réunion / forêt après une courte séparation, le soupir / rivage lorsque le mari part par la voie maritime, le regret / semi-désert quand le mari

part pour une plus longue durée (travail, études...), la fâcherie / plainte à cause de la tromperie du mari. Exceptée la fâcherie, ces états d'âmes seraient ressentis par les émotions de la femme. La fâcherie concerne les deux sexes, puisqu'il concerne en général la jalousie : l'homme veut connaître ses faiblesses par rapport à sa femme alors que la femme se rend compte de ce qu'elle perd.

- La conclusion du mariage : Le mariage est un passage évident dans les familles à la culture tamoule. Il faut avoir accompli cette étape pour que les parents ressentent l'accomplissement de leur rôle parental. Dans le cas contraire, les parents peuvent penser au mariage arrangé. Surtout pour les filles car l'auteur explique que plus une jeune fille tarde à se marier, plus elle perd de la valeur. En général, pour les mariages arrangés, on privilégie les mariages endogames, mais si ce n'est pas possible, on s'ouvre à une autre société exogame. Il y a certaines qualités à prendre en compte dans le choix du partenaire à l'aboutissement d'un mariage comme les bonnes conditions physiques pour donner naissance, égalité des niveaux de fortune...

- Les dix défauts qui le disqualifieraient sont les suivants : « Vanité, brutalité, surdimensionnement de l'égo, médisance, rudesse d'expression, indécision, propension à vanter sa famille, prodigalité, étourderie et tendance à se comparer avec le conjoint. » Quelques fois, l'un imitera les défauts de l'autre à cause de l'habitude après le mariage. Pour apprendre à mieux connaître son partenaire, quand deux familles veulent unir un membre de chacune des deux familles, ils indiquent leur caste, ce qu'ils attendent de l'autre. Si tout se passe bien, les familles prennent contact pour voir si la compatibilité est possible au niveau des horoscopes. Si l'horoscope ne dit rien de positif, cela n'aboutit à rien. Dans le cas contraire, si l'horoscope est compatible, les deux familles se rencontrent et c'est l'occasion pour les deux futurs partenaires de se découvrir et discuter. Enfin, on parle de la dot et des arrangements.

- Les cérémonies du mariage : Les cérémonies d'un mariage hindou sont longues, il y a nécessité plusieurs étapes. L'auteur choisit d'en développer quelques-uns. Le « *nalangou* » qui est la cérémonie du safran, des dames fécondes et avec une bonne vie sont chargées d'appliquer du curcuma sur les fiancés l'un après l'autre pour que la fécondité règne. Puis, la cérémonie de la plante odiane (*odina wodier*). Les hommes mariés s'occupent de mettre en terre la plante et les femmes mariées l'arrosent avec du lait. Ce nouvel arbre sera planté chez les nouveaux mariés à la suite du mariage. Ensuite, il y a l'échange de collier de fleurs, seul le mari est autorisé à le mettre autour du cou de sa femme, cela représente la fusion des deux personnes. Enfin, il y a la cérémonie du *tâli* qui est un bijou de mariage qui s'attache au cou pour la vie. La sœur du mari apporte le bijou en or puis le montre aux invités qui donnent leur bénédiction. Quand l'homme attache le *tâli*, il donne son consentement et promet de ne jamais quitter son épouse. On rompt le *tâli* uniquement à la mort du mari. Après le mariage, les mariés consomment le mariage chez la jeune femme, puis il y a un festin.

- Vicissitudes du couple : En général, les couples de la culture tamoule sont monogames. Par ailleurs, si l'épouse est stérile, alors le mari peut éventuellement songer à avoir une seconde femme, en général qui est la sœur ou la cousine de sa femme. Aussi, si l'homme n'est pas

comblé de son premier mariage après une certaine durée du mariage, il peut alors penser encore une fois à avoir une deuxième femme.

Cependant, la seconde femme n'aura pas d'héritage, elle ne sera pas reconnue en tant que « femme de » et ses enfants seront illégitimes. Dans l'autre sens, la femme elle, n'a pas le droit d'avoir d'autres partenaires. Si son mari décède, et qu'ils sont encore très jeunes, elle peut se remarier avec le frère de son mari décédé. Dans tous les cas, le remariage est autorisé pour les femmes mais pas pratiqué car c'est mal perçu par la société tamoule. Lorsqu'une femme devient veuve, elle perd le goût de la vie : habillage simple, pas de bijoux... Elle n'est conviée à aucun événement. Il y avait, autrefois, une pratique appelée « sati » où les femmes se donnaient la mort suite au décès de leur mari pour ne pas avoir à subir la vie d'une veuve. Par ailleurs, le sati pour les hommes restait très rare.

- La vie conjugale : Chaque personne du couple a son rôle et son importance. L'homme s'occupe du côté financier du couple, la femme s'occupe du foyer. « La femme doit du respect à son mari ; le mari doit de la considération pour sa femme. » Le mari est souvent le plus âgé, le plus sage, il prend les décisions. Mais la femme est tout aussi importante car elle donne son avis, qui compte. La place de la femme est très importante dans la société tamoule : des temples dédiés aux déesses, une femme élue ministre à plusieurs reprises. Dans la religion, on ne parle pas d'égalité mais de complémentarité par rapport à l'homme et à la femme.

- Les enfants : Après l'étape du mariage, on doit passer par l'étape de la progéniture, de la descendante. On dit qu'on se marie pour s'assurer une descendance. Très souvent, on pense que l'enfant est la réincarnation d'un défunt de la famille. Alors son prénom est désigné comme celui du défunt, ou alors, on se base sur l'horoscope. L'éducation est genrée, les femmes éduquent leurs filles et les hommes éduquent leurs garçons. Aussi, les parents, dans leur foyer, doivent avoir un comportement qui va dans le sens de l'éducation qu'ils donnent à leurs enfants.

- La famille indivise : Cette famille, majoritairement hindoue, est un ensemble de personnes qui se basent sur le patrimoine, la résidence, le repas et le culte. Dans toutes les familles, il y a un ancêtre commun à tous les autres descendants. Pour que le lien perdure, on fait des offrandes aux personnes décédées sur trois générations. L'ancêtre commun est le chef de famille. Puis, la première génération devient les chefs de leur propre famille.

f. Colloque Thiruvalluvar, « *Thirukkural*, Ethique et Représentations : la Vertu, la Fortune et l'Amour », éditions SURYA, 2019, " La situation des femmes tamoules du Tâmil Nâdu, aujourd'hui", Claude Féral.

La Vertu - La femme hindoue est en général d'abord sous l'autorité de ses parents, puis cette autorité est transmise à son mari.

- Les tâches domestiques sont accomplies par les femmes.

- La dot est l'endettement d'une famille lorsqu'elle met au monde une fille.

- Les femmes sont identifiées à des déesses : elles donnent et nourrissent la vie.

- La femme est la fille de, la sœur de, ou la femme de quelqu'un, elle ne se suffit pas à elle-même aux yeux de la société.

La Fortune - Les femmes sont exclues et peu soutenues dans la vie politique.

- A cause de la société de consommation, les femmes sont réduites à leur productivité et à un statut de marchandises.

- Les femmes subissent la société patriarcale et n'ont donc pas d'héritage.

- Les femmes font des sacrifices pour répondre aux attentes de l'homme comme manger en dernier.

- L'investissement dans l'éducation scolaire est plus courant chez les garçons que chez les filles, les filles doivent privilégier le mariage.

L'Amour - Le choix du mari est une affaire de famille, ce n'est pas la jeune fille qui décide pour le mari ni pour le mariage.

- Si une jeune fille ne respecte pas la décision de la famille, elle déshonore sa famille et elle est rejetée.

- L'arrivée d'un mari pour une jeune fille lui permet de s'affirmer et de trouver sa place au sein de la famille.

- Des mesures protectrices sont maintenant possibles pour les violences faites aux femmes ou pour les femmes malheureuses dans leur mariage.

- La liberté de la femme commence à progresser même si elle n'est pas encore totalement acceptée et bien perçue.

La vie hindoue dispose de plusieurs principes importants dont quatre. Ces principes sont appelés les

« purusârthas » :

- Le Devoir / La Vertu, appelés « DHARMA » qui représentent les Valeurs Morales.

- L'Argent / La Fortune, appelés « ARTHA » qui représentent les Valeurs Économiques.

- Le Plaisir / L'Amour, appelés « KAMA » qui représentent les Valeurs Psychologiques.

- La Libération / Le Détachement, appelés « MOKSHA » qui représentent les Valeurs Spirituelles.

Ces principes coïncident avec les quatre étapes de la vie auxquelles la philosophie hindoue se réfère, ses étapes sont les « ashramas » :

- 1) La Chasteté, c'est à dire en étant étudiant, célibataire ou encore Brahmacharya. On estime cette étape de 0 à 25 ans.

- 2) Le Régime Matrimonial, c'est-à-dire en étant époux, père ou encore Grihastha. On estime cette étape de 25 à 50 ans.

- 3) La Période de Repli, c'est-à-dire en étant retraité, troisième âge ou encore Vanaprastha. On estime cette étape de 50 à 75 ans.

- 4) La Phase de Recueillement, c'est-à-dire en étant Sage, Renonciateur ou encore Sannyasa. On estime cette étape de 75 à 100 ans.

C'est par cette représentation que la vie de chaque hindoue doit correspondre à une étape de vie et faire correspondre un principe à cette étape.

g. Tiroukkoural : Traduction du tamoul au français du Livre de la Fortune et du Livre de l'Amour de Kalaimamani Kalladan Djanaguiramane (relue par Mcf Florence Callandre).

#### 40. L'éducation

« Celui qui désire s'instruire et qui reçoit humblement l'éducation, comme un pauvre se tient devant le riche, est un grand homme ; à l'inverse, celui qui n'apprend pas de cette manière est infâme. ...395 »

« L'instruction reçue lors d'une génération est conservée pour sept vies. ...398 »

« La richesse la plus précieuse et impérissable que l'on gagne est l'instruction ; tous les autres biens ne sont pas des richesses. ...400 »

⇒ Ces stances encouragent l'étudiant à la modestie dans son apprentissage. Elles ne concernent pas exclusivement l'éducation des filles mais des apprenants, sans distinction de genre ni d'âge. L'éducation de qualité est valorisée lorsqu'on a envie de s'instruire. Cette éducation est bénéfique au statut de la personne éduquée car elle lui vaut une reconnaissance sociale. Tirouvalluvar veut dire ici que les biens matériels peuvent se dilapider, alors que l'instruction, personne ne peut nous la voler et nous ne pouvons pas la perdre.

#### 41. L'ignorance

« L'homme sans instruction qui souhaite parler dans une réunion, ressemble à une femme n'ayant pas de seins qui désire faire l'amour. ...402 »

« La beauté d'une personne qui n'a pas de connaissance profonde et subtile ressemble à celle d'une poupée d'argile. ...407 »

⇒ L'homme qui n'a pas de connaissance est démuné devant une assemblée. La métaphore choisie est l'image d'une femme qui ne peut pas plaire grâce à ses atouts corporels. Donc, la connaissance est importante pour l'homme, autant que les atouts physiques le sont pour la femme. Par ailleurs, le côté charnel restera fragile si cette dernière n'est pas dotée d'instruction et d'une bonne éducation.

#### 44. Éviter les défauts

« Celui qui craint le déshonneur considère même une faute aussi petite qu'un grain de millet comme aussi grande qu'un palmier. ...433 »

⇒ Par honneur, nous essayons de faire le moins de fautes possibles pour être irréprochable. Même une petite faute peut entacher l'honneur d'une personne. L'honneur d'une fille est important car elle doit se préserver et être irréprochable au niveau de sa vie en particulier au niveau de sa vie maritale.

#### 46. Éviter la compagnie des gens bas

« Il n'y a pas de meilleur soutien que le bon associé ; et, il n'y a rien qui cause plus de préjudices qu'un mauvais associé. ...460 »

⇒ On peut utiliser cette stance dans le cadre des relations amoureuses. Il faut que l'homme soit un soutien pour la femme et inversement. Dans le cas contraire, il y aura des problèmes dans le couple.

#### 51. Choisir et s'éclairer

« Ne comptez pas sur les gens qui n'ont pas de famille ; n'ayant pas d'attachement, ils n'auront pas honte de commettre le déshonneur. ... 506 »

⇒ La famille et l'entourage d'une personne permet de créer une relation de confiance en la personne puisque la confiance permet d'honorer des paroles, des promesses et prouve la loyauté d'une personne.

#### 52. L'épreuve et l'emploi

« Celui qui possède les quatre qualités telles que l'affection, l'intelligence, la clarté et l'absence de cupidité doit être choisi pour ses services. ...513 »

« Bien qu'ils aient donné satisfaction à toutes les épreuves, il y a des gens qui ne font pas l'affaire selon la nature des fonctions. ...514 »

⇒ Gérer un foyer peut être vu comme un travail, c'est pourquoi la femme au foyer doit posséder des qualités précises pour être choisie pour ses services. Certaines femmes n'ont pas le profil d'être des femmes au foyer, alors, elles décident de travailler.

#### 76. Les moyens d'acquérir la richesse

« Grâce, c'est l'enfant né de la mère appelée l'amour ; elle est élevée par la mère nourricière appelée la richesse. ...757 »

⇒ L'amour donne naissance à la grâce et c'est la richesse qui permet d'accroître la grâce. La richesse est comparée à une mère nourricière, car une mère fait grandir son enfant en la nourrissant grâce au lait maternel.

#### 61. Sans paresse

« Ceux qui désirent faire de leur famille une famille idéale ne doivent pas donner lieu à la paresse. ...602 »

⇒ La paresse est un vice qui freine l'évolution positive d'une famille. Elle crée la destruction de la famille au lieu de créer une famille digne.

#### 87. La puissance de l'ennemi

« Une personne qui n'éprouve pas d'affection, qui n'a pas de soutien puissant et qui ne possède aucune force ; comment peut-elle surmonter la puissance de l'ennemi ? »

⇒ La femme peut être une personne affective et un soutien pour un homme qui veut vaincre son ennemi. En effet, ensemble, ils sont plus forts et complémentaires puisqu'elle l'aidera mentalement et il pourra alors surmonter ses épreuves.

#### 91. Mené par la femme

« Voilà une personne qui au lieu de respecter ses devoirs, raffole toujours de sa femme. Cela lui procurera une grande honte. ...902 »

« Le fait qu'une personne se soumette trop à sa femme, ce qui est anormal, lui cause toujours la honte devant les bons. ...903 »

« Celui qui est réfléchi et ferme d'esprit, ne cède jamais à la folie d'adorer sa femme. ...910 »

⇒ L'homme qui fait passer sa femme avant tout, est pénalisé car il n'avancera pas au niveau de ses projets et de son travail. Il faut replacer certaines stances historiquement. Au début de notre ère, on considérait en Inde que la femme divertissait l'homme, donc, l'homme devait résister à la tentation de donner trop d'attentions à sa femme.

#### 92. Les prostituées

« Voilà une femme sans vertu qui vous susurre des mots doux, espérant quelque profit. Il faut prendre conscience de la qualité de cette femme et l'éviter. ...912 »

« Celui qui veut étendre sa réputation, ne cherche pas à embrasser les épaules de la femme, qui fière d'elle expose sa basse attraction. ...916 »

⇒ Les femmes qui se prostituent ne sont pas sujets d'empathie. L'homme qui fréquente ce genre de femme perd de son honneur et salit sa réputation.

#### 96. La noblesse des gens

« La bonne conduite, la vérité et la pudeur ; ces trois qualités ne manquent pas chez les gens de bonne famille. ... 952 »

« Le sourire, la tolérance, la bonne parole et le respect des autres ; telles sont, dit-on, les quatre qualités d'une personne née d'une famille vraiment noble. ... 953 »

⇒ La bonne renommée de la famille est évaluée selon les valeurs qu'elle transmet.

#### 98. La grandeur

« Celui qui se préserve comme une femme qui se tient ferme au cœur (comme une chaste dame), peut gagner l'honneur. ...974 »

⇒ La femme qui se prive de vie sexuelle jusqu'à son mariage est une femme d'honneur car elle résiste à un « vice » et restera loyale à son mari qui sera le seul à connaître cette face de sa femme.

#### 101. La richesse inutile

« La richesse de celui qui ne donne rien aux pauvres est comme celle d'une fille qui a toutes les qualités mais reste célibataire. ...1007 »

⇒ Si nous ne savons pas faire bon usage de nos atouts, ces atouts deviennent inutiles. Autrement dit, rien ne sert de s'enrichir si l'on ne sait pas aider les plus faibles.

#### 109. La beauté de cette femme me trouble

« Cette belle m'a regardé ; moi aussi, je lui ai adressé un léger coup d'œil ; cet échange ne m'a pas seulement transpercé, mais m'a fait l'effet d'une armée s'abattant sur moi. ...1082 »

⇒ Au premier abord, on s'intéresse à la beauté extérieure de la femme. Seul un regard suffit pour divertir un homme.

#### 124. Les atouts de la dame perdent de leur beauté

« A cause de la séparation de son mari, ses épaules perdent leur beauté naturelle et se sont amaigries ; ses bracelets glissent. ...1234 »

« Comme son mari l'a quittée, son beau front est devenu pâle ; même ses yeux, s'en apercevant, sont devenus pâles et en souffrent beaucoup. ...1240 »

⇒ La femme mariée, dépendante de son mari perd de sa beauté, de sa joie, de sa raison de vivre une fois que son mari part. C'est la sécurité qui l'embellit et le manque d'amour et de respect qui enlaidit.

### B-3 Références juridiques

a. Les lois de Manou, Manava-Dharma-Sasta, traduit par Auguste Loiseleur-Deslongchamps, édition Arbre d'Or, juin 2007

C'est une succession de règles qui ont servi de base au Droit indien. On dit que ce sont les lois de Brahma (dieu créateur) qu'il a fait traduire par des sages et des mortels pour que ces lois puissent arriver dans les mains du commun des mortels.

Livre troisième : Mariage ; devoirs du chef de famille p.51

Dans ce livre, en première partie, les hommes sont présents de manière dominante, ce sont eux qui choisissent leur épouse et ils doivent être très exigeants. Il y a des critères physiques à respecter, un critère de caste, mais aussi, des règles de vie, qui lui permettent de devenir mère, mais mère d'un petit garçon. Il faut que l'épouse offre à son mari un petit garçon car cela est plus utile selon le livre. Ensuite, on valorise la femme, c'est la femme qui rendra le foyer heureux et fera du foyer un lieu de paix et de convivialité, pour cela on doit la rendre heureuse et qu'elle se sente comblée.

Livre cinquième : Règles d'abstinence et de purification, devoirs de femmes p.109

C'est une succession de règles concernant l'alimentation, puis la mort, et enfin les femmes. Concernant les femmes, il y a une forte importance de la fidélité, la femme doit rester fidèle à son mari sinon elle est mal vue et pourrait avoir des conséquences sur sa vie mais aussi sur sa mort. La femme doit toujours être sous l'autorité de son père, de son mari, de ses frères, puis de ses fils et si elle n'a pas de fils, elle sera sous l'autorité des figures paternelles des deux familles. La femme ne doit pas imaginer sa vie avec un autre homme que le sien même si ce dernier perd la vie, sinon, elle sera déshonorée. La femme doit être chaste dans ses paroles, sa personne et ses pensées, c'est ainsi qu'elle aura une vie heureuse et aura le mérite de finir sa vie près de son mari après la mort dans leur demeure céleste. Par ailleurs, si la femme meurt avant son mari, il pourra se remarier librement.

### B-4 Références littéraires

a. Viry et ses trois maris, Mme A. Winter-Frappier de Montbenoit, membre correspondant de l'Académie de la Réunion, 1935.

Viry est une femme indienne qui a trois maris dont Nalou. Nalou est le chef du camp où se trouvaient tous les Malbars. Cette femme, comme plusieurs autres, s'engageaient normalement pour cinq ans mais n'arrivaient jamais au bout puisqu'elles tombaient enceinte et leurs maris

s'engageaient pour elles. C'était le cas pour Viry, Nalou s'est engagé pour elle dans les champs en plus de son travail de maison. Les autres maris de Viry permettaient à cette dernière de continuer à ne pas travailler pour ses quatre années qui lui restaient. Virassamy est l'un des autres maris, il travaille à l'écurie, mais il y avait aussi Carpin et Moutou. En général, les femmes cueillaient les grains de café, s'occupaient de la récolte de maïs, ramassaient les herbes pour les animaux... Nalou lui, était un valet de chambre. Il ne parlait pas beaucoup avec la famille, puisque son vocabulaire français / créole réunionnais était limité comme tous ses collègues indiens.

Viry était devenue femme au foyer, elle était chargée de surveiller le cabri que Nalou allait « couper » (sacrifier) en offrande pour le jour de l'An, c'était également la fête de Pongol qui représente la fête de la fin des moissons. Un jour, le cabri s'enfuit et le village s'empresse de le chercher pour ne pas que Viry soit battue par Nalou. Le cabri est finalement retrouvé par le gardien et il est « coupé » pour le « Bon Dieu Malbar ». Viry se confie à la fille de la maison. Elle s'est engagée, auprès de trois hommes, et cela, jusqu'à ce que ces derniers meurent. Elle ne peut pas les quitter, c'est leur tradition. C'est aussi ainsi que les hommes augmentent leur contrat de quelques années et que les femmes peuvent devenir libres en continuant à habiter à la Réunion.

Le PU en littérature française, Jean-Claude Carpanin Marimoutou, nous dit : « La nouvelle de Mme Winter-Frappier de Montbenoît est une fiction fondée sur des pratiques de l'époque dans le milieu qu'elle évoque, celui des engagé.e.s autour d'une usine, sucrière et d'une plantation. »

#### b. La femme dans l'Inde, Usha Chatterji, éditions PLON, 1964

Usha Chatterji est une femme de caste brahmine qui s'est mariée à un Français. Elle se donne comme mission de « faire mieux connaître l'âme de son pays natal, l'Inde ».

L'hindouisme et les femmes : Dans les Védas, la féminité est divinisée, c'est à dire que la femme est une notion que l'on rattache toujours à une déesse. Le monde serait incomplet sans la femme, on prend l'exemple de Ardhanarishvara, le « seigneur androgyne », à demi Shiva, à demi Parvathi. De plus, la femme est à l'origine même du culte de la mère. Lorsque le créateur est dépourvu de sa shakti féminine, il n'est plus créateur puisqu'ils se complètent. Dans le Ramayana et le Mahabharata, on peut voir le culte important des déesses. Par exemple, lorsque Arjuna prie la déesse Durga pour obtenir victoire. Aujourd'hui encore, nombreux sont les temples dédiés au culte de la déesse Kâli, une déesse noire, qui est un des aspects de Durga.

Durga possède dix aspects avec des caractères spécifiques : Kâli, Tara, Shodashi, Bhuvaneshwari, Bhairavi, Chinnamasta, Dhumavati, Vagala, Matangi, Kamala.

Les femmes et l'amour : La complémentarité et l'association de l'homme et de la femme est considérée comme l'expérience la plus naturelle dans l'Hindouisme. Radha et Krishna sont l'illustration même d'une réalité encore ancrée dans la vie hindoue. On dit que ces deux êtres célestes sont venus sur terre pour vivre leur amour et donner une idée à la Terre de ce qu'est l'amour céleste. L'amour humain a pour base le spiritualisme, les sentiments, l'émotion et le charnel. Pour tous couples hindous, l'amour idéal entre l'homme et la femme est représenté par Shiva et Parvathi. Usha Chatterji prend l'exemple de l'amour entre Savitri et Satyavan qui était un défi pour Yama, le roi de la mort. Satyavan était voué à mourir une année après son mariage,

mais sa femme demande à Yama de lui rendre la vie pour avoir une descendance de lui. Elle a pu le convaincre grâce à sa bonté et l'amour pur qu'elle offre à son mari. L'amour sentimental est naturellement lié à l'amour physique. L'acte sexuel n'est pas exclusivement dédié à la procréation, mais aussi au désir et au plaisir charnel. Le Kama-sutra propose des conseils pour éviter les naissances, en prenant plaisir.

Le mariage : Dans l'hindouisme, il y a huit formes religieuses de mariage :

- 1) Le mariage Brahma : C'est le père de la fille qui invite un homme à épouser sa fille selon les règles du Véda.
- 2) Le mariage Daiva : La jeune fille se marie à un prêtre et le père offre sa fille en échange d'offrandes financières et matérielles.
- 3) Le mariage Arsa : La dot est remplacée par l'offrande d'une vache et d'un taureau à la famille de la fille. Cette pratique a désormais disparu.
- 4) Le mariage Prajapatya : La fille se marie, sans dot. Le père doit tout de même prononcer une parole « Que chacun de vous accomplisse son devoir. ».
- 5) Le mariage Asura : L'homme choisit une fille et paye la famille pour avoir cette fille. Cette pratique est hors la loi mais existe quand même.
- 6) le mariage Gandharva : la jeune fille choisit elle-même son mari. Cette dernière n'est pas forcément vierge lors de l'union.
- 7) Le mariage Rakshasa : C'est le mariage par enlèvement, c'est une manière brutale de forcer un mariage non voulu.
- 8) Le mariage Paisacha : La jeune fille n'est pas dans son état normal lorsqu'elle se fait conquérir, elle est soit droguée ou atteinte mentalement. Cette pratique n'est plus d'actualité. Il y a une cérémonie qui était couramment pratiquée avant, celle du *Swayamwara*. Le principe était que le père de la jeune fille invitait tous les prétendants possibles, puis la jeune fille était libre de choisir son préféré. Les parents du prétendant ne pouvaient pas refuser l'union. Cette cérémonie se rapproche du mariage Gandharva. Aussi, le mariage arrangé était très répandu mais de plus en plus, les jeunes filles possèdent le libre choix de leur conjoint. Par ailleurs, la société veut que l'appartenance à la même caste soit au moins respectée.

Les quatre castes principales sont :

- 1) Les Brahmines : Ils représentent les Dieux sur Terre. Ils sont les plus importants de la société et sont dotés de connaissances en termes de religion, d'art, de philosophie et de sagesse.
- 2) Les Kshatriya : La caste des guerriers. Ils sont ceux qui protègent et dirigent le côté militaire et administratif du pays.
- 3) Les Vaisya : Ils sont les commerçants, les artisans, ils fournissent ce dont la société a besoin.
- 4) Les Sudra : Ils s'occupent des champs mais sont aussi les serviteurs des trois autres castes.

Il faut savoir qu'une femme prend la caste de son mari une fois qu'elle se marie.

Pour les mariages de convenance, il faut consulter les horoscopes et voir quand les étoiles sont en harmonie pour pouvoir choisir une date pour effectuer les rites.

Les frais du mariage reviennent à la famille de la fille. Le jour du mariage, la jeune fille doit porter une couleur vive (le rouge en général), elle est ornée de bijoux en or et pour les familles modestes, d'or et d'argent. Les cérémonies se passent chez la fille et tout est scrupuleusement bien préparé : décoration, habillage, coiffure... « La femme et l'homme, étant les deux moitiés

semblables d'une seule substance, sont égaux sous tous les rapports ; ils doivent donc vivre étroitement associés et contribuer également à toutes les occupations spirituelles ou matérielles. » Rig Véda (Livre V, hymne 61). De ce fait, aucun rite religieux ne peut être accompli par un homme sans y associant sa femme.

La bénédiction est importante pour créer une union sacrée et bénie, elle doit venir du prêtre, d'un Swami, des parents et des beaux-parents principalement, mais aussi de tous les couples aînés et les aînés en général.

La vie conjugale se définit par quatre mots dans l'hindouisme :

Le Dharma : la loi universelle

l'Artha : la richesse

le Kama : l'affection

le Moksha : la libération spirituelle

La famille : Les filles, une fois mariées, vont habiter chez leur mari. C'est le procédé de base. Tout chef de famille, tout homme, doit impérativement respecter et s'incliner devant la plus âgée des femmes de la famille. Elle est considérée comme la gardienne du foyer et des traditions.

Concernant le rôle de l'épouse, elle n'impose pas ses idées mais influence son mari par ses idées sans qu'il ne se rende compte. L'enfant est sous l'autorité de sa mère, l'éducation revient à la mère, jusqu'à ce que celui-ci se marie. L'attitude traditionnelle est que la femme a son rôle, elle ne veut pas prendre la place de son mari, elle le considère comme son partenaire pour avoir un équilibre psychologique et spirituel. L'éducation de l'enfant revient à la mère. Après avoir accouché, cette dernière est impure pendant les premiers jours puis prend son rôle de mère à cœur et éduque son enfant jusqu'à ce que ce dernier devienne adulte. On dit qu'une mère vaut un millier de pères puisque l'éducation de l'enfant revient à la mère.

La vie à la maison : L'esprit du pays est tel que la vie en extérieur, au restaurant, en sortie, ne correspond pas avec les traditions et coutumes de l'Inde. Il faut garder une demeure qui invite à la paix et à la bonne atmosphère, on doit se sentir bien chez soi, même pour les plus pauvres. Les femmes sont chargées d'organiser les événements de rassemblement familiaux tels que les anniversaires ou les fêtes. Il faut savoir bien accueillir et recevoir du monde. Les femmes prennent soin d'elle. Cela fait partie de leur tâche quotidienne, elles se maquillent, s'habillent même pour rester à la maison, elles en profitent pour également décorer la maison quelques fois.

L'éducation des femmes : Il est important d'inculquer l'importance de l'intellectualité et de la spiritualité dans la vie d'une jeune fille devenant femme. Les femmes peuvent choisir la voie de la métaphysique, de la philosophie et de la littérature, ou alors, la danse, le chant et la musique. L'instruction religieuse vient principalement de la famille. A Delhi, il y a des cours d'enseignement ménager, l'hygiène, la cuisine, la couture, le lavage, le secourisme, la diététique et les arts, ces écoles délivrent même des diplômes.

La spiritualité indienne et les femmes : On lie en général la spiritualité à la littérature et au yoga.

c. Mohini ou l'Inde des femmes, Rose Vincent, éditions France Loisirs, 1978

Ram Nath Singh Lodha est le pilier de la famille. Il a sept fils et filles.

Sa belle-fille Uma est enceinte et accouche d'une fille. Ram Nath est quand même heureux, même s'il pense immédiatement à la dot qu'il doit commencer à économiser pour aider son fils. Il faut savoir que lorsqu'un couple marié donne naissance à leur premier garçon, l'accoucheuse reçoit un sari, un paiement en argent, des boucles d'oreilles en or. Cette fois, Uma est nourrie de la meilleure des façons pour sa santé et la famille fait appel à la sage-femme de la famille. La nouvelle se répand vite et l'astrologue de la famille, en apprenant la nouvelle, se dirige rapidement chez la famille pour pouvoir établir l'horoscope de la nouvelle petite fille de la famille. Mohini est née ! Mohini signifie l'enchanteuse, celle qui charme et qui reçoit l'amour, la bien-aimée. La famille vit loin des grand-parents, ils se retrouvent seulement une fois en fin d'année en période de vacances. Avant Mohini, il y a Arjun, l'aîné et Radha, la grande sœur. Ragu, père de Mohini et époux de Uma, n'habite pas dans la grande maison familiale de ses parents avec sa famille comme le font la plupart des Indiens, eux, vivent dans une autre région mais il est pardonné car c'est par rapport à son travail. Dans cette famille, la femme dirige les domestiques, décide des mariages et des cadeaux, des provisions. L'homme dirige le budget familial. Dans ce livre, il y a un entretien entre l'auteure et Mohini. La jeune femme explique que lorsque son grand-père a perdu la vie, son grand-oncle paternel a naturellement repris le rôle du chef de famille. L'auteure demande à Mohini si elle a déjà rêvé de faire des choses interdites comme de sortir seule. Cette dernière répond qu'elle essaye immédiatement d'oublier l'idée après qu'elle soit passée dans sa tête. Mohini est très attachée à sa famille, ce qui déplaît à la grand-mère. Selon cette dernière, la famille de Mohini sera celle de son futur époux donc il ne faut pas qu'elle s'attache autant puisqu'elle finira par les quitter. Mais Mohini est une femme qui veut faire des études à l'université, on dit qu'elle vit comme les Occidentales, c'est une femme moderne. Malgré tout cela, elle vit dans une famille très traditionnelle et respecte les valeurs et principes de la famille tels que les sorties qui sont interdites, avoir une vie respectueuse des traditions et des aînés... Elle se retrouve au cours du livre, perdue entre traditions et modernité. Finalement, à la fin du récit de vie, elle a une fille, Anita qui est amoureuse d'un anglais et cela fait quand même peur à sa fille. Si Anita décide de faire un enfant, il ne sera ni anglais, ni indien. Ce qui pose problème dans un pays traditionnel, culturel comme l'Inde.

d. Le mariage à l'indienne, Kavita Daswani, éditions Le livre de poche 2006

## Chapitre 1

**Exergue :** « En règle générale, le mariage religieux était, et est toujours, arrangé par les parents du jeune couple, après force consultations, études d'oracles, examens des horoscopes et des caractéristiques physiques propices... Si le mari doit avoir au moins vingt ans, la jeune fille, elle, doit être mariée juste avant la puberté. » *L'Inde des Merveilles*, A. L. Bashan.

**Résumé :** Anju est le personnage principal, c'est une indienne qui vit à New York. Elle est à Bombay dans le chapitre 1 pour assister au mariage de sa cousine Nina.

Pression familiale et sociale par rapport au mariage, en Inde les femmes se marient très tôt, sa cousine Nina a 22 ans et se marie ce jour-là, alors qu'Anju a 32 ans et n'est toujours pas mariée. Pour sa famille, c'est le mariage qui fait le bonheur donc ils en déduisent que cette dernière est malheureuse de la situation et lui souhaite d'être la prochaine à se marier.

La jeune fille parle de Grande Chasse au Mari, le mouvement qu'elle reconnaît à chaque mariage. Selon elle, ça serait lors d'un mariage que les jeunes profitent pour trouver un partenaire qui pourrait leur plaire.

Le plus incroyable, est que Anju a deux frères, de 27 et 29 ans, qui ne sont pas mariés, mais ces deux hommes ont un énorme succès avec les filles. A leur âge, ils habitent toujours chez leurs parents sans être mariés, et sans que cela ne dérange personne.

Il y a un homme qui repère Anju pendant le mariage de Nina et qui part discuter avec le prêtre. Ce dernier annonce la nouvelle à la mère d'Anju. Anju se sent flattée mais elle n'est pas très enthousiaste. L'homme vit à Accra.

Deux jours plus tard, Anju doit retourner à New York. Avant cela, elle fait le marché Bhuleswhar avec sa mère. Sa mère ne se sent pas à l'aise par la tenue de Anju qui est très américaine, elle aurait préféré qu'Anju soit en tenue traditionnelle.

La mère d'Anju insiste pour reparler de l'homme d'Accra. Elle appelle le prêtre pour demander des informations.

Le terme « vieille fille » est employé pour parler d'Anju. Cette dernière aime sa vie à New York et veut rencontrer quelqu'un qui voudrait vivre une vie comme elle mais qui pourrait aussi plaire à ses parents.

« Je ne veux pas que tu sois heureuse, je veux que tu sois mariée. »

---

**Lois/valeurs traitées (ethos) :** Ce qui prime ici est la reproduction biologique et culturelle, créer les conditions considérées comme idéales pour l'accueil de la descendance familiale, une jeune fille fertile, saine, soumise et la présence implicite de la virginité et un garçon mûr, expérimenté et dominateur. (« Yin et yang »)

---

## Chapitre 2

---

**Exergue :** « Prendre l'initiative de son mariage est considéré comme totalement impropre pour un jeune homme ou une jeune fille. La libéralisation actuelle leur donne des occasions de se rencontrer, contrairement à ce qui se passait autrefois, où les jeunes époux ne se voyaient qu'après le mariage. »  
*Introduction à l'hindouisme, Dharam Vir Singh.*

---

**Résumé :** Anju accepte de rencontrer l'homme d'Accra ainsi que ses parents. On lui avait appris à n'en dire que très peu sur elle : une femme aussi indépendante qu'elle pourrait faire fuir un homme indien. Lorsqu'ils se retrouvent seuls, elle comprend vite qu'ils n'ont rien à voir et rien à faire ensemble. C'est un homme avec une vision très axée sur la femme qui doit s'occuper du foyer, du ménage, de la vie de famille et maritale uniquement. Elle fait part à ses parents qu'elle n'acceptera pas la proposition, sa mère annonce donc cette nouvelle au prêtre. La mère a surtout peur que sa fille passe pour une fille trop difficile et donc que le prêtre ne lui proposera plus d'autres partenaires possibles de mariage. Peu après, le père d'Anju trouve des annonces dans les journaux locaux qui parlent de personnes à la recherche de l'amour.

La première annonce : un homme qui habite à Dubai. Mais lorsque la mère d'Anju fait des recherches, elle apprend que ce dernier n'a pas une bonne réputation et a des problèmes de justice.

Seconde annonce : Un homme d'Espagne. A la grande surprise de tous, Anju est intéressée. La famille de l'homme a l'air assez ouverte d'esprit. Alors sa mère appelle le numéro du journal. Ils s'échangent

des photos des deux prétendants. Finalement, il n'y a pas eu de retour concernant cet homme, même au lendemain. Elle en conclut, ils sont ouverts mais veulent une fille qui ressemble aux indiennes traditionnelles pour leur fils. Ils ne sont pas prêts à avoir une belle-fille aussi indépendante. Anju est indépendante mais ce sont ses parents qui recherchent son prétendant/ futur mari.

**Lois/valeurs traitées (ethos) : Plus la fille est âgée et moins elle a de prétendants. Quand l'horloge biologique féminine est activée, elle est incompatible avec la quête d'une épouse de la plupart des hommes indiens.**

### Chapitre 3

**Exergue :** « Les textes saints interdisent le sacrifice d'animaux femelles, mais s'agissant d'êtres humains, sacrifier des femmes procure la plus grande satisfaction » *Chaturanga*, Rabindranath Tagore.

**Résumé :** Anju prolonge ses vacances à Bombay, elle appelle sa patronne pour demander des congés supplémentaires, même si New York commence à lui manquer énormément. Elle se remémore son enfance : elle rêvait de travailler pour aider les autres. Mais sa mère lui répétait de se marier d'abord et qu'elle fera ce qu'elle voudra après. Elle se rappelle aussi d'une amie, maintenant mariée. Mais qui ne semble pas avoir la vie maritale de rêve qu'elle aurait voulu. Son mari la délaisse.

La peau foncée d'Anju semble poser problème. Alors, elle a dû être meilleure que les autres dans sa jeunesse. Elle cuisinait bien, elle a eu toutes les bases mais il n'empêche qu'elle n'est toujours pas mariée.

**Lois/ valeurs traitées (ethos) : La peau claire est un atout dans la quête d'un mari.**

### Chapitre 4

**Exergue :** « Le père qui ne donne pas sa fille en mariage au moment où il convient est blâmable. » *Aux sources de la tradition indienne*, Vol I, sous la direction de W.M Theodore de Bary.

**Résumé :** Anju nous raconte l'épisode de ses 21 ans lorsque ses parents font venir un astrologue chez elle pour savoir si elle se mariera bientôt. L'astrologue annonce que ça sera dans les années à venir. Sa mère et elle sont dévastées par la nouvelle. Sa mère était triste de la nouvelle et elle était triste de rendre sa mère aussi triste. Elle décide alors de travailler dans la joaillerie de son père. Lorsqu'elle retrouve Indu, sa meilleure amie, elle se sent mal de voir que cette dernière a un mari et des enfants, est mariée depuis ses dix-sept ans, comme l'astrologue l'avait prédit. Sa meilleure amie lui explique que sa situation actuelle ne favorise pas de rencontres, selon elle, le fait que Anju travaille va repousser les hommes. Anju ressent que tout son entourage a de la pitié pour elle et la situation dans laquelle elle se trouve.

**Lois/valeurs traitées (ethos) : Une grande importance est accordée à l'astrologie pour vérifier les compatibilités mais aussi pour deviner l'avenir. L'âge du mariage de la fille est décidé par son père.**

### Chapitre 5

**Exergue :** « Dans l'hindouisme, pratiquer l'occultisme à des fins personnelles est désapprouvé et quiconque s'y adonne doit en être dissuadé. » *Suis-je Hindu ?*, Ed. Viswanathan.

**Résumé :** La mère d'Anju va voir un Swami qui avait l'air d'avoir la solution à tous les problèmes. Anju n'a pas l'air de vraiment y croire. Le swami annonce que Anju a été victime d'un sort jeté par la cousine de son père car cette dernière voulait épouser le père d'Anju. Étant morte vierge et vieille fille, elle a souhaité que la fille de son cousin ne se marie pas. Pour rompre le sort, elle devra jeûner et faire

plus de prières. Sa famille voit tous ses efforts et ont espoir. Sa mère l’emmène faire des pèlerinages pour la rendre plus pieuse. Elle portait des bijoux exprès pour que les planètes s’alignent en sa faveur.

**Lois/valeurs traitées (ethos) : Recours au devin qui accuse sans preuves et jette la responsabilité du célibat sur une cousine. Le mariage entre cousins croisés est conseillé notamment au Tamil Nâdu mais plus largement en Inde. *Iratra sambandan*, les liens de sang.**

### Chapitre 6

**Exergue :** « En Inde, la discrimination entre les sexes commence à la naissance, ou même avant. Elle commence, en fait, dans le ventre de la mère. Aucune des bénédictions traditionnelles prodiguées à une femme enceinte ne fait mention de filles. » *La caste des femmes*, Vrinda Nabar.

**Résumé :** Anju nous raconte ce qu’il s’est passé 3 ans après ses 21ans. Elle n’a pratiquement plus d’amies, ses copines fréquentent des personnes mariées. Elle travaille toujours à la joaillerie, ses frères ont trouvé leur voie. Un à Los Angeles pour les études et l’autre reprend l’affaire familiale et est très populaire auprès des filles. Cette situation rend encore plus mal Anju. Sa mère était désespérée au point de prendre le numéro d’une agence matrimoniale.

**Lois/ valeurs traitées (ethos) : L’absence de mariage augmente la côte du garçon qui suscite la convoitise des jeunes filles. À l’inverse, plus les années passent et moins la fille ne présente d’intérêt pour les hommes. Les Indiens préfèrent donner la vie à des garçons.**

### Chapitre 7

**Exergue :** « Un beau garçon à la peau claire est généralement préféré, en particulier si la jeune fille est jolie... Le garçon doit être gentil, bien élevé et ne pas donner à penser qu’il battra sa future épouse. » *La vie dans un village du Nord de l’Inde*, Oscar Lewis.

**Résumé :** Anil, le frère d’Anju, avait beaucoup de côte auprès des filles. Tante Jyoti propose à Leela de marier son fils mais elle refuse de marier son fils si sa fille aînée n’est pas mariée. Leela s’intéressait beaucoup au futur mariage des amis d’Anil, le mariage de Vikram et Mira qui avaient prévu d’avoir un mariage incroyable. Leela enviait ce mariage. Elle finit par propose Anil un mariage avec Lavina, une fille qui fait partie du groupe d’amis mais le jeune homme se trouve encore trop jeune pour penser au mariage. Anju prend une décision, celle d’aller vivre en Amérique pour faire des études. Ses parents sont contre l’idée, ils ne veulent pas qu’elle y aille étant célibataire. Mais son frère la défend et demande aux parents d’être plus ouverts.

**Lois/ valeurs traitées (ethos) : La peau claire du garçon et la beauté de la fille font croître le niveau social du couple. La maltraitance des femmes par leur mari est si fréquente que la gentillesse du garçon est un critère espéré. La famille accorde aux frères du pouvoir sur le devenir de leur sœur, sans toujours tenir compte de la volonté de la fille. Le « rêve américain » (travail, courage, détermination amènent la prospérité) touche aussi le monde indien.**

### Chapitre 8

**Exergue :** « L’aspiration individuelle à toujours poursuivre des études pour s’élever encore dans l’échelle sociale finit par rompre l’ordre établi dans la famille et crée des tensions entre la femme et ses principaux éducateurs. » *Le statut des femmes en Inde*, R.K Tandon.

**Résumé :** Le père d’Anju cède car après avoir appelé son frère qui habite dans le New Jersey, il apprend qu’il y a plein d’indiens venus étudier là-bas qui sont célibataires. Il assure qu’il prendra soin de sa nièce. Par ailleurs, tante Jyoti est contre l’idée du voyage car pour elle, les filles qui y vont deviennent trop libres et trop gâtées et les hommes n’aiment pas ça. Si Anju reste ici, selon sa tante, ses parents pourront mieux contrôler sa vie. Elle arrive à New York et est déposée chez son oncle par un ami de son frère. Dans son université, elle se fait une amie, Devika, qui sort avec un Américain et avec qui

elle va prendre des distances par rapport à la relation de la jeune fille et de l'Américain. Elle va à une réunion indienne du quartier avec son oncle pour rencontrer les parents d'un prétendant. Mais quand elle voit la photo du jeune homme, elle n'est pas convaincue.

**Lois/ valeurs traitées (ethos) : Les études qui sont la voie d'un statut social plus élevé est une alternative acceptée pour les filles, sous la surveillance d'un réseau familial.**

### Chapitre 9

**Exergue :** « Mais pour la femme indienne, le mariage avec un étranger n'est guère un acte positif ; d'habitude, c'est un acte de désespoir ou d'égarement. Il a pour conséquence de rompre les liens avec la caste, avec la communauté et c'est perdre sa place dans le monde ; peu d'Indiens sont capables d'affronter cette situation. » *L'Inde brisée*, V.S Naipaul.

**Résumé :** Anju rencontre un américain, Jeff. L'homme est intéressé par elle et l'invite à déjeuner, elle ne veut pas trop mais finit par accepter. Ils vont dîner plusieurs fois et un jour, Jeff offre son premier baiser à Anju. Elle décide de ne pas aller plus loin pour profiter de sa nuit de noces après son futur mariage avec un Indien, dit-elle. Elle invente toujours des excuses liées aux cours pour voir son copain. Un jour, ils devaient aller au restaurant mais elle aperçoit là meilleure amie de sa tante dans le restaurant alors elle fait demi-tour et demande à Jeff de changer de restaurant. Mais ce dernier le prend mal et quitte Anju.

Anju appelle sa famille car elle a eu son diplôme mais veut rester en Amérique, elle insiste et finit par trouver un travail. Elle habite dans un studio que son oncle lui loue. En racontant sa vie à Kris sa collègue, elle lui conseille de voir un psychologue pour 100 dollars (une somme énorme en Inde et pour elle) pour l'aider avec ses problèmes de mariage de famille et d'affirmation. Elle a eu un rendez-vous mais elle ne compte pas y retourner.

**Lois/ valeurs traitées (ethos) : Le mari idéal doit être de la même culture et nationalité.**

### Chapitre 10

**Exergue :** « Et c'est ainsi que l'Inde fit un nouvel adepte, converti de son plein gré à la philosophie de l'absence de sens tellement signifiante. » *Karma Cola*, Gita Mehta.

**Résumé :** Kris propose à Anju de faire venir un Swami chez elle, c'est un homme qui prétend être la réincarnation de Yogiji Babu. Mais c'était une arnaque et ils se faisaient passer pour des Indiens sans l'être, avec une spiritualité inventée. Anju avait invité son oncle et sa tante et elle en avait honte. Elle en veut à Kris pour l'idée mais elle est quand même consciente que ça peut arriver et que les faux swami existent aussi en Inde. Il en a même eu l'occasion d'en rencontrer un avant son arrivée en Amérique. La situation précaire de ce Swami l'a fait douter de ses connaissances et elle demandait à son père pourquoi le soi-disant Swami ne faisait pas ses magies sur lui-même.

**Lois/valeurs traitées (ethos) : La quête spirituelle guidée par un guru (enseignant qui aide à passer de l'obscurité à la lumière, de l'ignorance à la connaissance) est valorisée dans la culture indienne.**

### Chapitre 11

**Exergue :** « Les femmes doivent être honorées et parées par leur père, leurs frères, leur mari, leurs beaux-frères s'ils désirent une pluie de bienfaits. En vérité, là où les femmes sont honorées, là se réjouissent les dieux ; là où elles ne sont pas honorées, tous les rites sacrés s'avèrent inutiles. Lorsque, dans une famille, les femmes sont dans la peine, cette famille court à sa perte ; là où les femmes ne souffrent d'aucune peine, cette famille prospère toujours. Le père protège la femme dans son enfance, son mari la protège dans sa jeunesse, ses fils la protègent dans son grand âge. Une femme ne mérite pas d'être indépendante. » *Aux sources de la tradition indienne*, textes réunis par W.M Theodore de Bary.

---

**Résumé :** Anju retourne à Bombay pour 1 mois de vacances. Elle prépare tout à l'avance et aussi ce qu'elle va raconter à ses parents. Elle veut paraître meilleure que quand elle était à Bombay, plus claire de peau, plus fine et plus heureuse. Sa mère lui demande directement si elle a fait des rencontres. Elle lui dit que non. Ses frères discutent avec elle et ça la rassure qu'ils la comprennent. Anil, son plus grand frère, est intéressé par Lavina, une fille de leur groupe d'amis. C'était le mariage de Mira et de Vikram. La mère d'Anju était contente qu'elle soit là car il y aura plein d'invités et sûrement des personnes qui voudraient se marier. En plus, Anju était vraiment belle, mieux qu'avant selon sa mère. Le mariage de Mira et Vikram était l'événement à ne pas manquer car ils ont mis beaucoup de moyens dans ce mariage et tout était magnifique comme les tenues, les décorations... Anju retrouve sa meilleure amie Indu qu'elle n'a pas revue depuis qu'elle est partie vivre en Amérique. Elle apprend qu'Indu est enceinte. Elle s'attendait à des questions sur sa nouvelle vie, mais sa meilleure amie ne semble pas intéressée par sa vie. Elle a vu Lavina qui était ravissante à ce mariage et son frère l'avait vu aussi. Sa mère parlait avec des amis, jusqu'à ce que son amie Gopi parle de Raju qui viendrait de l'étranger, ce soir, pour la suite du mariage. Cette fois, la mère d'Anju décide de ne pas se faire d'idée et d'attendre que l'homme rencontre sa fille.

---

**Lois/ valeurs traitées (ethos) :** Les festivités et cérémonies de mariages sont des occasions de rencontres d'éventuels conjoints.

---

### Chapitre 12

---

**Exergue :** « Mon amour, mon petit compagnon,  
Qu'un sortilège a fait disparaître,  
Grâce à la lune je t'ai retrouvé.  
Mon amour, mon petit compagnon,  
Viens à moi  
A présent, ne tarde pas.  
(répéter trois fois) » Sortilège d'amour, *La déesse dans la chambre à coucher*, Zsuzanna E. Budapest.

---

**Résumé :** Anju se prépare à passer une soirée chez la famille des mariés. Elle a comme seule compagnie, sa tante Jyoti. Mais elle se rend compte qu'une nouvelle personne entre dans la maison. Un jeune homme qui vit en Angleterre et qui n'est toujours pas marié. Il s'appelle Raju. C'est une amie de la mère de Anju qui les présente. La discussion se passe bien entre les deux et ils décident alors de quitter la fête pour sortir. Les parents d'Anju sont un peu sceptiques mais ils acceptent.

---

**Lois/ valeurs traitées (ethos) :** La lune exerce un pouvoir dans le rapprochement des êtres. Les « *mantra* » ou incantations également. Avec l'âge, les parents accorderaient plus de confiance à leur fille.

---

### Chapitre 13

---

**Exergue :** « Aussi ai-je de la sympathie pour ceux qui mettent tant de ferveur à trouver, et garder, l'amour. Mais les célibataires peuvent être plus frustrants à côtoyer parce qu'ils manquent souvent cruellement, à mon sens, de connaissances sur leurs attentes et leur comportement en ce qui concerne les relations amoureuses. Élevés selon les règles anciennes, jouant selon les règles nouvelles, ils veulent avoir des relations intimes avant même de comprendre ce qu'est l'intimité et avant d'avoir été intimes avec eux-mêmes. » *Garder l'amour quand on l'a trouvé*, Harville Hendrix, docteur en philosophie.

---

**Résumé :** Raju et Anju vont dans une cafétéria. Anju est toujours choquée que ses parents l'ont permis de sortir seule avec ce garçon. Anju commence par être vague sur sa vie. Puis finalement, elle se livre et voit que le jeune homme se montre intéressé par sa vie à New York. Elle ne s'est pas senti aussi bien avec un homme depuis très longtemps, depuis sa dernière relation avec Jeff. Raju paie la note du restaurant et ils quittent le lieu. Anju s'imagine déjà se marier à Raju.

---

**Lois/ valeurs traitées (ethos) :** Tradition et modernité se mêlent surtout hors du sol indien.

## Chapitre 14

**Exergue :** « Offrir une rose blanche à une jeune fille signifie que le jeune homme qui la lui donne estime que son amour est le plus pur et le plus parfait qui se puisse trouver dans le cœur innocent des charmantes personnes de sa connaissances. » *Philtres d'amour*, La jarrettière accrochée à la colonne de lit.

**Résumé :** Anju se réveille heureuse, elle pense qu'elle commence à tomber amoureuse. Ses parents lui demandent si elle a passé une bonne soirée. Elle répond que oui, que c'est un homme qui lui plaît. Sa mère est ravie. Son père est plus méfiant, il décide de se renseigner sur le jeune homme. Anju part retrouver le jeune homme qui lui a proposé un rendez-vous. Ils se disent mutuellement qu'ils sont intéressés par l'autre. Ils commencent à envisager l'avenir à Londres. Une fois qu'elle arrive chez elle, elle tombe sur le fax qui donnait les informations que son père avait demandées par rapport à Raju. Elle apprend que Raju a une petite amie anglaise et qu'ils sont quasiment mariés. Sa mère lui dit de ne pas prêter attention au fax. Ses parents parlent du fax et sa mère reste persuadée que ce sont des ragots et qu'il ne faut pas faire attention à ses informations. Anju pense qu'elle saura la vérité dans la soirée, puisqu'ils partaient à une festivité de musique et de danse.

**Lois/ valeurs traitées (ethos) :** Le réseau d'information n'a pas de frontière dans la diaspora indienne.

## Chapitre 15

**Exergue :** « Un étudiant, plutôt que de voir dans son diplôme ce que l'Occident appellerait un enrichissement de sa vision des choses, en viendrait à le considérer plutôt comme une preuve de sa plus grande valeur personnelle, permettant à ses parents de demander une dot plus importante plus lui. » *Puissiez-vous enfanter cent fils*, Elisabeth Bumiller.

**Résumé :** Anju arrive à la soirée avec ses parents, ses frères et sa tante Jyoti. Elle cherche Raju mais ne le trouve pas. La fête est incroyable, il y a de bons musiciens et un très bon menu. Finalement, la mère d'Anju ramène Anju à la recherche de Raju. Le père d'Anju est toujours sceptique. Mais quand ils se trouvent, les deux familles se présentent. Le père d'Anju s'éloigne avec Raju et le père de Raju, pour avoir une discussion. En attendant, Anju en avait appris un peu plus sur la petite amie anglaise de Raju. Elle apprit de Vikram que Raju habite presque avec cette fille qui s'appelle Lucy. Juste avant de revenir en Inde, il s'est disputé avec Lucy qui pensait venir aussi pour rencontrer la famille de ce dernier. Par ailleurs, la discussion entre les trois hommes s'est mal passée. Raju était ivre avec le whisky de la soirée et il fait comprendre au père d'Anju qu'il ne se mariera pas de sitôt. Il dit aussi qu'il s'y est intéressé car c'est une famille qui a de l'argent. Le père raconte tout à sa fille, plus tard.

**Lois/ valeurs traitées (ethos) :** Le paramètre économique l'emporte sur celui de la compatibilité et des sentiments. Plus le prétendant est diplômé et plus le parti devient monnayable par une dot payée par les parents de la fille.

## Chapitre 16

**Exergue :** « Comme il est l'Enleveur d'Obstacles, Ganesh est fréquemment imploré par les adorateurs qui souffrent d'une série quasi illimitée de calamités, mais aussi pour commencer un rituel ou bien démarrer la journée. » *Dieux et déesses hindous*, A.G. Mitchell.

**Résumé :** Anju est dévastée par ce que son père lui a raconté. Elle ne veut plus quitter sa chambre et refuse d'aller à la dernière soirée de mariage de Vikram et Mira. Elle était tellement triste qu'elle commençait à jalouser le mariage de Mira. Elle commence à envisager son retour à New York pour un « Nouveau Départ ». Elle en parle à ses parents qui ne veulent surtout pas qu'elle retourne à New York. Alors, Anju entame une stratégie, elle appelle Sheryl qui lui prépare un colis avec beaucoup de magazines qui présentent des Indiens expatriés en Amérique, et elle appelle l'astrologue Udhay pour venir chez eux. Ce dernier prédit que Anju trouvera l'amour de l'autre côté de la mer et qu'il faut la

laisser partir, elle trouvera quelqu'un d'indépendant comme elle. En arrivant du travail, le père d'Anju n'est pas d'accord avec ce que l'astrologue a dit, mais la mère d'Anju le persuade que c'est la solution.

**Lois/valeurs traitées (ethos) : L'appui de la mère est précieux pour faire fléchir l'autorité du père. Les stratagèmes sont une solution pour échapper à l'autorité parentale.**

### Chapitre 17

**Exergue :** « Quel était ce monde où l'on consacrait des kilomètres de papier journal aux petites culottes fluorescentes de chez Givenchy ? » *Premier rang*, Lisa Armstrong.

**Résumé :** Anju est de retour à New York, et raconte à Sheryl qu'elle a soudoyé un astrologue pour pouvoir revenir dans cette ville avec l'accord de ses parents. Elle reprend son rythme de vie et ses habitudes. Elle retrouve Marion et recommence à travailler. Elle parle de son voyage à Bombay avec ses collègues. Plus tard, Marion lui propose de partir à Paris pour le travail, elle s'en réjouit. Elle y retrouve de très grands journalistes. Quand elle dit à ses parents la nouvelle, ils sont beaucoup plus inquiets que d'habitude et ne veulent pas qu'Anju fasse ce travail pour toujours. Son travail à Paris se passe plutôt bien. Elle discute avec une femme, et au fil de la discussion, cette dernière veut faire rencontrer à Anju un Indien qu'elle connaît de New York. C'est le moment du défilé, Anju y va en sari. A la fin du défilé, elle va en boîte avec les filles qui l'accompagnent, mais ensuite, elle rentre à l'hôtel. Le lendemain, elle prend son petit déjeuner seule en face de l'hôtel et se sent vraiment comme une femme accomplie et indépendante, elle ne voit plus la nécessité de se marier à tout prix.

**Lois/valeurs traitées (ethos) : La mobilité et l'autonomie professionnelles peuvent avoir raison des traditions et libérer le mental des pressions familiales.**

### Chapitre 18

**Exergue :** « Je regardai les innombrables femmes ordinaires, normales, non psychotiques qui ont pris conscience (ou bien qui commencent juste à en prendre conscience) que de ne pas se marier n'est pas la fin du monde. » *Les femmes qui ne se marieront peut-être jamais*, Leanna Wolfe.

**Résumé :** Anju est de retour à New York. Sa mère l'appelle car une fille de ses amies a rencontré quelqu'un sur ordinateur, elle voulait proposer cette alternative à sa fille. Aussi, elle donne des nouvelles de Vikram et Mira qui s'étaient mariés, ils ne sont plus ensemble car ils ont des « problèmes de chambre à coucher ». Anju part travailler, elle a plein de retours positifs sur son travail et est très satisfaite. Elle décide de faire un tour sur un site de rencontre pour les Indiens expatriés. Elle s'inscrit anonymement. Finalement, elle tombe sur un homme, Kumar, sa description plaît à Anju qui décide de répondre à son profil. Ils s'échangent des messages. Puis ils décident de s'appeler. Au téléphone, ils discutent bien, jusqu'à ce que Anju annonce qu'elle ne vit plus chez ses parents et qu'elle vit seule. L'homme cherche une excuse et raccroche. Selon Anju, l'homme a pris peur, comme tous les autres.

**Lois/valeurs traitées (ethos) : La confiance est plus vite perdue et plus vite trahie lors d'une rencontre virtuelle que lors d'une rencontre « présentielle ». Les sites de rencontres élargissent le champ des possibilités de rencontre d'un(e) conjoint(e) mais multiplient les risques d'échec.**

### Chapitre 19

**Exergue :** « Et maintenant, nous voici sur la grande route... La grande route, c'est l'échine même de tout le pays de Hind... Fleuve de vie mouvante, comme il n'en existe nulle part ailleurs au monde. » *Kim*, Rudyard Kipling.

**Résumé :** Anju excelle dans son travail. Son frère Anil est proche du mariage mais sa mère aurait voulu voir sa fille mariée avant. Les amis d'Anju continuent à l'aider dans sa quête de mariage. Mais elle a l'air d'avoir abandonné. Par contre, elle sort un peu plus pour rencontrer du monde grâce à son

travail et à ses rencontres professionnelles devenues des amis. Anju était devenue l'amie à qui on présentait tous les Indiens qu'on connaissait pour qu'elle finisse par se marier. Jason, un ami qu'elle connaît grâce au travail, tente également de la présenter à son ami indien, Rohan. Ils finissent par se parler, ce dernier habite à Los Angeles. Cette fois, Anju ne fait ni prière, ne prévient pas ses parents etc. Marion a la belle idée de faire partir Anju quelques jours à Los Angeles pour analyser le marché. Elle accepte et rencontre Rohan. Elle envisage par la suite de lancer le marché de Marion à Los Angeles et y déménager pour être plus près de Rohan. Un soir au restaurant, elle propose d'en parler aux parents pour officialiser mais le jeune homme annonce qu'il préfère vivre le moment pour l'instant. Alors elle décide de ne plus lui parler pendant 3 jours.

Elle médite et réfléchit, et finalement, elle trouve qu'il a raison, qu'il faut qu'elle prenne son temps alors elle l'appelle. Suite à leur réconciliation, elle part en vacances à Bombay. Elle annonce à sa famille qu'elle a quelqu'un sans trop entrer dans les détails. Elle demande à sa famille de respecter son intimité et de ne pas lui mettre la pression. Le soir même, elle raconte tout à Rohan au téléphone et ce dernier la demande en mariage à ce moment. Peu de temps après, Anil se marie avec Lavina. Aussi, à trente-six ans passés, Anju se marie avec Rohan. Elle le dit, c'est l'homme qu'elle a toujours voulu, et que les autres ont voulu pour elle, mais maintenant, elle ne prête plus attention à ce que les autres veulent ou attendent d'elle. Elle est heureuse.

**Lois/valeurs traitées (ethos) : L'âge du mariage est beaucoup plus tardif pour les filles de nos jours, compte-tenu de l'évolution de l'éducation et de la profession des filles. On comprend implicitement que c'est le mariage qui fait de la fille une femme mais aussi l'accomplissement professionnel.**

#### B-5 Références philosophiques

##### a. Tantra le culte de la féminité, André van Lysebeth, éditions Flammarion, 1988

La femme peut être mère, sœur, épouse... donc dans chacun de ses rôles, on lui doit le respect car elle est aussi Shakti. C'est-à-dire l'énergie divine féminine. La femme n'est pas limitée au sexe, mais aussi au psychisme. C'est-à-dire que leurs sens sont tout autant importants même dans l'acte. Dans certaines communautés, les femmes s'occupent de l'agriculture car on pense que la fertilité des femmes rendrait le sol plus fertile également. Il est vrai que reconnaître une mère par rapport à son enfant se fait généralement plus facilement qu'un père. La mère a un lien grâce au lait maternel dont le père ne dispose pas, c'est la nature, même pour les animaux c'est ainsi. L'homme n'est pas dérangé par le fait d'être comparé à un mâle alors que les femmes ne veulent pas être des femelles. Cela s'explique, selon l'auteur, par la sexualité. L'homme voit le sexe comme une action, il agit alors que la femme le voit comme un plaisir rendu. Toute femme est une Déesse, la mère est la femme idéale pour son enfant, elle est le centre de ce dernier. C'est la « mère divine du bébé ». Aussi, la femme devient divine pour son partenaire lorsque ce dernier est amoureux, il la voit comme son idéal féminin. Cela se passe jusqu'à ce que la banalité fait surface dans le couple et enlèvera le côté idéal de la partenaire.

##### b. The Holy Vedas, Rig Veda, Yajur Veda, Sama Veda, Atharva Veda, Bibek Debroy and Dipavali Debroy, B.R. Publishing Corporation, 2023, 21th Edition.

L'esprit d'une femme se doit d'être pur et libéré lorsqu'elle s'apprête à quitter la demeure de son père pour aller chez son mari. Les mantras aident à ce qu'ils se sentent bien et assurent leur bien-être. Dans ce livre, il est expliqué que le trajet entre les deux maisons doit se faire sur un char tiré par deux taureaux blancs si possible. En Inde, puisque la fille doit donner une dot, la

dot doit aussi être sur un char pour aller chez la famille du mari. Une fois chez son mari, la mariée doit couper tout lien avec la maison de son père, sa nouvelle demeure est chez son mari. Dans les mantras, on souhaite à la mariée d'accomplir ses devoirs conjugaux et qu'elle soit bénie de bonheur. On leur souhaite également d'avoir des fils. En présence de brahmanes lors du mariage, ils doivent être traités avec respect et il faut également leur faire don de richesse en offrant des vêtements de qualité. Si ces rituels ne sont pas faits, le couple prend le risque d'être détruit plus tard. Il faut surtout retenir que les mantras et les incantations sont pour favoriser le bonheur du nouveau couple marié en leur souhaitant abondance, richesse, bonheur.

#### B-6 Références psychanalytiques

a. Le monde hindou à La Réunion, Une approche anthropologique et psychanalytique, Yolande Govindama, Paris, Karthala, 2006

Dans la conception d'un enfant, les deux parents sont autant impliqués et ont un rôle primordial. La mère porte l'enfant, et le père effectue les rites pour que la grossesse et la future vie de l'enfant se passe dans les meilleures conditions. Au deuxième mois de grossesse, il y a un rituel, qui est le « pumsavana ». C'est une cérémonie qui va permettre au couple de prier pour avoir un garçon au lieu d'une fille. Le fils est celui qui transmet le nom de famille, donc celui qui permet de transmettre le nom au plus grand nombre de générations possibles. Par ailleurs, il y a également un facteur biologique, démontré par la médecine indienne, qui est celui de procréer à la période la plus éloignée de la période des règles de la femme pour avoir plus de chances d'avoir un garçon.

Lorsque la femme arrive à son troisième mois de grossesse, les envies de la mère doivent être satisfaites car ces envies sont officiellement ceux du bébé à ce moment. Les parents ne veulent pas frustrer le bébé donc ils comblent chaque envie de la mère, qui pourrait être celui du bébé. Concernant la mère, elle n'est plus au courant de tout ce qui pourrait la contrarier. A son sixième mois de grossesse, la future maman retourne chez ses parents pour qu'ils puissent la mater, elle doit se sentir bien et doit retrouver le sentiment de l'enfance. A l'accouchement, les parents peuvent garder le cordon ombilical car il peut être considéré comme une protection pour l'enfant. Pour le placenta, on l'enterre dans un lieu sûr. Le nouveau-né profite d'un bain d'huile avec des plantes médicinales car on considère que « l'âme qui a déjà connu une vie antérieure, doit être purifiée ».

Après la naissance, les rites se poursuivent. Dans les six jours, on perce l'oreille de l'enfant. Ce rite s'appelle « karnavedha ». Au dixième jour, la mère et l'enfant se purifient par un bain sacré, pour retirer l'impureté de l'accouchement et ses excréments. Au douzième jour, il y a le « namaskarana » c'est le rite du nom, qu'on détermine grâce au calendrier astrologique, par rapport au jour et à l'heure de naissance de l'enfant. Après quarante jours, la mère est à nouveau purifiée et peut enfin venir au temple. Après ces rites, il y en a d'autres qui suivent pendant toute l'enfance et l'adolescence de l'enfant. Par exemple, à la Réunion, entre 1 an et 3 ans, on tond les cheveux de l'enfant. Dans ce livre, il est dit que les cheveux sont offerts aux divinités pour respecter la tradition hindouiste. C'est un rite de séparation entre l'enfant et la mère car on dit que les cheveux sont chargés d'impuretés car ils étaient en lien avec l'utérus de la mère.

Si l'enfant est un garçon, le père s'occupera de l'éducation de l'enfant dès l'enfance, inversement, si c'est une fille, la mère s'occupera de l'éducation. Concernant les rites du

mariage, on se fie toujours à l'astrologie, que le mariage soit arrangé ou non. Pour les funérailles, il faut savoir que la mort est un « acte » impur pour les hindous, donc on ne peut pas se rendre au temple à cette période, on doit effectuer un régime végétarien et ne pas avoir de relation sexuelle. Ce sont quelques règles à respecter pendant la période de deuil. Après le deuil, on se purifie pour se rendre au temple à nouveau.

Dans la religion hindoue, à la Réunion, les femmes enceintes se mettent sous la protection de la déesse Petiaye. Il y a des rites à effectuer pour cette déesse pendant la période de grossesse. C'est la déesse de la maternité. Après la naissance du bébé, on coupe une poule noire en guise d'offrandes à la déesse. A la Réunion, la période de réclusion après l'accouchement dure 16 jours. Après cela, la mère et le bébé se purifient et se rendent au temple pour faire des rites. On invoque le dieu Ganesh pour enlever les obstacles sur le chemin du bébé, la déesse Pétiaye pour la remercier. Après ce rite, l'enfant est protégé et peut donc enfin sortir de la maison, même si certains Malbars préfèrent attendre le 4<sup>e</sup> mois du bébé.

Ces rites ont pour but d'unifier le corps et l'âme dès sa conception.

Souvent, on dit que si la mère n'a pas assez vénéré la déesse Pétiaye, son enfant peut avoir des complications physiques ou mentales, à cause du manque de foi.

#### b. Temps et rites de passage, Yolande Govindama, Karthala, 2011

Les ethnologues se sont toujours questionnés sur la fonction des rites. Dans certaines tribus, on considère la parenté par rapport à un lien totémique et non pas par le lien du sang. Selon Mauss, la culture se transmet dans les rites et les croyances.

Selon ce livre, il y a deux sortes de rites : les rites positifs et les rites négatifs. Il y a des rites qui font le lien entre le monde humain et celui de l'au-delà (des ancêtres et des divinités). Le but est d'animer celui qui est absent, ou du moins, celui qui n'est pas visible pour qu'il puisse protéger les humains. Les rites religieux ont pour objectif d'atteindre l'Absent (l'ancêtre, les divinités...). Par exemple, la nourriture est offerte aux divinités dans l'hindouisme, le croyant se nourrit des restes après la cérémonie.

Yolande Govindama se base sur le principe des différentes étapes de rites de passage de Arnold Van Gennep :

- la phase préliminaire qui sert à séparer l'objet principal du groupe ;
- la phase de marge, l'objet principal se forge sa propre identité pendant le déroulement du rite;
- la phase d'agrégation, l'objet principal s'intègre dans le groupe après sa nouvelle identité, après avoir fait un rite de passage.

Ces rites permettent de lier le corps et l'esprit de la naissance jusqu'à la mort. Dans chaque civilisation, il existe des rites de passage qui sont différents car les cultures sont différentes mais ont les mêmes objectifs : faire passer quelqu'un d'une étape à une autre pour le réintégrer dans le groupe social et culturel avec son nouveau statut qu'il a acquis grâce au rite de passage.

Dans cet ouvrage, on comprend que toutes les sociétés culturelles veulent lier le corps et l'esprit, lutter contre une relation de fusion entre la mère et le bébé et lutter contre l'angoisse de la mort en passant par des rites de passage comme le rite du mariage, des fiançailles, les rites de naissance, les rites funéraires... Pendant ces rites, le sujet a des séparations symboliques et psychiques à faire pour mener à bien le rite et pour pouvoir s'intégrer à nouveau dans le groupe social avec un nouveau statut.

## C- Hypothèses

Pour commencer mon étude, j'ai choisi comme question de départ la suivante : « En quoi le processus de passage de jeune fille à femme est-il marqué par l'hindouisme dans ma famille étendue et chez leurs alliés ? »

Ayant une famille indo-réunionnaise hindoue et traditionnelle, j'ai trouvé intéressant de les choisir comme personnages principaux de ce mémoire, bien qu'il soit complété par mes lectures ainsi que des entretiens avec des personnes extérieures également.

Après mes lectures, en première année de Master, j'avais choisi deux hypothèses qui ont été mes hypothèses intermédiaires.

- La femme indo-réunionnaise hindoue issue d'une famille traditionnelle se doit de faire perdurer les traditions à travers les transmissions générationnelles.
- La femme indo-réunionnaise hindoue doit faire face à la pression sociale et familiale si elle veut faire des choix qui vont à l'opposé des valeurs familiales.

Par ailleurs, après mes lectures, mon vécu et mon enquête exploratoire, nous avons convenu d'une seule hypothèse regroupant toutes ces idées : **“ La femme indo-réunionnaise hindoue est vraiment respectée seulement si elle est mariée à un homme de sa propre culture avec qui elle a fait ses enfants et dont elle ne se sépare pas quoi qu'il advienne.”**

## IV/ LES RITES DE PASSAGE HINDOUS

---

### Kanya Puja

Le Kanyâ Pûjâ, aussi appelé le Kumârî Pûjâ, c'est à dire « cérémonie de petites filles » est un rituel hindou effectué à La Réunion. Le rituel est effectué pendant la célèbre fête du Navaratri (neuf nuits) au huitième ou quelquefois au neuvième jour. Navaratri est une festivité célébrée sur neuf nuits et dix jours, où on met à l'honneur l'énergie divine féminine, la Shakti, comme énergie personnifiée, agissant dans le Monde en protégeant la vie terrestre. En Inde, il y a plusieurs manières de célébrer cette fête, avec des jeûnes, (karèm à La Réunion) des danses, des cérémonies religieuses...

En général, les trois premiers jours sont consacrés à éliminer les vices de la vie, le négatif et l'impureté. Pour ces jours, l'énergie divine féminine prend la forme de Dourga. Ce qui n'est pas étonnant dans la mesure où Dourga ou Durga « l'inaccessible » est une déesse vierge comme les jeunes filles et associée à la Nature sauvage. Elle est connue pour être une guerrière dont le vahana, le véhicule, est un lion. Sous un aspect terrifiant, elle lutte contre les forces du mal. De plus, Durga est considérée aussi comme une grande Déesse créatrice. Il est possible que le choix de cette déesse comme référence lors des trois premiers jours du Navaratri qui sert de cadre au rite de passage des filles se fonde sur ce potentiel de créativité partagé entre la Déesse et les jeunes filles. Une forme du Tout et de l'Absolu au féminin, cette déesse reste très populaire au Bengale où de nombreux temples lui sont dédiés ; elle est souvent assimilée à Kâli, présentée comme son émanation destructrice lors d'un accès de rage. À Maurice ainsi qu'à La Réunion, le nom Durga a été parfois créolisé sous celui de Touké. (ex : Touké Karli).

Pour les trois jours suivants, l'énergie divine féminine prend la forme de Lakshmi, « Bonne fortune » ou « splendeur », elle est la parèdre ou l'épouse de Vishnou le Préservateur et garante de la fécondité et de la prospérité, deux autres valeurs associées à la jeune fille en passe de devenir femme. Ces jours sont ainsi consacrés aux prières pour favoriser la prospérité, la richesse et l'abondance.

Les trois derniers jours sont dédiés à la forme de Saraswati, la parèdre de Brahma le Créateur inspirant la création artistique et intellectuelle, la déesse du succès, de la connaissance, de l'art. Et puisque la Kanyâ pujâ a lieu plus précisément pendant l'un des deux derniers jours de la célébration de cette déesse de même que la bénédiction des outils de la rénovation des temples élargie souvent à celle des « effets », fournitures scolaires des enfants. Il est clair que cette kanyâ pujâ, comme celle des cahiers, livres, stylos, cartables, ordinateurs, a une visée éducative et qu'elle représente un rite de passage important dans l'évolution de la fille vers un accomplissement futur de femme tandis que la bénédiction des outils lors de cette Saraswati Pujâ cible plutôt la réussite scolaire et donc plus tard professionnelle. (à noter qu'on demande aux enfants d'écrire sur leur cahier « Papa et maman » devant la déesse à la fin de la cérémonie des « effets » avec pour objectif d'honorer ses parents comme les premiers des Dieux<sup>14</sup>. A noter également que garçons et filles y sont présents à égalité. (Koloss 2009, page 117). J'ai eu l'opportunité de participer à cette cérémonie à mes huit ans, en 2009. C'était au temple de «

---

<sup>14</sup> *Mâda Pîda Goulou dèyvom*. Les parents et les enseignants sont nos premiers dieux. Tous les Indo-Réunionnais connaissent cette maxime.

*Derrière Bazar* » à Saint-Pierre. Mon oncle qui est swami<sup>15</sup>, y est l'officiant. Ce jour-là, dès le matin, je savais que j'allais vivre une expérience mémorable. Je me réveillais déjà enthousiaste. Bien évidemment, nous pratiquions le carême à ce moment, c'est-à-dire que nous mangeons uniquement des légumes. Aucun(e) viande ou poisson n'est toléré(e). L'après-midi, ma mère part pour les achats qui serviront pour le soir. Il y a un plateau de fruits, avec des fruits exotiques et de saisons, en général, elle choisit toujours des fruits assez rares pour, sûrement, être originale et donner du mieux qu'elle puisse donner. Ensuite, elle va dans un magasin de cosmétiques, elle prend du maquillage, mais aussi du parfum, des accessoires... Pour finir, elle passe à un magasin de jouets. J'attendais impatiemment l'heure où ma mère me demanderait d'aller à la douche pour me préparer pour le temple. La cérémonie commence à partir de 17 heures, j'allais me doucher à 16 heures. Ma mère me prépare, je suis vêtue d'un lehenga<sup>16</sup> rouge qui scintillait. Ma sœur, qui était passionnée par la coiffure, me coiffe. Elle me fait un beau chignon sur le côté, ajoute des fleurs de jasmin du jardin de Mamie dans mes cheveux pour les parfumer. J'étais prête. Il n'y avait pas besoin d'autres artifices, car c'est lors de la cérémonie que la préparation se poursuivra. Arrivée au temple, avec ma famille, nous faisons le tour du temple, la pradakshina, par respect et pour prier ; je considère toujours que c'est une façon de saluer et respecter les divinités. Puis, nous trouvons une place pour nous installer pour suivre le début de la cérémonie. Ensuite, le swami demande aux serviteurs d'appeler les petites filles pour s'asseoir. Il y a une lignée de tapis indiens par terre pour que nous ne soyons pas directement sur le sol. Les mères sont assises en face de nous, avec une lampe, un plateau de fruits et les cadeaux. Le swami est assis au début de la file, devant la divinité représentée par un Kumbham<sup>17</sup> et une noix de coco. La cérémonie de la *Kanyâ Pûjâ* commence. Ma mère tourne la lampe devant moi, elle me regarde avec les yeux qui brillent, comme si, juste en m'asseyant ici, devant elle, je la rends déjà fière. Ensuite, elle me fait manger un fruit, je choisis la fraise de saison, mon fruit préféré. Elle prend soin de m'essuyer la bouche et est vraiment à mes petits soins. Il y a plusieurs personnes qui nous prennent en photo, à ce moment, je me sens vraiment comme une petite princesse. Puis, elle commence à sortir le maquillage, que je garderai pour me maquiller car c'est lors de cette même année que j'ai commencé à pratiquer le Bharatanatyam<sup>18</sup> et je devais me maquiller pour chacun de mes spectacles de danse. Après l'étape du maquillage, j'ouvre mon cadeau, j'ai des bijoux en or, de nouvelles boucles d'oreilles, des bracelets... Lorsque c'est fait, je regarde mes cousines qui, elles aussi ont participé, nous nous sentons traitées comme des déesses et nous sommes heureuses. Nous faisons un tour du temple tous ensemble pour prier et la cérémonie se termine par les lampes sacrées et les prières. Quand j'arrive chez moi, je prends soin de bien ranger toutes mes affaires et je remercie ma mère pour la journée et la soirée qu'elle m'a permis de vivre. A ce moment, je suis également reconnaissante, même à mon jeune âge, de faire partie d'une religion qui met en valeur la petite

---

<sup>15</sup> *Swami* veut dire « Seigneur » désigne ici un guide spirituel à l'origine de la création d'un ashram, lieu de réflexion et d'enseignement consacré à la spiritualité.

<sup>16</sup> C'est une jupe longue qui est brodée qui est ajustée à la taille et laisse apparaître le ventre et le dos.

<sup>17</sup> Récipient à travers lequel est invoqué l'énergie d'une divinité pour un temps court et limité, l'eau est le conducteur de l'énergie et le *Kumbham* en est son siège.

<sup>18</sup> Il s'agit d'une des huit danses classiques indiennes, celle de l'état du Tamil Nâdu dont la pratique à La Réunion est assez récente, environ cinq décennies à peine. Cette danse fait partie des pratiques liées au « Renouveau tamoul » tel que le définissaient les associations indo-réunionnaises dans les années 1970.

filles que je voulais devenir, belle, populaire... mais surtout, qu'une cérémonie qui puisse mettre en avant la fille, dès son plus jeune âge existe et que j'ai participé. Cette cérémonie où, on a pris soin de moi et on m'a respectée comme une déesse alors que je n'avais que huit ans.

En 2022, ma petite nièce, Dayalakshmi a également eu le privilège de participer à cette cérémonie. Elle a effectué les rites au temple familial des Boqui-quéni : « *Shri Tripurasunderi Kaliamen* » à l'Étang du Gol, à Saint-Louis. Ce temple était encore en travaux lorsque j'ai effectué mon rite, c'est pour cela que pour ma part, elle a été faite dans un autre temple. Ce n'est que dans les années 2012-2013 que le temple de mon grand-père, Monsieur Maximilien BOQUI-QUENI, commencera à effectuer les cérémonies de Navaratri. Pour son expérience, Dayalakshmi a 8 ans, c'est le même âge que moi pour mon expérience. Elle part à l'école toute la journée. Pendant ce temps, sa mère va travailler. Puis, lors de sa pause déjeuner, sa mère va au centre commercial, elle achète des bijoux indiens, du maquillage, elle prend également des fleurs pour pouvoir mettre dans les cheveux de Dayalakshmi le soir. En rentrant, elle demande à Dayalakshmi de prendre sa douche, puis elle la coiffe, elle lui fait un beau chignon et avec des rajouts, elle lui fait une longue tresse que ma petite nièce gardera sur son épaule gauche, qui descendra jusqu'à sa taille. Sur chaque partie de la tresse, il y avait des fleurs orange et rouge, qui allait avec la tenue traditionnelle de Dayalakshmi, un lehenga rouge et orange très brillant. Sa mère lui met un peu de gloss, et des bijoux : un ras de cou, des boucles d'oreilles orange, pleins de bracelets étincelants dorés et argentés et des chaînes de chevilles. Elle était bien préparée. A l'époque, je me souviens que ma sœur m'avait coiffée, mais que je n'avais mis aucun bijou avant la cérémonie. Mais j'avais également les fleurs dans les cheveux. Dayalakshmi est entourée de ses petites cousines, de ses copines qui viennent régulièrement au temple. La cérémonie commence, elle est installée face à face à sa mère, comme je l'étais aussi avec ma mère à l'époque. Il y avait juste quelques matériels en plus qui se sont rajoutés au fil du temps. Une cloche par exemple, toutes les mères en avaient une spécialement pour leur déesse de ce soir, leur fille. En questionnant Dayalakshmi sur son ressenti à ce moment, elle m'a rappelé mon expérience, puisqu'elle me confie qu'elle se sent comme une princesse, « maman n'a d'yeux que pour moi ce soir ». Elle se sentait privilégiée et supérieure. Après la cérémonie, sa mère lui donne des raisins à manger, et lui offre des crayons de couleurs, de la peinture et des tableaux comme cadeaux. C'est une petite fille très créative et artistique, alors sa mère a voulu lui faire plaisir.

Le but du cadeau est de rendre la petite fille heureuse et de la remercier d'avoir été la représentation d'une déesse le temps d'une cérémonie. Ce soir-là, Dayalakshmi s'est sentie tellement belle, qu'elle a eu du mal à enlever ses bijoux et à se décoiffer une fois qu'elle est rentrée chez elle. Mais elle me confie que ce soir-là, elle a très bien dormi, elle était apaisée, comme si elle avait gardé un peu de divinité en elle. Toute la famille est très fière de faire vivre aux petites filles de la famille cette expérience. Depuis les petites filles de ma génération, toutes mes petites cousines ont effectué ce rituel, en général, les plus jeunes l'ont effectué au temple familial. C'est une cérémonie qui est importante pour mon grand-père, selon lui, cette cérémonie permettrait de faire prendre conscience à chaque petite fille, qu'une part d'elles est divine depuis ce moment, jusqu'au moment où elles deviendront des femmes. C'est aussi une manière de valoriser la petite fille, puisqu'il est connu que la naissance d'une fille n'est pas aussi valorisée que la naissance d'un fils dans les traditions hindoues, alors cette cérémonie a le pouvoir de donner de l'importance à la petite fille, qui deviendra femme.

Ces deux expériences se passent à 13 années d'écart. Je n'ai pas effectué ce rite au temple familial car le temple était encore en construction et de ce fait, les officiants ne faisaient pas encore cette festivité. Par ailleurs, je l'ai fait dans un temple que côtoyait ma famille. Ma nièce a pu le faire plusieurs années plus tard à mon temple puisque lorsque la construction avait été faite, mon grand-père a voulu commencer à faire ancrer cette festivité dans nos traditions familiales du temple. Aussi, toutes mes petites cousines ont pu avoir ce rite de passage et ont eu une expérience similaire à la nôtre. Les étapes entre les préparations, la cérémonie, les cadeaux, sont des étapes qui marquent l'enfant car elle est au centre de l'attention dans chaque geste. De plus, le fait que ça soit à la mère de rendre les choses possibles pour cette journée, ne fait que renforcer le sentiment maternel et le rôle de la mère dans le foyer, celui de s'occuper des enfants.

A la Réunion, selon Swami Bhima, officiant au temple familial, cette pratique ne peut pas être réalisée entièrement et de la même manière qu'en Inde puisque très souvent, il y a des limites financières. Certaines familles ne veulent pas ou ne peuvent pas acheter toutes les fournitures nécessaires pour le parfait déroulement de la cérémonie. De ce fait, en général, et comme très souvent, à la Réunion, on adapte la pratique par rapport à la personne en face. C'est pourquoi, on peut dire que la Kanya Puja à La Réunion est adaptée. Il me donne un exemple, normalement, il faut s'habiller en rouge puisque c'est la couleur de la déesse Kâli mais quelques fois, les familles n'ont pas les moyens d'acheter un ensemble rouge, alors la petite fille s'habille juste en tenue traditionnelle. En tant que Swami, il s'adapte puisque s'il se montre très exigeant dans ses demandes, la cérémonie ne perdurera pas selon lui. La réelle cérémonie dure des heures entières, il faut avoir des fruits une lampe, une cloche, des bracelets en verre, des fleurs, des gâteaux et des cadeaux, un réel traitement de divinité et un respect de la part de toute la famille et tous les fidèles du temple puisque les petites filles, ce jour-là, représente la divinité féminine. Par rapport à l'éducation, cette cérémonie donne une place spéciale à la petite fille, puisqu' elle garde un souvenir où on l'a bien traité, elle était au centre de l'attention et elle a eu des cadeaux. De ce fait, la jeune femme qui grandit laisse en elle l'espoir d'être traitée plus tard de la même manière dans sa future vie de femme.



Ma Kanya Puja à 8 ans, en 2009 au temple Karly de Derrière Bazar, avec Swami Balarama comme officiant de l'époque. Ma mère me poudre et me pomponne le jour de la *Kanya Puja*, je suis ornée de bijoux.



Kanya Puja en 2023 au temple *Shri Tripurasunderi Kali*amen de l'Etang du Gol. Les mères sont en ligne à gauche et en face d'elles, leur fille.

## Cérémonie de la puberté

Le « Ruthumangalam » (en sanskrit) ou le « Manjal Neerathu Vizha » en tamoul est le nom donné à la cérémonie de la puberté d'une jeune fille. Le « *Ruthumangalam* » est le terme employé par les brahmanes et les prêtres. En effet, il n'y a que ces personnes qui peuvent utiliser les termes en sanskrit car elle nécessite d'avoir une compétence et une connaissance de la religion. Pour les autres pratiquants, on utilise le terme de « Manjal Neerathu Vizha » qui veut littéralement dire « cérémonie de safran dilué ».

A la Réunion, cette cérémonie permet d'annoncer à toute la famille et à l'entourage de la famille qu'une petite fille est devenue une jeune femme dans la famille. Lorsque la fille a ses premières règles, la famille attend la fin de ses règles pour pouvoir trouver une date pour faire la cérémonie. C'est le swami qui détermine la date propice à la cérémonie en regardant dans le Panchangam<sup>19</sup> qui est le calendrier astrologique des Tamouls<sup>20</sup>.

La famille choisit des femmes qui ont une bonne vie de famille pour pouvoir effectuer le rituel sur la jeune fille. Les femmes choisies sont en général mariées, ont un bon mari, elles ont des enfants... La veille, la famille décore la maison pour accueillir les invités et le swami. Le lendemain matin, la jeune fille se prépare et les femmes lui versent de l'eau avec du safran sur la tête et lui fait prendre un bain d'eau et de safran pour purifier tout le corps de la jeune fille qui se prépare à devenir une femme. Puis, la jeune femme se rince à l'eau de source et se change une seconde fois, c'est cette fois qu'elle portera pour la première fois, un saree, qui est la tenue traditionnelle hindoue des femmes composée d'un long tissu, d'un jupon et d'un corsage. Elle se prépare, se met ses plus beaux bijoux, se maquille et se coiffe. Après la cérémonie du swami, la jeune fille s'assoit sur une chaise, ou une balançoire, et tous les invités viennent la saluer et lui offrir des cadeaux qui pourront lui servir pour sa future vie de femme. Quelques fois, il peut y avoir des spectacles de danses indiennes ou des chants traditionnels à ce moment. Puis, il y a un repas qui est servi à tous les invités. Mon expérience a débuté en janvier 2013, j'avais 11 ans, j'allais avoir 12 ans dans 4 mois. C'était pendant la période de Cavadee, je préparais mes affaires pour aller au temple le soir. Mais finalement, je n'ai pas pu y aller car mon corps et la nature en avait décidé autrement. Je me sentais mal de ne pas pouvoir aller au temple et je n'ai pas compris ce qu'il se passait. Puis on m'expliqua qu'il faudra attendre la fin de cette période et qu'il y aura une cérémonie en mon honneur après cette période pour fêter le fait que je vais bientôt devenir une jeune femme. Le soir, ma grand-mère m'a préparé un lit avec des feuilles de neem (Margousier ou feuille de lilas, *azadirachta indica*), selon elle, c'était pour me préserver de quelques maladies à cette période. Lorsque j'allais mieux, ma mère est partie voir le swami pour trouver une date pour ma cérémonie. La cérémonie s'est passée un dimanche. J'ai retrouvé mes tantes, mes oncles, mes cousins et cousines... Les sœurs de ma mère, qui sont toutes mariées, ont pratiqué le rituel du bain sur moi, puis, je les ai remerciées avec un saree que ma

---

<sup>19</sup> Ou pandjagon, est un calendrier luni-solaire hindou, ce calendrier propose des dates propices pour les événements sociaux, hindous et religieux concernant les festivités et selon l'astrologie car chaque jour de la semaine correspond à un objet céleste.

<sup>20</sup> Les tamouls sont le peuple venant du Tamil Nadu. Ils parlent le tamoul qui est la langue originaire du sud de l'Inde. En général, les tamouls sont des hindous, mais ils peuvent aussi être d'une autre religion car l'appellation « tamoul » est plutôt en rapport avec le fait de venir du Tamil Nadu. A la Réunion, il y a beaucoup de tamouls car les ancêtres des indo-réunionnais viennent en grande partie du Tamil Nadu, les ancêtres et les premiers arrivés sur l'île parlaient le tamoul.

mère avait acheté pour chacune. C'est un signe de respect et de reconnaissance pour la bénédiction qu'elles m'offrent en participant à ce rituel pour moi. Puis, je vais me préparer, ma sœur m'aide à mettre mon premier saree, offert par mon grand-père qui me l'a ramené d'Inde quelques semaines avant. Je porte les bijoux en or que ma mère me donne, des boucles d'oreilles, un ras-de-cou, des bracelets, une chaîne de pied... Ma sœur s'occupe de ma coiffure, elle me fait une longue tresse avec des fleurs de jasmin. Elle me maquille également. Lorsque je rentre dans la pièce principale où se passe la cérémonie, tout le monde est content de me voir aussi radieuse. Je me sens vraiment belle et je vois une certaine fierté dans les yeux de ma famille, en particulier dans ceux de mes grands-parents et de ma mère. Après la cérémonie, je m'assoie dans un fauteuil qui ressemble à un trône royal de style indien. Ma famille vient une par une pour me saluer et je reçois des cadeaux. J'ai reçu des sous-vêtements, beaucoup de sarees, des bijoux, du maquillage... Aussi, les plus anciens de la famille (les tantes et les oncles) me font manger des petits gâteaux, ils me mettent le gâteau directement dans la bouche. Pour finir la cérémonie, il y a eu un repas pour tous les invités. C'est mon oncle qui a préparé le repas végétarien. Ce fut une journée mémorable et je me suis vraiment sentie à l'honneur ce jour-là. Après ce jour, j'ai eu l'autorisation de faire mon premier piercing qui est celui que j'ai dans le nez. J'ai aussi commencé à porter des sarees pour aller au temple. J'ai senti qu'il y avait une différence entre l'avant et l'après de cette cérémonie car après, je sentais qu'on me faisait plus confiance et que j'avais grandi aux yeux de ma famille.

Par ailleurs, on me mettait toujours autant en garde par rapport aux garçons, je n'avais toujours pas l'autorisation d'avoir un petit copain, ou d'avoir des amis de sexe masculin. C'était vraiment important que je fasse attention et que je prenne conscience que je n'avais pas le droit à cela. Cela m'importait peu à cet âge car tout ce que je voulais, c'était de devenir une femme indépendante et riche, sans compter sur personne.

Ce qui me paraît le plus significatif, symboliquement, dans ce récit que je viens de produire, en prenant le temps de l'observer comme s'il n'était pas de moi, est que le sari ou saree est réellement l'attribut principal de la femme indienne traditionnelle. Et ce aujourd'hui, semble-t-il, depuis l'arrivée dans l'île de familles pondichériennes vers le milieu du XXème siècle, celui de la femme indo-réunionnaise ou de celle qui est prête à le devenir parce qu'en Inde beaucoup de jeunes filles/femmes portent désormais plutôt un jean ou une tenue « occidentale ».

## Éducation des filles

	ÉDUCATION DES FILLES	ÉDUCATION DES GARÇONS
A partir de 6 ans	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Bharatanatyam (danse classique d'origine indienne)</li> <li>- Chant</li> <li>- Jeux orientés sur le foyer (activités de ménage, poupées, cuisine...)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Silambam (art martial d'origine indienne)</li> <li>- Prière</li> <li>- Jeux orientés sur les métiers de bâtiments, les voitures, le sport</li> </ul>
A partir de 10 ans	<ul style="list-style-type: none"> <li>- tâches ménagères</li> <li>- apprentissage de la cuisine</li> </ul>	- une éducation scolaire stricte

A partir de 12 ans	<ul style="list-style-type: none"> <li>- commencer à faire des pâtisseries</li> <li>- développer l'aide en cuisine</li> <li>- apprendre à prendre soin de soi</li> <li>- apprendre à se préserver (habits, sorties restreintes...)</li> <li>- interdiction de se couper les cheveux (valorisation des longs cheveux)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- sorties autorisées en journée</li> <li>- autorisation d'avoir des petites copines (une éducation relationnelle plus développée)</li> <li>- liberté dans le choix du style vestimentaire</li> <li>- interdiction de faire des coupes de cheveux avec des dessins comme les coiffures pour les cheveux crépus (pour ne pas ternir l'image de la famille)</li> </ul>
Entre 14 et 16 ans	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Autonomie en cuisine</li> <li>- Autonomie pour les tâches ménagères quotidiennes</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- commencer à prendre des initiatives pour le confort de la famille (s'occuper des réparations de la maison, entretien du jardin de la maison, s'intéresser à la mécanique et aux tâches plus physiques un minimum)</li> </ul>
A partir de 17 ans	<ul style="list-style-type: none"> <li>- autorisation d'avoir un petit – copain si cette relation compte aboutir à un mariage</li> <li>- interdiction d'avoir des relations sexuelles avec ce dernier (valorisation de la virginité chez la jeune fille)</li> <li>- préparation à avoir un foyer (s'occuper du foyer familial, des repas, de l'administration du foyer...)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Commencer à s'intéresser à son futur d'un point de vue financier (économiser, faire des petits boulots à côté des études)</li> <li>- commencer à construire sa propre maison familiale / investir</li> <li>- aider aux dépenses et contribuer à la vie économique du foyer familial.</li> </ul>

La cuisine est un apprentissage créolisé dans l'éducation des filles indo-réunionnaises. En effet, dans le cas de mon éducation, je n'ai pas particulièrement appris à cuisiner des plats indiens. J'apprenais à cuisiner des plats créoles comme le carry poulet, le rougail de saucisses et coetera. Il faut prendre en compte qu'avec l'influence de la tamoulisation et de la brahmanisation, de plus en plus d'hindous deviennent végétariens voire même végétaliens, avec un régime sans viande. Dans ma famille, c'est le cas pour mes deux oncles qui sont Swami. De ce fait, leurs femmes ont appris à cuisiner des plats de légumes variés. Ainsi, ils peuvent emprunter des plats végétaliens à l'Inde puisque une grande partie du pays le sont également.

Par ailleurs, les pâtisseries sucrées qu'on apprend aux jeunes filles sont souvent des pâtisseries indiennes, la plupart du temps, on les fait sans oeufs puisque nous préparons ces pâtisseries pour des offrandes au temple également.

Dans la société indo-réunionnaise actuelle, il est de plus en plus valorisé d'être végétarien. On attend pas forcément d'une personne de l'être mais la personne qui l'est aura plus de reconnaissance auprès de la communauté indo-réunionnaise hindoue.



Repas végétalien chez Nandhini et Swami Bhima, préparé par Nandhini, composé de *Idli*, *Dosai*, riz au citron, sambar. Si la tamoulisation portait sur l'art sacré et la religion, ce plateau démontre que le champ de la cuisine qui doit accompagner la religion est transformé également. Le couple devient végétarien lors de leur long séjour en Inde et Nandhini adapte sa façon de cuisiner au statut de son époux en réalisant des classiques de la gastronomie tamoule du Tamil Nâdu.

C-1 Bharathanatyam



Danseuse de Bharatanatyam sculptée sur la colonne du temple *Sri Lalitha Tripurasunderi Kaliamen*. Photo de Florence Callandre. Avril 2023.

Chaque région de l'Inde possède une riche tradition de danse<sup>21</sup> accompagnée de musique qui existe officiellement codifiée depuis plus de mille ans. Ce que semblent partager toutes ces danses serait qu'elles sont vues comme « *des offrandes, une adoration, des remerciements au divin.* » La danse est un moyen de communiquer avec les dieux, une prière. Le *Natya shastra* de Bharata Muni est l'ouvrage de référence le plus important, celui qui fait autorité. La Tradition orale raconte que lorsque le traité (*shastra*) atteignit son sommet, il fut présenté à Shiva qui y ajouta la forme masculine du *Tandava* (danse cosmique « violente » représentant le cycle de création et de destruction de la vie) et Parvathi y ajouta le *lasyam* (*softer*, plus doux), axé sur le '*Shringaram*' rasa, (*love*, amour) pour l'aspect féminin. Dans le *Natya Shastra*, 12 types de *Lasyam* sont mentionnés. Le Bharatanatyam est parmi les danses classiques de l'Inde celle qui vient de l'État dravidien du Tamil Nâdu. A la Réunion, nombreuses sont les jeunes filles qui prennent des cours de cette danse indienne depuis les années 1970 lors des premières années de réindianisation, et plus précisément de tamoulisation de l'île. Il y a également des jeunes hommes, mais ils sont minoritaires.

---

<sup>21</sup> Le *Kathak*, *Kathakali*, le *Mohini attam*, le *Kuchipudi*, le *Manipuri*, le *Chhau* sont d'autres danses considérées comme classiques.

Le Bharatanatyam, cet art que les filles indo-réunionnaises pratiquent, fait l'objet de ma première enquête de terrain exploratoire. Je me demande : « Pourquoi cet art plutôt qu'un autre ? » Pour mener mon enquête, je vais à Saint-Louis, à la rencontre de *Mouni* (surnom qui signifie « sage »), elle est professeure de danse dans l'association Kaleivarni Kajagam. Elle enseigne le bollywood, les danses indiennes folkloriques, mais aussi et surtout, le Bharatanatyam. Elle a voulu apprendre puis enseigner le bharatanatyam car ayant eu une enfance bercée par les films indiens, elle voulait, elle aussi, « faire trembler la terre » comme les déesses le font dans ces films religieux.

*P - Pourquoi le bharatanatyam ?*

*M - « (...) C'est une façon de se rapprocher de la culture et de la spiritualité. L'hindouisme est une religion très spirituelle et cette danse représente bien l'énergie divine. Même si aujourd'hui, toutes les communautés l'apprécient pour sa discipline, sa rigueur et la beauté des chorégraphies, premièrement, elle est choisie pour se rapprocher de l'énergie divine et de la spiritualité. »*

*P – Est-ce que cette danse a un rôle dans le passage de jeune fille à femme pour une hindoue qui la pratique ?*

*M - « Peut-être en prenant en compte la construction de soi oui, ça a un rôle, ça aide la jeune fille à se construire en tant que femme et la fait prendre confiance en elle. »*

*P – Qu'est-ce que les filles aiment dans cette danse ?*

*M - « (...) Je pense que les filles aiment parce que c'est une danse technique et expressive. Ça permet aussi à toutes les filles de se rapprocher de leur culture et de leur spiritualité. Pour moi, le bharatanatyam fait le lien entre la danseuse et la religion. »*

*P- Est-ce purement religieux ?*

*M- « Plus maintenant. Comme je disais, plusieurs communautés pratiquent le bharatanatyam comme un sport ou comme un art qui enseigne la rigueur et la discipline. Mais en tant que professeure, j'initie aussi au respect et à l'histoire de la danse pour garder, quand même, le côté religieux de la pratique. »*

*P – Combien y-a-t-il de garçons, comparé au nombre de filles dans un cours ?*

*M - « Personnellement, dans mon groupe de danse, il y a 4 garçons, il y a deux frères qui sont homosexuels et que je considère, à leur demande, bien évidemment, comme des femmes, et il y a deux garçons membres de ma famille. Ces deux derniers ne viennent aux entraînements que lorsqu'il y a des spectacles, mais ils ne s'entraînent pas quotidiennement. »*

*P – Justement, je voulais aussi savoir si les cours étaient mixtes et si la pratique favoriserait la féminité des garçons ?*

*M - « Oui, il y a des groupes différents selon leur niveau, mais les filles et les garçons sont mélangés dans les groupes. Ensuite, oui, c'est vrai que les bijoux, le maquillage et cœtera peuvent rendre le garçon un peu plus féminin, c'est pourquoi je pense que les frères X et Y prennent plaisir à assister à tous les cours et surtout à se faire « belles » pour les spectacles. Mais il ne faut pas oublier que les divinités hindoues comme Shiva et Krishna ont des attributs qui mettent en avant la féminité comme les cheveux longs, les cils longs, les sourcils épais... En plus du côté esthétique, les frères aiment la rigueur et la discipline et font d'ailleurs partie de mes meilleurs élèves.*

*P – Quelles valeurs apportent cette danse ?*

*M - « (...) Le respect, la rigueur, la discipline, l'auto-perfectionnement et selon moi, je le mets dans les valeurs, c'est l'amour de soi, puisque cette danse favorise la confiance en soi, nous dansons la danse des dieux, c'est honorifique. »*

*P – Peut-on parler de séduction en matière de bharatanatyam ?*

*M – « Oui, c'est indéniable ! On se prépare pendant plusieurs heures, chaque détail compte et la danse attire l'œil. C'est une danse très expressive. Il y a des danses avec des représentations des divinités comme Shiva et Parvathi, ou Radha et Krishna, alors dans ce cas, on doit jouer la séduction, on doit être très expressifs et faire transmettre les émotions de l'histoire au public.*

*P – Les hommes sont-ils plus avenants après un spectacle de danse ?*

*M - « Oui, il peut arriver que des hommes abordent les danseuses après les spectacles, d'ailleurs, j'ai un cousin qui a rencontré sa femme lors des cours de danse auxquelles je participais également plus jeune. Sa femme dansait avec moi, et il voulait venir me récupérer après les cours pour la voir. Ils ont fini par se marier, on peut dire que la danse leur a permis de se rencontrer. »*

*P – Est ce que tu pourrais définir la spiritualité avec tes mots ?*

*M - « (...) Finalement, je dirais simplement que c'est l'attache émotionnelle que le corps crée avec Dieu, c'est le fait de se sentir bien, se sentir en paix. Quelques fois on peut faire des activités pour trouver sa voie spirituelle comme le yoga ou encore le bharatanatyam... On se concentre sur soi et sur l'énergie divine. »*

*P – Pourquoi choisir le bharatanatyam plutôt que le hatha yoga ou une autre pratique spirituelle ?*

*M - « Personnellement, j'ai senti que c'est ce dont j'avais besoin, ça ne m'empêche pas de faire un peu de yoga quelques fois. Mais c'est un tout, c'est la préparation, les podiums, la danse c'est mon domaine, c'est l'art que j'affectionne. On peut arriver à un objectif en passant par différents chemins, j'ai choisi le bharatanatyam pour combler ma quête de spiritualité. C'est ce que mes élèves disent aussi, si ce n'est pas le cas, si ça ne correspond pas avec l'énergie d'une personne, elle ne pourra pas faire du bharatanatyam, sa pratique est quotidienne, à un moment donné, elle finira par arrêter parce qu'elle n'aime plus ou que c'est un poids pour elle plutôt qu'une libération. Moi, je dis aux parents des élèves qui veulent essayer la danse, que la danse doit être une passion et pas le sport qu'on a pas envie de faire. Le bharatanatyam c'est le calme de l'esprit, les expressions et les gestes très bien définis ; il faut être rigoureux et précis. (...) mais c'est une danse qui a beaucoup à apporter dans la vie aussi, autant sur le développement d'une personne, dans sa façon d'être, sa confiance en soi, mais aussi dans sa spiritualité, sa discipline. »*

*P – Si cette pratique a un objectif spirituel, pourquoi les swamis, les guides spirituels ne la pratiquent pas ?*

*M – Les swamis et les guides spirituels préfèrent pratiquer régulièrement le yoga. Mais il y a plein de similitudes, comme les « mudras » qui sont les signes que nous faisons avec les mains, on le retrouve aussi dans le yoga. Les swamis racontent l'histoire de dieux d'autres manières et doivent mener leur quête spirituelle de manière plus religieuse comme en récitant des mantras, en méditant etc. Plus jeune, j'avais un cousin qui faisait de la danse, mais il a arrêté et est aujourd'hui un Swami, il est parti en Inde pour tout apprendre. (...) Je pense qu'à la Réunion, on pense encore beaucoup que la danse est une affaire de féminité et de femmes, en Inde, il y a de grands professeurs de danse qui sont des hommes et ce n'est pas choquant, et aussi, on ne pense pas qu'ils sont gays pour autant. A la Réunion la mentalité est différente et j'ai l'impression qu'à un certain âge, l'homme préfère des formes spirituelles moins expressives et démonstratives que la danse, comme le yoga.*

A l'âge de 7 ans, je commence à pratiquer cet art, toutes mes cousines et ma sœur en faisaient également. Le seul garçon était mon cousin qui avait le même âge que moi.

Les entraînements se passaient les mercredis et les samedis après-midi. A chaque fois, j'étais très heureuse de pouvoir apprendre à faire de la danse indienne. Dans le groupe, il y avait beaucoup de jeunes filles de ma famille, mon cousin, mais aussi d'autres jeunes filles qui n'étaient pas hindoues. Elles venaient pour le côté artistique de la danse, mais aussi pour la rigueur et la discipline que nécessite l'apprentissage de cette danse.

Dans ma famille, nous apprenions le Bharatanatyam pour pouvoir donner des spectacles de danse au temple, pour aussi apprendre les histoires des dieux à travers cet art. J'ai pratiqué ce sport durant 6 ans, de mes 7 ans à mes 13 ans. Ce que je préférais, c'était lorsqu'on m'annonçait que nous allions participer à un spectacle et que je danserai. Je pensais déjà à toutes les préparations qui m'attendaient pour les jour-j. En effet, donner un spectacle de Bharatanatyam

nécessite une longue préparation esthétique et vestimentaire. On doit se mettre des faux cheveux pour agrandir notre tresse ou pour avoir un chignon plus gros, et y ajouter des fleurs. Pour le maquillage, on doit redessiner nos sourcils et épaissir nos traits du regard à l'aide d'un crayon noir. Selon le Mémoire de Anne-Laure BALAN<sup>22</sup>, le maquillage permet de rendre la danseuse plus attirante et augmenter ses expressions du visage.

Aussi, on met de la peinture rouge sur les phalanges des doigts de pied et de main pour que l'on puisse distinguer nos gestes de loin. D'après Anne-Laure Balan, le rouge signifie l'éveil spirituel.

Après avoir enfilé la tenue traditionnelle qui est un *pattu pavadai* accompagné d'une blouse qu'on pourrait prendre pour un sari (saree) en plusieurs parties, avec des plis pour que le vêtement s'ouvre en éventail dans certains mouvements, on passe aux bijoux, il y en a énormément. Les bracelets dans les poignets mais aussi autour de l'avant-bras, un ras-de-cou et un collier un peu plus long avec des perles ou des pierres en général rouges et vertes. Aussi, on y met de grosses chaînes de pieds dans lesquelles on y trouve des petites cloches, cela permet de faire résonner les pas de danse de la danseuse. Enfin, on ajoute la ceinture ornée sur la totalité de la tenue.

Lorsque la danseuse est prête, elle fait le *namaskaram* qui est la salutation avant de commencer une danse, c'est une manière de recevoir la bénédiction de la Terre mais aussi de s'excuser des pas de danses qui résonnent très forts sur le sol, on fait également le *namaskaram* à la fin de la danse.

En général, quand j'étais plus jeune, dans les danses, je prenais le rôle de Radha qui est la favorite de Krishna, dont le rôle était attribué à mon cousin qui était le seul garçon du groupe. Je me sentais vraiment bien dans ce rôle et c'était un honneur pour moi d'être choisie à chaque fois pour cela. Puis, en grandissant, la professeure m'a appris une danse que je pouvais faire seule. J'ai eu mon premier spectacle sur une scène toute seule et puis, j'ai enchaîné les spectacles à des temples ou à des spectacles de fin d'année dans des établissements scolaires. A ces moments, j'ai eu ma première expérience avec le stress, mais c'était un stress positif car arrivée sur scène, je pratiquais l'art que j'aime. Finalement, le groupe de danse de l'association a fermé pour des raisons personnelles aux dirigeants, mais je n'oublie pas ce passage de ma vie qui a été très important et bénéfique.

Ces passages sur scène, cette gestion du stress, cet apprentissage et cette discipline qu'imposent le Bharatanatyam ont été bénéfiques pour la femme que je voulais devenir plus tard. J'ai pris confiance en moi grâce à cela car, étant de nature assez perfectionniste, j'avais un bon niveau de danse.

Cette danse comme tous les domaines culturels de l'hindouisme revêt un aspect religieux voire spirituel. La danse est l'expression de l'adoration aux divinités lorsqu'elle est pratiquée dans un temple. L'art et

---

<sup>22</sup> Mémoire de maîtrise d'ethnologie La danse indienne : de l'Inde à la Réunion, Anne-Laure Balan, 2000

la religion sont liés par la culture de l'un et de l'autre.<sup>23</sup> Nataraja, le dieu de la danse en est la preuve, il est une forme de Shiva, qui rythme à la fois la création et la destruction.

Dans une période où les *malbars* de l'île vivent une crise identitaire, le Bharatanatyam permet à ces personnes de se rapprocher de l'Inde, du Tamil Nadu, d'où viennent la majorité des hindous de la Réunion.

L'art, notamment la danse ou encore la musique, dans l'hindouisme, est une manière de se distraire, mais pas seulement. Elle est aussi utilisée comme offrande, adoration ou encore comme remerciement au divin. Cette danse, à caractère spirituelle, va au-delà de l'action ou de la distraction. Elle représente l'activité cosmique à travers les actions du dieu Shiva : la création, la protection, la destruction et la renaissance, l'incarnation et l'obtention de grâce. À travers cet art sont englobées plusieurs matières telles que la métaphysique, la philosophie, la religion et l'art en lui-même.

La danse est l'expression créative de l'être humain. Lorsqu'elle est bien effectuée, elle permet l'ouverture à la compréhension de l'âme hindoue. Cet art peut être considéré comme le lien unissant l'âme individuelle à l'âme cosmique.

La danse a un caractère religieux, notamment le Bharatanatyam, puisque très souvent, elle retrace les grandes épopées hindoues comme le Ramayana ou encore des épisodes du Mahabharata. C'est ainsi que nous rattachons cette danse à la religion, bien qu'elle puisse très bien être un spectacle pour les rois que pour la cour.

---

<sup>23</sup> Anne-Laure Balan, chapitre 2 : la danse dans les temples.



Prestation de danse Bharathanatyam au temple Derrière Bazar lors d'un mariage en 2008.  
Paladini Pavajaualli BOQUI-QUENI à 7 ans.

## C-2 Le chant carnatique dévotionnel

Les deux styles de chant que les femmes et les filles de ma famille ont expérimenté sont le chant carnatique et le bhajan. Ce sont des styles de chant dévotionnel hindou. Ces chants sont en général destinés à une divinité, ou alors, ils racontent un épisode marquant de l'histoire des divinités et sont écrits en sanskrit. En général, le chant carnatique est expressif et fait passer l'émotion, alors que le bhajan a un rythme et raconte.

L'ancienne professeure de la famille se prénomme Pushpagavelli. Elle venait d'Inde, du Tamil Naadu. Ma famille avait décidé de la faire venir à la Réunion pour nous enseigner le chant carnatique en échange d'une vie tous frais payés à La Réunion et en la rémunérant. Grâce à sa rémunération, elle pouvait contribuer activement au bien-être de sa famille en Inde. Elle est venue pour environ deux années, c'était dans les années 2008 à 2010.

A son retour en Inde, ma famille a gardé contact avec elle pendant plusieurs années, certains membres de la famille sont partis chez elle en Inde mais avec le temps, le lien s'est perdu, malheureusement. Elle a appris à toutes mes tantes, dont ma mère, et à toutes mes cousines, à chanter pour notre propre temple qui commençait à se développer à cette période.

Je décide donc de demander à ma mère comment se passait le cours de chant, puisque je n'ai pas voulu expérimenter l'apprentissage de cet art même si je sais chanter aussi aujourd'hui à force d'entendre les mélodies et les paroles.

G : « Le cours commence par « Sapta svaras », c'était des syllabes que nous répétions au début du cours pour s'échauffer la voix. « SA – RE – GA – MA – PA – DA - NI ». Aussi, on prenait le rythme en faisant le « tâlam » avec les doigts de la main. Le tâlam c'est normalement un instrument mais on utilisait la main. Ensuite on apprenait une chanson, on la répétait, on chantait chacun son tour et on s'entraînait en répétant jusqu'à ce qu'on apprenne par cœur. »

La chanson préférée de ma mère est : « Jagajjanani ».

jagajjananI sukhapANI kalyANI

(jagajjananI)

sukha svarUpiNI madhuravANI

shokkanAthar manam magizhu-minAkSi

(jagajjananI)

pANDyakumAri bhavAni ambA shiva pancamI paramEshvarI

vENDum varam tara innum manam illaiyO

vEda vEdAnta nAda svarUpiNI (JagajjananI)

(Les majuscules correspondent aux accents ou à un son allongé car c'est retraduit à partir du sanskrit).

« Mère de l'univers

Dont la nature est bien-être

Dont la parole est douce  
Fille du pays Pândya (Deccan)  
La mère  
La déesse suprême  
L'essence des mots des Vedas et du Vedânta »  
Traduction de Swami Pranavarthananda : Prière dédiée à Minâkshî.

Elle la chantait souvent quand j'étais petite, tellement, que j'ai fini par connaître la chanson à mon tour. Lorsque mes cousines et moi étions encore trop petites pour chanter seules, mes tantes et ma mère adoraient chanter cette chanson. C'est une chanson qui m'apaise et que j'aime encore écouter de temps en temps.

Je pense qu'à ce moment, je n'ai pas voulu faire de chant parce que je pensais ne pas avoir une belle voix. Je ne pensais pas que ça pouvait se travailler. Je ne pensais pas au côté spirituel ni au fait que cet art pouvait permettre de rapprocher celui qui le pratique de la bhakti, la religion hindoue. Quelques années plus tard, environ cinq années plus tard, une de mes tantes, adepte d'Amma, Mata Amritanandamayi<sup>24</sup>, décide de prendre le relais concernant le chant. Par ailleurs, elle veut nous apprendre le bhajan. Elle en a appris quand elle était petite lorsqu'elle partait à l'ashram de l'Étang Saint-Louis, puis, elle va souvent aux événements à l'Ashram du Gol de Saint-Louis, où elle se remémore des bhajan de son enfance. Elle avait pour but de transmettre ses connaissances et de nous apprendre l'art du

chant pour que nous puissions le mettre en pratique à notre propre temple familial. C'est ainsi que l'on me dit que je vais également apprendre cette fois, puisque dans la famille, toutes les jeunes filles doivent connaître au moins un chant dévotionnel pour sa divinité.

Je me rappelle que les cours se passaient les samedis après-midi. Nous avions tous un petit cahier de chant, on recopiait la chanson puis on répétait comme ma tante. Avec le temps, elle nous envoyait les chansons sur le téléphone, sinon, on l'enregistrait et on devait tout apprendre par cœur pour le prochain cours. A la fin du cours, ma tante nous rappelait toujours que nous le faisons pour la divinité, alors il faut le faire avec un cœur pur et surtout, penser à la divinité lorsque nous chantons. Il faut que la divinité soit contente et fière de nous en nous entendant chanter. Concernant la traduction des chansons, quelques fois on regardait sur internet car on pouvait trouver des traductions sans difficulté, ou alors, notre tante nous racontait l'histoire pour que nous comprenions mieux ce que nous chantions. Les premières fois où j'ai chanté, c'était pour la cérémonie du premier vendredi du mois. Pour aller au temple, je ne devais surtout pas oublier mon cahier de chant. Au moment de chanter, nous laissons ma tante commencer puis nous suivions. Puis, une fois, j'ai dû chanter seule, c'était pour la divinité Kâli, toutes mes cousines et ma tante ne pouvaient pas venir au temple à cause de leur menstruation. J'étais la seule présente et je stressais. Mais j'ai quand même chanté et je me souviens que ma mère chantait doucement avec moi. Après la cérémonie, mon grand-père est venu me féliciter et

---

<sup>24</sup> Amma est une femme originaire d'un village de pêcheurs du Kerala, qui a choisi un destin de guide spirituel. Après des débuts difficiles où elle était très critiquée, elle est devenue la « Mère » de centaines de milliers d'adeptes et sympathisants dans le monde entier. Elle possède de nombreux hôpitaux et organismes caritatifs ayant pour but d'aider les personnes malades ou en détresse. Elle est aussi populaire que l'est le Pape et vient à La Réunion tous les deux ans et séjourne dans un ashram de Saint-Louis qui est affilié à son organisation. C'est d'ailleurs elle, qui a choisi et envoyé de l'Inde en 2022, le remplaçant du Réunionnais Swami Premananda (Gilbert Ramassamy), décédé quelques mois auparavant.

j'étais fière de moi. Quand nous parlons de cette époque avec mes cousines, nous nous rendons compte que c'est important de savoir chanter des chants dévotionnels hindous, en tant que petits-enfants d'un propriétaire de temple aussi religieux que notre grand-père. C'est notre héritage culturel, nous sommes fiers de pouvoir transmettre des messages de paix à une divinité à travers le chant et c'est un acte honorifique dont on prend conscience en grandissant.

Aujourd'hui, je me souviens encore de ces chansons que j'ai apprises plus jeune, je n'ai plus de mal à chanter en public à mon temple, je le fais pour la divinité mais il est vrai que je ne m'entraîne plus aussi intensément qu'à l'époque où j'ai commencé le chant.

La chanson que j'ai préférée et que j'aime encore chanter, c'est celle qui m'a pris le plus de temps à apprendre mais que j'ai pris plaisir à apprendre. Le titre est « *Krishna Mukunda Murari* ». C'est une chanson assez difficile à apprendre mais elle est douce et m'apaise. De plus, j'adorais l'écouter même quand je ne la connaissais pas encore.

krSNA mukundA murArE  
jaya krSNA mukundA murArE  
karuNA sAgara kamalAnAyaka  
kanakAmbaradhAri  
gOpAlA  
kALiya mardana kamsa niSUDana  
kamalAyada nayanA  
gOpAlA  
kuTila kuntaLam kuvalayadaLa  
nIlam madhura muraLirava

Olam  
kOTi madana lAvaNyam gOpi puNyam bhajAmi  
gOpAlam  
gOpijana mana mOhana vyApaka kuvalayaLa nIlA gOpAlA

« Victoire au Seigneur, ennemi du démon,  
Océan de compassion, époux de Lakshmi, celui qui est orné d'or,  
Duel de Kaliya, destructeur de kamsa aux yeux allongés comme des lotus,  
Avec des mèches bouclées, un teint bleu comme celui d'un nénuphar bleu,  
Captivant avec les doux chants de la flûte  
Celui qui s'est propagé dans l'esprit des vachers en les captivant...  
Un teint bleu comme celui d'un nénuphar bleu. » Traduction anonyme.

## La marche sur le feu

« *Dabor, in ti marmay i dwa donn son lamour Bondié an premié, sé po sa li komans in pénitans depi li lé ankor ti. Li pouva pu jamé redonn son premié lamour in ot moun, panké li finn donn Bondié.* » Maximilien BOQUI-QUENI, appelé Ti Coq. Mon grand-père est *Pousarli* (d'origine « *kalkutta* » du côté Boqui-Queni), du temple familial.

Traduction : « D'abord, un enfant doit donner son amour au divin en premier, c'est pour cela qu'il commence les pénitences depuis petit. Il ne pourra plus jamais redonner son premier amour à quelqu'un d'autre, puisqu'il l'a déjà donné à Dieu. »

Le rituel est effectué au temple familial de l'Etang Saint-Louis « *Shri Tripurasunderi Kaliamen* ». J'ai commencé à marcher sur le feu en 2012. C'est également l'année à laquelle je suis devenue une jeune fille, que j'ai eu ma cérémonie des premières règles.

Cette année-là, on commençait déjà à m'en parler, mes oncles d'abord. Puis, je me suis également dit que c'était le moment, je me sentais assez grande et prête pour le faire. Je pense que je me suis sentie prête car j'étais devenue une jeune fille, et en général, c'est à ce moment que les filles commencent à marcher sur le feu dans notre famille. Pendant les dix jours de cérémonies, je priais et j'étais concentrée. Dans d'autres temples, les cérémonies peuvent durer 18 jours, mais au temple familial, mon grand-père a décidé que ça sera pendant 10 jours. Arrivée le jour-j, j'avais demandé à un de mes grands cousins de m'accompagner pour traverser le long chemin braisé, il avait accepté. Il faut savoir que les garçons se font également accompagner pour leur première traversée, mais l'accompagnant sera moins tendre avec un garçon. Quelquefois, il arrive que certaines personnes perdent leur envie de traverser le feu, donc, ils vont se mettre à l'arrière.

Le matin, il y a des cérémonies qui se déroulent et aussi, la levée du feu sacré. A ce moment, j'ai ressenti plusieurs émotions, le stress, la foi, l'amour divin envers la déesse Pandialé, mais beaucoup de peur également. J'essaie toujours de me rassurer en me disant qu'après mon passage, j'aurai brûlé mes péchés et je serai plus pure à nouveau. C'est mon grand-père qui le dit. Il dit également que pour marcher sur le feu, il faut avoir eu une période de carême où en plus de respecter le régime alimentaire, il faut également être sain d'esprit pour que le « mal » en chacun puisse partir et laisser place au bien.

Puis, nous partons à la rivière pour prendre un bain purifiant. Nous nous préparons, nous nous couvrons de safran, c'est le seul « maquillage » naturel et permis pour ce jour, nous mettons notre saree pour les femmes et les vestis et torse-nus pour les hommes, puis nous portons des feuilles de lilas dans les mains. Lorsque tout est prêt et que la cérémonie à la rivière se termine, nous reprenons la route à pied, pieds nus, pour aller au temple, pour traverser le feu.

Lorsque nous sommes sur le chemin, il y a une ambiance spéciale, la foi règne autour de tous. Il y a une émotion spéciale, un mélange de peur et de foi. Nous dansons avec des feuilles de lilas<sup>25</sup> à la main, et nous implorons les divinités avec des paroles sacrées : « Om Shakti », « Goida » qui est une forme créolisée de « Govinda »... A ce moment, nous avons fait une promesse que l'on doit respecter, alors nous ne pouvons que nous référer à un esprit divin, c'est pour cela que je pense qu'à ce moment, il y a une réelle augmentation de la foi.

Lorsque nous sommes devant le temple, je regarde mon grand cousin, il me fait signe et me dit que comme c'est ma première fois, je traverserai le feu dans les premiers passages. Quand c'était enfin mon tour, mon pépé me dit que tout va bien se passer, de penser à Dieu et d'y aller. Nous y allons et à mon grand soulagement, tout s'est bien passé. J'étais inconsciente pendant mes premiers pas dans le feu, ce n'était qu'à quelques pas de la fin que je commençais à réaliser

---

<sup>25</sup> Le lilas de l'Inde ou neem en anglais, *azadirachta indica* en latin, est une plante médicinale dont les propriétés sont notamment d'apaiser les douleurs cutanées, éruptions, brûlures.

que je l'avais fait, que j'étais en train de le faire. Après mon passage, j'ai continué à prier et à implorer les divinités pour tous les autres membres de ma famille qui devaient passer. A la fin, nous dansons tous, je rejoins mon grand-père et toute ma famille pour danser et pour célébrer cet accomplissement.

Les années ont suivi, j'ai continué à marcher en étant accompagnée pendant quatre ans. Puis, en 2016, j'ai décidé de marcher seule et depuis, c'est ce que je fais. Je préfère faire mon passage en étant seule car je veux être la seule responsable de ce qu'il va m'arriver et aussi, je ne veux faire prendre de risques à personne d'autre. Je me souviens que plus jeune, je voyais mes cousines entrer dans le feu accompagnées de leur père, mais pour ma part, c'était en général avec un grand cousin ou un grand oncle. En général, les garçons entrent dans le feu plus tôt. Mon grand-père les qualifie de plus « durs » donc ils seraient capables de supporter la douleur plus tôt. Pour les filles, en général, c'est dans l'année où elles sont devenues jeunes filles. On considère que les jeunes filles atteignent une maturité d'esprit assez importante pour pouvoir marcher sur le feu si elles le souhaitent. Aussi elles sont considérées comme « grande » ce qui fait qu'elles pourront à ce moment, supporter la douleur.

Mais si elles ne veulent pas, elles ne le font pas. Ce n'est pas une obligation, bien que ce rite soit très valorisant dans ma famille.

Pour les garçons, il y a un peu plus de pression car ils sont perçus comme plus aptes à supporter la douleur.

L'année dernière, en 2022, je n'ai pas pu effectuer le rite de la marche sur le feu car j'étais indisposée, dans la période des règles, il est interdit de venir au temple et d'effectuer des rites hindous.

Cette année 2023, j'ai pu effectuer ce rituel et ce n'était pas seulement un accomplissement pour mon mois de carême mais pour l'année entière. J'étais un peu plus stressée que d'habitude puisque j'avais raté une année. Contrairement à mes premières années, maintenant je sens tous mes pas dès que je pose mon pied dans le chemin braisé, par ailleurs, il y a toujours un côté inconscient dans le sens où j'oublie ce qu'il se passe en dehors de moi, je me retrouve avec moi-même et ma foi, j'ai l'impression qu'autour de moi, tout est flou, voire même que je ferme les yeux. On dirait que le temps s'arrête à l'intérieur du feu, mais une fois qu'on en sort, on revient à la réalité, je suis prise d'émotions, un mélange de fierté, de douleurs, de foi... A mon grand bonheur, tout s'est bien déroulé, j'ai pu faire mon passage seule et je suis contente.

En 2024, je décide de mieux analyser les dix jours de pénitence. Mes oncles swami apprennent davantage d'années en années donc les cérémonies se précisent de plus en plus. Cette année, il a été consacré une cérémonie pour la Déesse Meenakshi Amman qui est la représentation de Parvathi, la femme de Shiva. Ce serait une tamoulisation du culte shivaïte. Lors de cette cérémonie, les Swamis ont demandé aux petites filles de se faire un chignon comme la déesse Minakshi Amman et les petits garçons ont également participé en faisant honneur au Dieu Shiva avec une tenue « *vesti* » et des bijoux, etc. Il y avait une rangée de petites filles et une rangée de petits garçons face à face. Selon le Dictionnaire des religions indiennes<sup>26</sup>, Minakshi est une divinité locale du sud de l'Inde qui est également considérée comme la *Shakti* de Shiva.

---

<sup>26</sup> Iconographic Dictionary of the indian religions, Leiden E. J. BRILL, 1976

La marche sur le feu a lieu en l'honneur de la Déesse Draupadi. Cette déesse est définie<sup>27</sup> comme étant la femme des cinq Pandavas (cinq frères qui ont combattu pendant le Mahabharata), elle est née du feu.

Pendant ces deux années d'enquête, j'ai pu constater que les jeunes femmes de la 4<sup>e</sup> génération (mon grand-père étant la 2<sup>e</sup> génération), perdent la volonté de traverser le chemin braisé après leur mariage ou après leur premier enfant. Leurs raisons sont la peur de prendre trop de risques en ayant un enfant, ou le fait que l'obligation soit moins présente après le mariage puisque si leur mari n'a pas pour tradition de marcher sur le feu, elles n'ont plus le même engouement. Elles ont quitté le foyer familial donc le mari prend la responsabilité de sa femme, de ce fait, le passage du feu n'est plus un passage obligatoire.

Cependant, cette réflexion m'amène à penser que la promesse de mon grand-père<sup>28</sup> qu'il a fait avec un de ses frères et une de ses sœurs de faire perdurer la marche sur le feu de génération en génération pour rendre hommage à sa mère qui a été brûlée par le feu, viendrait à être de plus en plus difficile à tenir en passant de génération en génération.

Par ailleurs, aucun homme ne s'imagine arrêter de pratiquer cette tradition. Donc on pourrait simplement penser qu'il serait amené à ce qu'il n'y ait que des hommes qui continuent à pratiquer cette tradition pour faire perdurer cette promesse.

---

<sup>27</sup> Dans Iconographic Dictionary of the Indian religions, Leiden E. J. BRILL, 1976

<sup>28</sup> Se référer à l'Entretien de mon grand-père où il explique sa promesse (*vrata*) en détail



Dayalakshmi et Sambhavi lors d'une cérémonie dédiée à la déesse Meenakshi (cette déesse faisait un chignon haut dans ses longs cheveux).



Préparation de la marche sur le feu en 1986. En premier plan, de gauche à droite :

Johnny qui deviendra Swami Balarama, fils de Maximilien Boqui-quéni

Maximin BOQUI-QUENI (décédé), père de Maximilien Boqui-quéni

Richard Boqui-quéni 7e frère de Maximilien Boqui-quéni

Alex Boqui-quéni, 8e frère de Maximilien Boqui-quéni

Maximilien Boqui-quéni, 1er fils de Maximin Boqui-quéni, prêtre de la Chapelle de 1986.



Préparation de la marche sur le feu en avril 2024. Au premier plan, Swami Balarama, au second plan, les fidèles du temple.

## Le déroulement du *Kalyanam*

Swami Bhima et sa femme Nandhini m'ont expliqué le déroulement d'un *Kalyanam* selon les textes sacrés du Shiva Agama :

Le *Kalyanam* doit être fait par un Swami.

Le Swami est un officiant formé pour faire ce rituel par des études compétentes.

Les étapes sont les suivantes :

- La compatibilité astrologique
- Fixer la date du mariage
- Les fiançailles
- Le mariage

11 jours avant le mariage, il y a la cérémonie du poteau chez le futur marié et la future mariée. C'est le début du carême jusqu'au mariage également. Le poteau représente le contact entre le ciel et la terre.

3 jours avant le mariage, il y a la cérémonie purificatrice, comme son nom l'indique, les futurs mariés se purifient et se préservent du mauvais œil. On naît avec un *Karma*<sup>29</sup>, le mariage est donc l'union de deux *Karma*. Pour apaiser les *Karma*, on fait une cérémonie et on purifie les deux êtres.

La veille du mariage, il y a la cérémonie du safran et du henné. C'est en général à ce jour que les familles entières se rencontrent devant les divinités et il y a un échange des vœux des familles. Ce sont seulement des femmes mariées irréprochables, des Sumangalis qui sont autorisées à participer à la cérémonie du safran. On choisit des sumangalis puisqu'elles sont âgées et donc, dotées d'expérience de vie. Il y a donc une forme de gérontocratie féminine qui se manifeste à l'occasion de ce type de mariage. On passe le safran pour purifier car le safran est anti-microbien et antiseptique.

Ce même jour, le frère ou l'oncle de la mariée doit offrir les vêtements du mari aux parents du marié. Les parents du couple sont assis face à face et il y a une cérémonie pour Ganesh, avec un échange de plateaux de fruits. Ganesh est le dieu qui enlève les obstacles. L'échange d'offrandes est le signe d'acceptation du nouveau lien. Les parents du marié offrent les vêtements de la mariée. Il s'agit d'une forme particulière d'échange comparable au potlash<sup>30</sup> des Chinook.

---

<sup>29</sup> Le *karma* est la somme des actions passées au cours des vies antérieures et qui détermine l'avenir de chacun. Pour que le *karma* existe, il faut croire en la métépsychose, le cycle des réincarnations successives propre à la philosophie indienne.

<sup>30</sup> Il s'agit d'un comportement culturel, ici sous forme de cérémonie formelle basée sur le don, don et contredon.

Le jour du mariage, c'est le moment de l'acceptation de l'homme et de la femme pour la vie. Ce jour, il y a plusieurs autres cérémonies, comme la cérémonie de l'entrée de la fille dans une nouvelle maison<sup>31</sup>, la cérémonie du lit nuptial<sup>32</sup>, les jeux de Shiva et Parvati<sup>33</sup>.

Ce jour, les mariés doivent demander la bénédiction à leurs parents et grands-parents, s'ils ne sont plus de ce monde, on doit leur demander en priant devant une photo d'eux. Concernant les parents veufs ou divorcés, ils ne peuvent pas donner leur bénédiction.

Avant de quitter la maison familiale, chaque mère de famille respective enlève le mauvais œil en tournant un plateau « arathi » (fleurs, lampe), devant les futurs mariés puisque dès ce moment, la nouvelle vie commence.

Compatibilité astrologique : Si le compte rendu vu dans le Panjagam, selon les étoiles de naissance des futurs mariés, donne la mort, alors le mariage est annulé, ou alors, il faudra faire des cérémonies pour apaiser le Karma.

Date du mariage : les étoiles. Le mercredi est le meilleur jour pour se marier mais le dimanche est une journée plus accessible à tous. Il est interdit de se marier un mardi ou un samedi selon le Shiva Agama.

Si la date choisie n'est pas respectée, on risque de fragiliser l'union. Les périodes propices sont : de mi-juillet à mi-août, de mi-décembre à mi-janvier, de mi-septembre à mi octobre.

Les fiançailles : C'est un échange de promesse matérialisé par des manuscrits et des colliers de fleurs. Les fiançailles représentent une promesse de mariage qui ne doit pas dépasser entre trois mois et un an d'attente.

Les seuls témoins de l'union de religion hindoue sont les divinités et les parents, aussi les membres anciens de la famille.

Le jour du mariage : Le Swami commence ses prières en présentant d'abord la lignée ancestrale des mariés. Puis, les mariés lavent les pieds de leurs parents en signe de respect, pour l'éducation et l'amour qu'ils leur ont porté. C'est le « *Pada Puja* ».

Puis, on lave et bénit l'arbre de Bouddha, ce sont les femmes qui le font, très souvent ce sont les mêmes Sumangalis qui ont participé à la cérémonie du Safran.

Lors du mariage, le marié est censé recevoir un Puranam, c'est un livre qui explique les problèmes de la vie.

Puis, il y a l'échange de colliers de fleurs. Pour les hindous, il n'y a pas d'alliances. L'alliance est un symbole d'union emprunté aux catholiques.

Enfin, les mariés s'installent dans une balançoire. C'est symbolique : ils sont comme dans un bateau, les balancements représentent les vagues, donc les hauts et les bas de la vie.

---

<sup>31</sup> Là où le couple nouvellement marié décidera de résider. En général c'est de la responsabilité de l'homme de trouver la demeure familiale pour le couple.

<sup>32</sup> Lit où se passera l'acte de la première fois sexuelle entre les deux amants nouvellement mariés.

<sup>33</sup> Ces jeux permettaient de faire connaissance avec son partenaire par des jeux tactiles puisque avant, ils ne se connaissaient pas vraiment avant le mariage, donc cela permettait de créer une affinité entre les deux tourtereaux.

Les femmes mariées font le rituel avec le riz pour enlever le mauvais œil et pour donner leur bénédiction, ils jettent le riz (la prospérité) sur la tête des mariés, il y a encore, à ce moment, un plateau Arathi pour le mauvais œil également.

Les parents offrent du lait et de la banane aux mariés pour manger. C'est symbolique, les parents donnent au conjoint de leur enfant, pour le considérer et le nourrir comme son enfant.

A la fin, il y a le sacrement avec les divinités. On les invoque d'être témoin de l'union. Le père de la mariée prend la main de sa fille pour la donner au mari. Le marié prend le thali et le montre à tout le monde, puis l'attache. Il y a trois nœuds à faire pour le thali, le troisième doit être fait par la sœur ou la tante du marié. Les mariés mettent les bagues de pied (mindî en hindi). Ce ne sont pas des alliances. Les femmes ont des veines du doigt de pied qui sont reliées à l'utérus pour réguler le flux de sang. C'est lié à cela.

Il y a les sept pas sacrés à effectuer : le mari tient l'orteil de l'épouse et elle fait sept pas. On y attache le sari de la femme à l'écharpe du mari, puis le Swami les emmène pour regarder une direction dans le ciel, pour regarder deux étoiles pour obtenir la bénédiction, qui sont à la base, deux sages, le couple modèle parmi tous les êtres vivants, Vasistha et Arundhati.

Après cela, les mariés reçoivent des cadeaux et de la nourriture.

Après la cérémonie du mariage, il y a une cérémonie pour que la fille entre dans sa nouvelle maison avec son mari. La femme représente la Lakshmi de la maison. Elle veille qu'il ne manque de rien à la maison. Le rôle de la femme est d'être l'intendante de la maison. La femme gère l'argent et l'homme ramène l'argent. Elle sera le pilier puisqu'elle sera l'épouse, la mère, l'intendante du foyer.

La cérémonie du lit nuptial : On bénit le lit pour la première union, un enfant pourrait naître donc il faut bénir les lieux.

Les jeux de Shiva et Parvathi : On prend un bol, on met du lait et de l'eau et on y ajoute un bijou en or. Ils doivent trouver le bijou avec leurs doigts, ils font un pari pour le trouver et l'un doit trouver avant l'autre. Ce sont des jeux qui permettent de rapprocher les mariés avant leur première nuit ensemble puisqu'ils ne sont pas censés se connaître assez pour être aussi tactiles. A savoir, il y a un jour et une heure précis pour faire la première union sexuelle après le mariage.

La cérémonie du jour-j dure en général aux alentours de trois heures. Il faut être à jeun depuis la veille du mariage et il faut être en carême onze jours à l'avance, depuis la cérémonie du poteau.

**Mariage de Jasmine et Jean Yves Oulama, 1989.**

Jasmine est le premier enfant de Lise et Maximilien BOQUI-QUENI. Elle est donc ma tante, la sœur de ma mère. Son mari m'a raconté son mariage, il y a 3 ans. Je décide de le raconter dans mon mémoire. Je lui lirai le passage pour qu'il puisse compléter et me dire s'il est d'accord avec tous les éléments de ma retranscription.

La rencontre : Il surveille le petit frère de Jasmine, donc ils se voient souvent. Il est venu à la boutique de Lise, c'est Jasmine qui l'a servi et en donnant l'argent, il a touché la main de Jasmine.

Après cela, il est parti en France pour l'armée. Pendant cette période, il lui envoyait des lettres et la mère de Jasmine, qui s'était liée d'amitié avec lui et le considérait beaucoup, lui envoyait des colis. Il faut savoir que Jean-Yves a grandi sans ses parents, qui sont décédés quand il était encore un petit enfant, il aidait souvent la mère de Jasmine pour les travaux de maison et c'est comme cela qu'il était devenu l'ami de la famille. C'est lorsqu'il est en Métropole qu'il achète une bague pour ma tante. A son retour de Métropole, ils se voyaient en cachette au début, puis il a eu l'autorisation de venir la voir au domicile familial. Il a commencé à travailler avec mon grand-père, le mariage était prévu dans six mois, après l'officialisation de leur couple. Jean-Yves, de son côté, était seul pour l'organisation du mariage, donc il économisait son salaire qu'il percevait avec mon grand-père.

Le mariage a coûté environ 20 000 francs. Ils ne connaissaient pas trop les rituels alors c'est un Swami indien qui a officialisé leur union au temple de la ville de Saint-Louis, le temple Chanmouga Naada, par le Swami de l'époque. Ce qui a créé l'émotion pour Jasmine, c'était lorsqu'on lui a mis le Thâli puisque c'est à ce moment qu'elle a compris qu'elle allait quitter le foyer familial. Mais aussi, le rituel du « Pada Puja » qui consiste à laver le pied des parents pour prendre la bénédiction. De plus, c'était le premier mariage religieux de la famille et du temple de Saint-Louis. Il y avait environ 300 invités.

Comme Jean-Yves n'avait plus de parents, c'est sa tante et son mari qui ont représenté ses parents. Que leur mariage soit le premier de la famille célébré au temple, comme le premier mariage à l'Indienne, le premier *kalyanam* du temple *Chanemouga Naada* est particulièrement représentatif de l'intensification du mouvement de réindianisation et plus spécifiquement de tamoulisation des pratiques culturelles de la Réunion entamé dans les années 1950, par l'arrivée des Pondichériens venus de leur comptoir, suite à sa rétrocession à l'Inde par les Français.

Après les rituels, ils ont consommé le mariage dans un hôtel de la Réunion. Le week-end d'après, il y a eu une salle verte en leur honneur. Mon grand-père a sacrifié des cabris et des coqs pour le repas.

Ce qui a rendu la réussite du nouveau foyer difficile selon Jean-Yves, c'est qu'il n'avait pas d'exemple de foyer familial. Il me dit que ce qui fait que la relation dure, c'est le fait d'accepter les humeurs de l'autre. On comprend ici que Jean-Yves a dû accepter les coups de colère de son épouse.

Jean-Yves se sent reconnaissant d'avoir eu ce mariage puisqu'avant, il était seul, mais après, il a pu créer sa propre famille pour toujours. Ils ont aujourd'hui trois enfants. Leur premier garçon est marié et a deux filles, son deuxième fils est marié et a deux filles également et leur fille est également mariée et a un fils.

Analyse : Le contexte social d'une personne ne compte guère lorsque l'homme est connu de la famille. Il a l'air d'être quelqu'un de bien donc on lui fait confiance. Il y a déjà un lien entre la famille et l'homme, donc il est immédiatement bien accepté. Sa femme est une Sumangali puisqu'elle a eu un mariage, qui puisse être religieux, elle a eu des enfants, des petits-enfants et connaît l'épanouissement auprès de son mari. Elle représente la Lakshmi de la maison puisqu'elle est une femme au foyer et fait voir la lumière à son mari qui n'a pas connu une vie facile avant elle, elle lui a offert une famille qui est un cadeau inestimable pour lui.

Bhagavan a eu un parcours scolaire remarquable, il a poursuivi jusqu'en Master, puis il s'est arrêté puisqu'il ne voulait pas partir en Métropole pour continuer ses études. Aujourd'hui il a un poste de cadre à la Mairie de la Rivière et est très épanoui dans sa vie de famille. Il a décidé d'agrandir la maison familiale pour pouvoir être près de ses parents mais aussi pour habiter sur le terrain familial. Ils habitent à Saint-Louis dans l'ancienne maison de mes grands-parents. Jean-Yves a tout rénové puisqu'il travaille dans le domaine de la construction en bâtiment. Sa femme Jasmine travaillait avant, elle enchaînait les petits boulots comme nounou ou aide à la personne. Elle s'est toujours intéressée au domaine de la santé et du social mais étant plus jeune, elle a eu un accident qui l'a auparavant paralysée, donc elle n'a plus voulu continuer. Elle est épanouie à la fois dans son foyer mais aussi dans sa vie de femme. Son mari n'a aucune difficulté à subvenir à leurs besoins seul. Krishna a aussi continué dans les études mais finalement il a compris que ce n'était pas ce qui l'intéressait. Il travaille dans le domaine du social et subvient également aux besoins de sa famille, sa femme travaille dans le commerce et ils habitent également dans la maison familiale, leur père a agrandi la maison de sorte que toute la famille puisse être accueillie. Alhadini s'est mariée deux ans après l'obtention de son Baccalauréat et vit chez son mari.



Mariage de Jasmine et Jean-Yves, 1989 au temple Siva Chanmouga Naada de Saint-Louis. Le premier mariage du grand temple de la ville.

Le divorce est de plus en plus fréquent donc il était important pour moi de l'aborder ici, puisqu'il n'y a pas de divorce s'il n'y a pas de mariage.

A la Réunion, les femmes ont le droit de divorcer. Pour plusieurs raisons, notamment les tromperies, les violences conjugales, la mésentente... Par ailleurs, à moins que ce ne soit pas aussi grave, la communauté indo-réunionnaise hindoue a tendance à faire de son mieux pour que leur mariage perdure. Il est plus honorable de faire un seul mariage, avec un seul homme avec qui on finira notre vie plutôt que de divorcer et de refaire sa vie par la suite. Dans mon entourage, il arrive que j'apprenne que certaines femmes ne sont pas capables de quitter leur mari qui leur font du mal puisqu'elles ne veulent pas refaire leur vie ou qu'elles ne veulent pas gâcher leur mariage, ou bien, qu'elles restent pour les enfants, ce qui est courant mais pas seulement chez les indo-réunionnais. Lorsqu'un couple est marié devant les divinités, alors pour divorcer, la femme doit rendre son *thâli*<sup>34</sup>.

---

<sup>34</sup>alliance hindoue composé d'un pendentif en or porté au cou dans un fil jaune safrané.

A savoir qu'une femme divorcée ne participe à aucun rituel de temple, elle n'est autorisée qu'à prier puisqu'elle n'a pas de mari. Sa vie n'est pas considérée comme représentative de ce que l'on attend d'une femme dans l'hindouisme.

Certains couples ne sont mariés qu'à la mairie, alors ils peuvent divorcer et ainsi se remarier religieusement chacun de leur côté.

A la Réunion, le remariage est en général conseillé dans tous les cas, même dans le cas où on a été marié religieusement une première fois puis divorcé. Ce conseil, c'est Swami Bhima qui me le confie : "Chaque union doit être connue et reconnue par les divinités, sinon c'est un péché, puisque la relation est comme "pas déclarée" aux divinités." Il m'explique que si nous vivons avec un homme sans mariage, l'idéal serait de se marier puisque seulement les êtres liés devant les divinités peuvent se retrouver dans l'au-delà. Selon lui, les relations hors-mariage sont des relations de péché, le but de se mettre en relation est de se marier et l'assumer devant les divinités, pour qu'ensuite, les enfants puissent avoir des parents liés. Nous comprenons par ce témoignage, que l'hindouisme réunionnais conseille le remariage, comparé à la religion chrétienne où le divorce n'est pas reconnu et que le remariage coûte à la femme une image salie d'elle-même et jugée. Dans la théologie chrétienne, les humains ne peuvent pas détruire une union bénie par Dieu. Le divorce n'étant pas possible devant Dieu, un remariage place le conjoint concerné en situation d'adultère. C'est aussi la raison pour laquelle un remariage à l'église n'est possible qu'après la mort du premier conjoint.

Le veuvage est également une étape qui découle du *Kalyanam*. Lorsqu'une femme devient veuve, elle est déçue de toutes ses responsabilités au temple. Elle ne peut plus faire de rites, elle devient une simple fidèle du temple, elle est simplement autorisée à prier. Elle perd son statut de *Sumangali* puisque son mari ne fait plus partie de ce monde et que dans l'hindouisme c'est la femme qui est responsable de la longévité de son mari. Nous nous rendons compte que c'est l'union à un mari qui permet d'avoir des responsabilités au sein d'un temple.

## V/ ENQUÊTES DE TERRAIN

---

### Le Tableau des interrogés

Date	Nom	Âge	Type d'entretien
26 mai 2023	Swami Bhima	47 ans	Semi-directif
26 mai 2023	Nandhini PICAUD épouse BOQUI-QUENI	38 ans	Semi-directif
Juillet 2023	Swami Balarama	52 ans	Semi-directif
15 octobre 2023	Sylvaine BOQUI-QUENI	57 ans	Semi-directif
22 octobre 2023	Anise BOQUI-QUENI	74 ans	Semi-directif
21 janvier 2024	Maximilien BOQUI-QUENI	78 ans	Semi-directif
14 mars 2024	Madame I (Anonyme)	41 ans	Semi-directif
21 mars 2024	Madame L (Anonyme)	45 ans	Semi-directif
23 mars 2024	Océane MOUTOUSSAMY (Ragini)	22 ans	Semi-directif
27 mars 2024	Priya (Anonyme)	22 ans	Semi-directif
11 mai 2024	Mohini (Anonyme)	50 ans	Semi-directif

L'entretien de L.D est un entretien réalisé par Madame Callandre le 7 mars 2022 dans lequel elle a inséré des extraits d'un texte rédigé par l'interrogée six mois après son mariage.

## 1. Swami Bhima

Entretien de Swami Bhima Sundharamurthy Gurukkal (Bhima BOQUI-QUENI).

Bhima est le fils de Maximilien BOQUI-QUENI et de Lise LATCHIMY BOQUI-QUENI, c'est le cinquième enfant d'une fratrie de neuf enfants. Il en est le deuxième fils.

Bhima est marié et a quatre enfants. Une fille, V.H qu'il a eu d'une précédente union, mais n'a pas participé à l'éducation de sa fille. Puis il aura trois fils avec sa femme actuelle, son épouse. Le fils aîné s'appelle Kashyapa, le cadet Damodaran et le benjamin Velaven. Sa femme se prénomme Nandhini.

L'entretien est un entretien majoritairement non directif mais parfois semi-directif quand les paroles se tarissent, cela se passe à son domicile et nous nous posons dans un lieu calme et éloigné de ses enfants et de sa femme.

Quelques jours avant l'interview, je lui demande s'il veut bien participer à mon mémoire de Master, je lui explique que c'est un entretien non directif et qu'il devra me parler des choix du conjoint dans l'Hindouisme à la Réunion, des différentes cérémonies et rites qui existent pour un passage de jeune fille à femme et il pourra également aborder d'autres sujets qui lui sembleront pertinents.

### Retranscription

P : *Mi lès aou pran la parol sur le shwa du konjwin, petèt pa-rapor a out shwa a ou.*

(Je te laisse prendre la parole sur le choix du conjoint, peut être en commençant par ton propre choix.)

B : *Mwin ma toujours voulu marié. Mi voulé kelkun ki suiv la relijion, ma toujours voulu une bel desandans é kré mon prop fami. Le plu gro po mwin sété la relijion é an deziem sété le fisik paske mi ve in joli madam é joli zanfani. (rire).*

(J'ai toujours voulu me marier. Je voulais quelqu'un qui pratique l'hindouisme, avoir une belle descendance et créer ma propre famille. Le plus important c'est la religion en ensuite c'est le physique car je veux une belle femme et de beaux enfants.)

P : *Mi kompran mie. (rire).*

Je comprends mieux.

B : *Wi apré ma kos avek Nandhini, ma galer in pe po gayn ali mé apré de zan nou la desid fé in naffer série. Donk ma la konstrui mon kas, po mwin sété le minimom de konstrui in méson po mon fami avan mi marié. Apré nou la fiancé en 2005 é nou la marié in an apré an 2006. A se moman la mi té imajine amwin déjà swami.*

(J'ai commencé à parler avec Nandhini. J'ai eu quelques difficultés à obtenir son consentement, puis après deux années, nous nous sommes engagés sérieusement. J'ai construit notre maison car pour moi c'était le minimum avant le mariage. Puis en 2005, nous nous sommes fiancés, pour se marier un an après. A ce moment, j'avais déjà l'ambition de devenir *Swami*.)

P : *Dakor é du kou out statu sé kwé jordui ?*  
(Et aujourd'hui quel est ton statut religieux ?)

B : *Jordui mi lé Swami Gurukkal<sup>35</sup>, sé la vwa de Shiva. Mi lé shivaïte paske sé la vwa ke na pa de kast presi é lé pa défini.*  
(Aujourd'hui je suis Swami Gurukal, c'est la voie de Shiva. Je suis shivaïte parce que c'est la voie sans caste précise, ce n'est pas défini.)

P : *Ok. Aster eske ou pe parl amwin in pe de lédikasion, si ou navé une fi a eleve ou mem pa-rapor band Kashyapa<sup>36</sup> tou sa.*  
(Peux-tu me parler de l'éducation, si tu avais une fille ou même par rapport à l'éducation que tu donnes à tes garçons ?)

B : *Mwin si mi té dwa elev mon fi, li noré la mem édikasion ke le garson mé avek kelke privasion. Mi met an plas in regleman sé pou toute bana. La kan mi cos sé si mi navé in fi po eleve jordui : déjà el dwa marié etant vierj sa sé tré inportan, primordial. Apre si plu tar avek le étud li abit lwin, i fo pa coup la komunikasion po ke lédikasion lé toujours presan e surtou pou pa ke li priv ali de liyn familio. Tou sa sé tradision.*  
(Si je devais élever une fille, elle aurait eu la même éducation que les garçons, mais avec quelques privations supplémentaires. Je mets en place un règlement à suivre pour tous. Je parle de si j'avais une fille à élever aujourd'hui, elle doit se marier vierge, c'est très important. Ensuite si elle vient à faire des études plus tard et habiter loin, elle ne devra pas couper la communication pour que l'éducation soit toujours présente, et surtout ne pas se priver des liens familiaux. Ce sont des traditions.)

P : *Ok mi conpran donk ke lé vréman inportan po ou se koté-la, donk i fo ke la fi i marié dan tou le ka ?*  
(Ok, je comprends que c'est vraiment important pour toi, du coup il faut que la fille se marie dans tous les cas ?)

B : *I fo ke shak fi i fé confians an son destin, le destin lé la po konfirm se ke lastroloji i di.*

---

<sup>35</sup> *Gurukkal*, குருக்கள் (*kurukkal*), signifie littéralement : maître de la pierre. Le *guru* est le maître enseignant et *kal* ou *kalou* est la pierre. C'est le nom donné aux prêtres shivaïtes, opposé à *Patatshari*, prêtre vaishnavite. Parmi les « prêt » (prêtre hindou), les *Gurukkal* sont spécialistes des rituels du temple. Ils sont reconnaissables au *vibouti patèy*, trois traits horizontaux tracés à la cendre de bouse de vache sur le front symbolisant la trinité hindoue et un point rouge pour le troisième œil de Shiva. Page 122 (Florence Callandre 1998)

<sup>36</sup> *Kashyapa* : Prénom de son fils aîné.

*I exist trwa « malédicsion » entre gime, pou le mariaj non abouti. Néna « Mangal Dosham », « Kalatra Dosham » e « Sumangali Dosham » kan i retrouve sa dan out astroloji ou na le mariaj difisil.*

(Il faut que chaque fille fasse confiance en son destin, le destin permet de confirmer ce que l'astrologie dit. Il y a le « Mangal Dosham »<sup>37</sup>, « Kalatra Dosham »<sup>38</sup> et « Sumangali Dosham »<sup>39</sup> qui sont des malédictions de mariages non aboutis, on les retrouve dans l'astrologie d'une fille qui a du mal à se marier.)

P : *Dan se ka là sé koi i fo fé selon ou ?*

(Alors que faut-il faire dans ce cas selon toi ?)

B : *I fo trouv in bon Swami pou fé in Shanti*<sup>40</sup>, *sé a dir in seremoni po après ou efas in karma e ou pouwa alor akséde o mariaj.*

(Il faut trouver un bon Swami pour faire un Shanti, c'est à dire une cérémonie pour apaiser ou effacer un karma et alors la jeune fille pourra accéder au mariage.)

P : *Ok e selon ou toujours, kel rit i permet à une fi de devenir fanm ?*

(Selon toi, quel rite permet à une fille de devenir une femme ?)

B : *Po mwin sé le Ruthumangala Puja*<sup>41</sup>. *La fi deviyn jen fi, el pe anfanter donk i fo la prepare o mariaj et pour sa fo la formé à devenir une bon fanm. L'édukasion i jou bocou dan se pasaj.* (Pour moi, c'est le Ruthumangala Puja. La fille devient une jeune fille, elle peut enfanter donc il faut qu'elle se prépare au mariage donc on la forme à devenir une bonne femme. L'éducation y est pour beaucoup dans ce passage.)

P : Ok d'accord. Mais du coup pour les garçons comment ça se passe ?

B : *Déjà lé garson lé jan an jénéral lé mwin strict avek zot paske zot na riyn à perd, alor ke lé fi i perd à jamé (la virginité par exemple). Pour lé garson en jénéral nou la per de la délinkans donk sé po sa nou don kan mèm une bonn édukasion.*

En général, nous sommes moins stricts avec les garçons car ils n'ont rien à perdre alors que les filles perdent quelque chose pour toujours. Pour les garçons en général on a peur de la délinquance donc on donne quand même une bonne éducation.)

P : *Sé sur ke lédukasion na son inportans. Ou ve parl in pe dé fanm pa-rapor à la relijion petèt ?*

---

<sup>37</sup> *Mangal Dosham* Selon le *Panchangam*, une personne ayant le *Mangal Dosham* est née sous l'influence de Mars et pourrait provoquer la mort précipitée de son conjoint.

<sup>38</sup> *Kalatra Dosham* est un placement planétaire négatif qui rend les relations défavorables.

<sup>39</sup> *Sumangali Dosham* signifie qu'une jeune fille n'a pas effectué des rites favorisant le mariage lors de ses vies précédentes. Alors, elle se marie, et met en péril la vie des hommes de la maison jusqu'à ce qu'elle fasse un rite (Puja) facilitant son mariage.

<sup>40</sup> *Shanti* : cérémonie de purification qui permet d'apaiser ou d'effacer un *karma* (conséquences éthiques des actions de chacun qui détermine le statut, l'être d'accueil, au cours de la transmigration de l'âme, de la métempsychose.)

<sup>41</sup> *Ruthumangala Puja* : cérémonie de puberté, rite de passage de fille à jeune fille.

(C'est sûr que l'éducation est importante. Veux-tu parler de la place ou du rôle des femmes par rapport à la religion ?)

B : *La fanm sé le pwin esensiel de la relijion. San fanm on a pa de lanp alumé, donk de lumièr. Dan le « Shastram<sup>42</sup> », le mariaj n'a riyn avwar avek lamour mé il a pluto à vwar avek le « Dachapurutam<sup>43</sup> ». Le mariaj lé possib ke si les pwin de konpatibilité lé possib. Aprè néna des sérémoni lé fé pour shanjé lé pwin de konpatibilité ou pou favoriz le mariaj damour.*

(La femme est un point essentiel de la religion. Sans femme, on a pas de lampe allumé, donc pas de lumière. Dans le *Shastram*, le mariage n'a rien avoir avec l'amour mais il a plutôt à voir avec le *Dachapurutam*.

Le mariage est possible que si les points de compatibilité sont possibles. Ensuite il y a des cérémonies faites pour changer ses points ou pour faciliter le mariage d'amour.)

P : *Donk an gro, lé oblijé marié sinon i pass pa dan la relijion ?*

(Donc, le mariage est obligatoire sinon ça pose problème à la vie religieuse d'une femme ?)

B : *Néna bocou tip de mariaj diféran ke i pass pa par le rituel mé i considèr avek lévolusion coméla, mi site pa tout mé fé in sérémoni anménajeman avek la person ou le avek lé considéré com ofisialisé, néna kan i gayn in anfan osi le sérémoni i pe ofisialis le relasion par exanp et setera et setera.*

(Il y a 16 types de mariages différents qui ne passent pas par le rituel mais que l'on considère comme tels, avec l'évolution, je ne les cite pas tous mais il y a l'emménagement, quand on a un enfant, on fait des cérémonies qui en même temps, vont officialiser la relation.)

P : *A wi mé mi supos ke sé pa set zot i préfèr kom ofisialisation. Mersi an tou ka po tou sé info l'antretiyin té super interesan va permet amwin de konpran mie sertén chose osi.*

(Ah d'accord mais si j'ai bien compris, ce n'est pas la meilleure manière d'officialiser. En tout cas je te remercie pour cet entretien très enrichissant qui m'a permis de mieux comprendre certaines choses.)

B : *Wi anfèt fo ou di aou ke nou gard la bas de l'Ind é nou fé dé adaptasion pou la Rénion. Mersi té intéresan po mwin osi.*

(Oui, finalement on garde la base de l'Inde et on adapte à la Réunion. Merci, c'était aussi intéressant pour moi.)

## Analyse

Avoir un entretien avec cet oncle était important pour moi puisqu'il n'a élevé que des garçons, mais comme pour tous les autres frères de ma mère, je vois en lui une figure paternelle, alors je voulais avoir son point de vue par rapport à mon sujet. De plus, c'est un homme versé dans la

---

<sup>42</sup> Règles de vie religieuse regroupées dans un manuel sacré.

<sup>43</sup> Points ou traits de compatibilité calculés par le *panchangam*, ou *pandjagon*.

religion familiale donc pour bien comprendre le côté traditionnel de mon sujet, je devais m'entretenir avec lui.

Lors de cet entretien, j'ai compris que la femme doit être mariée, ce n'est pas la seule manière d'être reconnue en tant que femme, mais c'est la plus valorisante et la plus mise en avant par les familles traditionnelles. Il met surtout l'accent sur le fait de se marier en étant vierge. La jeune fille a dû savoir se préserver des expériences pré-nuptiales.

Il me semble que dans les familles hindoues, c'est une manière de conserver l'honneur de la famille et sa dignité. Les critères de choix de l'épouse chez cet informateur sont clairement culturels dans un premier temps. Elle doit être hindoue, « dans la religion », ce qui précise qu'elle doit prioritairement partager les croyances comme les pratiques. L'endogamie de localité apparaît ici comme un facteur supplémentaire. Une « cour » de deux ans n'a pu se faire que dans l'entourage de la famille... L'éducation a énormément d'importance, je pense que c'est pour cela que l'homme choisit une femme de valeur et qu'il est sûr qu'elle assurera sa lignée. En effet, l'éducation est donnée par la femme en principe. Pour les filles, il faudra qu'elle sache tenir un foyer mais surtout profiter de la période de son adolescence pour apprendre à devenir une femme en prenant exemple sur sa mère. Pour les garçons, on se focalise surtout sur son comportement et les mauvaises influences externes, on le préserve de la délinquance, on lui inculque des valeurs comme la prise en charge financière, la charge de la construction d'une maison pour mettre sa famille à l'abri...

Les cérémonies sont importantes aussi, elles peuvent permettre de changer une trajectoire de vie en la favorisant. Mais pour cela, il faut avoir connaissance de son profil astrologique, son « thème astral » et se rapprocher d'un *Swami*.

Partant de ces faits, mon hypothèse semble pour l'instant viable car mon interviewé a mis l'importance sur la religion lors du choix de conjoint, donc on recherche une personne de la même culture et aussi le fait d'avoir une belle descendance donc d'avoir des enfants, de plus, il précise même avoir choisi une belle femme pour justement avoir en plus d'une belle femme, de beaux enfants. La beauté est un critère aussi important que polysémique. Quand Swamîdji évoque son but d'avoir une belle descendance, il parle d'abord en quantité. L'étendue familiale, le nombre d'enfants paraît important, puis vient l'esthétique.

Bhima ne conçoit pas qu'une fille ne puisse pas ne pas vouloir se marier. Pour lui comme sûrement d'autres, le choix de rester célibataire n'est pas une option mais seulement un des effets de malédictions qui dressent des obstacles. Les malédictions de mariage incluent la difficulté à se marier, se marier tardivement, se marier avec un fort risque de séparation ou ne pas se marier du tout.

Les points de compatibilité, le *Dachapurutham*, sont importants dans l'astrologie. La mort est le point de compatibilité le plus regardé. Les autres points sont l'entente, le signe astrologie, l'argent, le sexe... Par ailleurs, la mort dans le *Dachapurutham* signifie que l'année après le mariage, il y aura un décès de l'un des époux ou d'un proche de leur famille. Dans ce cas, le mariage ne peut pas se faire sans apaiser la mort en faisant des *Puja*.

L'enquêtrice retrouve chez l'interviewé, certaines étapes mises en avant dans l'ouvrage *Les rites de passage* d'Arnold Van Gennep, éditions Picard, 1909, lorsqu'il exprime par exemple, qu'il y a un rituel à effectuer pour chaque changement de statut dans la vie d'une personne.

Pour Swami Bhima, le mariage est un passage obligatoire dans la vie de chaque femme pour pouvoir être entièrement accomplie. Dans le chapitre 7 de l'ouvrage *supra*, l'importance du mariage dans certaines communautés est soulignée. Dans le cas de Swami Bhima, la période de marge, les fiançailles, a duré un an. Selon Van Genep, cette période est la transition entre l'ancienne vie et la nouvelle vie. La nouvelle vie débutera dans un nouveau foyer, que l'interviewé a trouvé important de construire de lui-même pour accueillir comme il se doit, sa dulcinée. L'auteur explique que le fait d'entrer dans une nouvelle maison après le mariage représente une action d'unification, c'est un rite d'union. Aussi, il explique que le temps d'attente entre les fiançailles et le mariage représente le temps que la dot soit totalement versée. Dans le cas de Swami Bhima, il représente le temps de construire la grande maison qui accueillera sa femme et sa future famille.

La façon de penser de Swami Bhima concernant le mariage ressemble à celle de David Annoussamy, dans son livre *La culture tamoule*, éditions Kailash, 2016. En effet, dans cet ouvrage, l'auteur explique que dans les familles à la culture tamoule, le mariage est un passage évident. Il faut prendre en compte que les traditions du Tamil Nâdu impactent beaucoup la vie de Swami Bhima et ses convictions puisqu'il a effectué ses études pour devenir Swami, dans cet État de l'Inde et il a grandi et été éduqué avec la culture tamoule dans une famille traditionnelle influencée par la tamoulisation. Aussi, l'auteur explique que pour ces familles à culture tamoule, le choix du partenaire se fait sur la base de bonnes conditions physiques pour pouvoir donner naissance par la suite à une descendance. C'est un élément qui a été important dans le choix de Swami Bhima, et qu'il a pu expérimenter par la suite par l'arrivée de ses trois fils.

Swami Bhima dispose d'une vision plus conservatrice de la femme en donnant une importance particulière à la virginité de la jeune fille lorsqu'elle se mariera, et aussi en faisant du mariage un passage obligatoire dans la vie d'une femme. Selon les actes du Colloque Thiruvalluvar, « *Thirukkural, Ethique et Représentations : la Vertu, la Fortune et l'Amour* », éditions SURYA, 2019, dans la partie Vertu, la femme hindoue est en général d'abord sous l'autorité de ses parents, puis cette autorité est transmise à son mari. C'est ce que laisse penser l'interviewé en voulant imposer la virginité et en mettant un point d'honneur sur le mariage, la femme n'a pas le choix puisqu'on ne lui demande pas ses préférences.

Les principes, appelés « *purusarthas* », mises en avant par l'interviewé, sont ceux du devoir et de la vertu, qui représentent les valeurs morales « *Dharma* ».

#### **44. Éviter les défauts**

« Celui qui craint le déshonneur considère même une faute aussi petite qu'un grain de millet comme aussi grande qu'un palmier. ...433 »

⇒ Par honneur, nous essayons de faire le moins de fautes possibles pour être irréprochable. Même une petite faute peut entacher l'honneur d'une personne. L'honneur d'une fille est important car elle doit se préserver et être irréprochable au niveau de sa vie en particulier au niveau de sa vie maritale.

Cette stance de "TIROUKKOURAL : Traduction du tamoul au français du Livre de la Fortune et du Livre de l'Amour de Kalaimamani Kalladan Djanaguiramane (relue par Mcf Florence

Callandre)”, représente au mieux la pensée de Swami Bhima puisqu’il met en avant l’honneur de la jeune fille qui doit être préservée par la virginité dans un premier temps, puis par l’accomplissement d’un mariage en suivant tout les rites.

### **98. La grandeur**

« Celui qui se préserve comme une femme qui se tient ferme au cœur (comme une chaste dame), peut gagner l’honneur. ...974 »

⇒ La femme qui se prive de vie sexuelle jusqu’à son mariage est une femme d’honneur car elle résiste à un « vice » et restera loyale à son mari qui sera le seul à connaître cette face de sa femme.

Cette seconde stance est également représentative de l’importance de la chasteté de la femme qui rendra honneur à la famille et rendra plus favorable sa future vie maritale dans les cultures tamoules, au sein des familles traditionnelles attachées au *Dharma*.

Selon *Les lois de Manou*, Manava-Dharma-Sasta, traduites par Auguste Loiseleur-Deslongchamps, édition Arbre d’Or, juin 2007, l’homme a le droit et se doit d’être très exigeant dans la manière de choisir son épouse puisqu’elle devra lui donner ses enfants mais aussi donner l’éducation à ses derniers. C’est ce qu’attend Swami Bhima de sa femme dans un premier temps, bien que son mariage a été un mariage d’amour, il a voulu des enfants directement après le mariage. De plus, il suit parfaitement les règles de ce livre puisque, comme je l’ai dit précédemment, il a eu trois fils qui lui permettront de faire perdurer son nom et son héritage dans le temps.

Swami Bhima ayant étudié dans un *Padasalai*<sup>44</sup> du Tamil Naadu. Il est par sa nouvelle fonction ici à La Réunion, un vecteur de tamoulisation ; Il a une influence sur les pratiques mais aussi sur la pensée de ses fidèles qui prend source dans l’Inde dravidiennne et plus précisément tamoule, ce qui oriente ses réponses, en plus de l’éducation stricte de la famille traditionnelle dont il est issu qui joue également un rôle dans sa manière de pensée concernant la virginité, le mariage et l’éducation des filles. En effet, pour Swami Bhima, le mariage est un passage obligatoire, bien qu’il doive respecter certaines règles traditionnelles comme la virginité. Pour lui, il y a forcément une manière de faire en sorte qu’une jeune fille se marie. Dans le cas contraire, il existe des cérémonies pour rendre le mariage possible.

---

<sup>44</sup>Ecole religieuse hindoue



Swami Bhima lors de la préparation de la cérémonie de Cavadee en janvier 2024 à la Rivière de l'Étang, Saint-Louis, pour le temple *Sri Lalitha Tripurasunderi Kaliamen*. Le cavadee, comme le culte de Muruga à La Réunion, datent de la construction des temples dédiés à Siva Soupramanien, dans les villes vers le milieu du XXème siècle. Une pratique provenant du Tamil Nâdu.

## 2. Nandhini

Entretien de Nandhini Shri Vidhya BOQUI-QUENI.

Elle est la fille de Gladys Apaya et de Pascal Picaud. Elle est l'épouse de Swami Bhima BOQUI-QUENI, avec qui elle a trois fils : Kashyapa, Damodaran et Velaven.

L'entretien est non directif mais quelques fois passe en mode semi-directif lorsque l'interviewée ne sait plus quoi dire. L'échange se déroule au domicile familial, nous nous mettons dans une pièce éloignée de son mari et de ses enfants.

C'est en interviewant Bhima que j'ai eu l'idée d'interviewer sa femme également pour avoir une autre version de la même union mais aussi d'avoir son point de vue en tant que femme sur les sujets tels que le choix du conjoint, la place de la femme dans l'Hindouisme, les rites de passage etc. Elle a accepté d'avoir un entretien avec moi et cela s'est fait le même jour que celui de son mari. Elle s'exprime en français, contrairement à son mari qui s'exprime exclusivement en créole. Je commence donc naturellement en créole, puis je m'adapte à mon interlocuteur donc je poursuis l'entretien en français.

### a) Retranscription

P : *Mi lès aou pran la parol sur le shwa du konjwin, petèt pa-rapor a out shwa a ou.*

(Je te laisse prendre la parole sur le choix du conjoint, peut être en commençant par ton propre choix.)

N : J'avais quelques critères. Je voulais quelqu'un qui ne boive pas, qui ne fume pas, qui soit traditionnel mais qui ait ses propres idées et convictions. Je voulais quelqu'un qui voit loin et surtout, quelqu'un qui ne m'empêche pas de pratiquer ma religion, l'Hindouisme.

P : Est ce que tu as fait des compromis ?

N : C'est surtout au niveau de l'habillement on va dire. J'aimais m'habiller court et finalement, j'ai vu que Bhima était d'une famille très traditionnelle, plus que la mienne, et j'ai dû m'adapter au niveau de mon habillement. Maintenant, je mets uniquement des vêtements couverts et traditionnels.

P : D'accord et à ce moment, comment tu envisageais ta vie ?

N : Je voulais finir mes études et je ne voulais surtout pas me marier maintenant. Mais j'avais une pression de ma mère qui voulait absolument que je me marie. J'étais acceptée à Cambridge pour mes études mais mes parents m'ont dit que nous n'avions pas les moyens financiers. C'est à ce moment que la relation commence à se développer avec Bhima. Lui, il voulait le mariage directement. Finalement, je lui donne une chance puisque toutes les portes se sont fermées pour moi au niveau de mes études, je voulais aller à Cambridge. J'ai accepté le mariage mais j'ai posé une condition, celle de continuer mes études, ici, à la Réunion. J'ai fait l'IUT de la Réunion

et je me suis fiancée à la même période. Après ça, j'ai fait un BTS. Je me suis mariée pendant mon BTS, je me suis mariée pour aussi échapper à la pression familiale, j'étais privée de ma liberté. Il a construit la maison, et j'étais en fin d'études. Mais bon... Après le mariage, ton tonton voulait des enfants directement et rapidement, alors j'ai eu Kashyapa rapidement. C'est à ce moment que j'ai commencé à avoir mes problèmes de santé qui sont plutôt conséquents, donc c'était compliqué pour finir mes études aussi à cause de ça. J'avais aussi du mal à me dire que mon enfant est chez moi sans moi et que moi je dois encore aller à l'école, le rôle de maman était important pour moi. Les années qui suivent j'ai eu mes deux autres garçons.

P : C'est sûr que vu de ce point de vue, ça avait l'air compliqué comme situation. Est ce qu'on peut parler d'éducation par rapport du coup à Kashyapa, Damodaran et Velaven ?

N : Oui, moi je n'ai pas de filles mais je pense que je l'aurai vraiment beaucoup protégée. J'ai très peur des problèmes sexuels. Moi j'ai subi des attouchements plus jeune et je ne veux surtout pas que ça se reproduise sur mes enfants. Ensuite, je pense qu'une fille peut sortir mais dans mon cas elle serait sortie avec ses frères et pas non plus trop souvent par rapport à notre cadre de vie.

P : Si tu n'as pas d'autres choses à rajouter, on peut passer sur le passage de jeune fille à femme selon toi, comment ça se passe ? Et pour toi comment ça s'est passé ?

N : Pour moi, on devient une femme quand on a eu un enfant. Moi je me suis sentie femme lorsque j'ai eu mon premier enfant. Pendant mon mariage, j'ai eu beaucoup d'entraides donc je n'avais pas vraiment de responsabilités encore, je me suis toujours occupée des tâches ménagères chez mes parents donc quand j'ai eu ma maison avec Bhima, j'ai juste continué naturellement, pareil pour la cuisine et les trucs à faire en tant que femme comme le repassage. On m'a appris comme ça alors j'ai naturellement continué.

P : Ah oui c'est vrai, en vivant la situation je te comprends.

N : Oui surtout que moi, j'étais d'accord pour le mariage mais je voulais surtout continuer mes études. Mais j'ai accepté que mon mari voulait un enfant directement, je retiens juste que ce que je voulais moi, n'a pas été respecté. En tant que « fille », je n'ai pas pu faire mes études comme je le voulais. En tant que « femme », je n'ai pas pu faire mes études comme je le voulais et en tant qu'« épouse » non plus. Finalement, ce que le mari veut, passe toujours avant. Après, la femme elle décide de choses différentes. Par exemple, je prends les décisions matérielles, comme ma nouvelle cuisine. Le mari accepte. Mais pour les grandes décisions, je n'ai pas vraiment le choix.

P : D'accord je comprends ce que tu dis et c'est pour ça que je continue mes études envers et contre tout. Quel est ton lien avec la religion ?

N : De base mes parents ne pratiquent pas la religion à fond, je n'ai pas eu les cérémonies de base comme le *Kanya Puja* etc, j'ai commencé les rites à partir de mon mariage. Par contre, j'ai

eu une éducation très stricte et traditionnelle. Moi j'ai toujours adoré ça, j'allais au temple sans dire à mes parents, c'était important pour moi de prier et j'y trouvais ma paix intérieure dans les lieux de cultes. C'est pour ça qu'aujourd'hui, je n'ai pas eu le choix des décisions qu'a pris Bhima mais je le suis, et le soutiens, parce que je suis en accord avec ce qu'il fait religieusement. On se renseigne, on apprend ensemble et je trouve que c'est une bonne chose et ça solidifie aussi les liens.

P : Merci de te livrer comme ça. Est ce que tu aurais des choses à ajouter ou bien si tu peux conclure cet entretien ?

N : Je dirais que mariée ou non, la femme a une place complexe par rapport aux mentalités. Je voulais aussi ajouter que les Indo-réunionnais dans les familles traditionnelles auront tendance à mieux respecter une femme mariée par rapport à une femme non mariée. C'est une question d'honneur et de fierté.

### Analyse

Cet entretien m'a particulièrement intéressée car Nandhini met le point sur l'importance des études pour elle. Cambridge est une université prestigieuse et elle aurait eu assurément un poste de professeur d'anglais en rentrant à La Réunion, sécurité, salaire et horaires compatibles avec une vie de famille. Elle a dû faire l'impasse d'abord par restrictions et pressions familiales diverses puis par rapport aux décisions de son mari. Celui-ci semble s'y être pris habilement dans le sens où il a d'abord accepté la condition puis trouvé la solution pour que la condition ne puisse pas s'accomplir. Je trouve aussi intéressant qu'elle soutienne et encourage son mari malgré qu'elle n'ait pas la vie qu'elle aurait voulu, comme le fait d'avoir voulu une carrière professionnelle mais elle l'encourage à avoir la vie que lui, il veut.

En fait, ce qui ressort intensément de cet entretien est que Nandhini a su trouver un équilibre. On remarque qu'elle attachait plus d'importance à la religion que sa famille d'origine. La voie choisie par son mari semble lui permettre de s'épanouir à ses côtés, à travers lui et ses pratiques. Elle bénéficie du statut de femme mariée et qui plus est à un swami, c'est à dire à un maître spirituel et officiant reconnu par les Indo-Réunionnais et par l'ensemble des Hindous qu'ils soient indiens, mauriciens, réunionnais ou autres. Au lieu de faire des études individuellement, ce que l'entretien nous apprend est qu'elle se satisfait, au final, d'étudier en même temps que son époux dans le domaine de la religion comme de la langue indienne même si c'est lui qui a les diplômes, le statut et la reconnaissance sociale puisqu'elle a le respect du statut de celle qui lui permet de travailler. On sait que les prêtres hindous ne sont autorisés à officier que lorsqu'ils sont mariés. De plus elle a pu élever leurs trois fils dans de bonnes conditions ce qui au final semble satisfaisant pour les deux époux. Ceci-dit, Nandhini n'est pas dupe et a bien mesuré les limites de sa liberté dans son couple. À noter qu'elle a vu ce mariage au départ comme une libération de sa vie de jeune fille, bridée. Enfin, elle trouvait déjà avant « *la paix intérieure dans les lieux de culte.* » Ce qui explique cet équilibre qui transparait de l'entretien, dû probablement aussi à une forte présence dans les lieux de culte familiaux.

Même si les parents de cette femme ne pratiquaient pas, elle était pratiquante et a eu un mariage religieux, aujourd'hui elle suit son mari dans toutes ses décisions religieuses donc on peut dire que pour son cas, elle me permet de garder mon hypothèse. Surtout qu'elle a dû faire l'impasse sur ses études pour les besoins de paternité de son mari, alors c'est à ce moment qu'elle est devenue épouse et mère, et qu'elle a mis en deuxième position son rôle de femme et ses décisions en tant que femme.

Les confidences de Nandhini, pour le moment valident mon hypothèse parce qu'elle a souligné elle-même que le statut de femme mariée octroie plus de respect que celui accordée aux femmes non-mariées. La maternité de plusieurs garçons augmente sûrement aussi ce respect ainsi que le statut social et religieux de son époux, son impact spirituel sur l'ensemble de la « communauté<sup>45</sup> indo-réunionnaise ».

Dans le *Rapport de recherche : Les femmes et l'hindouisme*, par Catherine St-Germain Lefebvre sous la supervision des professeurs Marie-Andrée Roy et Mathieu Boisvert, 2006, la chercheuse met en avant le fait que d'avoir des garçons plutôt que des filles est mieux vu et plus valorisé. C'est le cas pour Nandhini qui a trois fils. Dans ce même rapport, on décrit la femme hindoue idéale comme celle qui est mariée, sert son mari, s'occupe du foyer et est féconde. Par cette description, on reconnaît l'interviewée et on retrouve également le profil qu'elle dresse d'elle-même.

Selon *Les rites de passage*. Arnold Van Gennep, éditions Picard, 1909, Nandhini associe son passage de jeune fille à femme aux rites de transition, c'est à dire la grossesse ou encore le mariage. Dans ce même ouvrage, au chapitre 5 "Naissance et enfance", on comprend mieux pourquoi Nandhini associe mieux le rôle de femme à celui de mère, puisque les naissances lient la mère et le nouveau-né par les rites de préservation. Au chapitre 7 « Les fiançailles et le mariage », l'auteur met le point sur le changement de domicile dans certaines communautés, c'est la transition matérielle entre la petite fille qui s'occupait de la maison de ses parents et la femme au foyer que Nandhini devient par la suite.

Dans « *Thirukkural, Ethique et Représentations : la Vertu, la Fortune et l'Amour* », éditions SURYA, 2019, La vertu exige que la femme hindoue passe de l'autorité des parents à celle de son mari. On peut traduire cela par le fait que Nandhini n'a pas pu clairement affirmer ses choix concernant sa préférence à vouloir continuer ses études. Concernant la fortune, on nous dit que l'investissement dans l'éducation scolaire est plus courant chez les garçons que chez les filles, les filles doivent privilégier le mariage puisque avec le temps elles perdent de la valeur.

Le TIROUKKOURAL : Traduction du tamoul au français du Livre de la Fortune et du Livre de l'Amour de Kalaimamani Kalladan Djanaguiramane (relue par Mcf Florence Callandre), en parle également dans deux stances :

---

<sup>45</sup> La société réunionnaise n'est pas aussi communautariste que la société mauricienne par exemple parce que le métissage y est une pratique courante mais j'entends par « communauté » l'appartenance à la religion hindoue et la fréquentation des *koylou* et *shapèl* diverses.

« L'homme sans instruction qui souhaite parler dans une réunion, ressemble à une femme n'ayant pas de seins qui désire faire l'amour. ...402 »

« La beauté d'une personne qui n'a pas de connaissance profonde et subtile ressemble à celle d'une poupée d'argile. ...407 »

⇒ L'homme qui n'a pas de connaissances est démuné devant une assemblée. La métaphore choisie est l'image d'une femme qui ne peut pas plaire grâce à ses atouts corporels. Donc, la connaissance est importante pour l'homme, autant que les atouts physiques le sont pour la femme. Par ailleurs, le côté charnel restera fragile si cette dernière n'est pas dotée d'instruction et d'une bonne éducation.

On peut clairement en déduire que l'éducation des filles est importante, bien que la culture générale de l'homme est mieux valorisée et est plus attendue que celle des filles, alors que lorsque l'on parle de beauté physique, on se réfère à la femme plutôt qu'à l'homme.

Dans le livre V de *Les lois de Manou*, Manava-Dharma-Sasta, traduit par Auguste Loiseleur-Deslongchamps, édition Arbre d'Or, juin 2007, la femme doit être fidèle et est sous l'autorité de son mari, c'est en respectant cette règle que Nandhini accepte de faire des enfants à son mari même si elle voulait faire des études longues.

Philosophiquement, si on se réfère au Tantra le culte de la féminité, André van Lysebeth, éditions Flammarion, 1988, il y a une certaine importance dans l'hindouisme à ce que la femme soit fertile. Bhima, le mari de Nandhini accorde de l'importance à la fertilité puisque son souhait après le mariage a été d'avoir directement des enfants.

L'entretien révèle une volonté qui s'apparente à un désir inassouvi d'empowerment puisque Nandhini remarque qu'elle, tout ce qu'elle voulait, c'était de faire des études. Comme le disent notamment certains textes indiens dont celui que je cite en exergue dans mon diaporama « Pendant son enfance, une femme doit dépendre de son père ; pendant sa jeunesse, elle dépend de son mari ; son mari étant mort, de ses fils ; si elle n'a pas de fils, des proches parents de son mari, ou, à leur défaut, de ceux de son père ; si elle n'a pas de parents paternels, du souverain, une femme ne doit jamais se gouverner à sa guise » (Les lois de Manou), Nandhini a été sous autorité de ses parents puis sous celle de son mari, et sa situation de femme et de mère a rendu sa volonté plus difficile voire impossible à atteindre. Son mari n'a pas tenu compte du désir de sa femme qui était de poursuivre ses études et il a insisté pour fonder une famille au plus vite. L'émancipation de Nandhini aurait pu se faire librement par la voie de ses études, mais finalement, elle s'est faite par son passage de femme mariée à mère.

A la question de son rapport à l'inceste, Nandhini me répond : « Alors, moi même étant malade, enfin j'ai été malade de l'endométriome et de l'adénomyose, au point optimal de ma maladie et avec tout les questions qu'on me posait « pourquoi moi ? », étant astrologue, j'ai fait des recherches parce que je sais que le karma que quelqu'un a, c'est dû à des actions de nos vies passées. Je me suis dit que je vais pas chercher « qu'est ce que j'ai fait », ce n'est pas pour me punir moi mais je sais qu'il y a aussi une solution. Par exemple, aujourd'hui je vis un karma, donc il y a une solution, une cérémonie pour pouvoir apaiser ce Karma. Mais aussi ce qu'on peut faire, c'est rechercher pourquoi le karma se présente, ça veut dire que ce karma là est une

punition. Donc ça veut dire que il y a une action que j'ai dû faire dans une ancienne vie, soit moi ou soit mes ancêtres, cette action n'a pas dû être bien, d'où la punition dans cette vie. Je sais que si aujourd'hui je fais un mauvais acte, je peux me repentir à travers des cérémonies de repentissement donc je me suis dit que si je retrouve l'acte qui a été fait par moi ou par mes ancêtres antérieurs, je vais pouvoir y remédier ou demander pardon même si cela a été fait antérieurement mais à travers des rituels de repentissement. Donc du coup j'ai fait des recherches autour de moi déjà, au niveau de mes cousins et cousines peu importe l'âge. Sur une trentaine de cousins, on est que cinq ou six cousines. Donc je vois déjà qu'on est pas très nombreuses en termes de filles. Toutes ces cousines là, on a toutes un point en commun, c'est un problème avec les règles. Il y en a qui n'ont jamais eu leurs règles, il y en a qui ont eu des règles abondantes mais c'est seulement passé cinquante ans qu'elles ont découvert qu'elles avaient l'endométriose, il y en a qui ont des tumeurs ou des cancers à l'utérus et/ou aux ovaires. Donc on a toutes un problème sur l'organe génital. En passant, moi-même en astrologie, ma malédiction ancestrale aura pour effet sur moi de ne pas avoir de filles. Donc pour moi c'était déjà des éléments évocateurs. Problème de l'organe reproducteur et problème avec les filles. Ensuite je vois que dans ma génération, très peu de filles et le même problème, génital. Donc je remonte dans la génération de mon père. Ils sont neufs garçons et deux filles. Donc c'est toujours pareil, plus de garçons. Les deux filles ont des problèmes, une des filles a l'endométriose, et la deuxième tante a eu des difficultés pour avoir un enfant et elle a subi des incestes, des viols. Les deux tantes ont subi ça. J'avais oublié de dire aussi que toutes mes cousines ont subi ça. Soit inceste, soit viol. Personnellement, je n'ai pas subi d'inceste mais j'ai subi des attouchements. Mes cousines aussi ont subi des attouchements. Ce que j'ai pu remarquer c'est que ma génération et la génération au dessus de moi, celle de mes tantes, c'est soit inceste, soit attouchements. Donc je remonte sur la génération d'au dessus, la génération de ma grand-mère, elle c'est tout l'inverse, elle a eu beaucoup de sœurs et seulement deux frères. Je ne sais pas exactement combien de sœurs mais six ou sept. Peut être huit. Mais que deux frères. Le point commun de toutes ses sœurs dont elle comprise, à l'époque ce n'était pas diagnostiqué parce que pas su encore, mais elles avaient toutes des règles très longues, qui peut se traduire aujourd'hui par l'endométriose, il y en a qui ne pouvaient pas avoir d'enfant, il y en a aussi qui n'avaient pas de règles, Elles ont toutes subi des attouchements, je ne sais pas si c'est vraiment de l'inceste mais des propositions avec leurs beau-frères ou leurs cousins. Donc à chaque fois c'est la même chose qui revient, maladie génitale, inceste, ou attouchements extérieurs. Je remonte la génération, ça va être la génération de mes arrières grands parents, là je n'ai pas trop d'informations mais ce que j'ai pu trouver c'est que mon arrière grand-père il avait des ganglions, on parle comme des tumeurs de la prostate. Même si lui était un homme, il y a eu quand même un problème de santé à l'organe reproducteur. En remontant ma généalogie, je me souviens plus si c'était à la septième ou à la huitième génération au dessus de moi, j'ai vu un couac où j'arrivais pas à comprendre les parents d'un individu qui serait aussi dans mon ascendance directe. Ce que je trouve c'est que ses parents sont deux frères et sœurs. Donc en parallèle dans mes recherches, je me suis dit qu'on va chercher le pourquoi du comment, et je recherche en rapport avec les résultats que j'ai, les résultats sont pour tout le monde, c'est maladie de l'organe reproducteur, des problèmes pour enfanter, certaines personnes n'ont pas d'enfants donc pas de descendance, ça se traduit, sur certaines branches, par la fin de la lignée. Ensuite, je prends ces éléments là et je recherche par quel péché on peut avoir ce genre de

punitions. A chaque fois, par rapport à ces différentes punitions, tout se résume au péché qui serait d'avoir une relation sexuelle avec quelqu'un du même sang que soi. La punition serait que toute la génération aurait des problèmes soit à enfanter soit aurait des maladies aux organes reproducteurs. Maintenant qui ? On peut supposer que c'est seulement deux personnes qui peuvent commettre ce péché. Dans les livres sacrés, on dit que ceux qui sont porteurs de ce péché sont ceux qui ont commis l'acte de l'inceste, d'avoir une relation sexuelle avec une personne du même sang que soit, les personnes qui sont au courant et qui ne freinent pas cette activité, les personnes qui ont vu et qui ferment leur bouche... En fait, toutes les personnes qui sont au courant ou qui ont vu, qui sont considérés comme des personnes tolérantes de cette activité qui n'est pas autorisée dans les textes sacrés. Ces personnes-là sont considérées comme des complices. La punition va donc tomber autant pour les personnes qui ont commis l'acte que pour ceux qui sont autour et qui tolèrent, même s'ils ne veulent pas mais le fait de ne pas avoir arrêté ce péché, ils sont considérés comme coupables. Ces personnes là, quand ils se réincarnent, ce sont elles qui vont avoir le fruit de leurs actions. C'est à dire que ceux qui ont fait l'acte, ceux qui ont regardé, ceux qui connaissent mais qui n'ont rien fait pour arrêter. Donc, en supposant, bien sûr, dans le principe de réincarnation, toutes ces personnes qui ont été coupables ou complices de cet acte porteront le fruit de ce péché. D'où la quantité de personnes dans la famille qui sont porteurs de maladie sur l'organe génital ou qui subissent des incestes ou des viols. Pour moi c'est comme un schéma qui se répète mais pas un schéma qui se répète innocemment, c'est pour nous faire passer un message aussi qu'il faut que ça s'arrête. Pour que ça s'arrête, soit on subit, comme sur plusieurs générations, soit on subit, mais au bout d'un moment il faut payer la dette. C'est un dû ancestral parce que tous ces ancêtres là, ça fait une malédiction ancestrale et il faut stopper cette malédiction ancestrale. Si on ne stoppe pas, les générations futures vont aussi subir ce schéma répétitif. Pour ça, il faut faire le « Pitu Shanti » C'est le shanti qui veut dire la paix ou apaiser. Donc c'est pour apaiser les ancêtres, les souffrances qu'ils ont eu la vie qu'ils ont eu. Ça va permettre de les libérer sur Terre et qu'ils rejoignent le monde des morts mais ça ne va pas payer l'acte qui a été fait en amont. C'est bien vu pour moi et pour mes ancêtres que j'ai pu atteindre ce genre de connaissances là, j'attends justement le prochain voyage en Inde pour pouvoir refaire les rituels pour payer les actes de nos ancêtres. L'acte en question, le péché qui a été commis, donc faire un rituel en signe de repentissement (repentance), en espérant que le schéma va s'arrêter à ma génération et que ça n'aille pas plus loin. »

Nandhini fait preuve d'absence de discrimination de genre sous l'influence de la tamoulisation qui privilégie d'enfanter des garçons. Au contraire, elle aurait aussi voulu avoir une fille, alors qu'elle a eu trois fils. Selon son témoignage, l'inceste qui est présent dans sa famille, pour plusieurs de ses cousines pourrait être à l'origine de ce qu'elle perçoit comme une malédiction. En suivant la logique de sa croyance, ses ancêtres ont pu faire perdurer la lignée masculine au lieu de la lignée féminine pour pouvoir arrêter les atrocités de l'inceste. Ceci-dit, sur ce point, Nandhini démontre clairement qu'elle est en accord avec les lois et politiques françaises actuelles acceptant filles ou garçons indifféremment dans la descendance. Ceci montre que son éducation est plus franco-réunionnaise que tamoule. *“De base mes parents ne pratiquaient pas la religion à fond”*, dans son entretien, on peut comprendre que son éducation n'a pas été influencée par la tamoulisation même si son mariage avec le Swami Bhima lui ont ouvert les

portes à une croyance plus forte et plus assumée de l'hindouisme mais sans en imiter les fléaux sociaux. Nandhini n'emprunte pas la discrimination du genre féminin dénoncée quasi générale, mais comme étant la plus forte au Tamil Nâdu et la moins forte au Kerala, Etat socialement plus avancé (Stéphanie Vella, 2003), et il serait intéressant de vérifier quantitativement si les autres femmes indo-réunionnaises ainsi que les hommes pensent de cette façon et ont également le désir d'avoir des filles ou si elles sont influencés par les modèles indiens. Par ailleurs, cette auteure explique que si les filles ne sont pas aussi intégrées dans leur famille que les garçons, c'est parce que dans la culture indienne, elles sont destinées à se marier, à quitter le domicile familial en prenant le nom de leur mari. Alors que les garçons créent une descendance grâce au nom de famille et en général, ils sont les héritiers du foyer familial et des entreprises. Il faut noter que ce n'est plus toujours le cas grâce à l'évolution de la société. Je suis moi-même une Boqui-quéni, nom de ma mère, qui, elle-même étant divorcée, porte le nom de son père. J'aurai la possibilité plus tard d'ajouter mon nom de famille à celui de mon enfant et ainsi le nom peut également perdurer par le biais d'une lignée féminine. De plus, l'éducation des garçons moins permissive serait une bonne option, au lieu de couvrir leurs écarts tout en jugeant négativement les filles qui les subissent.



Nandhini, Velaven, Damodaran, Kashyapa et Swami Bhima lors du sacrement du cordon sacré de Damodaran en 2019. Cette cérémonie de l'*Upanayana* a été réalisée en Inde par des Indiens

du Tamil Nâdu. La cérémonie est un exemple de brahmanisation, influence de l'ancienne religion brahmanique. Le *pounoul*, cordon sacré, n'était accordé qu'aux Brahmanes, aux Kshatriya et aux Vaisya mais refusés aux Shudras et aux Hors-castes. Le statut de Swami, prêtre hindou, du père, élève socialement ses fils jusqu'à en faire des *Dvija*, des "deux fois nés".

### 3. Swami Balarama

Entretien de Swami Balarama BOQUI-QUENI.

Balarama est le fils de Maximilien BOQUI-QUENI et de Lise LATCHIMY BOQUI-QUENI, c'est le deuxième d'une fratrie de neufs enfants. Il en est le premier fils.

A la naissance, il s'appelle Johnny. Pendant les années 70, à la Réunion, le baptême à l'église était obligatoire, alors le prénom français également, sauf pour ceux qui avaient les moyens de payer pour avoir un prénom tamoul. Ensuite, mon grand-père l'a renommé Balarama devant les divinités hindoues, c'est devenu son prénom pour tous.

Balarama est marié et a trois enfants. Il a deux fils et une fille. L'aîné se prénomme Someshwaran, le second fils est Védaguiri et la dernière de la fratrie s'appelle Ranjani.

L'entretien se passe chez mes grands-parents. Par rapport à problèmes familiaux, nous décidons de ne pas nommer sa femme, cependant il parlera tout de même de leur relation dans l'entretien. C'est un entretien non directif mais quelques fois, il sera semi-directif pour aider l'interlocuteur à mieux développer sa pensée.

Pour cet entretien, c'est ma mère qui demande à mon oncle s'il pouvait répondre à mon entretien, il accepte directement. On se retrouve donc le lendemain chez mes grands-parents pour mener l'entretien. Je suis moins proche de cet oncle mais il a également participé à mon éducation au sein du foyer familial de mes grands-parents. Il me demande mon sujet, je lui dit au préalable que ça sera des questions sur le passage de jeune fille à femme, sur l'éducation de ses enfants et de sa vision de la femme dans l'Hindouisme. Il accepte.

#### a) Retranscription

*P : Alor mi remersi a ou po avwar aksep d'éd amwin po mon mémwar.*  
(Alors je te remercie d'avoir accepté de m'aider pour mon mémoire.)

*B : De ryin.*  
(De rien.)

*P : Nou va komans par le shwa du konjwin, parl amwin koman ou la shwasi koman la spasé lé kondision tou sa la.*  
(On peut commencer par le choix du conjoint, peux-tu me parler de comment tu as choisi, comment ça s'est passé, les conditions et cetera?)

*B : Ma pa u d'influans, sé lédukasion i fé ke la fanm i va avek mon stil de vi. Dan la fami, la relijion é tré présan, dé fwa na dé tradision diféran donk fo adapté. Po le rol de la fanm, mi diré lé partajé. Dan le Ramayana<sup>46</sup>, na in passaj ou Rama i lav le pié Sita.*

(Je n'ai pas eu d'influence, c'est l'éducation qui fait que la femme que je choisirai ira avec mon style de vie. Dans la famille, la religion est très présente, des fois il y a des traditions différentes donc il faut s'adapter. Pour le rôle de la femme, je dirai que c'est partagé. Dans le Ramayana, il y a un passage où Rama lave les pieds de Sita.)

*P : Po lé sérémoni ché ou t koman ?*

(Pour les cérémonies chez toi, ça se passe comment?)

*B : Lé sérémoni lé respekté, tout lé fé. Mé lé difisil avek la vi modern, lé shoz dwav ét ekspliké a la fi. O débu fo forsé apré zot i konpran linportans.*

(Les cérémonies sont respectées, tout est fait. Mais c'est difficile avec la modernité, les choses doivent être expliquées à la jeune fille. Au début il faut forcer et ensuite, elle comprend l'importance.)

*P : Ou inpoz dé shoz a Ranjani ? Koman ispas lédukasion ?*

( Tu imposes des choses à ta fille Ranjani ? Comment se passe l'éducation?)

*B : Mi inpoz de pa koz ek garson koméla. Nou ésay dét ouvér po ke li lé ouvér osi. Si in jour li ve kit le foyé, le ker sera pa dakor mé le pli inportan sé ke li rest pie.*

J'impose de ne pas parler avec les garçons dans l'immédiat. Nous, parents, essayons d'être ouverts pour qu'elle s'ouvre à nous aussi. Si un jour elle veut quitter le foyer familial, mon cœur ne sera pas d'accord mais le plus important c'est qu'elle reste pieuse.)

*P : Ou pans ke fo avwar in partenér malbar kan lé malbar ?*

(Penses-tu qu'il faut avoir un partenaire « malbar » lorsqu'on en est un?)

*B : Dan la relijion, la miksite i aport toujours problém. I fo réunir lé critér. Dan le Dachapurutam<sup>47</sup> na lé pwin conpatibilité. Po mwin le pli inportan c le seks é larjan san sa le mariaj i marsh pa po mwin. Mé dé fwa le mariaj i marsh pa paské na pwin de komunikasion. L'antant, la konfians fé ke le mariaj i dur. O débu na lamour. Apré dizan, fo trouv dot shoz po gard lamour. O débu lunion lé fisik apré lé mantal. Le mariaj sé in reshersh spiritiél po atind la libérasion.*

(Dans la religion, la mixité apporte toujours des problèmes. Il faut réunir les critères. Dans le Dachapurutam, il y a les points de compatibilité. Pour moi, les points les plus importants sont l'argent et le sexe, sans ça, le mariage ne fonctionne pas selon moi. Mais quelques fois, le mariage ne fonctionne pas car il n'y a pas de communication. L'entente, la confiance font que

---

<sup>46</sup> Ramayana : Livre de mythologie hindoue qui raconte l'épopée du prince Rama à la recherche de Sita, sa femme.

<sup>47</sup> Point de compatibilité calculé par le panjangam ou Pandjagon.

le mariage dure. Au début, il y a de l'amour. Après dix années de mariage, il faut trouver autre chose pour conserver cet amour. Au début, l'union est physique puis devient mentale. Le mariage est une recherche spirituelle pour atteindre la libération ensemble.)

*P : Nou pé parl dé sérémoni dé rit é si ou gayn eksplik a mwin.*

(On peut parler des cérémonies et des rites et si tu peux m'expliquer les choses.)

*B : Lé Véda<sup>48</sup> la été ékri po lé garson. Le Kanya Puja é le Ruthumangalam sé dé rit tantrik donk sé Pusari i dwa fé normalman. Sa sé dé rite i serv po amélior la futur vi de la futur fanm. I fé ké la fanm i deviyn fanm. Po mwin le fi i viyn in fanm pandan son lédukasion kan son moman i apran ali tout. L'édukasion de la fi i apartiyn a la moman. Na plin sérémoni, na 16 jour, premié fwa i asiz...*

(Les Védas ont été écrit pour les garçons. Le *Kanya Puja* et le *Ruthumangalam* sont des rites tantriques donc ce sont des Pusaris qui sont censés faire ces cérémonies. Ce sont des rites qui servent à améliorer la future vie de femme d'une jeune fille. Cela fait qu'une fille devienne une femme. Pour moi, la fille devient une femme pendant l'éducation qu'elle reçoit de sa mère, où elle lui apprend tout. L'éducation de la fille appartient à la mère. Il existe plusieurs cérémonies, celle des 16 jours, la première fois où l'enfant se tient assis...)

*P : Na fanm i vé pa marié koi ou en pans ?*

(Il y a des femmes qui refusent de se marier. Qu'en penses-tu ?)

*B : Sé dé Dosham. Na sérémoni si bana lé dakor nou fé, na in aspé fisik é psikolojik é mantal osi.*

*Na Mangal Dosham sé l'influans Mars su la fi, fo fé in jene le mardi é mét la kouler rouj. La prièr i éd po apéz a zot.*

(Ce sont des *Dosham*. Il y a des cérémonies si elles sont d'accord pour le faire, ces cérémonies ont un aspect physique, psychologique et mental également. Il y a le *Mangal Dosham* qui est l'influence de Mars sur la fille, il faut faire un jeûne le mardi et favoriser la couleur rouge. La prière aide pour apaiser ces femmes.)

- Pause pour boire de l'eau.

*B : Vingasharya sé in saj na in zistwar mi rakont a ou. In coupl té vé marié mé Dachapurutam té pa bon, 10 braman la refuz marié bana. Apré zot sa vwar in saj i dit ok li marié bana. Le saj i di « Deux regards se sont déjà croisés, deux âmes se sont déjà liés donc je ne peux rien faire que de les unir. »*

*La relijion i évolu fo don zot shans tout domoun. Na dé solusion po marié.*

(Vingasharya est un sage, je vais te raconter une anecdote de son histoire. Il y avait un couple qui voulait se marier mais qui n'était pas compatible par rapport au *Dachapurutam*, dix brahmanes ont refusé de les unir. Le couple décide d'aller voir ce sage, et il accepte de les marier. Le sage dit « Deux regards se sont déjà croisés, deux âmes se sont déjà liées donc je ne

---

<sup>48</sup> Textes sacrés pour les rites, les croyances et l'organisation de la société hindoue.

peux rien faire que de les unir. » La religion évolue et il faut que tout le monde ait la possibilité de s'unir. Il y a des solutions pour se marier.

*P : Joli ti zistwar. Mersi.*

(C'est une belle histoire, je te remercie pour cela.)

*B : Le but sé atind la Moksha<sup>49</sup>, mé ansanb. Avék mon madam. Apré sinon Ranjani li fé la dans ek son moman i fé parti son lédukasion é li apran shanté osi po ke li eksprim de l'intérieur, sé le liyn ek le koté spirituel de la relijion.*

(Le but c'est d'atteindre le *Moksha*, mais ensemble. Avec ma femme. Après, Ranjani elle fait de la danse (*Bharatanatyam*) avec sa mère et cela fait partie de son éducation, elle apprend le chant aussi pour qu'elle puisse s'exprimer de l'intérieur, c'est le lien entre spiritualité et religion.)

*P : Sé koi la diférans po ou ant relijion é spiritualité ?*

(Selon toi, quelle est la différence entre religion et spiritualité?)

*B : Po mwin na pwin diférans. La relijion i amén a in méyér spiritualité.*

Pour moi, il n'y a pas de différence. La religion amène à une meilleure spiritualité.)

*P : Ok, po ou marsh dan fé sé in rite de passaj ?*

(Ok, et pour toi, la marche sur le feu est un rite de passage ?)

*B : Dan la fami, i FO marsh dan fe. Nou na pwin konsians koman i aport a nou de fé sa. Le fé de fé in karém de priv a ou, déjà ou nétway out kor ou purifié a ou ou na lé idé pli klér et dé fwa ou évit lakumulasion de péshé.*

(Dans la famille, il FAUT marcher sur le feu. Nous n'avons pas immédiatement conscience de combien c'est favorable à notre vie. Le fait de faire un carême, de se priver, déjà nous nettoyons notre corps et nous nous purifions, on a les idées plus claires et des fois, on évite même l'accumulation de plusieurs péchés.)

*P : Ok. Po ou sé koi lé obligatwar ?*

(Ok. Pour toi, qu'est ce qui est obligatoire?)

*B : Na trwa rite obligatwar po mwin. Ayushya-Homam<sup>50</sup>, le mariaj é la mor. Na dé mariaj diféran.*

*Rakshakalyanam sé kan i aksept ke la fi lé pu pure. Brahmakalyanam sé le mariaj pure fi vierj.*

(Il y a trois rites obligatoires selon moi. *Ayushya-Homan*, le mariage et la mort. Il y a des mariages différents. *Rakshakalyanam* c'est lorsque le mariage se fait même si la fille n'est plus vierge. *Brahmakalyanam* c'est le mariage pure des filles qui sont toujours vierges.)

---

<sup>49</sup> Libération spirituelle

<sup>50</sup> Cérémonie pour que le nouveau né soit protégé par les divinités.

*P : é ou dan out vi out ban shwa ou la demand lavi out madam ?*

(Et toi dans ta vie, tu as demandé l'avis de ta femme dans tes choix?)

*B : Oui kan ma di mi vé ét Swami ma di ali lé pa oblijé suiv mé li t vé suiv. Mém si nou manj pa la viand nou fé nout sérviss apré nou don la fami po manjé lé inportan po mwin po mwin sé in rite de proteksion po mon fami. Sinon mi fé la sharité ek la viand sérviss.*

(Oui, quand je lui ai dit que je voulais devenir Swami, je lui ai dit qu'elle n'est pas obligée de me suivre mais elle a voulu me soutenir. Même si nous ne mangeons pas de viande, nous avons décidé de faire des services puis nous donnons à la famille pour manger, c'est important pour moi, pour moi c'est un rite de protection pour ma famille. Sinon, je fais aussi de la charité avec la viande du service.)

*P : Ok ou na in afér po rajout su la relijion ? Out maniér vwar ?*

(Ok, as-tu quelque chose à rajouter à propos de la religion et de ta vision?)

*B : Dan la relijion davan, la fanm té sal pa-rapor zot régle. Amwin mi di nou lé égal. 50 % de mwin lé inspiré par mon madam. Tout fanm na in koté Kâli dan zot karaktér et in koté Sarasvati po lintélijans. L'union lé dé i fé le parfè armoni et stabilité.*

(Dans la religion d'avant, la femme était « sale » par rapport à ses menstruations. Moi je dis que nous sommes égaux. 50 % de moi vient de l'inspiration que m'offre ma femme. Toutes les femmes ont un côté Kâli dans leur caractère et un côté Sarasvati pour l'intelligence. L'union des deux crée le parfait harmonie et stabilité.)

*P : Mersi po tout sala. Mersi de partaj otan ek mwin.*

(Merci pour toutes ses connaissances. Merci de te livrer autant à moi.)

*B : Deriyn i fé plézir i travay si nou in kou.*

(De rien, cela fait plaisir que tu travailles sur nous.)

## Analyse

Lors de cet entretien j'ai compris qu'il y a différentes manières de voir la place de la femme même dans une même grande famille. Je pense que cela dépend des relations que chacun a choisi. Dans le cas de Swami Balarama, sa femme a entièrement sa place dans les décisions et aide son mari à prendre des décisions, c'est un couple qui fonctionne à deux pour tout. Par ailleurs, sa femme est de la même origine que lui et a eu une éducation aussi conservatrice qui fait qu'elle lui correspond. Il vit avec son temps et accepte l'évolution de la société. C'est ainsi qu'il impose certains rites ou habitudes à sa fille et une éducation très cadrée mais le fait qu'il explique ces choix et ses décisions rendent l'éducation mieux expliquée et la fille n'est pas dans l'incompréhension.

L'article scientifique *Le monde hindou et le sexe : Symbolisme, attitudes, pratiques*, André Padoux, 1984, se rapproche beaucoup de la pensée du Swami Balarama. Dans un premier temps, il confie que selon lui, la relation ne peut fonctionner s'il n'y a pas d'entente par rapport

aux rapports sexuels et à l'argent. Dans l'article, l'auteur cite Les lois de Manou, en insistant sur le fait que la femme doit faire plaisir à son mari comme à un dieu. L'action de faire l'amour est perçue comme un art selon l'auteur de l'article.

Dans le *Rapport de recherche : Les femmes et l'hindouisme*, par Catherine St-Germain Lefebvre sous la supervision des professeurs Marie-Andrée Roy et Mathieu Boisvert, 2006, il est dit que la femme a une énergie homogène, c'est ce que Swami Balarama ressent également lorsqu'il dit que la femme est à la fois Kâli pour le caractère et Sarasvati pour l'intelligence. Dans ce rapport, on compare la femme à Kâli pour l'agressivité de la femme et Lakshmi pour le côté passif de la femme.

Swami Balarama s'exprime également sur les rites de passage, certains de ses dires peuvent se rattacher à l'ouvrage *Les rites de passage*. Arnold Van Gennep, éditions Picard, 1909. C'est notamment le cas lorsqu'il pense que le passage de jeune fille à femme est une transition qui se fait dans le temps par rapport à l'éducation qui se transmet par la mère à la fille.

Aussi, Swami Balarama met sa femme en avant en lui demandant des conseils, en la faisant participer aux grandes décisions du foyer, en prenant tout simplement son avis en considération. C'est ce que David Anoussamy met en avant dans *La culture tamoule*, David Anoussamy, éditions Kailash, 2016, au chapitre 6 dans la vie conjugale. Dans la société tamoule, la femme a également un rôle important, dans la religion, on ne parlera pas d'égalité mais de complémentarité en ce qui concerne l'homme et la femme.

La place de la femme selon Swami Balarama ressemble à celle que Colloque Thiruvalluvar, « *Thirukkural, Ethique et Représentations : la Vertu, la Fortune et l'Amour* », éditions SURYA, 2019 donne à la femme concernant la Vertu :

- Les femmes sont identifiées aux déesses, elles donnent et nourrissent la vie.

### **109. La beauté de cette femme me trouble**

« Cette belle m'a regardé ; moi aussi, je lui ai adressé un léger coup d'œil ; cet échange ne m'a pas seulement transpercé, mais m'a fait l'effet d'une armée s'abattant sur moi. ...1082 »

⇒ Au premier abord, on s'intéresse à la beauté extérieure de la femme. Seul un regard suffit pour divertir un homme.

Cette stance du TIROUKKOURAL : Traduction du tamoul au français du Livre de la Fortune et du Livre de l'Amour de Kalaimamani Kalladan Djanaguiramane (relue par Mcf Florence Callandre), représente l'importance qu'apporte Swami Balarama à la beauté physique et l'attrance. Puis il nous confie qu'avec le temps, ce qui est important c'est de créer une relation de « Moksha » c'est à dire d'atteindre la liberté spirituelle à deux.

Dans l'ouvrage littéraire *La femme dans l'Inde*, Usha Chatterji, éditions PLON, 1964, l'autrice décrit l'amour humain comme ayant pour base le spiritualisme, les sentiments, l'émotion et le charnel. Nous y retrouvons les valeurs concernant l'amour concernant l'interviewé également dans cette description.

On peut également remarquer à travers cet entretien, la forte influence de la tamoulisation dans notre famille puisque ce Swami a étudié dans l'État du Tamil Naadu et à Maurice pour pouvoir pratiquer ses rites. De plus, on voit l'influence également par rapport aux rites qu'il cite (*Kanya Puja* par exemple) ou encore l'éducation très conservatrice qu'il conseillerait à sa fille, notamment pour le choix du conjoint. En effet, il a confié préférer avoir l'union de deux personnes de même culture pour une meilleure entente et compréhension des cultures.

On peut également voir à quel point Swami Balarama met en avant sa femme, il vit sa relation comme une complémentarité de son âme. Cela laisse penser qu'il contribue à l'émancipation de sa femme dans son empowerment, notamment en l'impliquant dans ses décisions mais aussi en prenant en compte son avis. Le point de vue de sa femme a son importance et lui permet de mieux prendre ses décisions selon lui. Swami Balarama considère sa femme comme une Pativrata<sup>51</sup>, c'est à dire une femme qui prend soin de son mari et qui est également une sumangali de par son expérience et grâce à son mariage épanoui.

---

51T.N Saraswati, Savithri traduit par Florence Calandre-Barat, 2023



Swami Balarama, au Navaratri d'octobre 2023 au temple *Sri Lalitha Tripurasunderi Kali*amen.

4. Sylvaine Boqui-Quéni

Le dimanche 15 octobre 2023, je m'entretiens avec Sylvaine BOQUI-QUENI. Elle est la dernière fille d'une fratrie de onze enfants, dont une fille qui est décédée. Ils sont donc maintenant huit frères et deux sœurs.

Sylvaine est une femme de 57 ans, avec un parcours de vie que beaucoup dont moi-même jugent admirable. Je choisis de l'interroger en premier, c'est à dire que c'est la première femme BOQUI-QUENI que je décide d'interroger, puisque c'est une tante à laquelle je suis déjà habituée. Dans mon enfance, il y a eu une période où j'ai habité chez elle pour des raisons familiales personnelles. Elle dispose d'une place importante dans la famille, c'est la petite sœur de mon grand-père, celle que l'on admire en général pour sa vie professionnelle, pour l'éducation de ses enfants, pour sa réussite financière mais aussi pour son ouverture d'esprit. Avant de débiter l'entretien, je lui explique que ce qui m'intéresse c'est de savoir, comment s'est construite la femme qu'elle est devenue aujourd'hui, depuis l'enfance. Elle comprend assez vite qu'il s'agira d'un récit de vie et l'entretien devient rapidement non directif.

a) Retranscription

P : C'est bon, on peut commencer par le début de ton histoire.

S : Alors, ma vie a commencé par un traumatisme, par rapport à Maman et Papa. Maman a fait un accident donc j'étais séparée des hommes de la famille et pendant un an j'ai habité chez ma grande sœur Anise. Ma maman était handicapée donc on était occupé par l'assistante sociale, mais aussi par « Da Roger »<sup>52</sup>. Papa n'accepte pas la séparation et à mes 7 ans, mes parents se remettent ensemble. Mais j'ai eu aussi des traumatismes par rapport aux bagarres, mon papa se battait beaucoup à l'époque à cause de l'alcool.

Quand j'ai eu 11 ans, ma vie a commencé à changer, j'ai mieux compris la religion et son importance. Ma vie de religieuse commence vraiment, je commence à prier dans ma tête pour soulager mes traumatismes. Je me suis construite par rapport à ça. La petite fille construit son armure on va dire. Quand j'étais petite, mon papa me préférait, il attendait d'avoir une fille après la perte de ma sœur qui est morte petite, je suis née après l'enchaînement de quatre garçons.

P : Comment s'est passée ton éducation ?

S : J'ai appris à coudre, à faire à manger, nettoyer etc. Mais rien est expliqué, ni les règles, ni par rapport aux hommes. A 15 ans, Josie<sup>53</sup> est arrivée et là, elle m'en parle. Par rapport à l'école, j'ai dû arrêter parce que les gens disaient à mon père que je fréquentais des garçons alors que c'était faux. Mais pour lui prouver le contraire, j'ai arrêté d'y aller. La passion pour la coiffure est arrivée à mes 16 ans. Les hommes de la maison, mes frères travaillaient, alors moi aussi je voulais travailler. J'ai d'abord eu un stage, j'apprenais à cuisiner, à faire du sport et aussi un peu de petite enfance. Mais moi, c'est la coiffure qui m'intéresse. J'ai fait un autre stage dans la peinture en bâtiment puis j'ai commencé la coiffure. Mon papa était très dur avec moi, j'ai essayé de mettre fin à mes jours parce que j'avais l'impression que de travailler c'est de prendre un trop gros risque. Après j'ai eu le déclic. Je voulais me prouver à moi-même que j'étais capable. A mes 19 ans, je travaillais en tant que coiffeuse, j'étais très mal payée, 500 francs le

---

<sup>52</sup> « Da Roger » c'est à dire Dada (frère en créole) Roger, est l'oncle maternel de Sylvaine.

<sup>53</sup> Josie est la femme d'un de ses frères plus âgés.

mois mais je faisais bien mon travail. Franceus<sup>54</sup> m'a fait un cadeau, inestimable, il a ouvert un salon pour moi, mon premier salon. Le fait qu'il croit en moi à ce moment me donne encore plus envie de réussir et d'avancer. J'ai une famille qui aide énormément, donc j'ai ça en moi, cette beauté intérieure. Le fait qu'on croit en moi me pousse encore plus haut même si je n'avais pas une grande formation. C'est à cette période que je rencontre le papa de mes enfants. Je savais que j'étais belle, mais dans la famille, la beauté ce n'est rien, lui il m'avait encore plus fait remarquer que j'étais belle. Il est tombé sous mon charme. Un jour, il vient me voir au salon, et me demande de sortir avec lui un soir. J'avais tellement peur que je lui ai dit que dans ma famille on ne sort pas avec les garçons et encore moins le soir. Il voulait venir voir mon papa pour lui demander, mais je lui ai dit de ne surtout pas faire ça. C'était un *zorèy*<sup>55</sup>.

J'allais avoir 22 ans, cet homme m'explique qu'il faut sortir mais moi, je vis dans mon cercle familial. Il est retourné en Métropole après, il m'avait donné son adresse, au cas où je voulais le rejoindre, mais en août, j'ai décidé de lui envoyer une lettre, dans laquelle je m'excuse pour mon comportement. Il m'a répondu et m'a proposé qu'il vienne me récupérer à la Réunion. J'en parle à ton grand-père. Mais il me dit qu'il faut se marier et avec un *Malbar* parce que sinon j'aurai des problèmes pour mener ma religion. Même encore aujourd'hui, je vais toujours demander des conseils à ton pépé.

En 1987, je commence à envisager d'aller en France. J'en parle à Franceus, c'est un frère qui me comprend et qui ne me juge pas. J'envisage d'aller chez X<sup>56</sup> dans un premier temps... Je m'arrange avec lui mais finalement au dernier moment, il a refusé. Franceus lui, il m'a dit que ma décision m'appartenait. J'avais mal au cœur. Cet homme m'avait envoyé 2000 francs pour acheter une machine à laver pour ma mère parce que c'était moi qui lavait le linge à la maison et je culpabilisais de partir. Qui aurait fait laver les linges à la main à ma place ? Il avait pensé à tout. Et le lendemain je prenais l'avion. Le soir, je me rappelle que j'ai dormi à côté de Maman, elle m'a dit qu'elle avait rêvé que j'étais partie en France, sans lui dire. Elle m'a demandé si je parlais et j'ai nié. C'est Franceus et Josie qui m'ont emmenée. Dans l'avion, j'ai rencontré un vieux couple et j'ai raconté mon histoire, j'avais peur que ce monsieur que je ne connaissais que par lettre et quelques fois en vrai ne vienne pas me retrouver. Il y avait une escale à Djibouti, j'avais déjà envie de faire demi-tour mais je savais que c'était déjà trop tard. Dans l'avion, je me disais que si ça se passait mal, j'irai dans un couvent là-bas parce que j'ai mis une tâche sur le nom de ma famille en fuguant. Quand j'arrive à l'aéroport, il m'attendait déjà, avec un bouquet de roses. Il y avait des grands bâtiments, j'étais impressionnée.

P : Comment ça s'est passé du coup ?

S : Alors déjà, je n'avais aucune éducation avec les hommes, je ne savais rien. Mais je me suis sentie vraiment très respectée. Je me suis construite dans ses yeux, il me regardait comme si j'étais la plus belle, la meilleure. Quand j'ai pris l'avion j'étais toujours petite mais je me vois grandir à partir du moment où je suis arrivée avec lui, à travers ses yeux.

---

<sup>54</sup> Frère de Sylvaine et mari de Josie.

<sup>55</sup> Français de la France Hexagonale. Ce statut de Français de France travaillant dans l'île est lié à la départementalisation de 1946 qui a ouvert La Réunion aux mutations de fonctionnaires.

<sup>56</sup> Un de ses frères qui habitait en France Hexagonale

Ah oui, il faut savoir que je ne voulais pas de *Malbar*, parce que mes frères sont des coureurs de jupons et je le voyais donc je ne voulais surtout pas de ça.

Bon après ça, l'homme m'a posé un ultimatum.

P : Lequel ?

S : Il m'a dit « je t'ai connu tu travaillais, il va falloir que tu travailles. » Moi, je m'attendais à avoir une vie traditionnelle. Je savais tout faire dans un foyer, je pensais que ça allait être comme ça. Et pendant ce temps, à la Réunion, c'était très dur mais petit à petit ils acceptent mes appels et prennent de mes nouvelles, sauf Papa. Je suis partie en septembre, et je me souviens, papa a accepté de me parler en janvier. Il m'a pas dit grand-chose, il a juste dit une phrase, il m'a demandé quand est-ce que je me marie. Ensuite, j'ai pris ma voiture, parce que cet homme m'avait acheté une petite voiture, je suis partie le voir à son travail et je lui ai dit que mon papa m'a enfin parlé, il m'a demandé quand est-ce que je me marie. Il m'a tout de suite dit d'accord, on s'est marié en France en février puis on est rentrés à la Réunion et on s'est marié le 12 mars à la Réunion. Mais mon papa m'a dit que je ne me marierai pas religieusement parce que j'étais déjà partie, j'avais déjà quitté le foyer familial. Je me suis mariée à la mairie et ensuite à la Réunion, j'ai eu une grande fête et je me suis mariée à l'église aussi. C'est ton pépé qui m'a accompagné à l'église parce que Papa n'allait pas à l'église. C'est à partir de ce moment que je me suis faite acceptée. Voilà.

P : Et après le mariage du coup ? Par rapport à l'ultimatum et tout ça ?

S : Il y avait une école de coiffure privée en France, il me l'a payée, c'était 20 000 francs. Mais moi, je voulais un enfant. Lui il voulait que je gagne<sup>57</sup> mon CAP. Je me suis motivée mais c'était dur, j'étais avec des gosses de riches donc j'étais gênée mais je m'adaptais. Il m'a même payé un professeur de soutien pour que je réussisse. J'ai eu mon CAP donc on a fait un bébé. Mais entre-temps et après, je faisais plein de fausses couches. En plus, la religion me manquait énormément.

P : Comment tu faisais par rapport à la religion ?

S : Une fois, mon bébé était malade, donc j'ai fait une promesse pour *Petiaye*<sup>58</sup>, Maman et Papa se sont occupés de la cérémonie à la Réunion, j'ai envoyé de l'argent pour la cérémonie. Après ça, ça allait mieux. Mais je pleurais tout le temps du manque de religion, du manque de ma famille. Mais je savais que je construisais à la fois ma vie de femme et ma vie professionnelle. Pendant ce temps, à la Réunion, ma Maman était malade, moi je faisais mon Brevet Professionnel en coiffure. Je suis revenue à la Réunion pour revoir ma mère, puis elle est décédée. J'ai fait les rituels avec ma famille. Mais ton pépé m'a dit que comme j'ai un mari « *zorèy* », je ne pourrai pas tout respecter donc j'ai fait ce que j'ai pu.

---

<sup>57</sup> Gagner en créole signifie « obtenir » dans ce contexte.

<sup>58</sup> *Petiaye* ou *Periyachi Amman* est la mère divine qui veille sur les enfants. Elle protège les enfants mais aussi les femmes enceintes.

P : Il parlait de quoi concrètement ?

S : Par exemple de ne pas avoir de relations avec mon mari, je pense qu'il parlait surtout de ça. Quelques jours après mon retour en France, j'étais malade donc j'ai raté mes examens. Anise<sup>59</sup> a fait venir sa fille Nadège en France chez moi, pour me soutenir parce que j'étais encore très peinée de la perte de ma mère. Moi, il faut savoir que j'ai toujours eu le sentiment que ma mère ne m'aimait pas assez. Mais quand je suis devenue maman, j'ai compris que ce n'était pas le cas. Quelque temps après, j'ai commencé à rêver de ma maman, avec des enfants, alors que j'étais en train d'enchaîner les fausses couches. Donc pour moi, il fallait faire un service Petiaye, c'est comme ça que je l'ai compris et interprété. J'ai envoyé de l'argent à la Réunion pour que mon papa fasse la cérémonie. Ma foi et ma croyance commencent à encore plus se développer. Aussi, une fois, j'ai failli faire un accident et ma mère a fait une apparition devant moi. Donc, je me suis dit que ma mère me protège. Après tout ça, je tombe enceinte, cette fois ça marche, je reprends aussi mon BP à ce moment. A chaque fois qu'il y avait marche sur le feu, je rêvais de ma mère, donc à chaque fois, ça me rappelle de pratiquer ma religion, donc, j'appelle souvent ton pépé à ce moment pour qu'il allume des lampes au temple familial pour moi. A 6 mois de grossesse, j'ai eu des complications avec ma grossesse, ma mère revient en rêve, comme pour me protéger. J'ai accouché quelques mois après, j'ai eu mon deuxième bébé, Amélie. C'est le prénom de ma belle-mère et elle s'appelle aussi Adrienne comme ma maman. Tu sais, je fais toujours des rêves prémonitoires. Bon, après le papa de mes enfants est athée, il n'y croyait pas, mais il me laissait pratiquer et c'était le plus important. Quelques temps après, nous sommes rentrés à la Réunion, avec ma petite famille. J'étais devenue encore plus croyante. J'étais tellement à fond au point d'oublier ma petite famille donc le mariage n'a pas abouti. C'est à ce moment que j'avais compris quand ton pépé m'avait dit non, parce que j'avais toujours eu une éducation traditionnelle. J'étais en colère, je voulais qu'on m'explique mieux mais bon, c'était trop tard. Après 15 ans, je me sépare.

P : A ce moment, tu procèdes comment pour l'éducation de Thony et Amélie<sup>60</sup> ?

S : Mes enfants ont quatre ans d'écart. J'ai donné mon éducation *malbar* traditionnelle, mais en étant ouverte. Mais mon ex n'était pas d'accord avec tout. Par exemple, il ne voulait pas qu'on fasse le rite pour raser la tête des enfants donc je ne l'ai pas fait. Il a imposé sa loi après, il a changé. Pour lui, la raison de la séparation était la religion donc il n'acceptait pas tout ce qui concernait la religion. Mais les enfants ont décidé d'eux-mêmes de continuer. Les enfants sont fiers d'avoir grandi dans cette famille. Il y a aussi des défauts dans la famille mais ils sont très contents même pour la religion. Ils ont hérité de notre foi et de notre attachement. Dans notre famille, il y a la foi et l'amour. Bon... Après tout ça, 3 ans plus tard, je rencontre un autre homme, *zorèy* aussi. Il a bien voulu apprendre ma religion. On s'est mariés, on a même fait un mariage tamoul mais malheureusement, on n'était pas compatibles dans la vie de tous les jours. Donc je me suis séparée. Je ne rentre pas plus dans les détails mais voilà tu me comprends. J'ai

---

<sup>59</sup> La grande sœur de Sylvaine.

<sup>60</sup> Thony et Amélie sont les enfants de Sylvaine

toujours voulu avoir une bonne image auprès de vous, mes nièces mais du côté mariage, je suis gênée d'avoir eu cette vie-là, même si j'ai eu des choses du côté professionnel. Pour moi, c'est le destin, j'avance par rapport à ma croyance. Je ne veux pas que ma famille ait honte de moi. Je me dis que j'ai raté ça mais pas dans l'éducation de mes enfants, et ma réussite sociale et professionnelle. Je suis quand même fière de mon histoire. Je demande toujours à ton pépé son avis sur mes décisions, parce que je ne veux jamais manquer de respect à ma famille. Mes blessures sont ma force. Avec la réussite de mes enfants, mes 3 salons, je sais que j'ai rendu ma famille fière de moi. J'ai tout fait toute seule, j'ai acheté ma deuxième maison récemment j'ai 3 salons de coiffure à gérer, j'ai deux beaux enfants, ma fille est docteure et pour moi, tout ce que j'ai c'est grâce à ma foi, à ma religion. J'ai toujours cru en Dieu, j'ai toujours en mon frère aussi, ton pépé m'a toujours donné de bons conseils. Aujourd'hui, je suis en couple avec un *Malbar*, mais je ne suis plus du tout attachée à ma vie maritale. Je vis la situation avec détachement, mais je suis bien dans ma vie, pour moi j'ai réussi ma vie déjà, seule, avec mes enfants, pour ma famille. Bon après, je suis fière aussi de celles qui se marient à 18 ans vierge, mais je comprends que l'évolution fait que ça ne peut plus être toujours comme ça. Je discute avec Amélie de tout ce qu'on a pas discuté avec moi.

P : Alors, pour toi comment se fait le passage de jeune fille à femme ?

S : C'est de grandir dans la tête. On apprend à l'école, on travaille, on se marie ou pas, on subvient à ses besoins et ensuite on construit une famille. Moi, je suis ouverte grâce au fait que je suis partie en France donc j'ai découvert que l'extérieur n'était pas quelque chose de mal. Moi j'accepte l'évolution mais je veux qu'on garde une éducation traditionnelle, il ne faut pas s'éloigner de la famille. Je ne changerai pas mon éducation, je veux que la génération future continue avec la religion et l'éducation. Tout le monde reste lié. Ton pépé est le chef de famille et c'est grâce à lui qu'on est tous encore liés. Je remercierai toujours ma famille et ma religion pour la femme que je suis aujourd'hui. J'attends de vous que vous restiez soudés même pour la réussite.

P : Est-ce qu'aujourd'hui tu es une femme heureuse ? Tu te sens accomplie ?

S : J'ai ressenti mon épanouissement après mon Burn Out. J'étais en pleine séparation et mon fils prenait son envol vers la Métropole. J'étais sur un énorme projet, mais finalement, j'ai tout arrêté et j'ai préféré acheter un nouveau local pour mon 3<sup>e</sup> salon. Mon 2<sup>e</sup> salon était pour combler le vide de la perte de mon père en 2012, cette fois je voulais passer un nouveau cap après mon problème de burn out. Je réalise petit à petit que tout ce que je fais me mène à ma réussite. J'ai récemment appris que je suis malade, j'ai une fibromyalgie<sup>61</sup>. Je n'ai jamais fait de traitement parce que j'ai de la foi et je crois en ma bonté. J'ai toujours aidé les autres et aujourd'hui c'est le fait de pouvoir aider les autres qui est ma plus belle réussite. C'est sûr que je n'ai pas eu de chance dans ma vie maritale, mais je vis le moment présent. Je comprends que

---

<sup>61</sup>Le Vidal précise à propos de cette maladie : « (...) il semble que la fibromyalgie puisse apparaître à la suite d'un traumatisme psychique (accident, rupture, décès), d'un accouchement, d'un surmenage ou d'une infection sévère. »

c'est dur de rester dans notre famille, mais du coup ceux qui restent le veulent vraiment. On a souvent l'impression que notre famille est fermée et impénétrable mais je pense que c'est parce qu'on a un lien fort.

P : Merci pour tout ce que tu m'as dit et de t'être livré comme ça. C'est un entretien qui m'a vraiment appris beaucoup de choses.

S : De rien, c'est vraiment un plaisir de t'aider.

### Analyse

Pour pouvoir approfondir mon analyse, j'ai repris contact avec ma tante pour qu'elle puisse mieux m'expliquer certains passages de sa vie.

Concernant l'éducation de Sylvaine, elle décrit une enfance compliquée par rapport au foyer familial instable. En effet, son père buvait de l'alcool et sa mère avait des problèmes de santé, donc elle habite d'abord avec sa grande sœur mais elle se réfère beaucoup à ses frères pour ses choix. On comprend mieux pourquoi mon grand-père a une place importante dans la famille, c'est le premier enfant de la fratrie, le premier garçon. Elle a eu une éducation traditionnelle, c'est-à-dire qu'elle sait tenir un foyer dès son plus jeune âge (couture, laver le linge, nettoyage, cuisiner...). Par ailleurs, n'ayant aucune éducation par rapport aux relations humaines et par rapport au développement de fille à femme, elle décide de ses expériences seule. C'est ce qu'elle a fait en décidant d'aller travailler dans un premier salon de coiffure après ses formations. Elle n'avait pas de diplôme mais elle a eu l'expérience du terrain. Finalement, elle part pour la Métropole à ses 22 ans, donc c'est à ce moment qu'il y a réellement une rupture avec le foyer familial. Son premier mari était agent commercial, ils se sont mariés le 20 février 1988 et ont divorcé en novembre 2003. C'est avec lui qu'elle apprend et découvre la vie de femme en couple dans un premier temps, puis mariée, et enfin la vie de maman également. On note que par rapport à la différence de cultures, elle a dû s'adapter concernant la religion mais aussi à son mode de vie. Elle le précise, elle pensait vivre une vie traditionnelle mais finalement, elle obtient tous ses diplômes en métropole, en partie grâce à l'investissement que cet homme a placé en elle mais aussi grâce à sa motivation et sa volonté de réussir. Elle a eu son BP lorsqu'elle a repris ses études après ses grossesses. C'est grâce à cette obtention qu'elle peut aujourd'hui, exercer en tant que coiffeuse professionnelle et investir dans plusieurs salons de coiffure. C'est à son retour à la Réunion que, après 5 années, ils divorcent. Elle pense que c'est par rapport à son investissement très intense dans la religion, alors que lui, était athée.

Concernant le deuxième partenaire de vie, il est chargé de mission et recruteur dans une clinique. Ils se mettent ensemble dès 2006 se sont mariés religieusement en 2013 puisque cet homme avait, lui, choisi de s'investir également dans la religion hindoue. Par ailleurs, elle donne comme motif de rupture qu'ils n'étaient pas fait pour vivre ensemble au quotidien. Ils ont fait le choix de se séparer, sans divorcer, en 2019. C'est d'ailleurs en 2019 qu'elle fait un Burn-Out, pour pleins de raisons mais essentiellement parce que son fils part en Métropole en juin et son mari de l'époque est parti en juillet de cet même année. Aussi, elle était très

submergée à cause de son travail et des salons. Son fils est parti en Métropole pour faire une licence et un master en sport adapté et il est devenu Caporal Chef dans l'armée. Il vit toujours là-bas. C'est ce burn-out qui crée le déclic de l'épanouissement chez Sylvaine.

Grâce à cet entretien, j'ai pu voir que même en ayant eu une vie traditionnelle et en ayant grandi dans une famille stricte et fermée, la décision finale revient à la personne concernée dans son choix de vie future. Par ailleurs, il y a quand même une influence par rapport à l'éducation donnée par la famille. La notion de « respect » revient très souvent car dans ces familles, il y a une certaine bonne image à garder pour ne pas ternir la réputation de la famille traditionnelle.

En fait, ce n'est pas sa vie qui commence par un traumatisme mais c'est par le traumatisme subi que Sylvaine décide de commencer son récit de vie. Nous comprenons le contexte difficile dans lequel elle grandit, le fléau de l'alcoolisme de son père entraînant les violences même si elle ne dit pas qui faisait l'objet des violences et le handicap de sa mère faisant éclater la cellule familiale au point de devoir se réfugier chez sa grande sœur. Sylvaine donne ces détails, d'une part parce que c'est certainement la première épreuve qu'elle a dû affronter et surmonter en tant que fillette de moins de sept ans mais aussi pour souligner le réconfort qu'elle trouvera dans la religion sans préciser si ce sont des prières hindoues ou catholiques. Ce qui est sûr, c'est que l'alcoolisme à La Réunion et parmi les descendants d'engagés ou d'esclaves, quelle que soit l'origine, n'est pas une exception mais au contraire une addiction très répandue. Le paiement de certains travaux domestiques par des bouteilles de rhum a même été une pratique réunionnaise courante, jusqu'au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle. L'ascension sociale des descendants d'engagés n'a pas effacé la pratique alcoolique mais a souvent remplacé le rhum considéré comme plus populaire par du whisky réputé plus prestigieux, plus luxueux (et surnommé par certains « *la tisane* » ayant des vertus médicinales), perçu comme supérieur au rhum, le résultat étant pourtant le même, perte du sens des réalités, du respect de ses proches et toutes les conséquences bien connues comme la dépendance notamment. Aujourd'hui encore beaucoup de Réunionnais boivent du whisky autant que d'autres boivent de l'eau. Il s'agit d'une séquelle de la colonisation, un effet pervers de la créolisation. La consommation de rhum dans un premier temps était un accès au rebut de la production du maître réservée à l'exportation et une tentative d'imitation de consommation de ce maître. Une fois l'addiction installée, elle justifie la distillation locale puis enfin, la consommation de whisky prolonge l'alcoolisme devenu culturel, dans un contexte d'ascension sociale.

Sylvaine avance un point qui lui paraît positif, l'amour que son père lui portait, ayant eu plus de garçons et perdu sa première fille avant sa naissance. Il semble que son objectif puisse être de fournir des informations contrebalançant les aspects négatifs évoqués plus haut. Montrant peut-être ainsi que l'amour compense la perte entraînée par l'alcoolisme.

Sylvaine catégorise son éducation dans des domaines bien précis : la couture, la cuisine, le ménage. Ce sont des valeurs transmises par sa mère, donc une femme. On peut dire que l'éducation des filles est matriarcale. On entend ici, par éducation traditionnelle, une éducation qui vise à faire entrer la femme dans un cadre de femme au foyer. Par ailleurs, la dimension éducative des relations amoureuses et l'éducation concernant la puberté y sont évitées. On voit qu'elle a eu cette éducation de sa belle-sœur plus tard, on constate quand même que cette

éducation-ci est donnée par une femme, plus moderne dans son état d'esprit, certes, mais une femme également.

On relève dans le paragraphe suivant que ce serait pour prouver à son père qu'elle ne fréquentait pas de garçons, qu'elle a quitté l'école à 15 ans mais quel intérêt des « gens » auraient-ils eu à rapporter des balivernes au père ? Il est fort possible que le père ait prêché le faux pour savoir le vrai et trouve ainsi un moyen de récupérer sa fille dans le giron familial pour tout simplement mieux la contrôler. Pour vérifier cela, il faudrait savoir qui était à l'origine des racontars, et de quel ordre ils étaient. Si certaines personnes voient « le mal » partout même dans le fait de saluer quelqu'un et d'échanger quelques banalités, la surveillance rapprochée semble plus plausible ! D'autant que Sylvaine ajoute juste après : « *Mon papa était très dur avec moi, j'ai essayé de mettre fin à mes jours (...).* » Elle m'explique ensuite qu'il était dur dans le sens où il avait beaucoup d'attentes envers elle. Elle ne devait parler à aucun garçon, elle se sentait sous pression et tellement qu'elle n'en pouvait plus, elle a pris des cachets pour tenter de mettre fin à ses jours. C'est à cause de la pression de devoir bien faire les choses et toujours réfléchir aux conséquences de tout ses faits et gestes qu'elle n'en pouvait plus.

Dans l'entretien, on retrouve souvent le fonctionnement patriarcal de la famille : ses frères, son père. A chaque prise de décision, elle se réfère à un homme, qui est de sa famille. Il y a une forte influence de la **socialisation primaire** qui commence dès la naissance.

Selon Durkheim, sociologue français, la socialisation primaire découle de trois facteurs :

- l'observation et l'imitation
- l'inculcation
- la coercition

Sylvaine **observe** les femmes de sa famille et veut dans un premier temps entrer dans un cadre de respect par rapport à ce qui est attendu d'elle en tant que future femme, dans un premier temps, dans cette famille, donc, elle **imite** les femmes de sa famille.

Cette femme a été conditionné dès l'enfance à avoir des normes et valeurs qui lui ont été **inculquées** par ses parents, ses frères et sa sœur. En effet, elle reste encore, aujourd'hui, très respectueuse des traditions, et elle demande encore des conseils aux hommes de la famille.

Enfin, dans son enfance et son adolescence, elle sait que ses choix sont limités et si elle franchit les limites, elle pourrait avoir des problèmes, c'est la **coercition**.

Lorsque Sylvaine entre dans le monde du travail, dans le domaine de la coiffure, elle laisse entrer une autre instance de socialisation : les pairs. On y retrouve les collègues, les amis, les clients, les rencontres qui deviennent des connaissances du quotidien... C'est le début de la **socialisation secondaire**. C'est ce qu'il s'est passé lorsqu'elle rencontre le père de ses enfants. Il participe activement à son ascension sociale. C'est en 1988 qu'elle part en Métropole. En ayant connaissance du contexte familial et aussi grâce au témoignage de son enfance, on comprend qu'elle est, au départ, issue d'une famille assez modeste. Donc, ce voyage est dans un premier temps, une opportunité de s'épanouir et de s'élever socialement, mais aussi et surtout, d'échapper à la pression familiale par rapport à la vie traditionnelle que l'on attend d'elle.

Par rapport à cet homme, on comprend très vite qu'il est confortable financièrement. On le remarque grâce à son investissement face à la difficulté de la situation. Il achète une machine à laver le linge, qui était une corvée de ménages effectuée par Sylvaine, il veut combler le vide qu'elle laissera lorsqu'elle le rejoindra.

On remarque également que la question du choix du conjoint revient à trois reprises.

Une première fois, c'est un *zorèy*, la deuxième fois c'est également un *zorèy*, mais la dernière fois, qui correspond à sa situation actuelle, c'est un *malbar*.

Dans le premier cas, le concept retenu est celui du **capital social et économique**. Cet homme contribue de façon considérable à l'épanouissement de Sylvaine dans son domaine professionnel en lui payant des professeurs particuliers, en payant son école privée 20 000 francs, en lui offrant son billet d'avion pour le rejoindre en Métropole et en lui offrant une voiture pour se déplacer.

Dans le second cas, le concept le plus apparent est celui du **capital religieux**, ils se sont mariés religieusement. Il s'est investi, intégré dans le monde culturel et religieux de Sylvaine et de sa famille.

Dans le cas actuel, le concept que j'en tire est celui du **capital culturel**. Ils sont issus de la même communauté, ont la même religion, les mêmes rites et traditions. Il est électricien.

Lorsque Sylvaine se marie pour la première fois, elle ne respecte pas les lois de Manou. Premièrement, elle a quitté le foyer familial sans se marier, donc ce n'est déjà pas dans les règles de la famille traditionnelle. Dans ce même livre, (Les lois de Manou, Livre troisième, Mariages, chef de famille, p.51), elle ne respecte pas les conditions de mariage dans les règles. En effet, elle n'est pas de la même classe sociale que lui, ils ne sont pas de la même origine, donc elle est face à une rupture des normes familiales ; En s'opposant à cette union, mon grand-père a eu le rôle de chef de famille puisqu'il rappelle les règles. Par ailleurs, il l'accompagne quand même à l'église puisque le père de Sylvaine était très ancré dans la religion hindoue et ne voulait plus aller à l'église à ce moment.

Selon Arnold Van Gennep, dans Rites de passage, (1909), le mariage s'identifie à un changement dans la vie des personnes puisqu'il y a des nouveautés. Dans le cas de Sylvaine, il n'y a pas eu de période de marge, c'est-à-dire des fiançailles. Mais la transition entre « l'ancienne vie » et la « nouvelle vie » commence déjà à partir du moment où elle s'envole pour rejoindre son copain de l'époque. En effet, les changements sont conséquents : elle n'a plus la responsabilité du foyer familial mais du foyer de couple. L'homme est un métropolitain et n'a pas grandi dans un foyer aussi conservateur et traditionnel que Sylvaine donc cela crée un premier changement dans sa vie quotidienne. Il n'y a plus les mêmes attentes. On peut aussi remarquer que pour son père, il ne fallait pas qu'elle aille travailler puisqu'il avait peur qu'elle fréquente des garçons à ce moment là et voulait vraiment qu'elle ne fréquente que des personnes avec le même cadre de vie traditionnelle qu'elle pour ne pas être influencée par la modernité. A contrario, son mari lui demande de reprendre des études pour pouvoir travailler. C'est pendant ce moment, inconsciemment, qu'elle mesure la valeur du travail et l'importance de la vie financière qu'elle pourrait avoir grâce à cet apprentissage.

Dans le livre de Van Gennepe, il précise qu'il peut exister des rites de séparation mais seulement dans le cas où la femme retourne chez ses parents. Ici, ce n'est pas le cas. Après 15 ans de vie commune et d'union, deux enfants, Sylvaine divorce et habite dans sa propre maison avec ses enfants. Donc, c'est une manière moderne de créer la rupture sans y ajouter un rite traditionnel.

Rappelons-le, Sylvaine ne voulait pas se mettre avec une personne de la même culture qu'elle de base, car elle avait gardé l'image des hommes *malbars* coureurs de jupons comme ont pu être ses frères. Mais finalement, c'est le cas. On peut dire qu'il y avait une rupture des codes familiaux au début de sa vie, puis, elle reprend les normes et les valeurs telles qu'elles sont définies aujourd'hui par **la sociologie de la famille**. En général, dans la sociologie de la famille, on retrouve souvent la notion d'opposition entre les familles traditionnelles et les familles modernes. Sylvaine revient donc à une vie plus traditionnelle bien que son histoire soit quand même marquée par plusieurs épisodes de modernité dans un contexte familial traditionnel. De plus, elle partage la vie du dernier partenaire sans l'officialiser par le mariage. De même que ce dernier ne pouvait pas exiger la virginité « traditionnelle » du fait que Sylvaine ait déjà été mariée deux fois. Tous deux sont seulement « en ménage, en couple », ce qui serait soit la marque d'une certaine créolisation parce que la vie maritale hors mariage est aussi pratique courante dans l'île, soit le signe de la libération des femmes de la république, probablement depuis la départementalisation, comme en métropole depuis la période symbolisée par la « révolution » de mai 1968. Ce qui montre bien que la rigidité de l'éducation *malbar* faiblit avec l'âge et avec l'indépendance financière, la réussite professionnelle dans un contexte français et créole. Le modèle n'est pas non plus l'Inde puisque le divorce, le remariage, un second divorce suivi d'une vie en concubinage sont tolérés par les proches et par l'entourage, ce qui n'est pas le cas dans le subcontinent. C'est comme si on avait un idéal ancestral indien à enseigner et/ou à appliquer mais qu'au final on serait libre de désobéir à condition de compenser par l'hypergamie ou l'autonomie.

Enfin, il semblerait que les deux expériences maritales passées permettent à Sylvaine de relativiser aujourd'hui et d'accepter ce qu'elle ne voulait pas dans sa jeunesse et dans une alliance endogame, ne pas être respectée par un manque de fidélité. Elle suggère néanmoins que c'est bien le cas dans sa dernière alliance. « *Je ne suis plus du tout attachée à ma vie maritale. Je vis la situation avec détachement.* »

Finalement, Sylvaine base son **épanouissement** sur ses différentes réussites comme sa vie professionnelle, l'éducation de ses enfants, la réussite de ces derniers, son aisance financière. Le terme « **religion** » revient souvent également. C'est un fait social concernant les personnes croyantes, qui vise à se persuader que leur réussite est forcément rattachée à leur croyance. Par ailleurs, elle n'y inclut pas les parties de sa vie de femme traditionnelle, elle ne mentionne pas de mariage, d'hommes, ou de vie conjugale. C'est ce qui marque la modernité dans sa vie de femme issue d'une famille traditionnelle. A noter également, qu'il semblerait que l'on « pardonne » certains écarts de la norme dans le choix du conjoint, aux cadets et benjamins alors qu'on est plus intransigent avec les aînés chargés de l'héritage culturel mais aussi la plupart du temps matériel dans le cas des garçons. Il est donc probable que son statut de « petite dernière » de la fratrie lui ait été favorable du point de vue de la « liberté », dans le sens où on lui a vite pardonné sa fugue vers un mari *zorèy*, dès qu'il l'a épousée légalement et

publiquement. « *C'est à partir de ce moment que je me suis faite acceptée. Voilà.* » Le refus du mariage tamoul à une fille qui est sortie du « rond » est une façon de maintenir les règles intactes mais peut-être aussi une manière de distinguer celle qui le « mérite » de celle qui le « mérite » pas et ainsi contribuer à la marginaliser un peu plus.

Le rêve de sa Maman, la veille de son départ pour la France métropolitaine, était peut-être aussi une manière détournée et discrète de lui dire qu'elle était au courant (informée par le frère et la belle-sœur) et qu'elle acceptait... Une nouvelle hypothèse donc qu'on ne peut malheureusement pas vérifier avec certitude mais on peut toujours le demander à la principale intéressée, et que la première des filles de la fratrie n'aurait pas pu se permettre ces « écarts de conduite » sans plus de réactions des parents ni cette tolérance manifestée d'abord par les membres « secondaires » de la famille puis au final par le père, chef de famille. Il est d'ailleurs probable que sortir de la compétition de la fille puis de la femme « parfaite » arrange toute la fratrie parce que cela pousse « la contrevenante » à rester humble et « à sa place » de cadette ou benjamine... Une fois « pardonnée », celle-ci devient reconnaissante... « *J'ai mis une tache sur le nom de ma famille en fuguant.* »

La mère de Sylvaine est décédée pendant son premier mariage. Selon Yolande Govindama, dans « le monde hindou à la Réunion » (2006), la mort est un « acte » impur pour les hindous, donc on ne peut pas se rendre au temple à cette période, on doit effectuer un régime végétarien et ne pas avoir de relation sexuelle. Ce sont quelques règles à respecter pendant la période de deuil. Après le deuil, on se purifie pour se rendre au temple à nouveau. Mon grand-père avait dit à Sylvaine qu'elle ne pourra pas faire les rites de funérailles puisqu'elle n'est pas avec un malbar. Selon lui, si Sylvaine s'investissait dans ces rites très complexes, elle aurait pu mettre en péril son mariage. Cet homme ne connaît rien à la religion hindoue, il s'en est désintéressé et ne comprend pas l'importance de devoir faire ces rites, il est athée et sceptique à l'idée de faire plein de cérémonies pour rendre hommage et libérer l'âme d'un défunt. C'est pourquoi selon lui, Sylvaine ne devait pas y participer, et à la place, elle est retournée en Métropole avec son mari. Sinon, elle aurait dû rester à la Réunion pour au moins 40 jours, alors que son mari travaillait là-bas. Il me précise lui qu'il n'a jamais rien interdit, mais il ne donnait que des conseils. Mais qu'elle était bien au courant de la situation et de ce que cela entraînerait d'aller à l'encontre des choix prédestinés par les familles traditionnelles concernant le choix du conjoint.

Enfin, une tentative de suicide ainsi qu'un « burn-out » ne sont pas des signes d'une vie facile mais bien d'une vie de négociations permanentes entre les valeurs inculquées à la fille, le respect de la hiérarchie familiale dû à l'ordre d'arrivée, et le droit à la liberté et au bonheur de choisir sa vie. La solidarité entre plusieurs membres de la famille évoquée plusieurs fois par Sylvaine maintient la cohésion de la famille dans l'adversité de celle qui s'exclut et pense que c'est d'elle-même qu'elle l'a fait.

Je recontacte Sylvaine au sujet de sa tentative de suicide. Elle me dit qu'elle a bu plusieurs « cachets », puis elle est tombée malade, mais ce n'était pas si grave que ça. Suite à cela, elle est restée une semaine chez Josie mais est retournée chez elle car sa mère le lui avait demandé. L'élément déclencheur de cet épisode est qu'une fois de plus, son père doutait qu'elle fréquentait un garçon alors que ce n'était pas le cas. Elle se sentait sous pression et tellement

qu'elle n'en pouvait plus. Elle me dit qu'elle culpabilisait mais elle était dans l'incompréhension de pourquoi on doute autant d'elle alors qu'elle essaye le plus possible de correspondre à ce qu'on attend d'elle. Cela a créé une trop grande frustration chez elle, qui l'a poussé à faire la tentative de suicide.

De plus le modèle familial source de beaucoup de souffrance, fait finalement l'objet de reproduction sociale, malgré la marginalisation vécue au départ, du moins dans le discours : *« Je ne changerai pas mon éducation, je veux que la génération future continue avec la religion et l'éducation. Tout le monde reste lié. Ton pépé est le chef de famille et c'est grâce à lui qu'on est tous encore liés. Je remercierai toujours ma famille et ma religion pour la femme que je suis aujourd'hui. »*

Grâce à la lecture du livre « Rites de passage » de Arnold Van Gennep, j'ai pu repérer les rites de passage qui sont ressortis de l'entretien :

- L'enfance de Sylvaine, très conservatrice et traditionnelle, elle met appuie sur les restrictions qu'elle a eu, mais aussi la complicité qu'elle a eu avec son père. Elle a eu une enfance compliquée par la situation de santé de sa mère.

- La vie conjugale qu'elle a eu. Elle a vécu avec trois hommes différents, un athée, un *zorey* qui s'est intégré dans la religion hindoue, puis finalement, elle est en couple avec un *Malbar* qui correspond mieux par rapport à ce qu'on attend d'elle mais puisqu'elle s'est déjà mariée auparavant et qu'elle a déjà eu des enfants, elle se contente de vivre sa vie pleinement en tant qu'individu et en se détachant de la pression familiale qu'elle a pu vivre plus jeune.

- L'épanouissement, qu'elle base essentiellement sur ses réussites, ses enfants, elle y détache complètement ce que l'on attend d'une femme indo-réunionnaise comme le mariage épanoui, la vie de femme au foyer, la vie de famille, les normes et les valeurs traditionnelles, elle y comptabilise seulement ce qui la concerne elle directement.

On peut noter que ce qu'elle décrit dans son récit de vie est à l'encontre des Lois de Manou, il y a une rupture familiale à partir du moment où elle subit les règles familiales et s'y oppose. On peut dire qu'aujourd'hui, Sylvaine représente la femme moderne qui est issue d'une famille traditionnelle et conservatrice, cela grâce à son émancipation sociale, ses pairs, le fait qu'elle ait assumé ses choix de vie qui ont mené à cette rupture entre traditions et modernité.

Sylvaine a eu une vie en décalé des traditions qu'on lui a inculquées plus jeune et a décidé de prendre son envol et de vivre sa vie selon ses propres règles. C'est une forme d'empowerment puisqu'elle prend ses propres décisions qui peuvent souvent déplaire à son entourage et ce qui lui a permis de devenir la femme qu'elle a toujours voulu être, une femme indépendante et qui s'épanouit dans sa vie de femme. Par ailleurs, cela lui coûte le prix de ne pas être reconnue en tant que femme sur un point de vue religieux et traditionnel aux yeux de sa famille hindoue traditionnelle.

## 5. Anise Boqui-Quéni

Le dimanche 22 octobre 2023, je m'entretiens avec Anise BOQUI-QUENI, épouse LAMBINO. Elle est le deuxième enfant et la première fille de la fratrie. Elle a 74 ans et a 6 enfants. Elle me confie qu'elle n'est pas très à l'aise à l'idée de devoir raconter sa vie, par ailleurs, elle veut vraiment m'aider et je lui explique que son témoignage me serait vraiment précieux et utile. L'entretien est semi directif, voire quelques fois, directif. Anise est une femme qui a une place particulière dans la famille BOQUI-QUENI, elle est la première fille à s'être mariée dans les règles de la famille traditionnelle, donc elle est l'exemple de plusieurs générations de la femme traditionnelle indo-réunionnaise. Aujourd'hui, Anise est veuve. Et pour elle, sa vie de femme est terminée lorsque son mari est décédé. Elle ne veut plus refaire sa vie, elle n'a aimé et n'aimera que son défunt mari. Selon elle, tout ce qui devait se créer à deux a été fait avec lui, maintenant, elle vit sa vie, avec ses enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants.

Cette femme s'exprime en créole réunionnais, donc je m'exprime également en créole réunionnais avec elle.

### Retranscription

P : *Nou va komans par kos su out vi depi tan ti. Koman ou la grandi ?*  
(On va commencer par ta vie, depuis petite. Comment as-tu grandi ?)

A : *Mon vi jèn fi, la apran amoin fo pa koz sanm ti garson. Surtou sa. Kan moin navé 9 an moin la arèt lékol po fé ménaj, véi marmay, fé kui manjé, lav linj dan fon la ravin. Kom mi lé le promié fi, donk ma pa parti lékol navé travay po fé la kaz. Moin té fin pré po le foyé kan moin la marié. Monmon té travay dan jardin, nou t vand bazar, in fami dan plantasion.*

(Ma vie de jeune fille, on m'a appris qu'il ne faut pas fréquenter des garçons. Quand j'avais 9 ans, j'ai arrêté l'école pour faire le ménage, surveiller les enfants, faire à manger, laver le linge à la ravine. Comme je suis la première fille, donc je ne suis pas parti à l'école puisqu'il y avait du travail à faire à la maison. J'étais déjà prête pour un foyer lorsque je me suis mariée. Ma mère travaillait dans un jardin, nous vendions des fruits et légumes, une famille d'agriculteurs.)

P : *Poukoi té osi strikt po pa zot kos ek garson ? Koman ou la fé ?*  
(Pourquoi on était aussi strict, de vous dire de ne pas parler aux garçons ? Comment tu as fait?)

A : *Falé pa domoun i pans ninpot koé. Falé kos devan la port la kaz mém. Falé la famiy té o couran. Amoin ma la marié vit. Moin la konu Raymond moin navé 18 an et nou la marié 19 an. Nou té koz pa dan shomin, li la amén son famiy, bana la koz mariaj é apré nou té voi anou in foi tout lé kinz jour. Son papa lavé di po marié lané d'après.*

(Il ne fallait pas que les gens pensent n'importe quoi. Il fallait parler devant la maison même. Il fallait que la famille soit au courant. Moi, je me suis mariée rapidement. J'ai connu Raymond à 18 ans et on s'est marié à mes 19 ans. Nous ne faisons pas connaissance en dehors, il a ramené sa famille chez moi, ils ont discuté de mariage et ensuite on se voyait une fois tout les quinze jours. Son père avait dit qu'on se marierait l'année d'après.)

P : *Mé alor koman ou la konu ali si ou tavé pa le droi frékan garson ?*

(Mais alors comment tu l'as connu si tu n'avais pas le droit de fréquenter des garçons ?)

A : *Mi té sa dépos linj out pépé dan fon la rivièr, li té sa marsh dan fe. Momon lavé bien di amoin sirtou koz pa ek ti garson. Mi té koné le ser Raymond li té la é ma di aél bonjour, sé la Raymond la koz ek moin la di amoin si mi di pa li bonjour. Ma di ali bonjour épi ma parti. Dé jour apré li té koz sanm demoun li té di li té aim amoin. Apré li la envoiy son demand. Momon la gingn le let, fakter té fine di Momon sa té in demand an mariaj, momon té gingn pa lir donk nou la amén po in moun lir, li lavé demand la « permission po rantré »<sup>62</sup>. Momon la répon la di bana vien fé la rantré.*

(J'allais déposer le linge de ton pépé à la rivière, il allait marcher sur le feu. Maman m'avait dit de ne surtout pas parler aux garçons sur le chemin. Je connaissais la sœur de Raymond, je lui ai dit bonjour en la croisant, c'est là que Raymond me parle, il m'a demandé si je ne le saluais pas. Je lui ai donc dit bonjour et je suis partie. Quelques jours après, il parlait aux gens pour dire qu'il m'aimait. Ensuite, il a envoyé sa demande. Maman a reçu la lettre, le facteur avait déjà dit à ma mère que c'était une demande en mariage, par rapport à l'enveloppe, maman ne savait pas lire donc on a emmené chez quelqu'un d'autre pour lire, il avait demandé la « permission pour l'entrée ». Maman a répondu en disant qu'il est invité avec sa famille pour entrer chez nous.)

P : *Mé du kou la u persone avan ? Koman la fé ke sété li ?*

(Mais du coup, tu n'as fréquenté personne avant ? Comment ça se fait que ça a été lui ?)

A : *Na ban garson té i veu koz ek moin, soi mi té ve pa, soi té pa bon moune. Raymond té pa dan la relijion mé apré li la pratiké po moin. Li té pa in bataiyér ni in volér. Avan marié nou la fé ke kosé pandan in an, li navé respé po tout. Li té travaiy épi li navé in kaz osi.*

(Il y avait des garçons qui voulaient me parler, soit je ne voulais pas en retour, soit ils n'étaient pas de bons garçons pour se marier. Raymond n'était pas hindou mais ensuite, il a commencé à pratiquer puisque moi je le suis. Il n'était ni batailleur, ni voleur. Avant notre mariage, nous avons seulement eu des échanges de discussions pendant une année, il avait beaucoup de respect en général. En plus, il avait un travail et une maison aussi.)

P : *Po ou in an i sufî po konét le moun vréman ?*

(Pour toi, un an c'est suffisant pour faire connaissance ?)

A : *Oui ! Si ou koz in foi tou lé kinz jour kom nou. I assiz i koz pandan tout la journé lo dimansh la i koné bien.*

(Oui ! Si tu lui parles une fois tous les quinze jours comme nous. On s'asseyait, on parlait toute la journée du dimanche, ainsi on ne peut que bien se connaître.)

P : *Ok. Du kou koman la spasé apré kan zot té fine marié ?*

(Ok. Du coup comment ça s'est passé après le mariage ?)

---

<sup>62</sup> Permission pour l'entrée : C'est demander l'autorisation pour que les familles se rencontrent pour, en principe, parler de mariage.

A : *Ma la marié en 1968. Pa lontan apré momon té malad l'opital, ma la pran mon ban ti frér é sér. Dison mi té lo momon se tan la. Apré an 1971 ma gingn mon premié anfan, Nadèj.*

(Je me suis mariée en 1968. Ma mère est rentrée à l'hôpital peu de temps après car elle était malade, je me suis occupée de mes frères et sœurs. On peut dire que j'ai pris le rôle de maman à ce moment-là. En 1971, j'ai eu mon premier enfant, ma fille Nadège.)

P : *Dukou ou té travay an mém tan ?*

(Du coup tu travaillais en même temps ?)

A : *Ma komans travay an 1998 a pe pré. Moin té kontan travay po le foiyé. Mi té travay dan in lékol Sin-Loui mém. Mon travay té serv po pay pérmi mon ban marmay. Raymond té lais amoin dirij larjan dan la kaz. Ali son larjan té fé ékonomi po marmay. Li té dakor ek sa.*

(J'ai commencé à travailler en 1998 environ. J'étais heureuse de travailler pour le foyer. Je travaillais dans une école à Saint-Louis même. (A la cantine). Mon travail a financé le permis de mes enfants. Raymond me laissait diriger tous les revenus du foyer. Son argent à lui servait pour économiser pour les enfants. (en plus des charges du foyer). Il était d'accord avec cela.)

P : *Out ban marmay i fé kom ou o nivo jestion larjan ?*

(Tes enfants font comme toi au niveau des gestions de finance ?)

A : *Ah oui ! Mon garson sé son famb i dirij son larjan, é mon band fi sé zot i okip larjan osi. Lé mie dirijé kan lé ek ban fi bana lé pli résponsab, zot i koné kosa i mank dan la kaz.*

(Ah oui ! C'est la femme de mon fils qui dirige l'argent du foyer, et mes filles gèrent celui de leur foyer. C'est mieux dirigé quand les finances sont occupées par des filles, elles sont plus responsables et elles savent ce qui manque dans le foyer.)

P : *Dakor. Mi kos bonpé avek Mouni<sup>63</sup>, kan li té po fé zétud koi ou té pans, koman ou la viv sa ?*

(D'accord. Je discute beaucoup avec Mouni, quand elle était étudiante, qu'est ce que tu en pensais ? Comment tu l'as vécu ?)

A : *Koméla lé pli lib, mém si na dé régl. Mi té vé pa non pli ke li kos sanb ti garson é ke li té sort la nui. Mé li té résonab é sirtou li la bien réusi son lékol.*

(Maintenant, on est plus libre, même s'il y a des règles. Je ne voulais pas qu'elle fréquente des garçons et qu'elle sorte le soir. Mais elle était raisonnable et surtout, elle a bien réussi ses études.)

P : *Jordi, tout out ban zanfan lé posé, mi koné ou na de fi la fin divorsé, kosa ou pans de sa ? Parl amoin de koman la spasé po ou tout sa la.*

(Aujourd'hui, tous tes enfants sont posés, mais je sais que deux de tes filles ont été divorcés, qu'est ce que tu en penses ? Parle moi de comment ça s'est passé pour toi tout cela.)

---

<sup>63</sup> Mouni est le surnom d'une de ses filles. L'une des premières de la famille a avoir quitté le foyer familial en étant jeune fille pour faire des études à Saint-Denis.

A : *Amoins mi di vo mie i sépar ke i res avek é lé maléré. Na in dé de mé fi mi té vé pa té marié mé mi té vé pa té pran ménaj non pli fo i marié dan la fami lé koma. Mi té ve dan lidéal mon fi sort mon kaz li lé prop, paseke ma fě koma é la fami la toujours montre amoin koma. Si i pran ménaj lé pa grav, mé lé préférab i marié. Si kan finn marié i marsh pa va réfléshi. I pe jamé ét sur. Kan i fě zérér i réfléshi apré.*

(Moi je dis qu'il est préférable de se séparer plutôt que d'être malheureux. Il y a une de mes filles, je ne voulais pas qu'elle se marie avec l'homme qu'elle a choisi, mais je ne voulais pas qu'elle emménage non plus directement, il faut se marier, dans la famille c'est comme ça. Je voulais que quand ma fille sorte de chez moi, elle soit encore vierge, parce que je l'ai fait et dans la famille c'est comme ça que ça se passe. Si les deux se mettent seulement en ménage, ce n'est pas grave mais il est préférable de se marier. Si après le mariage ça ne fonctionne pas, on réfléchira à la suite. On ne peut jamais être sûr. Quand on fait des erreurs, c'est après que l'on réfléchit.)

P : *Mi kompran kosa ou ve dir. E aou an tank famn, koman ou la viv out vi ?*

(Je te comprends. Et toi en tant que femme, comment as-tu vécu ta vie?)

A : *Mi té san amoin tout sél paske ma tardé po gayn zanfán. Mi té sa la chapel té comble mon vi. Ali li té pa pratikan, mé li navé in kaz, é pi apré li la rant dan la relijion po moin. Ma toujours di mon ban marmay i fo le moun i aksep la relijion o moin, lé tré zimportant. Kan Raymond lé mor, in de mé fi la ni ro abit la. Pandan lé de premié lané mi té sort pi, pa de sorti mariaj, batèm tou sala. Mi navé pu de gou po viv.*

(Je me sentais seule car j'ai pris du temps pour tomber enceinte. J'allais au temple et cela me comblait. Lui, il n'était pas pratiquant, mais il avait une maison, puis il est entrée dans la religion pour moi. J'ai toujours dit à mes enfants qu'il faut se mettre avec des personnes qui comprennent et acceptent la religion, c'est très important. Quand Raymond est décédé, une de mes filles est revenue habiter chez moi avec sa famille. Pendant les deux premières années, je ne sortais plus, pas de sorties mariages, baptêmes etc. Je n'avais plus de goût à la vie.)

P : *Té doi pa ét fasil. Ou la marié la shapél ? Koman la fě ?*

(Ça ne devait pas être facile. Tu t'es mariée au temple ? Comment ça s'est passé ?)

A : *Mon premié sérémoni té le mariaj mém. Mé moin la marié légliz, bana té pa ankor formé dan tan po moin marié tamoul. Apré moin té fě servis pétiay po mon fami. Té an 2014 par la apré ma mét in tâli la fě in ti sérémoni po ofisializé sa mém. Koméla mi ve mon zanfán i marié la shapel, pa légliz.*

(Ma première cérémonie était le mariage. Je me suis mariée à l'église, mais la famille n'était pas encore formée pour me marier dans la religion hindoue. Ensuite je faisais le "service Pétiaye" pour ma famille. C'était en 2014, après, que on m'a mis le tâli et qu'on a fait une cérémonie religieuse pour officialiser. Aujourd'hui, je veux que mes enfants se marient au temple, pas à l'église.)

P : Dakor. *Mi koné néna i di la grander la mariaj i dépan si le fi lé vierj tou sa la. Kosa ou en pans ?*

(D'accord. Il y en a qui disent que la grandeur d'un mariage tamoul dépend de la virginité de la fille, qu'en penses-tu ?)

A : *A moin mi di i konsern le boug ek son fanm, zot finn kosé li koné passé son fanm sé zot i voi si zot vé fé in gran zafér. Moin ma la impoz la virjinité, mé si sé pa le ka mi fé pa préférans. La vi finn dur koméla. Dan mon tét lé mie fé gran mariaj ou lé vierj ou sort la kaz out momon.*

(Moi je dis que ça concerne l'homme et la femme, ils ont déjà parlé, il connaît le passé de sa femme, c'est eux qui voient s'ils veulent faire une grande cérémonie ou non. Moi, j'ai imposé la virginité à mes filles, mais si ce n'est pas le cas je ne fais aucune préférence entre mes filles. La vie est dure dans ces temps modernes. Dans ma tête, il est mieux de faire un grand mariage, tu es vierge, tu sors de chez ta mère.)

P : *Ok, la finn ouvér in pé lé zespri alor. Dan out nouvel vi de veuv kosa la shanjé depui ?*

(Les esprits s'ouvrent enfin. Dans ta nouvelle vie de veuve, qu'est ce qui a changé depuis ?)

A : *Mi komans trouv mon plas, i fé sét an Raymond lé pi la. Po moin mon premié fi i pran mon plas konsernan la shapél. E dan mon vi ma fine fé asé moin la viv mon vi avek li, ester mi viv just mon vi juska ma retrouv ali. Mi na mon zanfán ti zanfán i fé plézir amoin dan mon vi sa mém i fé avans amoin. Ma finn akompli tout. Po Raymond mi alim in lamp mi mét in vér lo mi majine ali tou le tan.*

(Je recommence à trouver ma place, cela fait 7 ans qu'il est parti. Pour moi, ma première fille reprend le flambeau concernant les rites du temple. Dans ma vie, j'en ai fait assez, j'ai eu ma vie avec lui, maintenant je vis jusqu'à ce que je le rejoigne. J'ai mes enfants, mes petits-enfants ça me fait plaisir et ça me fait avancer. J'ai déjà tout accompli. Pour Raymond, j'allume une lampe, je mets un verre d'eau et je pense à lui tout le temps.)

P : *Jordi koman ou voi out vi avek le rekul ? Ou lé ere ? Kosa ou lé pli fièr ?*

(Aujourd'hui comment tu vois ta vie avec du recul ? Es-tu heureuse ? De quoi es-tu fière ?)

A : *Tout mon zanfán na in kaz moin la konstrui, avek mon salèr de mizèr. Mon pli gran réusit sé donn shakun in kaz po rét dedan po pa bana lé déhor. Moin ma la viv la misér mi vé pa zot osi. Si mi férm mon zié mon zanfán lé an sékirité. Dan fami tradisionél kom nou néna toujours la réusit paské nou lé kroyan. Ma toujours santi amoin entouré par mon fami, mon zanfán la kontini donn in bon lédikasion mon ban ti zanfán moin lé fièr.*

(Tous mes enfants ont une maison que j'ai construite, avec mon salaire de misère. Ma plus grande réussite est que chacun a une maison pour ne pas se retrouver à la rue. J'ai vécu la misère et je ne veux pas qu'ils la vivent aussi. Si je meurs, mes enfants sont en sécurité. Dans les familles traditionnelles, il y a toujours de la réussite car nous sommes des croyants. Je me suis toujours sentie entourée par ma famille, mes enfants ont transmis mon éducation à leurs enfants et j'en suis fière.)

P : *Mersi po tousala. Té vréman top kose in pé sanm ou la fé amoin plézir.*

(Merci pour tout, c'était vraiment bien de discuter et ça m'a fait plaisir).

A : *Ah oui surtout mi té vé pa tro mé lé bien.*

(Ah oui, surtout que j'étais réticente, mais c'était bien.)

#### Analyse

Anise décide de commencer à raconter sa vie, à partir de sa vie de jeune fille. Elle a été déscolarisé dès l'âge de 9 ans. On peut remarquer que malgré la loi française de scolarisation des enfants jusqu'à l'âge de 16 ans, il est fréquent que les parents retirent leur fille aînée, ici à La Réunion, pour servir de nénène<sup>64</sup>. Normalement retirer un enfant de l'école devrait être pénalisé par la suppression des allocations familiales du foyer pour obliger les parents à remettre leur fille aînée à l'école, mais les directeurs d'école à La Réunion sont souvent complaisants et peut-être par peur des représailles des parents ferment les yeux. Mme Callandre cite un tel cas à l'école du Centre de Saint-Gilles-les-Hauts en 1999 pour la fille aînée d'une famille indo-réunionnaise. Elle me dit que ce n'est pas un cas isolé. Elle me raconte qu'un jour l'élève n'était encore pas là alors qu'elle avait déjà beaucoup manqué de journées d'école. Elle décide de téléphoner chez elle et c'est elle qui répond avec un bébé dans les bras qui braillait... Elle demande officiellement le retour de l'enfant à l'école et la mère vient dans l'école pour lui reprocher d'une part d'avoir téléphoné au domicile et d'autre part de se mêler de ce qui ne la regarde pas. Le directeur a couvert l'enfant et la famille a continué à percevoir ses allocations pour une enfant de 10 ans non scolarisée. Cela revient à dire que la loi française n'est pas toujours respectée au profit d'une tradition créole de « sacrifier » la fille aînée pour l'éducation des plus jeunes et pour l'entretien de la maison et du linge.

Ce qui est important à retenir également, c'est que Anise a donc été privé de socialisation par le biais de l'école. Il faut savoir que l'école est l'une des plus importantes instances de socialisation. De ce fait, cette situation amène Anise à ne connaître que les personnes de sa famille et à ne fréquenter uniquement des personnes qui entrent dans le cadre traditionnel et familial.

Concernant la rencontre d'Anise et de son conjoint, on remarque que cela s'est fait grâce à leur connaissance en commun (la sœur de Raymond était l'amie d'Anise). Après la première rencontre, c'est peu de temps après que la relation s'officialise et un an plus tard qu'ils se marient.

Selon Arnold Van Gennep, dans *Les rites de passage*, le mariage est important car il y a des changements comme le changement de domicile. Aussi, la « période de transition entre l'ancienne vie et la nouvelle vie » a été également réalisé lorsqu'elle reçoit son futur mari tout les quinze jours chez ses parents. Ils apprennent à se connaître à ce moment et de là se créer des idées de projection et de projets pour leur future vie ensemble.

Dans ce même livre, il parle de veuvage. On doit rester fidèle au défunt si on ne fait pas de rite de veuvage. Par ailleurs, pour Anise, il n'est pas question d'avoir un autre partenaire. C'est une manière traditionnelle de vivre le décès de son conjoint, on ne le remplace pas puisque nous

---

<sup>64</sup> Nourrice, bonne d'enfant, domestique.

sommes censés retrouver cette personne après la mort. De plus, pour Anise, elle s'est mariée et a eu des enfants avec cet homme, elle n'a connu seulement cet homme, c'est un amour choisi et elle veut tenir sa promesse de mariage.

Par rapport au mariage, elle ne l'a fait au début, seulement à l'église puisque sa famille n'était pas assez cultivée et renseignée à cette période (1968) pour pouvoir procéder à leur mariage. Par ailleurs, avec l'évolution et le développement de la tamoulisation sur le sol réunionnais, ils ont pu procéder à l'échange de tâli en 2014. Mais, le mariage civil était un mariage valide pour qu'elle puisse faire des cérémonies de femme mariée pendant la période de 1968 à 2014. Swamy Bhima m'explique que on a été tolérant même si elle n'était pas mariée au temple à cette période, mais le lien qui l'unissait à son mari était connu des dieux car elle a eu des enfants et elle faisait des services et les cérémonies de protection pour sa famille. Aussi, on est tolérant puisque à la Réunion dans les années 70, très peu de personnes sont initiées à la cérémonie du Kalyanam. De ce fait, le mariage civil est donc reconnu et toléré dans l'hindouisme, même si dans l'idéal il faut également procéder à l'échange de tâli. Il pense que ça aurait pu être fait avant 2014, mais souvent on y pense pas.

Dans le livre de David Annoussamy, la culture tamoule, il explique que dans les familles traditionnelles tamoulisées, le mari s'occupe du côté financier du foyer et la femme s'occupe du foyer. C'est le procédé qu'utilise Anise dans son ménage. Elle a également respecté la pratique de l'étape de la progéniture qui arrive après le mariage, puisqu'elle a fait un mariage qu'elle appelle « mariage propre » c'est à dire sortir de chez ses parents en ayant connu aucun homme avant de se marier.

Ce qu'il faut retenir concernant le choix du conjoint aussi, c'est qu'il est honnête, respectueux et non violent. La valeur ajoutée est le fait qu'il possède déjà sa maison. Mais les valeurs qu'il possède sont des valeurs qui se font rares chez les hommes qui, dans ces années, fréquentaient régulièrement des « *ti boutik* » pour consommer de l'alcool et se bagarrer. Ceci-dit, traditionnellement à la Réunion, c'est le garçon qui fournit la maison pour le nouveau foyer. Cela fait partie de l'une de ses responsabilités surtout dans les sociétés patriarcales.

Lorsqu'elle parle de misère à la fin de l'entretien, elle fait référence à sa vie plus jeune, elle a dû gérer ses frères et sœurs plus jeunes qu'elle puisque sa mère était à l'hôpital. Mais même avant cela, elle a dû abandonner ses études pour le foyer familial de ses parents, pour les aider. Elle s'est donc beaucoup sacrifiée pour sa famille. Sa famille qui n'a pas vraiment les moyens est une famille d'agriculteurs ; les enfants ont commencé à travailler depuis très jeune, (mon grand-père allait déjà dans les champs à 8 ans), et ils vendaient les fruits et légumes récoltés au marché de la ville. Elle parle d'une misère financière mais également émotionnelle puisqu'elle a dû très vite prendre le rôle de grande sœur en éduquant ses frères et sœurs et en leur inculquant les mêmes valeurs qu'elle à savoir le ménage, la cuisine et l'entretien du foyer pour les filles, et la valeur du travail pour ramener de l'argent au sein de la maison pour les garçons.

Après le mariage, on sent qu'elle va mieux, on suppose que c'est parce qu'elle est épaulée par son mari ensuite. Puis, elle a ses enfants, elle en aura six en tout. Elle travaillera par la suite pour eux exclusivement puisqu'elle tient à assurer leur avenir, peut être même pour combler ce qu'elle n'a pas eu pendant son enfance.

Pendant l'entretien, elle parle d'une de ses filles qui a fait de longues études universitaires. On peut faire un lien entre sa fierté par rapport à la réussite de sa fille et sa déscolarisation à l'âge de neuf ans. Je pense que Anise a vécu la réussite de Mouni, celle qui a fait des études, à travers sa fille, puisqu'elle n'a pas pu continuer ses études. Elle laisse la chance à sa fille là où elle n'a pas eu la même chance. Concernant l'ensemble de ses enfants, ils ont tous hérité d'un terrain ou d'une maison de la part de leurs parents. Leur niveau social a évolué grâce à l'ouverture d'esprit d'Anise concernant les études et sa valeur du travail et de l'indépendance qu'elle a transmise à ses enfants par rapport à son passé.

Lorsqu'on analyse l'entretien d'Anise, on peut y retrouver un des effets de la créolisation, notamment par le choix de son conjoint qui n'est pas de la même culture qu'elle, même si on comprend vite que sa droiture et son investissement dans la vie religieuse ont fait que cette différence ne soit pas soulignée ni remarquée auprès de leur entourage. Aussi, l'attache que Anise a avec le mariage vient sûrement de son éducation tamoulisée mais aussi du fait que c'est le chemin qu'elle a emprunté, donc qu'elle considère être la norme. En effet, on sait que dans les familles avec une forte influence tamoule, le mariage est important et plus il est fait tôt, plus il est valorisé. Le mariage est la solution pour que les générations puissent faire des enfants et faire perdurer une descendance à la famille. "La continuation de la famille est nécessaire au bonheur des ancêtres."(Louis de La Vallée Poussin - 1891) Puisqu'on valorise un mariage vierge dans l'Hindouisme, après le mariage, le rôle de la femme est donc de faire perdurer la descendance de sa nouvelle famille avec son mari. On comprend par la suite aussi qu'avec les évolutions, elle est plus ouverte et ses enfants ont le choix du conjoint, à certaines conditions, comme l'implication dans la religion.

Anise est à présent une femme veuve. Lorsque les femmes deviennent veuves dans l'hindouisme, elles n'ont plus le droit de participer à des rites religieux pour les divinités. Elles ont le droit de refaire leur vie, dans ce cas de se remarier et de retrouver leur droit en tant que femme sumangali mais ça n'a pas été le cas d'Anise qui veut rester fidèle à son mari jusqu'à sa mort. De ce fait, elle n'est plus une sumangali, bien qu'elle l'a été pendant plusieurs années depuis son mariage jusqu'à ce que son mari décède. C'est sa première fille qui prendra sa relève pour ses rôles au temple (Présidente du temple Sri Lalitha Tripurasunderi Kaliamen), mais aussi pour les rites religieux. On peut donc retenir que la femme n'a de responsabilités que par rapport à un statut qu'elle obtient de l'homme comme le mariage et qu'elle peut perdre lorsque ce dernier décède.

Anise était une sumangali.

Madame Callandre traduit l'histoire de Savithri<sup>65</sup>. Savitri est une Pativrata<sup>66</sup>. Le roi Ashwapati qui règne dans l'actuel Punjab était déjà assez âgé et voulait avoir des enfants pour perpétuer

---

<sup>65</sup>Version de T.N. Saraswati, collection epic characters of Puranas, (collection personnages épiques des puranas), Mai 2003, éditeur Bharatha Samskruthi Prakashana, Bangalore, India traduit par Madame Florence Callandre MCF, université de la Réunion en 2023.

<sup>66</sup>Pativrta est une femme dévouée à son mari, son seul but dans la vie est de servir son mari.

son règne et garder son honneur. Alors il invoque la déesse Savitri. Il respecte le jeûne et prie tous les jours. Il était tellement sérieux dans ses prières que Savitri lui vient en apparition et lui accorde un souhait. Il souhaite avoir une descendance. Alors la déesse Savitri lui accorde une fille. Cette fille sera appelée Savithri en reconnaissance de la déesse. La petite fille était d'une beauté inégale, qu'elle n'arrivait pas à avoir de demande en mariage, les hommes avaient peur de ne pas être à sa hauteur. Son père lui demande d'aller chercher elle-même son mari. Elle choisit Satyavan. C'est le fils d'un roi aveugle qui a perdu son royaume, ils vivent désormais dans la forêt. L'homme qu'elle a choisi était destiné à avoir une courte vie. Mais elle a tenu à l'épouser tout de même. Elle a profité de tous les jours qu'il lui restait auprès de son mari, jusqu'à ce que Yamadharma, le seigneur de la mort, vienne le récupérer. Alors, elle implore ce seigneur. Tellement fort qu'il lui accorde trois vœux, puisqu'elle s'est montrée persévérante et elle a vénéré le seigneur, elle lui a expliqué sa dévotion pour son mari, elle ne pouvait pas vivre sans lui. Yama lui accorde des vœux à l'exception de redonner vie à son mari. Elle demande d'abord que son beau-père retrouve son royaume et sa vue, puis il demande à ce que son père ait une descendance, donc cent fils. Enfin, elle le convainc pour un dernier vœu. Elle demande à avoir cent fils, mais pour que ce vœu se réalise, elle demande qu'on rende la vie à son mari. Face à Savithri, Yama accepte et offre à Savithri la possibilité de vivre 500 ans près de son mari avec leurs cent fils, dans son royaume puis il ira au paradis.

Cette histoire montre à quel point la femme indienne accorde de l'importance à son mari, qu'elle est dévouée à ce dernier au point de ne pas l'abandonner même après la mort. Les Pativrata sont des femmes vénérées dans leur foyer mais aussi face à tous, Yama était lui-même, impressionné par l'amour que portait Savithri à son mari. Être une Sumangali c'est aussi être une Pativrata puisque pour pouvoir devenir Sumangali il faut être mariée et avoir une vie dite exemplaire dans les familles traditionnelles en ayant des enfants avec son mari, en ayant eu une expérience de vie, en ayant su passer au dessus des épreuves de la vie conjugale et ses difficultés pour se considérer comme un couple épanoui. Savithri devient une référence concernant le rôle de la femme dans un couple puisque dans l'hindouisme, c'est à la femme que revient la responsabilité du bien-être de son mari. Elle a le rôle de prendre soin, puisqu'on considère que la femme possède le côté maternel qui permet à l'homme de ressentir qu'il est bien traité. On peut aussi voir à quel point Savithri a été persévérante et c'est grâce aux éloges qu'elle a fait en parlant de son mari que Yama a été ému de voir une femme aussi loyale et aimante face à son mari qu'elle a pu avoir gain de cause.



Anise représentant la *Sumangali* lors du *Kalyanam* de Swami Bhima en 2006, en tournant le plateau de camphre et d'eau safranée (*arti*) pour bénir le nouveau marié et enlever le mauvais œil.

## 6. Maximilien Boqui-Quéni

Le 21 janvier 2024, j'ai un entretien avec mon grand-père, Maximilien BOQUI-QUENI. Il est le patriarche d'une famille indo-réunionnaise très traditionnelle. Il est le fondateur du temple Sri Lalitha Tripurasunderi Kaliamen de l'Etang du gol.

### Retranscription

P : *Ou pe komans par présant aou.*

( Tu peux commencer par te présenter.)

M : Maximilien Boqui-quéni, *né le uit-out 1947 à bélvu Sin Lui. Moin la grandi la ba juska 3 zan apré nou la désand en vil dérièr légliz é apré létan mém. Moin lé isu d'in fami trè maléré, nou lé 7 frèr é ser misèr. Nou té soyn bèf é té vand le lé. Papa té i travay dan kan é momon té i okip la kaz.*

(Maximilien Boqui-quéni, né le huit août 1947 à Bellevue, Saint-Louis. J'ai grandi là-bas jusqu'à mes 3 ans ensuite nous sommes descendus pour habiter derrière l'église et finalement, à l'Etang. Je suis issu d'une famille malheureuse financièrement, nous sommes une fratrie de 7 enfants misérables. Nous avons des bœufs et nous vendions le lait des vaches. Mon père travaillait dans les cannes et ma mère s'occupait du foyer.)

P : *Ou lé le premié zanfan, ou navé plis responsabilité ? Koman ou la fé kosa ou la fé en tank dada po édé ?*

(Tu es le premier de la fratrie, avais-tu plus de responsabilités ? Comment as-tu fait et qu'as-tu fait en tant que grand-frère?)

M : *Moin té le premié donk sé moin la viv plis la misèr. Ma pa parti loin lékol. Ma sort lékol à 11 an, moin té gayn pa tro lir ankor. Moin té éd momon té travay dan jardin po vand mi té sa aroz po li. A 14 an mi té sa travay dan kan ek papa, mi té lèv gravié tousala. A 16 an ma la komans travay dan batiman. Moin navé in kontra jen travayér. Larjan té reviyin po la fami.*

(J'étais le premier donc c'est moi qui ai le plus vécu dans la misère. Je n'ai pas continué l'école. J'ai arrêté à 11 ans, je n'arrivais même pas à bien lire. J'aidais maman pour arroser le jardin (on vendait des légumes du jardin). A 14 ans, j'ai commencé à travailler dans les cannes avec papa etc. A 16 ans, j'ai commencé à travailler dans le bâtiment. J'avais un contrat jeune travailleur et l'argent revenait à ma famille.)

P : *Finaleman kel aj ou la pran out partikulié ?*

(finalement à quelle âge tu as quitté le foyer familial?)

M : *Mala pran ménaj 19 an.*

(J'ai habité avec ta grand-mère à 19 ans.)

P : *Koman la spasé dè le débu mém ?*

(Comment les débuts se sont passés?)

M : *Kan ma gayn 20 an momon la brulé, li té ospitalisé pandan 2 an, papa li té blésé donk ma la okip frèr é sèr et mon lot sèr Anise la okip osi dé troi. Sé koma la komansé. Ma gayn zanfan é mi té okip mon ban frèr a mém tan. Trè vit ma ni artizan, apré agrikultèr.*

(Quand j'ai eu 20 ans, ma mère a été brûlée, elle a été hospitalisée pendant 2ans, mon père était blessé donc je me suis occupé de mes frères et sœurs avec ma sœur Anise. C'est comme cela que ça a commencé. J'ai eu des enfants et je m'occupais de mes frères en même temps. Très vite, je suis devenu artisan et ensuite agriculteur.)

P : *Mi koné apré sa ou la lans out lantrepriz, koma la spasé ? Kan la komans out vi d'antreprer ?*

(Après tout cela, je sais que tu as lancé ton entreprise, comment ça s'est passé ? Quand est-ce que ça a commencé?)

M : *A 21 an ma lans mon antrepriz dan transpor batiman, pandan 20 an. Aprè ma mét en likidassion paské la fé fayit. In promotèr la pran larjan la parti an Frans. Apré ma rouv in ot lantrepriz batiman mèm, antr tan ma la konstrui mon kaz. Kan ma pran mon partikulié mi té mye mi té travay lavé in pé plis larjan. Ma la apran mon ban frèr travay osi.*

(A 21 ans, j'ai lancé mon entreprise dans le transport et bâtiment, pendant 20 ans. Après, j'ai mis en liquidation puisque j'ai fait faillite. Un promoteur a pris l'argent et est parti en Métropole. Ensuite, j'ai ouvert une autre entreprise de bâtiment, entre-temps j'ai construit ma maison. Quand j'ai pris mon "particulier", j'étais mieux puisque je travaillais et j'avais un peu plus les moyens. J'ai aussi appris à mes frères à travailler.)

P : *Té pa tro difisil konsilié vi d'fami et vi d'antreprer ?*

(N'était-ce pas trop difficile de concilier vie de famille et vie de chef d'entreprise ?)

M : *Té difisil, mi té voi mon fami tou lé kinz jour po gayn larjan té oblijé alé travay Sin-Dni partou. Té pa tro jérab mé navé out mémé té la té okip la kaz é marmay dériér.*

(C'était difficile, je voyais ma famille tout les quinze jours pour pouvoir travailler et gagner de l'argent, je travaillais à Saint-Denis, partout. Ce n'était pas trop gérable mais ta mamie était là pour gérer la maison et les enfants.)

P : *A koté tou sala navé osi out vi dan la relijion, koman la komansé sa ?*

(A côté, il y a aussi ta vie religieuse, comment ça a commencé?)

M : *Kan momon la brulé, mavé 20 ans, ma la fé in promes avek mon frèr Arno et mon sèr Anise, nou té lé pli vié. Kom momon lété brulé par d'fé, li la fé 2 zan an réanimasyon, nou la promèt ke si li reviyin a la vi, nou va fé marsh dan fe. Sa nou la fé promes la a vi, nout zanfàn ti zanfàn i doi kontinié é i doi pa arété. Nou lavé bezoin la plas donk la méri la fé in marshé ek nou po gayn nout téréin nou la dabor komans ek in ti shapel 4 mètr su 6 mètr. Aprè ek le tan la ni la shapel d'oujourdui. Mi té koné pa tro ryin moin la apran ek domoune lontan, apré mon ban garson parti apran an Inde, Maurice partou. Moin zordi mi kalifié amoin de « Pousari Mantrika ». Sé in Pousari hautement kalifié. Mi fé la prièr po éd domoun sort dan le mal. Zordi mi transmèt à mon marmay surtou le dernié garson paske i intéré ali li na la tèt po sa. Li parti apran à Kerala. Li la fé lékol Mantrika – Tantrika. Donk nou la rant dan la relijion a fon é i éd anou a avansé dan nout vi.*

(Quand ma mère a été brûlée, j'avais 20 ans, j'ai fait une promesse avec mon frère Arnaud et ma sœur Anise, nous sommes les plus âgés. Comme elle a été brûlée par le feu, elle a fait 2 ans en réanimation, on a promis que si elle revenait à la vie, nous ferions la marche sur le feu. C'est une promesse à vie, nos enfants et petits-enfants devront continuer. On avait besoin de place donc la mairie a fait un marché avec nous pour que nous obtenions le terrain, ça a commencé avec une chapelle de 4 mètres sur 6 mètres. Puis avec le temps, on a eu le temple d'aujourd'hui. Je ne connaissais pas trop, mais j'ai appris avec les anciens, puis mes garçons aujourd'hui

Swamy, sont partis apprendre en Inde et à Maurice. Aujourd'hui je me qualifie de « Pusari Mantrika » C'est un Pusari hautement qualifié. Je fais des prières pour aider les personnes à sortir du mal. Aujourd'hui je transmets à mes enfants, surtout à mon dernier garçon, puisqu'il est intéressé et a la tête pour. Il est parti apprendre au Kerala. Il a fait l'école de *Mantrika-Tantrika*. Donc on pratique notre religion et cela nous aide beaucoup à avancer dans notre vie.)

P : *La religion na in plas inportan mala conpri. Astèr mi koné osi ou lé tizanié. Kosa ou gayn di amoin la dsi ?*

(J'ai bien compris que la religion a une place importante. Je sais aussi que tu es un tisanier. Qu'as-tu à dire sur ce sujet?)

M : *Moin té abit la kaz mon gran-pèr, li té tisanèr li té apran amoin. Li la apran amoin lé boi purgatif, dijestif é pi à 25 an ma la komans apran tout sèl osi mi té fé po la fami aprè po konnaissans mé sa i fo in doz spiritualité sa.*

(J'habitais chez mon grand-père qui était tisanier, il m'apprenait. Il m'a appris les bois purgatifs et digestifs et à 25 ans j'ai commencé à apprendre seul, je faisais pour la famille, les connaissances mais pour réussir il faut de la spiritualité.)

P : *kosa la spiritualité po ou ?*

(Qu'est ce que la spiritualité pour toi?)

M : La foi, la prière, la connaissance.

P : *Astèr mi koz aou de mon mémoir po voir osi kosa ou pans kosa ou na po di. Mi travay su le passaj de jen fi à fanm dan l'indouism la Rényon dan ban fami tradisyonèl. Koman i fé pasaj là é kansa in fanm lé konsidéré kom in fanm ?*

(Maintenant, je vais te parler de mon sujet de mémoire pour voir ce que tu en penses et ce que tu as à dire. Je travaille sur le passage de jeune fille à femme dans l'hindouisme à la Réunion dans les familles traditionnelles. Comment se fait ce passage et quand est ce qu'une femme est considérée comme l'être réellement?)

M : *Dan l'hindouisme, la fi lé né inosan. Li doi fé in pénitans po donn son amour a Dié an premié. Kan li port Kavadee ou biyn kan li marsh dan fe, li pik zéguiy la li donn son amour son dévosyon a Die. Aprè sa, la li pe konsom son vi kom li vé. Avèk lévolusion mi préfér di koma, lé pu strik kom avan. Po moin le plis inportan sé ke la donn lamour a Die avan. E pi amoin mi di i viyn in fanm kan i gayn zanfàn. Kan li na son zanfàn li na responsabilité, li grandi ankor plis li muri dan la tèt.*

(Dans l'hindouisme, la fille est née innocente. Elle doit faire une pénitence pour donner son amour à Dieu avant de le donner à un homme. Quand elle porte le Kavadee ou quand elle marche sur le feu, pique des aiguilles, elle donne son amour et sa dévotion à une divinité. Après cela, elle peut consommer sa vie comme elle veut. Avec l'évolution je préfère le dire ainsi, c'est plus aussi strict qu'avant. Pour moi, le plus important est de donner son amour à Dieu d'abord. Ensuite, moi je dis qu'une femme devient une femme lorsqu'elle a des enfants. Quand elle a son enfant, elle a des responsabilités, elle grandit encore plus et est plus réfléchie.)

P : *Ok é konsernan le shoi le konjwin ou na dé règ partikulié ? Koman i shoisi, déjà eske i shoisi le garson po in ti fi dan fami tradisionèl ?*

(Ok, et pour le choix du conjoint, il y a des règles ? Comment choisit-on, déjà, est ce qu'on choisit le garçon pour une fille dans les familles traditionnelles?)

M : *I demand sé kel tip de fami, si lé pa délinkan, mi analiz bonpé le komportman po voir si i korespond. O nivo la relijion fo na in sertin akor po ke i kol. Pa forséman in Malbar mé fo na respé. Si na lamour i gayn avansé, i pé fé konsésion mé fo na lamour.*

(On demande c'est quel genre de famille, si ce n'est pas un délinquant, j'analyse beaucoup les comportements pour voir s'ils se correspondent. Au niveau de la religion il faut qu'il y ait un certain accord pour que ça colle. Pas forcément un Indo-réunionnais, mais faut qu'il y ait du respect. S'il y a de l'amour on peut avancer, on pourra faire des concessions après mais il faut d'abord de l'amour.)

P : *E konsernan la plas la fanm ? Koman li lé konsidéré ?*

(Et concernant la place de la femme ? Comment est-elle considérée ?)

M : *Fanm sé la limièr, li don lédikasion, li nourri, li lé sansé fé tout dan le ménaj an vérité sé li i dirij. Po moin la fanm sé la shèf de mézon é le boug sé shèf de fami. Kan na in désizion mi demand mon madam, si li pa dakor, nou réfléshi ansanm. Son avi i kont paské sé li koné mie ke moin le foiyé é marmay osi.*

(La femme c'est la lumière, elle donne l'éducation, elle nourrit, elle est censée tout faire dans le ménage, en vérité c'est elle qui dirige. Pour moi, la femme est la cheffe de maison et l'homme est le chef de famille. Quand il y a une décision je demande à ma femme, si elle n'est pas d'accord, on réfléchit ensemble. Son avis compte parce qu'elle connaît le foyer et les enfants mieux que moi.)

P : *Koman ou voi la relijion dan la vi in jèn fi ?*

(Comment tu perçois la religion dans la vie d'une jeune fille?)

M : *La relijion sé la baz é le pilié. Mèm si ou sa fé zétud, fo rést croiyan fo avoir la foi, kan ou lé an ba ou na la foi kan ou ariv an lèr osi fo pa arété fo prié mèm.*

(La religion est la base et le pilier. Même si on fait des études, il faut rester croyant, avoir de la foi, quand on est en bas de l'échelle on a la foi alors quand on monte il faut pas arrêter de prier.)

P : *Ou na in zafèr po rajout la dsi ?*

(As-tu des choses à ajouter?)

M : *Pa an partikulié, la fanm fo konèt respèkt a li, momon la apran amoin, mon dé sèr osi mi na respé po zot é zot na po moin, mon madam na respé mutuèl ant nou sé koma i marsh.*

(Pas en particulier, la femme il faut savoir la respecter, ma mère me l'a appris, mes sœurs ont du respect pour moi et je les respecte également, ma femme et moi nous avons un respect mutuel, c'est comme cela que ça marche.)

P : Mersi.

(Merci.)

#### Analyse

Il est à prendre en compte, qu'étant la petite fille de l'interviewé, il peut y avoir des sujets qui n'ont pas pu être abordés puisque je suis consciente que les réponses auraient été biaisées et il y a des sujets qu'un grand-père indo-réunionnais n'aborderait pas avec sa petite fille, qui, de plus, habitait sous son toit pendant plus de 14 ans, donc la proximité que j'ai avec l'interviewé fait que l'entretien ne peut pas rendre compte de certains aspects de la vie intime masculine.

Le début de la vie de Maximilien montre à quel point la culture malbar responsabilise les aînés face aux frères et sœurs plus jeunes de la famille. C'est le cas lorsque Maximilien et Anise, les aînés de la famille prennent en charge leurs petits frères et sœurs puisque les parents ne pouvaient pas s'en occuper. Ce fait est également observé par Christian Barat dans *Nargoulam, cultures et rites malbar à la Réunion*, 1989, page 62, avec le cas de la famille d'Adrien qui était une famille en difficulté et avec des enfants orphelins.

Dans *La culture tamoule* de David Annoussamy, 2016, au chapitre 6 dans la partie « La vie conjugale », on comprend mieux pourquoi Maximilien dit « *Son avi i kont paské sé li koné mie ke moïn le foïyé é marmay osi.* » (Son avis compte parce qu'elle connaît le foyer et les enfants mieux que moi.). En effet, dans la culture tamoule, chaque personne du couple a un rôle important, la femme s'occupe en général du foyer et l'homme prend les décisions et s'occupe du côté finance. C'est ce que Maximilien fait, en commençant à travailler dès son plus jeune âge et en ne voyant ses enfants et sa femme que très rarement par rapport à l'éloignement de son travail avec le foyer familial. Dans la partie « Les enfants » de ce même livre, on se rend compte que l'éducation de ses garçons le concerne plus que celle des filles, surtout ceux qui veulent s'investir dans une vie religieuse.

Ses fils ont étudié au Tamil Nâdu, à Maurice et au Kerala. Ainsi, les enseignements du Tamil Nâdu, de Maurice et du Kerala ont influencé la culture familiale et les rites familiaux qui se rapprochent plus désormais de la famille tamoule du Tamil Nâdu, sûrement aussi de celle de Maurice et du Kerala (*Malayalon*) même si mon grand-père m'a dit un jour que le nom de Boqui-Quéni était d'origine Bengalie, en provenance de Calcutta. Par ailleurs, Maximilien est descendant d'une indienne, son arrière-grand-mère, venant de Calcutta.

Nous pouvons dire aujourd'hui que les pratiques religieuses et familiales se complexifient puisqu'elles puisent désormais et mêlent une éducation dans l'île voisine et dans deux États dravidiens, le premier ayant des liens privilégiés avec La Réunion par l'influence pondichérienne.

Dans le discours de Maximilien, on retrouve les règles du *Thirukkural*, *Ethique et Représentations*. En effet, dans les vertus, on retrouve les tâches domestiques qui sont accomplies par les femmes, mais on retrouve aussi l'importance de la femme par rapport à sa place dans le foyer, l'associant à une déesse : « *M : Fanm sé la limièr, li don lédikasion, li nourï, li lé sansé fè tout dan le ménaj an vérité sé li i dirij.* » (La femme c'est la lumière, elle donne l'éducation, elle nourrit, elle est censée tout faire dans le ménage, en vérité c'est elle qui dirige.) La lumière fait référence à la Déesse Lakshmi qui est la déesse de la lumière, de la fortune, de la prospérité, elle est souvent vénérée dans la maison, près de la lampe du foyer.

Dans ce même texte de loi universelle hindou, on peut retrouver le rapport de l'investissement en l'éducation qui est privilégié chez les garçons plutôt que chez les filles. En effet, Maximilien ne parle que de certains de ses fils, ceux qui ont décidé de s'investir dans une carrière dans le domaine religieux, alors que, nous le savons, cet homme a 9 enfants, dont cinq garçons et quatre filles, tous ont un travail avec des positions sociales différentes, sauf la première fille et la dernière fille qui ne travaillent pas, par choix et volonté personnelle, ayant suivi un chemin traditionnel toutes les deux, elles sont mariées et leurs maris subviennent à leurs besoins.

Concernant le choix du conjoint, on s'aperçoit que les mentalités commencent à évoluer avec Maximilien puisque dans le *Thirukkural*, le choix du mari est une affaire de famille alors que Maximilien confirme qu'il offre la possibilité à chaque femme de la famille de choisir son partenaire par amour, même s'il fera attention que ce soit une personne qui corresponde aux normes et aux valeurs de la famille.

Cette année, mon grand-père aura 77 ans, selon le Thirukkural, il se trouve dans la phase de recueillement, c'est-à-dire une phase de sagesse et de renoncateur. Cela peut expliquer le fait qu'il ne soit plus aussi exigeant concernant le suivi du dharma dans les moindres détails.

Les stances 952 et 953 du *Tiroukoural Traduction du tamoul au français du Livre de la Fortune et du Livre de l'Amour de Kalaimamani Kalladan Djanaguiramane*, (relue par M<sup>c</sup> Florence Callandre

« La bonne conduite, la vérité et la pudeur ; ces trois qualités ne manquent pas chez les gens de bonne famille. ... 952 »

« Le sourire, la tolérance, la bonne parole et le respect des autres ; telles sont, dit-on, les quatre qualités d'une personne née d'une famille vraiment noble. ... 953 » montrent qu'il y a certaines valeurs et normes qui sont importantes pour pouvoir avoir une bonne renommée pour la famille. Dans cet entretien, je relève la valeur du travail surtout pour les hommes, les tâches domestiques ainsi que l'éducation des enfants reviennent à la femme, mais surtout, au fil de l'entretien on retrouve le mot « respect » concernant le choix du conjoint, mais aussi pour les relations fraternelles, et les relations conjugales.

« Celui qui est réfléchi et ferme d'esprit, ne cède jamais à la folie d'adorer sa femme. ...910 »  
⇒ L'homme qui fait passer sa femme avant tout, est pénalisé car il n'avancera pas au niveau de ses projets et de son travail. Il faut replacer certaines stances historiquement. Au début de notre ère, on considérait en Inde que la femme divertissait l'homme, donc, l'homme devait résister à la tentation de donner trop d'attentions à sa femme. Dans cette stance, on peut mieux comprendre comment Maximilien a pu aller travailler plusieurs jours sans revenir au foyer. Il a probablement fait passer ses responsabilités avant sa vie de famille.

Si on se réfère au livre « *Les lois de Manou, Manava-Dharma-Sasta, traduit par Auguste Loiseleur-Deslongchamps, édition Arbre d'Or, juin 2007* », Maximilien a le rôle du chef de famille. Dans le troisième livre, on explique que ces hommes choisissent leurs épouses, capables de leur donner des fils, pour avoir une descendance. Ensuite, on valorise la femme du foyer pour que le foyer devienne un lieu de paix et de convivialité, puisque, rappelons-le, le foyer est dirigée par la femme.

Nous pouvons attribuer la tolérance de mon grand-père vis à vis du choix du conjoint à la créolisation. L'habitude de côtoyer depuis son enfance et dans son travail toutes cultures l'a rendu plus tolérant quant au choix du conjoint des membres de sa famille. Il n'est pas un patriarce vindicatif comme l'était par exemple Moutoussamy Mourouvin dans l'Est, qui choisissait lui-même pour tous ses petits-enfants (ex : Jean-Paul Virapoullé). On pourrait emprunter le terme d'hindouisme créolisé au chercheur Christian Barat pour définir sa pratique puisque mon grand-père est né et a grandi à la Réunion, donc avec l'influence de la culture réunionnaise mais ayant un temple hindou et une éducation indo-réunionnaise ainsi que deux fils désormais *swami* qui modifient depuis leur formation, l'aîné à Maurice et le cadet au Tami Nâdu, aussi ses pratiques. Il possède également désormais la culture tamoule par ce biais en plus certainement de ses autres origines indiennes. Contrairement à ce qu'on peut attendre d'un patriarce d'une famille traditionnelle, mon grand-père ne voit pas le mariage comme une

finalité de la vie d'une jeune fille mais le place plutôt parmi les rites religieux dans l'évolution de la vie d'une jeune fille pour devenir une femme.



Maximilien BOQUI-QUENI, le dimanche 28 avril 2024, quelques minutes avant la marche sur le feu en l'honneur de Pandialée.

7. Madame I (anonyme)

L'entretien avec I.N se passe le 14 mars après un échange téléphonique. Elle a vu mon affiche et veut se faire interviewer.

Retranscription

P : Je vous proposais de commencer par votre présentation. Comme je vous ai dit, ça peut être anonyme, à vous de voir.

I : Je m'appelle I.N. Je suis née en 1982 donc là j'ai 41 ans. J'ai grandi dans une famille, même si on ne pratiquait pas beaucoup, je peux la qualifier de traditionnelle tamoule. Mon parcours de vie et de scolarité a été chaotique. J'ai souvent été en errance de choix éducatif, en errance médicale. Et j'estime ne pas avoir eu d'enfance, j'estime avoir eu une place spéciale dans la famille. J'ai été une enfant battue. Violence physique et morale, par mes parents, ma famille. Physique c'est surtout ma mère, et le reste de la famille c'était moral, physique aussi parfois. J'ai deux sœurs, je suis la fille du milieu. Papa et maman ont toujours voulu avoir des garçons, parce que c'est important, sans trop savoir pourquoi. Le garçon perpétue le nom. Ensuite, j'ai accumulé des petits boulots à droite, à gauche, j'ai commencé mes études tard à l'université. J'ai fait géographie, aménagement du territoire et développement durable parce que j'aimais. Aujourd'hui j'ai ouvert mon entreprise en tant que dessinatrice, illustratrice et conceptrice, animatrice en environnement culture et patrimoine. Donc en lien avec mes études. Aussi, je suis très investie dans le milieu associatif, surtout dans le domaine de l'environnement, la culture locale et la résilience.

P : Ok, je reviens sur le fait que tu as été une enfant battue. Est-ce que tu t'es sentie obligée de rester dans le foyer familial ? Tu n'as pas cherché de l'aide ?

I : Si, si. Mais en tant qu'enfant on n'est pas pris en considération. Dès que j'ai pu, j'ai quitté le foyer familial. Mais même avant j'y pensais, à 9 ans je me disais déjà « il faut que je me marie ». Mais j'avais conscience très tôt que je devais partir. Aussi, je me considère comme un animal social, donc peut être par rapport à mon éducation mais je n'aime pas l'individualisme, j'ai été éduquée pour servir l'autre. Je ne sais pas si c'est purement tamoul.

P : Par rapport à ton envie de te marier depuis très jeune, qu'en est-il aujourd'hui ?

I : Je suis célibataire, vraiment célibataire, je n'ai même pas un copain. Pas d'enfants.

P : Par choix ?

I : Par rapport à ma vie et aux difficultés sociales. Après j'ai été une enfant battue, j'ai compris après que sûrement je leur faisais honte. J'étais moche, vilaine, couillon.

P : C'est ce que tu ressentais ou c'est ce qu'on te disait ?

I : On me le disait. Mais c'est vrai que maintenant j'ai conscience que je suis différente, mais est-ce que c'est une raison de rabaisser une personne ou de la battre ? Du coup je me rends compte que la société n'est pas prête à la différence.

P : Mais tu m'avais dit avoir deux autres sœurs, est ce que l'éducation était similaire ?

I : Il y a une grosse différence, les câlins, avoir les études payées, ne pas être rabaisées mais encouragées. Mes sœurs me disaient que ma mère avait dit que j'étais conne, ou moche. On me le disait aussi en face, tous les jours. Après est-ce-que chez tous les tamouls c'est comme ça, je ne sais pas. Une fois je me suis regardée dans le miroir et je me suis dit que oui effectivement, je suis différente, le regard un peu dans le vide. Et je le dis, j'ai été élevée par la communauté. Mais quand je demandais aux membres de ma famille s'ils m'ont élevée, ils disent : « Non pas trop, plus mes sœurs que moi... » J'ai grandi avec mes tantes et des personnes nous gardaient aussi des fois. J'ai été élevée dans une atmosphère où on nous comparait tout le temps et ça crée une ambiance de division. Les seuls liens qu'il me reste avec ma famille c'est que matériel. Les gens me disent qu'il faut partir ailleurs mais non merci, je suis bien ici. Si je pars, c'est pas en France mais plutôt à un endroit où je me sentirai proche de ma culture comme en Inde. Et du coup, j'habite dans le quartier familial. Mes voisins sont ma famille. Je les croise mais je les ignore. Mais à un moment donné, il faut assumer car quand j'étais petite on me regardait mal. Donc moi je sais comment les personnes qui ont vécu ce genre de choses finissent. Soit elles sont décédées, soit elles sont prostituées, soit elles ont des problèmes mentaux plus graves encore parce que le cerveau ne se développe pas comme il faut pendant l'enfance. Je passais des fois des journées sans que personne ne m'adresse la parole.

P : Est-ce que tes parents t'ont donné des conseils concernant le choix de ton futur conjoint quand tu étais plus jeune ?

I : Non, aucun conseil. C'était pas un sujet abordé. Mais on nous disait « quand tu seras mariée... »

P : Tu rêvais de te marier depuis petite, mais finalement ça ne s'est pas fait. C'est un choix ?

I : Dans le système éducatif global, on attend des petites filles certaines choses alors que moi, j'avais mon idée. Au niveau du critère, il fallait qu'il ait une culture créole comme moi. Je suis tellement fière de ma culture que c'est ce que je recherche. J'ai déjà essayé avec des *Zorèy*, et des Créoles mais personne.

P : J'entends souvent des femmes indo-réunionnaises se rapprocher des *Zorèy*. Saurais-tu m'éclairer sur ton choix ?

I : Non je ne sais pas. J'ai été élevée par la télévision et par l'école puisqu'il n'y avait pas d'échanges à la maison. Dans ma famille il n'y a pas eu de transmission donc il y a des informations qui sont passées par mes grands-parents et mes parents mais pas par moi. Les premiers arrivés des N étaient de Saint-Leu. Dans mon cœur je me dis qu'avec un Réunionnais je ne pourrais pas être heureuse parce que c'est trop strict. Réunionnais mais à dominance culturelle *malbar*. Depuis le début, je suis attirée par les *Malbar* un peu métisse. Par exemple, ma petite sœur, renie sa culture créole, elle ne parle pas créole et pourtant quand je la regarde, c'est une tamoule physiquement, je ne comprends pas qu'elle prenne une attitude de Française. Donc j'allais vers les *Zorèy*, finalement parce que je voulais essayer avec un étranger. Mais finalement, les *Zorèy* c'est non. Ils ont une éducation particulière, il faut qu'ils règlent un problème avec leur communauté, par rapport à l'ouverture à l'autre.

P : Quels étaient les choix considérés comme les critères les plus importants, pour toi et pour ta famille ?

I : Mes choix d'hommes ?

P : Oui, critère physique, argent, l'âge, la situation professionnelle...

I : Que ce soit mes choix d'hommes ou mes choix professionnels, rien n'est bon. Et quand je demande ce qu'il faut faire, je dois me « démerder ». Au collègue quand je voulais faire quelque chose, on me disait que j'étais trop « couillonne ». Il y avait comme une volonté de nuire, d'éteindre l'autre. J'ai assez de recul pour en parler. Je n'ai plus l'âge pour qu'on me dise que c'est ma crise d'adolescence. On voulait me détruire, quitte à ce que je sois en dépression, clocharde et cœtera.

P : Tu n'avais vraiment aucun soutien dans ton foyer familial ?

I : Non, zéro soutien. J'ai une cousine qui s'est mariée sans aucun membre de notre famille. Je l'ai félicitée. Mon père l'a rabaissée. Mais de toute façon elle a grandi seule, comme moi un peu. En fait, je me pose souvent la question, pourquoi personne n'aime mes parents. Mais finalement, ce n'est pas pour rien. Même au sein de la famille, il y a de la jalousie, des histoires. Mais mon père, plus jeune, il rabaissait ses autres frères pour être supérieur. Il veut croire qu'il est le patriarche de la famille alors qu'il y a des femmes qui sont là avant lui. Il est le premier garçon de la famille mais mes tantes ont la posture de diriger la famille, comparées à lui. Ses sœurs ont plus de pouvoir que lui, elles sont toujours là pour veiller, pour guetter pour rabaïsser tout le monde. Pour envoyer des piques. Tout le monde essaye de casser l'un et l'autre.

P : D'accord, je comprends, mais de toi même, qu'est-ce que tu trouvais important comme choix pour ton futur conjoint ?

I : Mes critères, c'était la culture réunionnaise. L'argent je n'y pensais pas, je voulais quelqu'un de cultivé, puis j'ai compris que l'intelligence et la culture sont différentes. J'ai déjà été avec

des gens intelligents, c'était des thésards. Mais qu'est-ce qu'ils étaient cons quoi ! C'est le respect le plus important, ne pas être dans les dépendances même si moi-même je ne respecte pas ça par exemple par rapport à la cigarette. Le plus longtemps que je suis sortie avec un garçon c'était un Créole, culture *malbar*, créole, le *yab*. Sa mère était *malbar* et son papa *yab rouge*. C'est sa mère qui l'a éduqué. Mais il n'y avait aucun respect des femmes, on l'encourage pas, c'est lui qui était le plus mis en avant, je devais l'accompagner dans ses projets mais moi je n'avais aucun soutien et quand je demandais du soutien, il y avait beaucoup de reproches. C'était le garçon chouchou de sa famille. Par exemple, je fumais, et j'ai eu une remarque de sa mère une fois comme quoi je l'incitais à fumer aussi. Alors qu'il faut savoir qu'il fumait depuis le lycée et que c'est le voisin qui avait averti ses parents par rapport aux mégots jetés chez les voisins. J'ai rappelé cette histoire à sa mère ; elle s'est braquée en me demandant si je pense qu'elle est une mauvaise mère. J'ai répondu que je ne sais pas. (rires). Voilà, ça montre encore l'importance de l'homme dans la posture locale. Il ne faut pas oublier qu'en proportion de la population locale, l'Afrique et l'Asie sont des peuplements les plus importants. Mais le reste se joue dans la domination. On se base sur une société de domination. Dans le temps d'avant, le prêtre était aussi le professeur d'école. S'il apprenait que tu allais au temple *malbar*, tu ne pouvais plus aller à l'école. J'avais demandé à ma famille pourquoi ils sont tous devenus chrétiens, mon papa me répondait que c'était une manière pour eux de pouvoir s'en sortir socialement. Pour pouvoir faire du business. Même si on avait soi-disant le droit de pratiquer.

P : Oui je comprends. Je continue le questionnaire, à quel moment as-tu senti que tu transitais de jeune fille à femme ?

I : Quand j'ai eu mes règles. On l'a bien exposé aux yeux de tout le monde.

P : Comment ça exposé ?

I : Alors j'arrive au repas de famille, c'était après un *samblani*. J'étais au collège. Quand j'ai eu mes règles, je n'ai pas compris puisqu'on ne m'avait jamais expliqué. Je devais me comporter comme une femme mais quand je le faisais, j'étais rabaisée, je n'avais pas mon mot à dire. J'avais une posture spéciale c'est-à-dire que quoi que je fasse, ce n'était pas bon. Ils avaient besoin d'un bouc émissaire, ils avaient besoin de se défouler. Pourtant, je faisais toujours en sorte de ne pas me faire remarquer et de faire oublier mon existence. Surtout dans la famille. Je suis désolée, j'ai un peu honte parce que je n'ai jamais eu à parler de ça. Mais pour revenir au mari, j'avais un choix c'était de trouver quelqu'un de cultivé, un artiste, quelqu'un avec qui je peux développer des projets. Même faire un enfant c'est un projet pour moi. Avec mon ex c'était chacun de son côté donc je n'avais pas l'occasion de penser aux projets. J'étais plus avec sa mère qu'avec lui puisqu'il sortait souvent. Mais ça ne me dérangeait pas puisque j'aimais l'idée d'avoir une famille, que je n'ai pas eue. Euh... Sinon... Voilà.

P : Il n'y a aucun souci, pas la peine de t'excuser. La dernière question de mon questionnaire est : vous sentez vous reconnue en tant que femme auprès de votre entourage familial, j'entends par là, par rapport à vos choix de vie et à vos choix en tant que femme.

I : Alors, je ne suis pas reconnue dans mes choix et ni dans ce que je suis. C'est peut-être un choix aussi d'être comme je suis, ouverte d'esprit, d'avoir l'esprit critique, euh, je suis une artiste aussi, ma sensibilité, mon amour de la nature, je ne suis même pas reconnue là-dedans.

P : Mais est-ce-que tes sœurs ont eu un chemin plus traditionnel ? Avec un mariage, des enfants et cœtera ?

I : Non mais elles sont considérées comme traditionnelles.

P : Mais tu penses que c'est dû à quoi qu'elles soient reconnues et pas toi ?

I : Je ne sais vraiment pas... (réfléchit). C'est un vrai mystère. Même mes amis au lycée ne comprenaient pas pourquoi j'avais ce statut dans ma famille. J'ai dit que je me sentais femme quand j'ai eu mes règles, mais même avant, j'ai toujours été trop grande pour faire telle ou telle chose. Je me suis rendue compte tardivement qu'on me donnait des responsabilités qu'on est pas censé donner à un enfant de 6 ans. Ce n'est pas normal. Puis je m'en prenais plein la face quand je faisais quelque chose mal.

P : Tes sœurs ne sont pas mariées et n'ont pas d'enfants aussi ?

I : Ma grande sœur si, par exemple elle, elle fait bien les choses et son mari c'est un *Malbar*. Alors qu'en réalité, les parents de son mari sont des *kaf*<sup>67</sup>, la mère est une *kafrine* et le papa c'est un *kaf*. Mais mon papa m'a sorti une fois que B, mon beau-frère, est un *Malbar*.

P : Tu penses que ta grande sœur est plus reconnue puisqu'elle est mariée et a eu des enfants ?

I : Elle n'est pas mariée, mais elle a des enfants. Mais elle était reconnue même bien avant. Même pendant sa scolarité elle était reconnue en tant que femme. Par exemple, elle a eu le choix de choisir son école alors que moi je n'avais pas eu le choix, même si mon école avait insisté pour que je parte dans une meilleure école. Mais mes parents ont refusé et ont dit qu'ils n'avaient pas les moyens. Alors que mes parents payaient cette école pour ma grande sœur. Peut-être que tu ne connais pas ce genre de chose : la destruction d'un individu, comment détruire quelqu'un. Je pourrai écrire un livre là-dessus, comment décrire une personne depuis l'enfance. Mais bon bref.

P : Est ce que tu aurais des exemples d'éducation typiquement indo-réunionnaise que tu as eue ?

I : Bah déjà le rapport de la femme et de l'homme. L'importance du père, la parole d'une femme inférieure à celle d'un homme. D'ailleurs mon père disait qu'on lui appartenait.

P : Selon toi, dans la culture tamoule, la femme n'a pas une place valorisante ?

---

<sup>67</sup> *Kaf* est le terme créole, dérivé de Cafre par lequel les navigateurs arabes désignaient les habitants de l'Afrique de l'Est.

I : Si, elle peut, mais par la force. Mais elles-mêmes, elles se rabaissent entre elles. Elle a une place importante car c'est elle qui éduque, elle transmet plus que l'homme même si lui pense le contraire. Après, dans mon éducation il y a eu aussi les valeurs animistes, la spiritualité, l'invisible.

P : Tu dirais que tu es de quelle religion ?

I : Je n'ai pas de religion. Je suis animiste et tamoule. Même si je vais au temple aussi. Mais voilà.

P : Ok, en tout cas je te remercie pour cet entretien et pour le temps que tu m'as accordé. J'ai posé toutes les questions de mon questionnaire. Merci.

I : Merci à toi.

#### Analyse

Concernant l'enfant du milieu, Monsieur Malbert, professeur en anthropologie et spécialiste en parenté dit : « Pour ma part, cet enfant apparaît bien souvent à la recherche d'une place qu'il n'aurait pas eu naturellement par ses parents directs (dans son ressenti). Parfois cela peut engendrer une quête et même un conflit réel ou bien symbolique avec sa famille. Il / elle peut-être en besoin d'identité, de reconnaissance et de valorisation. »

Lorsque I se présente, elle arrive vite au fait qu'elle a eu une enfance difficile. Elle a été une enfant battue. Selon une étude de la Cellule de recueil des informations préoccupantes (CRIP) datant de 2014, à la Réunion, plus de 4000 enfants sont victimes de maltraitances. Lorsque nous entendons les anciennes générations de Réunionnais discuter de leur enfance, il arrive souvent que la violence physique fasse partie de leur éducation et que cela fasse partie de la culture réunionnaise. Notons tout de même que I ne fait pas partie de cette génération, par ailleurs, ses parents pourraient l'être encore.

I pense avoir été éduquée par la télévision et par l'école. Elle reconnaît plus loin être imprégnée d'animisme, de spiritualité, et d'invisible. Même s'il arrivait que sa famille ne lui adresse pas la parole d'une journée entière, la communication est passée par d'autres voies que la voie verbale. Elle n'a pas le sentiment d'avoir une religion mais fréquente le temple, un peu comme si elle vivait à l'extérieur d'elle-même. Elle dit qu'elle a le regard vide... que sa famille est devenue ses voisins mais qu'elle les ignore. Voisins parce qu'elle a eu un terrain familial, parcelle proche, mais elle les ignore suite aux humiliations et maltraitances évoquées tout au long de son entretien. Sa situation semble paradoxale. Elle ne veut pas déménager, ce qui prouve que sa famille, même sans relations affectueuses, lui est indispensable un peu comme le prolongement de son enfance de puînée exclue non résolue. La psychologue-clinicienne Claire Dahan remarque : « *La confiance en soi de l'enfant est déterminée par trois facteurs : les bons rapports affectifs entre parents et enfants, l'environnement dans lequel il évolue, mais aussi sa*

*nature profonde.* » Or sa nature profonde est courageuse. Cet entretien le prouve. Elle se confie sur un vécu qui peut lui nuire, pour aider à faire bouger les « choses » de la tradition.

Anne-Françoise Zattara-Gros<sup>68</sup> voit deux intérêts à la lutte contre les violences intrafamiliales : « *mesurer l'ampleur de ces violences et les conséquences de celles-ci.* ». Dans le cas de I, l'ampleur des violences va de la violence morale jusqu'à quelques fois, dit-elle « *c'était moral, physique aussi parfois.* ». Dans les attaques morales, on y retrouve des paroles blessantes et vexantes sur son physique, sur ses capacités intellectuelles, sur sa différence. On considère également la différence de traitement, notamment par rapport à sa scolarité et celle de ses sœurs, comme portant atteintes à l'interviewée moralement. Cette jeune femme se définit comme « *moche, vilaine, couillon* » alors qu'objectivement elle est au contraire une beauté créole avec un visage fin et des cheveux ondulés ou un peu bouclés qui peut-être, la marginalisaient par rapport à des critères familiaux de cheveux lisses (*droits*). Elle fait preuve d'une intelligence bien au-dessus de la moyenne puisqu'elle a obtenu un master en géographie et s'est autonomisée financièrement, ce dont ne peuvent pas se targuer toutes les jeunes femmes de sa culture mais le critère le plus respecté aurait été sûrement de fonder un foyer. La maltraitance l'a poussée clairement à se déprécier. Les enfants du milieu se questionneraient en permanence sur leur identité et cela se vérifie puisque I dit qu'elle est « *tellement fière* » de sa culture créole et qu'elle se passionne pour la résilience.

La psychologue clinicienne, pour enfants et adolescents, Florence Millot, remarque que dans le cas de trois enfants nés de manière rapprochée, le cadet a encore des demandes et des besoins affectifs. Une nouvelle naissance peut venir affecter ces besoins. Or I explique qu'à 6 ans elle était responsable de sa petite sœur (qui d'ailleurs l'appelait Maman), et subissait des reproches quelle que soit sa façon d'exécuter les responsabilités confiées. L'enfant du milieu ou l'enfant « sandwich » est celui à qui les parents accordent le moins de temps et d'attention. Tous les psychologues s'accordent pour dire que les situations affectives, plus ou moins prégnantes ou traumatisantes, vécues dans l'enfance, laissent des traces psychiques.

Pour Ronald Laing, par exemple (*La politique de la famille*, 1979), la situation fondamentale rencontrée dans l'enfance est la définition de soi donnée par autrui. Or la famille critiquait son physique et ses capacités intellectuelles. Sa famille lui a tellement dit qu'elle avait des défauts qu'aujourd'hui I dit : « *Maintenant, j'ai conscience que je suis différente, mais est-ce que c'est une raison de rabaisser une personne ou de la battre ? Du coup je me rends compte que la société n'est pas prête à la différence.* » Dans son cas, ce serait plutôt la société et sa manifestation familiale qui serait à l'origine de sa différence.

I n'est pas la seule à avoir été traitée différemment dans sa famille « *J'ai une cousine qui s'est mariée sans aucun membre de notre famille. Je l'ai félicitée. Mon père l'a rabaisée. Mais de toute façon elle a grandi seule, comme moi un peu.* ». A travers cette confession, I me laisse comprendre que son père ne tolère pas que l'on fasse les choses différemment, dans ce cas, ne

---

<sup>68</sup> Maternité et violences intrafamiliales : des chiffres et des textes, Anne-Françoise Zattara-Gros, HAL Open Science, 2017

pas inviter l'entière de la famille, mais elle, c'est une attitude qu'elle approuve et qu'elle trouve même honorable pour sa cousine.

Concernant sa place d'« enfant du milieu », cela l'affecte peut-être plus que ce dont elle a conscience, son traitement et son ressenti au sein de sa famille. En effet, l'aînée est en général celle qui possède le plus de responsabilités tandis que le plus jeune de la famille reçoit généralement plus d'attentions. L'enfant du milieu peut souvent chercher sa place et pour se faire remarquer, il va avoir des comportements différents de la norme familiale demandée. L'enfant du milieu se sent bien souvent mis de côté. Selon une journaliste du site britannique *The Independent*, Rachel Hosie, le « syndrome de l'enfant du milieu » rendrait plus fort sur le long terme. C'est bien l'impression qu'elle donne puisque seule, elle a créé son entreprise et se charge de décors de spectacles musicaux et dansés du CRR et parfois de projets de médiathèques.

L'écrivain américain Jeffrey Kluger l'a écrit dans son livre<sup>69</sup>, par rapport à ses frères et sœurs, l'enfant du milieu manque d'estime de soi. Ce qui se vérifie ici puisqu'elle se dénigre elle-même.

Comparé aux entretiens précédents, le fait de se marier ou d'avoir des enfants ne représentent pas des critères pour être reconnue au sein de la famille de I puisque sa grande sœur est reconnue en tant que femme accomplie mais n'est pas mariée. La différence est que sa sœur aînée a un conjoint, même si le conjoint n'est pas de la même culture que la famille de I. On remarque par ailleurs que le père de I considérait le conjoint de sa grande sœur comme étant un *Malbar*. On peut penser que le père de I a validé le conjoint de sa grande-sœur au point de se dire qu'il correspond exactement à ce qu'il veut pour sa fille, un *Malbar*. En effet, le père de I lui a dit un jour que son gendre était un *Malbar* alors que pour I les parents du conjoint de sa sœur sont *kaf*, donc d'origine africaine et pas indienne, mais si ce dernier accepte de « pratiquer » et de se fondre dans les attentes de son beau-père, il est accepté comme s'il était de la même culture. Il est à noter que pour le mari d'Anise Boqui-Quéni, c'est aussi ce qu'il s'est passé. Autrement dit, la culture du genre étant modifiable et adaptable, celle-ci efface l'origine biologique africaine considérée habituellement plutôt comme incompatible avec l'origine indienne.

Après un second échange téléphonique avec I, après l'entretien, pendant l'analyse, je me suis aperçue de plusieurs signes non abordés lors de l'entretien.

I me confie que sa grande sœur n'avait pas les responsabilités qu'ont les aînés de famille. C'était elle qui avait ces responsabilités comme le fait de surveiller sa petite sœur, qui d'ailleurs, je l'ai écrit plus haut, l'appelait « Maman ». Mais sa grande sœur avait tout de même le rôle de la première fille, la princesse du père, la fierté de la famille. Elle l'avait dit lors de l'entretien : « *Par exemple, elle a eu le choix de choisir son école alors que moi je n'avais pas eu le choix, même si mon école avait insisté pour que je parte dans une meilleure école. Mais mes parents*

---

<sup>69</sup> *The Sibling Effect*, 2012, éditions Riverhead Books

*ont refusé et ont dit qu'ils n'avaient pas les moyens. Alors que mes parents payaient cette école pour ma grande sœur. »*

Concernant sa petite sœur, l'interviewée n'a plus de ses nouvelles depuis des années (3 ou 4 ans). Mais aux dernières nouvelles, sa sœur n'a pas de conjoint ni d'enfants. Mais elle garde quand même sa place de privilégiée en tant que dernière de la fratrie avec une reconnaissance et une bonne estime de leurs parents, d'après I.

On sait également que les trois sœurs ont reçu des biens immobiliers de la part des parents. Seulement, la grande sœur et la petite sœur de I avaient eu un terrain avec une maison déjà construite, ce qui n'a pas été le cas de I qui n'a reçu que le terrain, elle me confie qu'elle a dû travailler plus dur pour pouvoir se construire sa maison.

J'explique à mon interviewée que je souhaite ajouter une partie sur l'inceste dans mon mémoire pour pouvoir élargir mon sujet et ne pas ignorer cette réalité existante dans les familles traditionnelles indo-réunionnaises qui, pourtant, mettent un point d'honneur sur la virginité. C'est de là qu'elle commence à se confier sur des faits qu'elle considère comme de l'inceste.

Le premier fait se passe lorsque I a 4 ans, sa grande sœur a 8 ans. Elle se retrouve dans la salle de bain avec sa grande-sœur et son père. Ce dernier s'est déshabillé et a montré son sexe à ses deux filles. Il a demandé aux petites filles de toucher son sexe. I n'a pas voulu, alors que sa sœur, elle, s'est exécutée, selon I, cette dernière était contente de le faire. I était tellement gênée (« à cet âge, j'avais quand même compris que ce n'était pas normal et j'étais gênée ») s'est mise à hurler, tellement fort que sa mère est venue la récupérer dans la salle de bain et lui a dit « surtout tu n'en parles à personne et tu n'en parleras plus jamais de ta vie de ce qu'il vient de se passer ». Ce qu'elle a fait, jusqu'à aujourd'hui. « *Au terrorisme du père s'ajoute la trahison de la mère. (...) éloignement et absence totale de tendresse. Trop souvent terrorisée par son conjoint ou absente dans sa dépression, la mère n'est pas protectrice.* » (Suzanne B. Robert-Ouvray 2001 p 182) Elle me confie qu'elle ne sait pas ce qu'il s'est passé par la suite pour sa grande sœur. Elle nous informe que ses parents auraient préféré avoir des garçons parce que « c'est important » sans préciser pourquoi, son père disait à ses filles « *qu'elles lui appartenaient.* » Cet épisode de la salle de bains a été justifié auprès des sœurs comme étant une leçon d'anatomie masculine... Une expérience pour découvrir le corps humain.

Pour le second fait, l'interrogée est plus mature, elle est au lycée et a un petit ami. Sa mère voulait qu'elle l'épouse et a donc voulu insérer son doigt dans le vagin de I pour vérifier qu'elle soit toujours vierge. I a immédiatement refusé. Ça ne s'est donc pas produit. Mais elle m'explique que l'intention de sa mère l'a choquée et qu'elle est toujours traumatisée de ce passage de sa vie. Sa mère mettait la pression au jeune couple pour se marier, même s'ils voulaient se marier d'eux même, elle avait décidé que ça serait dans 6 mois, « *elle nous mettait la pression.* ». Quelques mois avant le mariage, le fiancé de I s'est suicidé, elle ne connaît pas la cause mais elle pense que c'est lié au fait qu'il avait lui aussi des problèmes dans sa famille.

Cet épisode traumatisant (le suicide de son fiancé) est probablement l'élément déclencheur concernant sa difficulté à trouver la personne qui lui correspondrait à présent, qui aurait les qualités qu'elle considère comme fondamentales.

En plus de cela, elle n'a ni eu une éducation pour la diriger vers un conjoint qui lui correspondrait, ni été libre de choisir le moment de transformer sa relation d'affinités adolescentes en relation conjugale. La tentative de vérification de sa virginité par sa mère est d'autant plus choquante que la rupture de l'hymen n'est pas obligatoirement liée aux premiers rapports sexuels. La mère en question semble prise elle-même dans un carcan d'obligations et d'interdits qu'elle ne maîtrise pas et au lieu d'essayer de traiter ses filles à égalité, ce qui serait un idéal d'éducation, elle choisit de « couvrir » les gestes déplacés et clairement incestueux d'un père pour ses filles, puis choisit de sacrifier, non pas l'aînée comme cela se pratiquait souvent dans les familles réunionnaises « *lontan* »<sup>70</sup> (d'autrefois) pour tenir la maison et éduquer la benjamine mais plutôt la cadette qui était sûrement la plus jolie et la plus attirante des trois sœurs. Gageons que cela a peut-être été sa façon inconsciente de la protéger d'une relation incestueuse plus aboutie qui aurait fait encore plus de dégâts psychiques sur I.

Alors que d'autres femmes interrogées se sont senties devenir femmes à l'occasion de leur mariage, I l'a ressenti au moment de ses premières règles, au moment de sa puberté et c'est bien compréhensible puisque à 6 ans elle élevait déjà sa jeune sœur et pensait à se marier dès l'âge de 9 ans. I remarque qu'elle voyait le mariage comme un moyen de s'échapper au plus vite de cette famille qui ne la respectait pas. Suzanne B. Robert-Ouvray remarque que l'enfant devient "hyper mature" mais reste infantile dans son développement affectif. (p178) Si par mon hypothèse, je pensais rendre compte de la prépondérance de la culture dans le passage de fille à femme, cet entretien nous rappelle la part importante du biologique dans ce changement de statut.

I interprète la violation du secret de ses premières règles qui pour beaucoup de filles sont du domaine de l'intime, comme étant une indiscretion alors qu'il est possible que sa mère ait partagé l'information par fierté ou encore de manière pragmatique, pour que tous sachent qu'elle était désormais féconde et qu'il y avait donc des risques d'enfantement.

Suzanne B. Robert-Ouvray remarque que si l'enfant, objet de satisfaction narcissique du "parent" n'a pas le droit de dire non, ni de s'opposer ni de s'affirmer, il va bien intégrer le chantage affectif et sentir qu'il devient le garant de l'entente entre ses parents. Quand I remarque qu'elle passait parfois des journées entières sans que personne ne lui parle, n'était-ce pas pour lui enlever toute estime d'elle-même ou pour la rendre coupable de l'acte de son père? Ce qui est sûr c'est que I a manqué d'amour, de tendresse. *"L'abus de pouvoir s'oppose à la tendresse et à la relation authentique. (...) Un effet "ventouse" peut se produire quand les besoins de base de l'enfant ne sont pas reconnus. La mère absente et froide et distante est comme une surface plane pour l'enfant. Il ne peut pas l'atteindre. Elle ne se laisse pas accrocher. Lorsqu'il s'approche de sa mère, celle-ci reste de glace, comme une vitre, comme un mur. Dans sa recherche de contact il se colle à sa mère et le vide qui les sépare paradoxalement les colle. Le collage est intrapsychique mais nous le retrouvons dans le réel lorsque certains enfants restent collés à leur mère, dans la terreur de l'abandon. C'est en ce sens que la violence colle les corps. (...)"* (Suzanne B. Robert-Ouvray 2001 p 178) Or I nous dit

---

<sup>70</sup> Les plus jeunes enfants s'adressaient à leur sœur aînée en l'appelant « *Nénaine* ».

qu'elle ne souhaite pas quitter son domicile qui jouxte celui de ses parents alors que tous lui suggèrent de partir et qu'elle ne parle quasiment pas à ceux qui sont devenus en apparence de simples voisins.

La patrilinearité française du patronyme semble dans le milieu indo-réunionnais, encore plus peut-être, freiner l'accès des filles à l'égalité. I évoque d'une part que ses parents auraient préféré des garçons, peut-être parce qu'ils transmettent le nom dit-elle. Elle ajoute que son père qui n'est pas le plus âgé de sa fratrie, joue au patriarche alors qu'il a des sœurs aînées bien plus aptes à diriger une famille. Le nom tamoul du Tamil Nâdu qu'il porte, suivi d'une marque de *jâti* de commerçants encourage certainement aussi la domination du père. Cette même *jâti* montre que la lignée n'est ni descendante d'esclaves, ni descendante d'engagés mais provient d'une immigration plus récente de *Poullé* ou *Pillai*. L'épisode de la salle de bains de même que l'absence d'enfance « innocente » et les maltraitements physiques de sa mère ont eu pour effet de rendre I lucide, très vite. Elle a beaucoup de mérite de ne pas sombrer dans la dépression ou pire encore et le doit peut-être à l'art et à sa capacité à en produire.

Le père de I a utilisé l'abus de pouvoir de l'adulte envers l'enfant afin de mettre en place le fonctionnement de sa perversion dans leur relation. « *L'enfant vit dans la terreur de l'abandon et dans la peur de ne pas exister.* » (Suzanne B., Robert Ouvray, 2008) On peut penser que si I se sente aussi perdue dans sa vie aujourd'hui et manque de reconnaissance envers elle-même, c'est par rapport à ces traumatismes d'enfance qu'on lui faisait croire être normaux, puisque sa mère lui demandait de ne plus en parler et de ne faire comme si ça n'a pas eu lieu. De ce fait, en plus d'associer son père à la terreur, elle associe l'abandon et la trahison à sa mère. Ce sont des blessures psychologiques (Lise Bourbeau, 2013) qui auront, et qui ont déjà des répercussions sur la vie d'adulte de I, notamment sur sa confiance en soi mais aussi pour sa confiance envers les autres. On peut également penser que c'est l'une des causes de sa peur de rencontrer des personnes pour s'engager dans une relation.

En général, dans les familles incestueuses, la mère n'est pas protectrice, quelques fois à cause de la dépression, elle n'est pas en mesure de protéger son enfant face à la terreur que son mari lui inspire. Le passage à l'acte d'un parent sur son enfant crée une trahison majeure. L'enfant efface immédiatement l'image du bon parent. C'est le cas pour I qui ne voit plus de positif en ses parents durant l'entretien, surtout de son père, qui selon elle, a pris une place qui n'est pas la sienne au sein de leur famille.

#### 8. Madame L (anonyme)

Madame Callandre prend contact avec Madame L pour que j'obtienne cet entretien. On convient d'un rendez-vous en visioconférence pour mener au mieux l'entretien.

#### Retranscription

P : Alors je me présente, je suis Paladini Boqui-Queni, je suis en 2e année de master en anthropologie. Je travaille sur le passage de jeune fille à femme dans les familles

traditionnelles indo-réunionnaises. Après avoir réalisé des ethnographies exploratoires et des observations participantes tout au long de mon M1 où j'ai décrit les rites de passage que j'ai traversés moi-même ou bien des filles de mon entourage, pour devenir un jour une femme, j'ai choisi une hypothèse qui me tient à cœur que j'espère vérifier à la fin de mon M2 et que pour le moment je tente de confirmer, d'infirmer, ou les deux. L'hypothèse est la suivante : **« La femme indo-réunionnaise hindoue (notamment), est vraiment respectée seulement si elle est mariée à un seul homme de sa propre culture avec qui elle a fait ses enfants et avec qui elle « finira » sa vie quoi qu'il advienne. »**

X : Est-ce que c'est votre hypothèse de manière générale ?

P : Oui. C'est mon hypothèse de manière générale que je tente d'infirmer ou de confirmer, ou les deux.

X : Donc vous avez déjà interrogé d'autres femmes ?

P : Voilà des jeunes filles, des jeunes femmes, des femmes, des femmes plus âgées. Des femmes qui sont mariées, des femmes qui sont veuves, des femmes qui sont célibataires, donc tout type de femmes.

X : D'accord.

P : Alors dans un premier temps, je vais vous demander si vous pouvez vous présenter, donc si jamais vous voulez que ce soit anonyme, ne précisez pas votre identité, mais plutôt votre âge, votre parcours professionnel, votre vie maritale, si vous avez des enfants.

X : D'accord, oui. J'ai 45 ans, je travaille dans une grande instance d'apprentissage et je suis cadre supérieur. Je suis mariée et j'ai un enfant.

P : Avez-vous plusieurs origines indiennes ou autres dans votre arbre généalogique ? Savez-vous lesquelles ?

X : Oui mes ancêtres viennent principalement du sud de l'Inde et de l'Est, plus précisément Calcutta.

P : Avez-vous étudié la danse ou le chant carnatique ou d'autres arts dravidiens, une langue indienne ou autre chose provenant de l'Inde ?

X : Sur le plan culturel, oui, j'ai étudié la danse indienne notamment le Bharatanatyam, la danse classique indienne et le chant carnatique et la langue aussi.

P : Ça faisait partie de l'éducation ou bien c'était un choix de votre part ?

X : Un choix. Depuis petite j'ai baigné dans cette atmosphère religieuse à l'hindouisme donc ça a été un choix mais en même temps c'est parce que j'ai été dans cette atmosphère là que j'ai eu l'opportunité après de faire ces choix.

P : Vous avez déjà voyagé ou étudié en Inde ?

X : Oui. Dans le cadre de mes études de danse d'ailleurs.

P : A quel moment de votre vie avez-vous senti physiquement et culturellement que vous transitiez de jeune fille à femme ?

X : (hésitation)

P : Est ce que ça a été par rapport au mariage, aux enfants, le statut professionnel, à l'indépendance financière ... ?

X : C'est un peu loin, je ne sais pas, je pense qu'il y a plusieurs étapes. Je dirais que oui, le mariage est une étape je pense oui.

P : Vous avez suivi le passage traditionnel ? Donc le mariage religieux, puis les enfants.

X : Oui.

P : Ça a été un choix ou ça a été orienté par l'éducation ?

X : Ça a été effectivement orienté déjà par l'éducation. J'ai baigné dans cette éducation donc oui, c'était une éducation, mais après, un choix, un choix également, notamment pour les enfants après parce que je menais mes études, donc il était important pour moi de terminer mes études universitaires avant de faire un enfant

P : Vous avez continué vos études même si vous étiez mariée ?

X : Je me suis mariée et je poursuivais mes études.

P : Comment avez-vous réussi à être nommée à la tête d'un « bureau » ? Avez-vous postulé ou bien vous l'a-t-on proposé ?

X : Comment j'ai été nommée ? J'ai été nommée et bien on est venu me chercher. Ça n'a jamais été une volonté de ma part ni une ambition de ma part. Donc on est dans la mesure où donc sur le plan culturel j'ai été à la tête d'une école de danse et de musique et on menait pas mal de projets culturels de collaboration entre la Réunion avec l'Inde avec d'autres pays, des projets quand même, d'une certaine envergure qu'on est venu donc me chercher, donc l'association est venue me chercher pour me demander d'être présidente. Donc j'ai été surprise de cette demande. J'étais surprise parce que je n'étais pas du tout dans ce projet. Oui, mon association de danse était membre mais sans plus. On a pu m'expliquer, de ce que j'ai compris, c'est que c'était un peu à la mode à cette époque de mettre une femme à la tête des institutions. C'était un peu à la mode au niveau politique, et cœtera. Donc ce qu'on m'avait dit, c'était que le bureau voulait. Améliorer son image en nommant déjà une femme. Une jeune femme. Voire aussi peut-être attirer plus de jeunes ? Donc l'idée c'était enfin c'est ce qu'on m'avait dit, en tout cas, c'était de

donner une nouvelle image du « bureau ». On m'avait dit aussi, c'était que sur le plan culturel, donc j'avais déjà pas mal de choses puisque je menais mes projets et puis de par mon parcours universitaire aussi. Je travaillais un peu sur le plan linguistique, enfin avec l'Inde. Voilà, donc, c'est ce qu'on m'a fait comprendre et donc voilà, ils m'ont appelée comme ça pour me faire la proposition, j'avoue que, au départ, j'ai refusé, je les ai remerciés, mais au départ j'ai dit que c'était pas possible parce que j'ai été engagée dans pas mal de projets, sur le plan culturel, mais aussi dans l'emploi. Et puis pour mon enfant qui était encore très jeune aussi. Au départ, j'ai refusé. Voilà, on a, on va dire fortement insisté, voire même avec des anciens qui m'ont contactée et qui ont essayé de me persuader, donc j'ai fini à un moment donné par accepter. Mais ça n'a jamais été un choix.

P : Votre professionnalisme en programmation d'événements extraordinaires comme le Dipavali au Théâtre en plein air de Saint-Gilles est connu. Votre patronyme est purement tamoul, cela a-t-il joué ?

X : Je ne sais pas parce que je pense que y a d'autres personnes qui ont des associations et des patronymes tamouls. Peut-être. Peut-être que ça a contribué aussi, mais je sais pas. Ce qu'on m'a dit aussi, c'est que je suis quelqu'un qui a grandi aussi au sein d'un temple. Donc effectivement. Quand vous parliez d'éducation tout à l'heure, cette éducation est une éducation religieuse, parce que mes parents fréquentaient notamment un temple, mon père était dirigeant de temple. Donc j'ai, c'est pour ça que je vous ai dit tout à l'heure que j'ai baigné dans cet environnement.

P : A-t-on essayé de vous instrumentaliser ?

X : Oui. Oui. Au départ non. Au départ, j'ai aimé cette idée d'ouverture de la part des hindous de la Réunion de pouvoir donner la place à une femme, d'être à la tête de ce bureau. Je n'étais pas du tout dans ce monde qui est avant tout un réseau lié au monde politique, je ne connaissais pas du tout. C'est avec le temps que je me suis dit que j'ai sans doute été instrumentalisée. C'était l'idée de mettre une femme que pour mettre une femme sans attendre d'elle qu'elle dirige réellement.

P : Est-ce que c'est la raison de votre départ, de votre démission ?

X : Alors, déjà, mon mandat allait s'arrêter. C'est vrai qu'on a affiché « démission » mais c'était la fin de mon mandat. Un mandat c'est 3 ans. J'ai démissionné fin mars alors que le mandat devait s'arrêter en mi-avril. J'ai démissionné, un mois avant, même pas, 15 jours avant la fin. Donc si vous voulez, dès le départ j'ai été claire de dire que j'acceptais d'accomplir la mission mais je ne souhaitais pas rester éternellement. J'acceptais notamment pour pouvoir propulser des choses, notamment des projets, peut être de faire rentrer des jeunes, d'attirer des jeunes et des jeunes femmes aussi. De nouveaux projets sur le plan de l'éducation et de la culture aussi. Puisque à mon sens, le bureau affichait, à cette époque, essentiellement le côté religieux, donc c'était mon objectif. Mon intention n'était pas de continuer donc en quelque sorte, j'estime avoir accompli mes 3 ans. Mais ça a été compliqué vers la fin, je suis partie en conflit parce que

oui, j'estime que j'ai été un peu trompée, un peu beaucoup. J'ai compris un peu plus tard que, comme vous dites, j'ai été instrumentalisée, c'est à dire que l'objectif pour eux était de mettre une femme à la tête de cette association pour l'image et que je n'avais pas réellement droit de gérer, enfin voilà quoi. C'était juste une idée de représentation qu'on avait derrière. Mais moi, ce n'est pas mon tempérament, à savoir que si je m'investis dans quelque chose, je ne suis pas là pour faire de la représentation, c'est pour contribuer. C'est en ce sens que les conflits ont commencé. Enfin voilà.

P : Quels types de problèmes avez-vous déjà rencontrés par rapport à votre statut professionnel bien supérieur à beaucoup d'hommes de votre culture ou pas ?

X : Je vous avoue que je ne me suis jamais posée la question. Non, je me suis jamais demandé si ça posait problème ou pas, parce que je n'affiche pas forcément. Enfin je veux dire que, d'accord j'ai ces casquettes là mais j'estime que je suis capable de travailler pour l'intérêt et je pense que c'est comme ça. Et c'est ça que j'ai essayé de défendre au sein du bureau, c'est qu'on doit travailler pour l'intérêt d'une « communauté » même si je n'aime pas ce mot. C'était vraiment de travailler pour l'intérêt, pour développer des projets, pour défendre les projets, pour parler au niveau des institutions et cœtera même si je me rends compte que cette association n'est pas réellement représentative de toute la communauté tamoule de la Réunion et donc voilà.

P : Vous ne vous êtes pas dit que le fait que vous soyez une femme, ça peut poser problème ?

X : Je pense que, en tout cas, on a voulu utiliser l'image de la femme. En revanche, c'est ce que j'ai ressenti, j'ai toujours été très bien accueillie. Vraiment. Je ne sais pas si c'est parce que je suis une femme, mais en tout cas j'ai toujours été bien accueillie par tout le monde, les associations, tout le monde, partout où j'allais. Je pense que je n'ai jamais eu de soucis en particulier ou d'attaques ou quoi que ce soit. Je ne pense pas que ça soit parce que je sois une femme, je ne pense pas que c'est ça. Je pense que c'est parce que je ne répondais pas aux attentes, c'est parce que ce qu'ils voulaient c'était juste me nommer présidente et eux gérer. Mais comme je voulais aussi, moi participer, m'intégrer, m'impliquer, sinon pour moi ça n'avait pas de sens. Surtout qu'à l'origine je n'avais rien demandé.

P : Comment réussissez-vous à concilier votre vie familiale et votre vie professionnelle ?

X : En accordant beaucoup de temps à ma vie familiale et ma vie professionnelle... J'essaye de trouver un juste milieu pour les deux. J'avoue que ça n'a pas été facile quand j'étais à la tête du bureau, c'est pour ça que j'avais refusé au départ parce que j'avais mon enfant qui était encore tout jeune, donc j'avais hésité. Ça me faisait une mission de plus, en plus de mon travail, de mes activités culturelles. Mais j'ai accepté malgré tout. Pendant ces 3 ans c'était compliqué mais sinon j'ai toujours accordé de l'importance à l'éducation de mon enfant, à passer du temps en famille. Pour pas que le travail empiète sur la vie familiale.

P : Votre mari, il fait quoi dans la vie ?

X : Il est chef d'entreprise.

P : Etait-il fier et/ou compréhensif de vos charges « diplomatiques » et politiques de présidente ?

X : Oui très compréhensif et surtout d'un très grand soutien.

P : Vous sentez vous reconnue à votre propre valeur dans votre entourage familial par rapport à vos choix de vie et à votre vie de femme ?

X : Reconnue à ma propre valeur, je ne dirais pas les choses comme ça mais oui, enfin, ma famille a toujours soutenu mes choix, m'a toujours encouragée que ce soit dans le domaine culturel, dans mon métier aussi. Faire des études longues, il fallait être soutenue, j'étais mariée donc il fallait que mon mari accepte aussi, que sa femme soit toujours à l'université. Même quand j'étais présidente, ma famille était d'un grand soutien.

P : Merci, c'est tout pour mon questionnaire, mais je vais vous parler un peu de mon choix pour ce sujet, pour que, si vous voulez rajouter quelque chose... J'ai grandi dans une famille très traditionnelle où le mariage est une étape obligatoire dans le passage de jeune fille à femme. J'ai eu une éducation stricte et traditionnelle, au niveau religieux, ou même par rapport à mes choix de vie qui sont en général orientés vers une vie traditionnelle dans l'hindouisme.

X : Oui, par rapport à ça, si je prends ma situation à moi, c'est vrai que j'ai eu une éducation très traditionnelle aussi, comme je vous le disais : papa dirigeant de temple, j'ai grandi au sein d'un temple, éducation religieuse. Mais en même temps, je pense que, mes parents ont toujours eu cette ouverture à l'étude, de nous exprimer à travers les arts, moi c'était la danse et voilà. Ils nous encourageaient. C'était traditionnel mais en même temps très ouvert permettant à l'enfant de s'exprimer et c'est comme ça que j'ai pu aller en Inde depuis très jeune pour faire mes études de danse, mais aussi après me marier, ça n'a jamais été un choix de mes parents, c'est moi qui voulais. J'ai trouvé la personne qu'il faut, j'ai eu une demande et puis voilà. Je veux dire, c'était pas un mariage arrangé ou autre.

P : On peut donc dire que vous avez tout de même suivi en quelque sorte le schéma familial ?

X : Je n'ai pas suivi ce schéma-là. Parce que, j'avais un choix, c'était de terminer mes études. Je voulais faire mon doctorat et l'enfant c'était après le doctorat, c'était une volonté. Je voulais être à 100 % dans mes études pour que après, demain être à 100 % aussi pour mon enfant. J'ai eu mon enfant 10 ans après mon mariage, ce n'est pas courant. C'est pas de faire passer les études avant la vie familiale, j'estimais juste que je devais m'assurer d'avoir un métier déjà et donc ça c'était important. C'est quelque chose qui revient de mon éducation, et notamment ma mère qui me répétait souvent, l'indépendance financière est importante, surtout pour une femme. Ma mère est une femme qui travaillait aussi au sein du couple, mon père aussi. On m'a éduquée comme ça, d'avoir un travail quoi, quel que soit le métier.

P : Je comprends mieux.

(silence)

En tout cas je vous remercie pour votre temps et de vous être livrée. C'était un plaisir pour moi de faire votre rencontre et l'entretien était très enrichissant.

X : De rien, je vous souhaite une bonne continuation et mon soutien pour la suite.

P : Merci.

#### Analyse

Après la retranscription, je reprends contact avec l'interviewée pour avoir des informations supplémentaires qui me manquaient. X s'est mariée à l'âge de 20 ans et a rencontré son mari au temple.

#### **Analyse de l'entretien :**

L'entretien débute par la généalogie de X. Dans l'article de Monsieur Thierry Malbert « *Généalogie et identité de l'Inde du Sud à l'Île de La Réunion* » de 2016, il explique que les Réunionnais en quête de leur histoire retracent souvent leur arbre généalogique dans le but de mieux connaître leurs ancêtres. Le fait aussi d'avoir voyagé en Inde, dans le cadre de ses études de danses indiennes, est également une manière de mieux comprendre son « héritage de la culture et des rituels » comme le dit Monsieur Malbert dans son article. Ceci-dit X note qu'elle a aussi des origines bengalies alors qu'elle a étudié la danse classique du Tamil Nâdu, ce qui montre qu'elle a été influencée par le processus de tamoulisation qui occulte les autres origines indiennes ou pas.

J'ai placé le Bharatanatyam comme étant devenu à La Réunion et depuis environ 40 à 50 ans, un rite de passage de jeune fille à femme, particulièrement pour les familles indo-réunionnaises ayant eu une forte influence de cette tamoulisation dans leur éducation, l'interviewée confirme donc mon choix puisqu'elle pratique depuis jeune fille, la danse indienne du Tamil Nâdu et le chant carnatique.

Comme le dit l'auteur, dans *Les rites de passage*. Arnold Van Gennep, éditions Picard, 1909, au chapitre 7 "les fiançailles et le mariage", le mariage représente le plus souvent le passage de transition entre la vie de jeune fille et la vie de femme avec la présence du mari et du foyer familial.

Concernant sa vie de femme ayant des responsabilités et des décisions importantes à prendre, on y retrouve dans Colloque Thiruvalluvar, « *Thirukkural, Ethique et Représentations : la Vertu, la Fortune et l'Amour* », éditions SURYA, 2019 un passage qui pourrait s'y accorder. Dans la partie "fortune", il est expliqué que les femmes sont exclues et peu soutenues dans la vie politique. Par ailleurs, l'interviewée me confie qu'elle a toujours eu le soutien de ses proches et de son mari, mais le problème viendrait de l'endroit même où elle a occupé la fonction la plus élevée de l'équipe qui au final n'était qu'un statut fictif sans réel pouvoir exécutif. A noter également que l'interviewée a pu avoir le privilège de s'investir dans son cursus universitaire jusqu'au doctorat, en même temps que son mariage. Elle n'a pas eu de choix à faire et a très bien pu assumer les deux en même temps.

Dans TIROUKKOURAL : Traduction du tamoul au français du Livre de la Fortune et du Livre de l'Amour de Kalaimamani Kalladan Djanaguiramane (relue par Mcf Florence Callandre), on retrouve des stances qui peuvent faire référence à l'entretien :

#### **40. L'éducation**

« Celui qui désire s'instruire et qui reçoit l'éducation humblement, comme un pauvre se tient devant le riche, est un grand homme ; à l'inverse, celui qui n'apprend pas de cette manière est infâme. ...395 »

« L'instruction reçue lors d'une génération est conservée pour sept vies. ...398 »

« La richesse la plus précieuse et impérissable que l'on gagne est l'instruction ; tous les autres biens ne sont pas des richesses. ...400 »

⇒ Ces stances encouragent l'étudiant à la modestie dans son apprentissage. Elles ne concernent pas exclusivement l'éducation des filles mais des apprenants, sans distinction de genre ni d'âge. L'éducation de qualité est valorisée lorsqu'on a envie de s'instruire. Cette éducation est bénéfique au statut de la personne éduquée car elle lui vaut une reconnaissance sociale.

L'interviewée a eu un parcours scolaire remarquable et elle a poursuivi ses études même après son mariage. A la fin de l'entretien, elle parle de l'importance d'être indépendante, surtout l'indépendance financière. Comme sa mère a travaillé, elle a eu l'exemple d'un foyer où les femmes sont instruites autant que les hommes et n'ont pas de limite concernant l'instruction et l'éducation des filles.

#### **87. La puissance de l'ennemi**

« Une personne qui n'éprouve pas d'affection, qui n'a pas de soutien puissant et qui ne possède aucune force ; comment peut-elle surmonter la puissance de l'ennemi ?

⇒ La femme peut être une personne affective et un soutien pour un homme qui veut vaincre son ennemi. En effet, ensemble, ils sont plus forts et complémentaires puisqu'elle l'aidera mentalement et il pourra alors surmonter ses épreuves.

Dans le cas de mon interviewée, c'est son mari qui l'a soutenue lorsqu'elle se sentait instrumentalisée pendant sa direction d'une association.

En me précisant qu'elle a rencontré son mari au temple, X respecte les lois qui ont servi de base au Droit Indien tiré de *Les lois de Manou, Manava-Dharma-Sasta*, traduit par Auguste Loiseleur-Deslongchamps, édition Arbre d'Or, juin 2007. En effet, elle a rencontré et épousé une personne de la même culture et de la même religion qu'elle qui de plus a dû se sentir valorisée et redevable d'avoir épousé une fille de président de temple, danseuse d'un niveau professionnel, intellectuelle de surcroît. Si son mariage dure jusqu'à la fin de leur vie, nul doute que cette jeune femme sera un jour une sumangali et sera respectée à ce titre.

### 9. Océane Moutoussamy

Ragini (Océane) prend contact avec moi sur les réseaux sociaux après avoir vu mon affiche car elle veut s'exprimer et le terme de « famille traditionnelle indo-réunionnaise » lui a fait penser à sa belle-famille. Je ne la connais pas, donc je voulais comprendre pourquoi elle voulait tant s'exprimer sur ce sujet et me raconter son histoire.

## Retranscription

P : Alors je te laisse te présenter dans un premier temps.

R : Alors du coup moi c'est Océane Moutoussamy. J'ai 22 ans et je viens de Sainte-Suzanne. Actuellement en Master 1 CPE, et du coup auparavant j'avais fait une licence sciences sociales.

P : Tu es en couple ? Mariée ?

R : Je suis en couple mais pas mariée et pas d'enfants. Pas de fiançailles non plus.

P : Est-ce que tes parents t'ont donné des conseils particuliers pour que tu puisses choisir ton partenaire ?

R : Non, pas du tout. Mes parents disent toujours que c'est le cœur qui compte, c'est moi qui dois choisir.

P : Tu as donc toujours choisi tes petits copains ?

R : Pour moi, c'est le premier copain que j'ai, et le dernier.

P : Et toi, quels étaient les critères importants pour toi, pour choisir ton partenaire ?

R : Déjà ambitieux, quelqu'un de sérieux, même origine que moi et même religion et aussi quelqu'un de l'Est.

P : Pourquoi même origine et même religion ?

R : On va dire que pour moi c'est plus facile. Je me disais qu'il y aura l'entente entre les familles et aussi on a les mêmes objectifs concernant le côté religieux et aussi le déroulement c'est à dire les fiançailles, le mariage religieux. Et on est dans la même directive, c'est-à-dire de procéder aux fiançailles, au mariage pour pouvoir habiter ensemble et avoir des enfants par la suite.

P : Est ce que le déroulement « fiançailles, mariage, emménagement puis enfant » c'est quelque chose qui vient de ton éducation ?

R : Oui. Mais bon après mes parents m'ont pas dit que c'est obligatoire, mais moi j'ai toujours vu ça et donc pour moi c'était logique.

P : Ton copain a été éduqué de la même manière ?

R : Oui. Un peu plus stricte quand même. Du coup c'est ma belle-famille qui est vraiment stricte et la mienne est plutôt compréhensive, tranquille on va dire. On va dire que mes parents me font vraiment confiance.

P : Pour quels genres de choses tes beaux-parents sont plus stricts ?

R : Bah déjà ils sont plus stricts concernant l'heure pour les sorties. Donc c'est vraiment qu'on doit rentrer avant 18 heures, dès que ma belle-famille a appris pour mon copain et moi, c'est sa mère qui a remarqué, donc sa mère a commencé à poser des questions, mon copain lui a confirmé ensuite qu'il avait bien une copine. C'est petit à petit qu'elle a commencé à dire que quand il sort avec moi, il faut qu'il ne me laisse pas rentrer tard, du coup c'était avant 18 heures et quand on débordait un peu, elle nous le rappelait. Elle lui disait « qu'est-ce que les parents de la fille vont dire ? ».

P : C'est une histoire d'image de la famille tu penses ?

R : Oui je pense.

P : A quel moment de ta vie as-tu senti que, physiquement ou culturellement, tu as transité du passage de jeune fille à femme ?

R : Pour moi c'était à 19 – 20 ans. Pas à 18 ans parce que pour moi à 18 ans on découvre encore les choses.

P : Qu'est ce qui a fait qu'à cet âge tu t'es sentie femme ?

R : Le fait d'avoir mon permis, de me débrouiller seule, d'aller à la fac, de penser déjà à mon avenir professionnel. Et aussi d'avoir rencontré mon copain, qui est beaucoup plus âgé que moi.

P : Est ce que le critère financier ou la virginité étaient des critères importants dans votre couple ?

R : Financier pas vraiment mais virginité on va dire que oui. C'était important pour ma belle-famille. Après ce n'était pas dit explicitement mais j'ai compris tout de suite. Après moi, mon copain est très commandé par sa famille et du coup il y a eu des événements qui font que maintenant pour lui non.

P : Donc il essaye de sortir un peu de ce cercle familial ?

R : Oui. Parce qu'il y a eu beaucoup de conflits aussi et voilà, c'est plus ma belle-famille.

P : Est ce que tu sens que tu es dirigée et que tu dois prendre une certaine direction déjà imposée par la famille pour que tu ailles bien ?

R : Oui, franchement pour moi c'était comme si limite je ne contrôlais plus ma vie. Comme si je devais vivre en fonction d'eux. Moi j'avais déjà imaginé que si je me mariais, c'était ma belle-mère qui commandait ma vie. Je réfléchissais, si j'ai des enfants, comment ça se passera. Ça se voit qu'elle aurait pris le contrôle. Ça je n'ai pas apprécié.

P : C'est quoi l'élément déclencheur qui fait que tu as pu, par la suite, t'affirmer ?

R : Alors, à la base je suis quelqu'un de très timide, je me suis adaptée à ma belle-famille quand je les ai rencontrés. C'était la première fois que je rencontrais une belle-famille, qu'on procédait aux rencontres, c'était assez carré quand même. C'est mon copain qui est d'abord venu chez moi, puis je suis partie chez mon copain, sans mes parents. Ensuite on a fait les rencontres des deux familles. Après 3 ou 4 mois de relations, ma belle-famille est venue rencontrer mes parents, c'était rapide. C'était ma belle-famille qui avait demandé à faire les rencontres. Ma belle-mère a tout de suite imposé que quand ça fera un an de relation, il y aura des fiançailles, sans demander à mes parents s'ils étaient d'accord ou quoi que ce soit. Après c'est mon papa qui a repris et qui a dit « Est-ce que les enfants sont d'accord déjà ? ». Du coup après, on a continué la relation. On se voyait chez nos parents, j'allais plus souvent chez eux. A un moment de la relation... Ma belle-mère est très, tout ce qui dit voyante, prêtres tout ça, du coup elle est partie voir une voyante catholique. Pourtant on est de la communauté tamoule. Bon après ma belle-mère elle est métissée créole donc, voilà. Donc elle est partie voir une voyante de Cambuston. Selon la voyante, je n'étais pas la fille destinée pour son garçon, apparemment elle n'a pas dit à mon copain de suite. Mais quelques jours après, elle a annoncé à mon copain que je n'étais pas la bonne fille, lui il a toujours écouté ses parents donc il a été un peu choqué, il a cru les dires de sa mère. C'était une voyante que lui aussi il avait déjà vu, mais c'est sa maman qui l'a emmené, tu vois ? Pourtant mon copain c'est quelqu'un qui est beaucoup au temple, donc pour moi c'était vraiment dur. Parce que moi j'ai une seule croyance, même si j'ai fait le catéchisme et tout, mon papa est plus le côté malbar et ma maman elle a les deux, c'est pour ça que j'ai fait le catéchisme mais je suis hindoue. Moi j'étais choquée que mon copain croit une voyante catholique quoi. Pour moi, c'était impensable. Donc mon côté, lui comme il est plus croyant malbar, il est parti voir un prêtre malbar. Le prêtre lui a dit que, en gros dans une relation, c'est toujours 50/50. Donc, en vrai ça passe quoi ! C'est pas dérangeant. Mais pour ma belle-mère, c'était la parole de la voyante qui primait. Donc voilà.

P : Donc cette histoire était l'élément déclencheur, mais la relation a continué ?

R : En fait la relation s'est arrêtée, ça a quand même cassé. Pendant 2 semaines. Donc mon copain est venu chez ma famille pour dire qu'on arrête parce que apparemment ça passe pas par rapport à la voyante mais aussi mes beaux-parents sont partis voir un prêtre malbar pour regarder le *Panjagam*, et apparemment il n'y avait pas beaucoup de points de compatibilité. Bref, voilà. Suite à ça il est venu dire qu'il arrête la relation. Sa maman avait dit aussi, selon la parole de la voyante, qu'on aura des enfants mais que je vais finir par le quitter, que j'irai voir ailleurs, que je vais le laisser seul avec l'enfant. Moi je me disais mais comment elle pouvait inventer tout ça sur moi. C'était dur parce que j'ai tout gardé en moi. Donc on s'est séparé pendant 2 semaines. Durant ces deux semaines j'essayais de lui faire comprendre que c'est pas

possible qu'un aussi grand croyant malbar comme lui puisse croire les dires d'une voyante catholique. Après il a fini par se réveiller. Mais bon il n'a pas affronté ses parents pour dire que son choix c'était de rester avec moi, parce que son papa est assez strict. Donc on a continué sans que personne ne sache. Actuellement ils sont toujours pas au courant. Ça va faire 3 ans de relation en tout bientôt. Il n'y a que mes parents qui savent donc il vient me voir chez moi. Sauf que comme il habite encore chez ses parents. On fait attention quand on sort et tout. Moi j'ai rien à me reprocher donc quoi qu'il arrive s'il faut affronter, j'affronterai.

P : Ton copain ne veut pas affronter ses parents ?

R : De ce qu'il me dit, il finira par les affronter mais il attend la stabilité. Ce n'était pas notre but de vivre ensemble sans se marier. Le fait qu'on veuille se marier avant d'habiter ensemble, ça joue sur le fait qu'il ne les affronte pas encore. On veut suivre ses règles là même si personne ne nous l'impose. Mais on a déjà réfléchi à ne pas suivre les règles au vu de la situation. Mais le modèle réapparaît dans nos têtes que c'est le mariage d'abord.

P : Du coup vous commencez à envisager le mariage ?

R : Oui. Mon copain je le connais d'avant vu qu'on était amis d'abord. 3 ans de relation mais 4 ans que je le connais.

P : Pour toi, tu passeras une étape après le mariage ?

R : Oui. Bah déjà je serai plus responsable. Tout ce qui dit la maison, ça sera moi, même si je veux aussi travailler.

P : Est ce que tu te sens reconnue en tant que femme dans ton entourage par rapport à tes choix de vie et choix de femme ? Que ce soit ta famille et ta belle-famille ?

R : Avec mes parents oui. Ils ont toujours accepté mes choix, ils m'ont toujours suivi même dans les études, alors qu'ils ne sont pas partis très loin à l'école eux. Mes passions ça a été de mon propre choix aussi. Ils m'ont jamais influencée. Après ma belle-famille, c'était plus de me commander. Donc pour eux non. Mes décisions n'étaient pas acceptées, ni moi, ni ce que je dégage. J'ai compris bien après tout ça. Comme c'est des aînés je ne leur manquais pas de respect mais voilà ils allaient à l'encontre de mes décisions. Quand j'étais en licence je voulais travailler en même temps et j'ai demandé des conseils à ma belle-mère, j'attendais qu'elle m'encourage mais finalement, elle m'a dit que c'est une mauvaise idée et que je devrais me concentrer sur mes études. Alors que moi quelque part je voulais travailler pour me sentir un peu plus indépendante. J'attendais qu'elle me dise que je suis capable de faire les deux. J'ai toujours connu des personnes qui ne s'entendent pas avec leur belle-mère donc moi je voulais à tout prix créer un lien avec elle.

P : Tu n'as plus aucun contact avec tes beaux-parents ?

R : Non, par exemple quand je vais au temple je les croise mais ils me regardent toujours mal donc non. J'ai jamais compris pourquoi ma belle-mère a une vision négative de moi alors que je suis très pointilleuse dans ma relation. Je fais attention à mon copain, je prouve que je suis là pour lui mais non. Ça passe quand même pas.

P : Est-ce que le fait d'être entrée dans une famille très traditionnelle, ça t'a rendu traditionnelle ?

R : Non, je reste moi-même. Juste pour le temple, je veux m'investir davantage. Lui il est à fond dans la religion donc je veux le suivre. Mais je ne vais pas me mettre des limites. Même des fois je remets en question le fait de se marier avant de prendre un ménage parce que pour moi c'est le bien-être avant tout. On espère tous les deux que ses parents finissent par ouvrir les yeux parce que c'est eux-mêmes qui souffriront plus tard.

P : L'éducation de ton copain et la tienne sont très différentes ?

R : Oui, lui c'était très religieux. Mon copain est végétarien, depuis plus de 10 ans, quand il était adolescent, ses parents l'ont obligé à l'être. Après pour les raisons c'est pas vraiment pour la religion mais c'est parce que sa mère avait des problèmes de santé donc c'est comme s'ils ont fait un sacrifice de ne plus manger de viande. Et dis-toi que je le suis aussi. Depuis 1 an. Moi c'était pour soutenir mon copain. Mais sa famille tenait à ce que je le sois aussi.

P : Est-ce que lui de son côté il a déjà envisagé de quitter le foyer familial seul ?

R : Il avait pensé. Parce que à chaque dispute avec ses parents, ils voulaient le mettre dehors mais au final non. Il n'a pas envie d'être dans un foyer.  
Je me rappelle qu'une fois on m'a fait m'asseoir, pour me questionner et me demander où est ce qu'on est parti avec mon copain, qui il y avait et coëtera. Parce que nous sommes rentrés un peu plus tard. Mon copain a toujours eu peur que je le quitte parce que ses parents sont exigeants et il avait peur que je ne tienne pas. Mais je fais avec. Moi, mes parents m'ont toujours laissée sortir, ils me font confiance et comme ils ont vu que mon copain est quelqu'un de confiance, ils ne me posent pas autant de questions.

P : Comment tes parents ont réagi à l'histoire de voyante ?

R : Ils ont été d'un réel soutien. On va dire que grâce à ce problème, je me suis rapprochée de mes parents encore plus. Je suis fière d'avoir mes parents parce que en voyant la famille de mon copain, je me rends compte que mes parents ont su me faire vraiment confiance. Même par rapport à la famille de mes copines malbaraises, j'ai beaucoup de chance.

P : Tes deux parents sont religieux ?

R : Papa plus que maman. On n'est pas très très impliqué non plus mais on pratique. Mon papa il a vu les pratiques mais comme il était encore jeune au décès de mon grand-père, il n'a pas pu

apprendre. Ma maman, sa mère c'est une malbaraise et son papa c'est un métissé kaf. Donc maman c'est plus catholique mais elle vient quand même, et en plus elle tient à ce que je me marie tamoul.

P : Vous avez combien d'années d'écart avec ton copain ?

R : Six ans. C'était un truc qui a fait peur à ma belle-mère, ça justement que je sois jeune. Surtout que entre elle et son mari il y a 5 ans d'écart et qu'elle est tombée enceinte jeune. Donc ils ont eu peur qu'on fasse la même chose. J'avais pas compris mais c'est en repensant que je me dis ça.

P : Est-ce que tu connais les critères de ton copain pour sa femme idéale ?

R : Bah je pense que la religion ça c'est sûr. Avec moi, il a compris que par rapport à lui, je le suis quoi qu'il fasse. Le fait qu'il soit végétarien aussi j'ai ressenti qu'il voulait que je le sois. Après c'est moi qui ai fait le choix.

P : Ton copain te considère comme une femme ou bien il attend le mariage et pour l'instant tu es encore la fille de tes parents ?

R : Oui, quand il est avec ses collègues il parle de moi comme étant sa femme et pas sa copine. Ça me fait bizarre parce que pour moi ça aurait été le cas quand on se serait mariés. Mais il a 28 ans donc je comprends qu'il dise que je suis sa femme. Après, pour ses critères, malbaraise. Quelqu'un qui prend soin d'elle aussi.

Ah oui, il y a un truc qui n'a pas plu à mes beaux-parents c'est que j'aime beaucoup m'habiller, me maquiller. Je suis coquette. Elle me lançait des piques. Mais moi j'ignorais les remarques, c'est après la cassure que je me suis dit finalement ça fait un moment qu'elle ne m'aimait pas mais j'ignorais ses remarques. Elle disait avec mon copain qu'elle n'aimait pas ma manière d'habiller et de me maquiller.

P : Tu penses que si tu te maries avec ton copain, la relation avec tes beaux-parents pourra s'améliorer ?

R : C'est assez difficile parce que je me suis quand même sentie rabaissée, mais pour mon copain on va dire que je vais pardonner. Elle m'a cassé un peu ma confiance en moi parce que personne n'avait encore remis en question la personne que je suis. Ma belle-famille a toujours voulu avoir le contrôle. Bah par exemple, le choix professionnel de mon copain a été décidé par ses parents. Il voulait être dans la bijouterie mais finalement il est ambulancier. Mais il a une passion pour la peinture, la sculpture des divinités et des temples et des fois je vais l'aider pour peindre les temples et tout. Il a tellement été contrôlé que, au final, aujourd'hui à 28 ans il se rend compte que dans son entourage les autres ont déjà une maison, des enfants, ils sont mariés, mais lui, il est toujours resté sans le foyer familial pour aider ses parents c'est bien mais des fois il oublie de construire sa propre vie. En plus il travaillait pour son papa mais il gagnait 0 euro.

P : Tu penses avoir été pour quelque chose dans le fait qu'aujourd'hui il se rende compte de tout ça ?

R : Oui, lui-même il me dit, que si je lui avais pas expliqué, il aurait pas changé. Et aussi c'est par rapport à mon éducation avec mes parents qu'il a remis en cause son éducation à lui. Mais bon voilà, c'est quand même grâce à ses parents qu'il est quelqu'un de sérieux aujourd'hui, qu'il est travailleur, il sait ce qu'il veut mais bon il est un peu sous l'emprise.

P : Bon, alors je te remercie pour tout le temps que tu m'as accordé, c'était vraiment une histoire intéressante et merci pour ton témoignage. Si tu veux ajouter quelque chose, tu peux.

R : Merci à toi, c'est un beau sujet en tout cas et j'ai hâte de lire. Non j'ai tout dit je pense.

### Analyse

Ragini est une jeune femme de 22 ans qui a une relation de couple avec un Indo-réunionnais issu d'une famille jugée très traditionnelle. Elle rencontre des difficultés dans sa relation par rapport à sa mésentente avec sa belle-famille. Elle n'est pas issue d'une famille aussi traditionnelle, bien qu'elle soit aussi croyante et pratiquante de l'hindouisme. Comme M. Malbert le décrit dans *Généalogie et identité de l'Inde du Sud à l'Île de La Réunion*, Thierry Malbert, 2016, l'île possède un métissage important, d'où le fait que des deux côtés, les familles sont métissées, même si, chez le copain de Ragini, la culture tamoule est dominante dans son éducation et dans leurs principes. C'est le cas par exemple pour les sorties qui ne doivent pas avoir lieu le soir, après 18h.

Implicitement, quand elle parle de la confiance que ses parents ont en elle, nous pouvons traduire très probablement par une « virginité conservée jusqu'au mariage » telle que tous les entretiens le révèlent jusqu'à présent. Ragini ajoute que par rapport à ses amies malbaraises, elle a beaucoup de chance que ses parents lui laissent la liberté de recevoir son ami.

Ragini pense qu'en se mariant, il y aura des changements puisqu'elle acquiescera à de nouvelles responsabilités dans sa nouvelle vie de femme, notamment par rapport au foyer. Dans son ouvrage, *Les rites de passage*, éditions Picard, 1909, Arnold Van Gennep explique ce phénomène, dans le chapitre 7 "les fiançailles et le mariage". En effet, le mariage entraîne de nombreux changements, notamment le changement de domicile. L'interviewée tient le même discours, puisqu'elle persiste à ne pas habiter avec son compagnon tant qu'ils ne sont pas mariés. Son copain est d'accord avec elle sur ce point, bien que les difficultés de leur relation fassent qu'ils remettent très souvent leur décision en cause. On retient quand même qu'ils suivent leurs objectifs jusqu'à présent en attendant le mariage pour pouvoir habiter ensemble par la suite.

Comme le dit David Annoussamy dans *La culture tamoule*, éditions Kailash, 2016, le mariage est un passage évident dans les familles à la culture tamoule. Ceci-dit ces familles réunionnaises

ne sont pas endogames depuis l'arrivée des premiers ancêtres indiens et possèdent aussi la culture créole dans laquelle on peut « être en ménage » et se marier plus tard quand c'est possible, quelquefois bien après la naissance des enfants. Trois ans de relation « secrète » paraissent peu crédible sans que les beaux-parents l'aient su, surtout si le fils vit encore chez ses parents. Qu'en dit la voyante de la belle-maman ? Tant que cette dernière a son fils au travail et à la maison, cela doit la satisfaire.

Selon le TIROUKKOURAL : Traduction du tamoul au français du Livre de la Fortune et du Livre de l'Amour de Kalaimamani Kalladan Djanaguiramane (relue par M<sup>c</sup>f Florence Callandre), ces stances pourraient expliquer les réticences de la belle-famille de Ragini :

### **91. Mené par la femme**

« Voilà une personne qui au lieu de respecter ses devoirs, raffole toujours de sa femme. Cela lui procurera une grande honte. ...902 »

« Le fait qu'une personne se soumette trop à sa femme, ce qui est anormal, lui cause toujours la honte devant les bons. ...903 »

« Celui qui est réfléchi et ferme d'esprit, ne cède jamais à la folie d'adorer sa femme. ...910 »

⇒ L'homme qui fait passer sa femme avant tout, est pénalisé car il n'avancera pas au niveau de ses projets et de son travail. Il faut replacer certaines stances historiquement. Au début de notre ère, on considérait en Inde que la femme divertissait l'homme, donc, l'homme devait résister à la tentation de donner trop d'attentions à sa femme.

Le témoignage de Ragini laisse penser que sa belle-famille a peur que son copain soit dirigé par elle (sa copine) plutôt que par eux (les parents). En effet, si la coquetterie dérange la mère du copain de Ragini, c'est probablement pour plusieurs raisons, et la première serait qu'elle exerce sur son fils une séduction qui la ferait passer au second plan comme la plupart des femmes qui ont des fils. Une fois leur partenaire trouvée, les hommes lui accordent plus d'attention qu'à leur mère et dans ce cas précis, comme dans d'autres familles dites « traditionnelles », la mère n'est pas disposée à jouer trop tôt un second rôle ou peut-être jamais de son vivant comme c'est le cas dans d'autres familles observées.

La belle-mère a déconseillé à Ragini de travailler pendant sa licence. Ce qui peut s'interpréter de plusieurs façons. Faciliter la réussite de son diplôme, mais aussi peut-être éviter trop de contacts avec d'autres hommes qu'avec son futur mari, puisque jusqu'aux consultations de la voyante catholique et du « prêtre astrologue hindou » la relation avec son fils était acceptée.

D'autre part, il y a fort à parier à ce dernier sujet, que lors de la consultation de la voyante, la belle-mère a dû décrire la fille choisie par son fils comme étant très préoccupée par son image plus peut-être que par son futur foyer (si elle lui « lançait des piques »), facilitant ainsi le type de vision négative de celle qui porte le titre de « voyante » qui prédit que la fille quittera son mari plus tard. C'est aussi une sorte de prédiction qui, par réaction, peut pousser justement la jeune fille à rester fidèle et soumise à son mari et à sa belle-famille pour la vie.

Une autre raison importante semble être la raison financière même si celle-ci est abordée seulement de façon indirecte. Le fils travaille pour son père et contribue au bon fonctionnement de l'entreprise familiale, sans salaire déclaré, très certainement parce que ses parents lui font miroiter qu'il en est l'héritier. En créole, on pourrait dire : « *Li lé pri, dann la kol jak.* » Autrement dit, il est prisonnier de ses parents mais aussi de son avenir.

## 96. La noblesse des gens

« La bonne conduite, la vérité et la pudeur ; ces trois qualités ne manquent pas chez les gens de bonne famille. ... 952 »

« Le sourire, la tolérance, la bonne parole et le respect des autres ; telles sont, dit-on, les quatre qualités d'une personne née d'une famille vraiment noble. ... 953 »

⇒ La bonne renommée de la famille est évaluée selon les valeurs qu'elle transmet.

Par ailleurs, cette seconde stance définirait le mieux que possible, l'éducation des parents de Ragini. Bien que son copain ait également eu des valeurs remarquables, mais qui n'ont pas été partagées avec Ragini, la fille choisie par leurs fils, la « belle-fille » de la famille.

Dans "les lois de Manou", le *Manava-Dharma-Shastra*, traité sur lequel repose le droit indien, traduit par Auguste Loiseleur-Deslongchamps, édition Arbre d'Or, juin 2007, la femme serait mieux acceptée si elle a les mêmes valeurs que son mari, Ragini essaye de faire de son mieux pour acquérir ces valeurs, comme le fait de devenir végétarienne bien qu'elle n'ait pas grandi avec cette pratique. Aussi, si elle a, malgré ce compromis important, encore des problèmes avec sa belle-mère, c'est bien parce que la femme représente en réalité la parole du couple. L'homme est une figure autoritaire, mais la femme donne toujours son avis et possède aussi le caractère du couple (l'homme est en général plus sage). A noter que le choix de végétarisme, voire végétalisme, dans les familles qui sont omnivores culturellement, correspond, en Inde, à une volonté de s'élever socialement en se purifiant par l'*ahimsa*, qui consiste à ne pas nuire aux autres êtres vivants. A la Réunion, le choix de devenir végétarien accompagne généralement, celui de ne plus se désigner comme étant malbars mais plutôt comme étant tamouls. Il peut s'agir également de l'engagement sur une voie védantique<sup>71</sup> et ayurvédique de quête spirituelle. Ragini a bien expliqué que la mère de son amoureux est devenue végétarienne pour raison de santé mais un médecin allopathique ne conseille pas le régime végétarien à ses patients. Là encore il est question de culture indienne et d'ascension sociale.

Les deux familles sont plus créoles que « tamoules » même si Ragini a choisi exclusivement l'hindouisme comme religion, (peut-être pour accentuer le côté traditionnel indien justement et mieux correspondre aux attentes de son ami). Ce qui permet d'une part une plus grande tolérance chez les parents de Ragini et en même temps des ressources plurielles de consultation de l'oracle, qu'il soit catholique ou hindou pour les parents du garçon. Il est vrai que nous avons tendance à penser que la double-pratique (voir parfois triple ou quadruple ou plus.) typiquement réunionnaise est une marque d'acculturation, voire de créolisation honorant les diverses origines culturelles d'un « métissage » biologique. Mais dans ce cas précis, cela démultiplie aussi les contraintes surtout dans le domaine du surnaturel où rien n'est scientifique et où seul l'avenir donnera raison ou tort aux deux présumés « devinèr ». A noter que même Ragini, qui pourtant a obtenu une licence en Sciences Sociales censé libérer les étudiants des carcans culturels, et qui étudie pour obtenir un master en éducation, n'a jamais remis en cause la fonction même de voyante mais seulement qu'elle soit de confession catholique et qu'elle soit crue par un pratiquant *malbar*. Il me semble de plus que la voyante, d'un commun accord tacite avec la mère dont on ne dit pas quel montant elle a payé la consultation, a poussé l'interprétation

---

<sup>71</sup> Le Védanta est un des six systèmes philosophiques dominants en Inde. Il s'agit des commentaires les plus récents des Veda qui sur la base de pratiques comme celles du hatha-yoga ou de la méditation et, surtout, la lecture guidée de textes comme la Bhagavad-Gîta, permettent aux prétendants à la libération, d'atteindre la « connaissance de soi », la félicité, la sagesse, par le biais d'un mental devenu équanime.

du cliché « coquette », amourette jusqu'à dire que Ragini abandonnerait ses enfants à son mari... Or, nous savons que les mères n'abandonnent pas leurs enfants sauf quand elles souffrent de désordres mentaux. Ce qui n'est pas le cas de Ragini. En même temps, si les propos de la voyante décrivent réellement l'avenir, ce qui est impossible à déterminer de façon aussi détaillée sans malveillance, cela veut dire que les deux promis seront bien mariés un jour ou l'autre puisqu'il faut être ensemble pour avoir des enfants ensemble. Cela confirme que les relations belle-mère et belle-fille sont bien des relations de rivalité que certaines belles-mères n'hésitent pas à pousser jusqu'au ridicule et que des jeunes Réunionnais croient encore à la sorcellerie alors que plus un pays est développé et moins il croît n'importe quoi. Détruire une relation amoureuse entre deux amis qui souhaitent se marier et avoir des enfants sur une base surnaturelle, relève bien du maléfique, de ce que Jeanne-Favret Saada définit comme étant de la sorcellerie. En effet, Jeanne Favret-Saada s'exprime sur la sorcellerie, dans le dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie paru en 1991, sous la direction de Pierre Bonté et Michel Izard, aux Presses Universitaires de France. Pour elle l'étymologie de sorcellerie serait « *sortiarus de sors* », (le sorcier dit le sort), autrement dit, il s'agirait d'une pratique divinatoire. Même dans cette définition du dictionnaire de l'anthropologie et de l'ethnologie, le terme de sorcellerie contient, porte, une connotation maléfique puisqu'il désigne pour Jeanne Favret-Saada, « *avant tout, les effets néfastes, (accidents, mort, infortunes diverses) d'un rite* », en l'occurrence ici la consultation d'un *deviner* avec les paraphernalia de la mise en scène, dont nous n'avons pas connaissance.

Dans *The Holy Vedas, Rig Veda, Yajur Veda, Sama Veda, Atharva Veda*, Bibek Debroy and Dipavali Debroy, B.R. Publishing Corporation, 2023, 21th Edition, on précise que la femme doit se sentir pure et libérée lorsqu'elle s'apprête à quitter le foyer familial de son père pour rejoindre son mari. Par ailleurs, à cause des problèmes de famille par rapport à sa relation, il est difficile pour cette dernière de se sentir sereine de quitter son foyer familial, saine.

Ragini montre son « empowerment » à travers sa détermination à vouloir conserver l'écu de son cœur et sa relation avec lui, mais surtout à continuer à être qui elle est réellement à travers son style vestimentaire ou encore son goût pour le maquillage, même si sa belle-mère est réticente face à ces pratiques. Son choix de devenir Conseillère Principale d'Education, l'éloigne peut-être plus encore de l'idéal rêvé par la mère pour son fils. Une femme qui travaille et qui commande administrativement un collège ou un lycée, en entier, risque de vouloir diriger son foyer également, ce qui va à l'encontre du statut réservé à beaucoup de femmes indo-réunionnaises. En même temps, la sécurité de l'emploi de fonctionnaire, sans préparations de cours ni corrections de copies, représente aussi des conditions optimales pour le foyer futur. Si la relation dure désormais dans le secret pour toutes les raisons évoquées par Ragini et sa belle-famille, une fois l'autonomie financière obtenue, et des horaires de travail compatibles avec l'éducation de ses enfants, aura sûrement lieu un « bon » dénouement pour Ragini et son compagnon.

Après plusieurs entretiens liés directement à mon hypothèse de recherche et des discussions informelles sur ce même propos, il est apparu que, non seulement plusieurs filles que je connais ont subi des abus sexuels incestueux pendant leur enfance, mais que de plus ne pas en parler représente pour beaucoup un alibi pour les agresseurs et en parler une souillure pour les victimes dans un contexte culturel où la pureté de la fille repose sur la conservation de sa virginité jusqu'au mariage. Ces abus n'en sont que plus dommageables pour elles et je me dis que s'ils restent tabous, ils ne s'arrêteront jamais. Pensant qu'ils peuvent à fortiori, détruire l'avenir familial de même que la sérénité et la santé psychique des filles qui les subissent, j'ai décidé d'ajouter à ma quête de données des questions concernant l'inceste et le viol, dans l'espoir d'une part, d'aider les victimes à se libérer de ce poids culturel énorme et d'autre part, de faire basculer les sentiments de culpabilité de la victime vers l'agresseur qui doit se sentir pour le moment, à l'abri. À noter que ces écueils sur le parcours idéal du passage de fille à femme sont courants dans l'île sous des formes plus ou moins insoutenables, l'abuseur étant soit mineur comme dans le cas ci-dessous mais malheureusement aussi le plus souvent majeur. « *Eu égard à nos tristes records en matière d'infractions et de criminalité sexuelles, et plus précisément d'abus sexuels intra-familiaux, s'est mise en place dans notre département, depuis 1988 surtout, une politique de mobilisation de l'ensemble des professionnels concernés par ce fléau.* » (Geneviève Payet 1999)

Je retranscris ici le récit d'une expérience incestueuse, qui m'a été confiée le 27 mars 2024 par Priya, qui m'autorise à la partager dans mon mémoire. Cet entretien est anonyme.

### Retranscription

« Le début est un peu flou. Je ne sais pas trop comment ça a commencé. Mais j'ai des souvenirs de cette époque de ma vie. En vérité, il m'arrive des fois d'avoir des flashes et de repenser à certains épisodes mais je ne sais plus vraiment comment ça a commencé.

Je suis une jeune femme de la vingtaine d'année, d'origine hindoue et j'ai subi des attouchements, de la part de mon cousin germain pendant mon enfance, ma pré-puberté et ma puberté. C'était le fils de la sœur de ma mère. Ayant une famille très nombreuse et avec une bonne entente entre tous, nous sommes tous très proches. Hormis cet épisode traumatisant, je garde un bon souvenir de mon enfance avec mes autres cousins et cousines. Il faut savoir que plus jeune, j'habitais chez mes grands-parents puisque mes parents étant divorcés, ma mère travaillait beaucoup et mon père n'avait pas ma garde. La maison de mes grands-parents est la demeure qui rassemble toute la famille. C'est à cet endroit que ça a commencé et que presque tous les faits se sont déroulés, sauf une fois, où cela s'est passé chez moi, mais j'y reviendrai.

Ce cousin était plus âgé que moi de quelques années mais pas de beaucoup. Je pense que c'était quand même déjà assez pour qu'il ait conscience de ses actes puisque plus tard, il n'assumera jamais ses actes et à chaque fois où il passe à l'acte, il me demande de ne pas en parler puisque c'est moi qui aurais des problèmes. Je suis encore une enfant, j'ai 9 ans, puis 10, puis 11 ans... C'était d'abord le fameux jeu « ti kaz » J'étais la maman d'un bébé imaginaire et lui le père. C'est lui qui m'a appris ce jeu. Jusqu'à ce qu'il me demande si je sais ce que font les parents le soir. Je n'en avais aucune idée. En fait, tout cela commence par ces discussions après le jeu. Des discussions qui amènent ce cousin à vouloir me montrer ce que je ne connaissais pas et que je n'aurai jamais voulu savoir à cet âge. Je n'ai reçu aucune éducation sexuelle, je ne connaissais rien, et surtout, il me répétait qu'il allait m'apprendre des choses de grands, que je ne dois pas en parler mais que ce sont des choses normales que font tout le monde. Je savais que ce n'était pas normal, mais de l'autre côté, à qui en parler ? Est-ce qu'on va me croire ? Est-ce que j'aurai vraiment des problèmes si j'en parle ? Comment il savait tout cela lui... Je me disais simplement que lui, il habitait avec ses deux parents qui sont plus jeunes donc sûrement c'est différent. Puisque moi, j'habite avec ma mère, seule, et avec mes grands-parents qui sont âgés. Ça ne me venait pas à l'esprit de savoir comment il savait tout cela, pour moi, il était plus âgé donc j'avais du mal à le contredire ou à m'opposer.

Je me disais que c'était donc normal et que tout le monde a réellement dû passer par là. Mais ce qui me poussait à me dire que ce n'était pas normal, c'était mon refus, ma gêne à chaque fois. Je lui disais que je ne voulais pas qu'on me touche, je ne voulais pas apprendre ces choses-là par lui. Mais il arrivait à me convaincre que je ne devais pas en parler, ce sont « nos secrets », disait-il.

Il y a eu une période où il s'était calmé. Ce qui a fait qu'il s'est calmé, c'est que quelques mois plus tard, j'étais devenu une jeune fille. J'avais eu mes premières règles, à 11 ans.

Je n'ai pas vraiment de souvenir de cette période entre mes 11 ans et la dernière fois, à 14 ans.

Dans l'année de mes 14 ans, la fois de trop s'est passée chez moi, et non chez mes grands-parents. Je devais récupérer des affaires chez moi et en profiter pour prendre une douche également. La maison se situait dans le même chemin que celui de chez mes grands-parents mais à quelques maisons d'intervalle. Je ne sais plus qui, mais un membre de ma famille me dit de ne pas y aller seule et qu'il va demander à ce cousin de m'accompagner. Sans le savoir, cette personne ayant l'intention de me protéger et de ne pas me laisser marcher seule, était en train de me mettre en danger. Ce jour-là, je m'en souviens et m'en souviendrai. J'ai été forcée de prendre un bain devant lui, et j'en passe ce qui a suivi. C'était la fois de trop, il a quitté chez moi quelques minutes avant moi, je suis restée seule et j'ai réfléchi à ce que je devais faire. Ce n'était plus possible. J'ai envoyé un message à ce cousin, en essayant de récolter des preuves de ce qu'il me faisait subir. Ce message était mon seul espoir. Il tombe dedans. Il m'envoie un message où il me demande de ne pas en parler, de ne pas m'inquiéter que ce n'est rien, dans ce message, il dit des propos qui prouvent ce qu'il a fait. Je fais immédiatement une photo des messages, que j'envoie à mon copain de l'époque, qui était plus âgé que moi de 4 ans. Je lui demande de garder la photo quoi qu'il arrive. Je supprime les messages de mon côté et j'ai dû expliquer à mon copain de l'époque ce qu'il se passait. Il respectait mon choix de ne pas en parler mais il m'a soutenue et aidée et surtout, il était très en colère et voulait aller le voir. J'ai dû le convaincre de ne rien faire. Déjà, je n'avais pas le droit d'avoir un petit copain, mais en plus, il serait venu pour ces raisons. Il a gardé le silence et je lui ai promis de lui dire si ça se reproduisait.

Alors j'ai gardé le silence, ce cousin a essayé de recommencer, mais je lui ai dit que j'avais les messages et que j'allais sûrement en parler. Il a immédiatement été sur la défensive en disant que j'étais une menteuse, que j'inventais des histoires, que j'aimais faire des problèmes. J'aimais faire des problèmes, qu'il a dit, cette phrase m'a perturbée. Je ne voulais pas être responsable d'une cassure dans la famille ou de gros problèmes.

Je parle à ma mère de mon copain, je prends un risque mais j'avais peur que ce cousin le fasse avant moi et je ne voulais pas qu'il ait un moyen de pression sur moi. C'est difficile pour ma mère d'apprendre que sa fille de 14 ans a un copain de 18 ans. Mais finalement, il est de la même culture que nous, il pratique, donc il est accepté, mais ma mère est la seule personne au courant et me demande de faire attention et de n'en parler à personne d'autre de la famille car je suis encore trop jeune pour avoir un copain. Cette relation a duré 3 ans. Il n'a jamais parlé de mes confessions et a toujours gardé cette preuve avec lui.

J'avais 17<sup>72</sup> ans et il y a un reportage à la télévision. J'entends cette phrase qui m'horripile « *Certaines jeunes femmes parlent de viol alors qu'elles l'ont provoqué.* » Je m'énerve devant la télévision, il y avait ma mère et son copain. Je m'énerve et j'insiste, la victime ne provoque pas un viol, si on parle de viol c'est que ce n'est pas consenti ! Je m'énerve tellement que je monte dans ma chambre, en pleurs et énervée. Ma mère ne comprend pas ma réaction donc elle monte quelques minutes plus tard pour avoir des explications. C'est à ce moment que je lui raconte tout. J'insiste sur le fait que j'ai des preuves mais que je veux juste qu'elle me croit. Elle me croit. Je suis soulagée. Elle prend ensuite le temps de me parler. Ce sont des moments

---

<sup>72</sup> 17 ans est l'âge auquel Priya a déposé son secret à sa mère. 17 ans, en France est l'âge de la maturité sexuelle de la plupart des adolescents. C'est en tout cas celui des premières expériences sexuelles, gage d'une maturité. Rappelons que tant que le secret n'a pas atteint son destinataire, il ne s'agit pas d'un dévoilement. La mère de Priya est désormais dépositaire du secret.

difficiles que j'ai dû surmonter. Mais très vite, elle essaye de dédramatiser. « *C'était peut-être qu'un jeu, il ne comprenait peut-être pas non plus...* » Jusqu'à ce que moi, 17 ans, ayant eu un copain que je ne voyais que très rarement mais toujours en présence de ma mère, toujours vierge, n'ayant eu aucune éducation sexuelle, n'ayant pas eu de fréquentations pouvant me renseigner là-dessus, j'ai commencé à raconter à ma mère des épisodes de ce qu'il s'était passé, dans les détails. Comment pouvais-je savoir que ces trucs-là se faisaient ? Comment pouvais-je raconter dans les détails et dire les préférences de ce cousin ?

Alors, elle m'explique que dans notre famille, c'est déjà arrivé mais que ce sont des secrets de famille puisque ça peut salir l'image de la famille, mais que je ne suis pas la seule et qu'elle me comprend, qu'il n'y a pas que dans ma famille que ça se passe, mais que les gens n'en parlent pas. Elle m'a dit qu'elle me soutenait mais que la meilleure solution était de guérir seule. Pour ne pas me salir publiquement non plus. On a pris un rendez-vous chez une psychologue. Elle me payait mes séances une fois par semaine. J'ai même fait de l'hypnose pour me guérir de cette partie de mon histoire.

Je ne me suis jamais sentie inférieure à quiconque, même pas d'un homme ou d'un cousin dans ma famille. Je pense que c'est parce que j'ai une relation très particulière avec le chef de famille, qui m'a élevée, et toujours considérée comme une personne forte, courageuse et capable de grandes choses. Même s'il est vrai qu'en tant que fille, j'avais plus d'interdictions que les garçons, je devais rentrer directement après les cours, ne pas sortir en ville sans être accompagnée d'un membre de la famille. J'avoue que j'ai toujours été un peu la rebelle de la famille et je n'ai jamais vraiment respecté les règles. Enfin non, à la différence des autres, j'osais demander l'autorisation pour ce qui était interdit. Je demandais l'autorisation d'aller manger une glace avec des copines, c'était accepté, mais finalement, les autres membres de la famille, qui n'ont jamais osé demander, n'étaient pas contentes que moi, je puisse le faire et pas elles. Je pense que c'est le fait qu'elles avaient trop peur qu'on leur refuse une sortie qui faisait qu'elles n'osaient pas, alors que moi, je n'avais rien à perdre. J'avais confiance en ma demande et j'expliquais aussi mes intentions qui étaient simplement de passer du temps avec mes amies en mangeant une glace. Finalement, en repensant à mon enfance, je peux le dire, avec du recul aujourd'hui, que j'étais une enfant assez capricieuse, et mon entourage ne voulait pas me contrarier par rapport à mon enfance difficile (les relations conflictuelles avec mon père et l'absence de ma mère pour son travail).

On pourrait penser qu'après tant d'années, ma mère l'ait répété à sa sœur. Et bien non, enfin seulement à ma sœur qui me soutient moralement mais n'a rien dit également. Ma mère le sait, si elle le dit au chef de famille, cela risquerait de détruire la famille, s'il y a une confrontation, ce cousin va nier et cela va diviser les avis en deux : ceux qui me croient et ceux qui ne me croient pas. Donc, pour ma mère, il n'est pas nécessaire de me faire encore plus de mal que j'ai déjà. Ma petite famille, avec ma mère et ma sœur (qui n'a jamais connu l'inceste, puisqu'elle était très renfermée plus jeune et n'était proche de personnes pour jouer entre cousins et cousines), nous avons une place particulière dans ma grande famille, ma mère vit sans mon père biologique, ma sœur a divorcé après 7 ans de mariage, je suis une personne très ouverte d'esprit et avec un caractère rebelle. Nous ne sommes clairement pas l'exemple de la famille parfaite. Comparé à la famille de tous mes autres cousins et cousines.

J'ai compris avec du recul, que ma parole n'aurait pas eu un grand impact, puisque ce cousin est issu d'une famille plus aisée, avec des parents mariés et en bonne situation. Le facteur

financier est tellement important, j'ai l'impression que c'est un élément central pour qu'on te donne raison à tout va, ou qu'on oublie ce qu'il s'est passé. Je n'aurais pas fait le poids, je serais passée pour la fille, avec une enfance difficile et des problèmes, qui veut en créer d'autres et ne veut qu'attirer l'attention des autres sur ses problèmes. J'ai donc fait le choix, aujourd'hui, de guérir seule, cet épisode fait partie de mon histoire mais il n'est pas toute mon histoire. Je crois au Karma. Le mal revient à celui qui le fait. Le Karma c'est le cycle qui représente les actions que nous avons faites, qui influencera le prochain cycle d'une prochaine vie. Bonne action attirera une bonne vie et inversement. Il est évident que j'ai été éduquée dans une atmosphère où la vengeance ne sert à rien. Puis, ce sont des actes qui n'ont pas de vengeance comparable à leurs actes. Je suis pieuse et j'ai la conviction que chaque agresseur finit par avoir ce qu'il mérite. Aujourd'hui, je sens que j'avance, je me sens de mieux en mieux dans ma peau, grâce au sport, grâce à l'appropriation que je me suis faite de mon corps en apprenant à le connaître seule. Je sais que je n'oublierai jamais cet épisode, mais aujourd'hui, j'en tire une leçon, il y a des manipulateurs pervers partout. Je protège du mieux que je peux toutes mes petites cousines, mes petites nièces, puisque je sais que le danger peut venir de partout et on n'est pas à l'abri qu'il soit très proche également. J'évite ce cousin le plus que possible aujourd'hui. Il n'a pas la vie que ses parents ont voulu pour un futur héritier. Finalement, ma conduite d'évitement le rend de plus en plus gêné puisque quelques fois, il essaye d'avoir des échanges avec moi en présence des membres de notre famille pour ne pas éveiller de soupçons. Mais de nature assez rancunière, je limite mes réponses, et préfère quelquefois même répondre de manière agressive. Les personnes de la famille pensent simplement que nous ne nous entendons plus en grandissant. »

#### Analyse

Priya revient sur des faits qui se sont passés environ une dizaine d'années avant aujourd'hui mais explique qu'il y a toujours des scènes qui resurgissent de son esprit quelques fois. Les blessures psychologiques occasionnées par les abus de ce cousin sont encore vives. La thérapie n'a pas abouti et à moins de perdre la mémoire, ce qui n'est souhaitable pour personne, il est à espérer qu'elle parvienne à voir les actes qu'elle a subis avec du recul, après analyse. Le cousin est-il un simple prédateur qui ne contrôle pas sa libido ? Ou bien a-t-il vécu lui-même les abus d'un plus âgé que lui, un peu comme une chaîne de reproduction de sévices ? Est-ce que dans son environnement, les mâles ne respectent pas la volonté des filles et des femmes ? Il ne peut pas ne pas savoir que cela souille une fille dans les représentations des sociétés patriarcales de commettre des attouchements puisqu'il dit à Priya quelque chose comme : « *Si tu parles c'est toi qui auras la honte. Ce sera notre secret.* » Il est vrai que de nos jours il n'y a pas de « programmation télé » sans sexe, ni violence et beaucoup d'enfants ont déjà vu avant l'âge de dix ans, des images classées X qui leur donnent une vision souvent grossière et erronée de la sexualité, avant leur puberté. Ce qui est sûr, c'est que le fait qu'il soit lui aussi pré-pubère, puis pubère aux moments des abus, laisse penser qu'au final ce serait plutôt à lui de suivre une thérapie pour apprendre à contrôler ses pulsions en rapport avec toutes les filles de son entourage et même avec ses propres enfants, s'il en a aujourd'hui. Un inceste de cet ordre serait beaucoup plus difficile à surmonter pour ses propres enfants. Visiblement Priya souffre encore trop pour l'interroger et comprendre ce qui l'a poussé à passer à l'acte. Qu'est-ce qui ne va pas chez lui ? Savait-il qu'au Tamil Nâdu le mariage entre cousins croisés ou entre oncle et nièce

est conseillé par les familles pour conserver le patrimoine culturel ou matériel ? Madame Callandre nous l'a expliqué en licence. Il s'agit d'« *Irrata sambandam* », les liens de sang, favorisés au Tamil Nâdu qui sert de plus en plus de modèle aux Indo-Réunionnais. Il s'agirait dans ce cas d'une réinterprétation culturelle à son avantage parce qu'en Inde une relation entre cousins parallèles est bien incestueuse.

L'absence de questionnement de cet ordre montre à quel point l'épisode est pour l'instant encore traumatisant pour la jeune fille. « *Tous les mots qui n'auront pu être dits, toutes les scènes qui n'auront pu être remémorées, toutes les larmes qui n'auront pu être versées, seront avalés, en même temps que le traumatisme, cause de la perte. (...) Avalés comme un corps étranger et mortifère, ces mots, ces scènes, ces larmes viennent se loger dans un lieu clos au sein d'un moi mutilé.* » Abraham et Torok utilisent la métaphore de la crypte pour décrire cet espace séparé et occulte.

Pour survivre psychologiquement au traumatisme, le sujet doit maintenir l'illusion, annuler l'effet de la honte, camoufler sa plaie, en un mot dénier cette réalité qui le torture et contamine tout son être. C'est sûrement la voie choisie par la seconde cousine victime, pour surmonter le dégoût.

Car le deuil est impossible dit Geneviève Payet. « *Au fond du caveau, empli de ces objets réprimés, inacceptables, couve une vie parallèle et toxique. Tel un fantôme, le traumatisme de l'abus hante la vie psychique où il s'est profondément incrusté.* »<sup>73</sup> (Geneviève Payet 2005)

Le cadre de vie de la jeune fille est assez particulier puisqu'elle habite dans la maison de ses grands-parents, son grand-père étant le chef de famille, elle a donc une place particulière dans la vie de ce dernier. Néanmoins, on comprend qu'elle subit d'abord une pression par l'agresseur pendant les années d'inceste, mais elle subit également le poids de son silence après les faits puisqu'en regardant un reportage, elle se sent concernée par des faits similaires et elle croit arriver au point de dévoilement. « *Elire un confident c'est sortir d'un secret illégitime, c'est essayer de fuir la relation abusive. Cependant, un tel secret protège et rassure autant qu'il enferme et terrifie. Le dévoiler c'est vouloir sortir du silence mais c'est aussi prendre le risque de 'dire tout à tout le monde'* (Claire MARA). » En réalité elle fait de sa mère la seconde dépositaire de son secret, son copain ayant été le premier confident. « *Cette démarche de se confier forge une représentation de l'horreur des faits et, parallèlement, déclenche la peur de l'inconnu s'ils sont dénoncés.* » (G. Payet 2005) Il existe selon Geneviève Payet une hiérarchisation des confidents qui est révélatrice en soi. La hiérarchisation des confidents potentiels, habituellement se trouve être d'abord les parents, ou la fratrie. Dans un second temps la famille élargie, l'entourage. Priya a eu certainement peur de la proximité entre son agresseur et sa mère. (Rappelons qu'il est le neveu de sa mère, le fils de la sœur de sa mère.) De plus son sentiment de culpabilité devait être si puissant qu'elle devait penser qu'on lui ferait porter la charge de la transgression.

---

<sup>73</sup> N. Abraham & M. Torok en exergue du chapitre 3 (Enfance, maltraitance incestueuse, clinique du dévoilement)

Selon Geneviève Payet<sup>74</sup>, Priya a choisi sa confidente qui est dans un deuxième temps sa mère. Elle écrit dans le chapitre 'l'émergence de la parole' : « *Ne pas être entendu, ne pas être cru, ne pas être reconnu en tant que victime entraîne, on le sait, des conséquences dommageables au plan psychologique.* » (Geneviève Payet 2005)

Priya a été crue, mais elles ont toutes les deux décidé de garder le secret pour ne pas entacher la réputation de la jeune fille et pour ne pas risquer de mettre la parole de la jeune fille contre celle de l'agresseur. Ce qui évoque ici la pertinence d'un proverbe réunionnais : « *En attendant, Kabri i manj salade.* » La détresse de Priya ne peut s'arrêter ainsi. « (...) *Ces tentatives de révélation qui avortent sont vécues comme des échecs culpabilisants.* » (Geneviève Payet 2005) Elle cite un psychologue clinicien belge : « *Ne rien dire, ne pas savoir, ne rien voir, ne rien entendre, ne pas penser, le silence est un discours qui se tait, mais qui en dit long. En effet, il existe une relation d'intimité dialectique entre le silence et le secret qui l'accompagne comme son ombre.* » (Yves-Hiram Haesevoets<sup>75</sup>, 2015).

Plusieurs fois, l'interviewée explique aussi qu'elle ne veut pas prendre le risque de briser la famille qu'elle pense être unie. En effet, G. Payet souligne qu'il y a des cas de rétractation partielle ou totale, temporaire ou définitive, réduisant alors à nouveau une victime au silence selon les réactions de l'entourage au moment du dévoilement.

Mais est-elle vraiment unie, cette famille, si certains ont des droits sur les autres au point de transgresser les lois de l'intime, impunément ? Priya avait précisé qu'elle venait d'une famille indo-réunionnaise traditionnelle hindoue et très nombreuse. La promiscuité dans la maison où vit la famille étendue, au-delà des liens d'amour, de respect et de solidarité ne serait-elle pas génératrice parfois de débordements ? Ces caractéristiques familiales laissent penser que la réputation et l'image d'une famille unie et solidaire doit être favorisée et peut donc, quelquefois, y cacher plusieurs secrets de famille. Dans Héritages familiaux et processus de transmission « comment appréhender la violence à travers le lien transgénérationnel » (Thierry Malbert 2004) on aborde le terme de « secret de famille », en parlant de l'inceste comme « secret dangereux ». Le fait que la victime ait peur de dévoiler ce secret, la clinicienne Geneviève Payet l'explique dans « Le psychologue expert et le témoignage de l'enfant », communication de Geneviève Payet, de mai 1999, c'est lié au fait qu'elle a peur de ne pas être crue et aussi le fait que sa vie peut changer totalement après le dévoilement. D'autant que Priya a déjà remarqué que ses oncles lui font des allusions parfois déplacées comme « *Toi on va te mettre une ceinture de chasteté.* », lorsqu'elle porte une tenue laissant le ventre visible ou qu'elle ait une certaine liberté de pensée qui soit différente de la norme demandée au sein de sa famille traditionnelle comme par exemple sortir en boîte de nuit. Ces derniers savent pourtant bien pour avoir longuement séjourné au Tamil Nâdu et ailleurs en Inde, que montrer son ventre n'y est pas plus déplacé que montrer ses mains ou ses pieds. Par ailleurs, pour les sorties de nuit, ils considèrent que ce soit un danger pour les filles, mais ne voient aucun inconvénient à ce que les jeunes hommes partent. C'est à La Réunion, ancienne colonie française fortement christianisée que le

---

<sup>74</sup> In « Ile de la Réunion et Afrique du Sud : la cause des victimes », Geneviève Payet et Jean-Loup Roche, L'harmattan, 15/10/05.

<sup>75</sup> Yves-Hiram Haesevoets, Hubert Van Gijsegem, Philip D. Jaffé, « *L'enfant victime d'inceste, de la séduction traumatique à la violence sexuelle* », De Boeck, 2015.

ventre est considéré comme une zone intime qui doit être cachée. La sœur de Priya n'ayant pas subi le même funeste sort, ne fait pas l'objet des mêmes railleries... Cela voudrait-il dire qu'en plus de les avoir salies, le cousin se soit vanté de ses exploits auprès de quelques mâles de la famille ? Un de ses oncles a donné à Priya un surnom qui souligne dit-il, son côté rebelle, mais qui lorsqu'on connaît les faits, suggère de manière implicite et sournoise qu'elle est à l'origine de la tentation de celui qui l'a abusée. Cependant, pour Geneviève Payet, dévoiler des faits d'abus sexuels, c'est quitter la place d'objet de jouissance pour l'autre et tenter de retrouver celle de sujet recouvrant son intégrité. C'est une question de survie psychique. *« Se libérer d'un secret inavouable c'est prendre le risque d'ouvrir cette crypte, de s'exposer au souffle de la douleur et de la colère contenues. Mais le plus difficile reste à faire : trouver des mots pour dire, des émotions pour traduire, accepter l'inacceptable et le dépasser. »*

Plus loin dans le témoignage, Priya remarque que sa mère vit sans le père de ses enfants, que sa sœur est divorcée et elle paraît culpabiliser au sens que sa famille nucléaire n'est pas « la famille parfaite ». Mais y-a-t-il réellement une famille parfaite ? Une famille de façade avec le père, la mère et les enfants, peut-être... dans cet exemple précis, c'est justement dans la famille dite parfaite que se loge l'abuseur. Puisque dans sa famille, ses oncles et tantes ont tous eu une famille nucléaire classique, son idéalisation vient de là et se sentait sûrement marginalisée comparée au reste de la famille sur ce point. Nous pouvons également penser que l'abuseur a pu choisir Priya comme cible puisqu'elle avait un profil différent avec une famille différente, affaiblie par l'absence d'une image paternelle assez forte pour la protéger et qu'elle était déjà dans une phase difficile avec ses problèmes, il l'a donc vu comme la « proie facile ».

Françoise Héritier<sup>76</sup> le précise dans son ouvrage, les cousins parallèles sont plus proches génétiquement puisqu'ils possèdent la même substance maternelle ou paternelle. Dans cet ouvrage, elle confirme donc que l'histoire de Priya est bien un cas d'inceste à partir du moment où les rapports ont eu lieu par l'abuseur qui a une consanguinité à degré rapproché de la victime (cousins parallèles).

#### 11. Mohini (anonyme)

Mohini est une femme de 50 ans que je décide d'interroger notamment pour son parcours de vie de femme au sein d'une famille hindoue traditionnelle. Elle est divorcée et mère de deux enfants.

#### Retranscription

P : On peut commencer. Quels conseils on t'a donné plus jeune pour choisir ton conjoint ?

---

<sup>76</sup> Les deux sœurs et leur mère, Anthropologie de l'inceste, Françoise Héritier, Editions Odile Jacob, Collection Opus, 1997

Mo : Quelqu'un de religieux, comme on est souvent en carême, et il faut que ce soit un Malbar, chose que je n'ai pas du tout écoutée. J'avais beaucoup de prétendants qui menaient la religion, avec qui j'aurai eu aucun problème si je m'étais marié avec, mais je n'avais pas d'amour pour ces personnes-là. J'ai choisi l'amour.

P : Est-ce que tes parents t'avaient déjà proposé un mariage arrangé?

Mo : Pas proposé, mais il y avait un jeune garçon qui me courtisait à l'époque, tout le monde me disait que je devrais parler avec lui, c'était un travailleur. Il venait me voir tous les jours, ma grand-mère quand elle était encore là, me disait que plus tard je regretterai de ne pas vouloir parler avec ce garçon. Elle me disait que ce garçon ne me décevrait pas plus tard, mais je ne l'ai pas écouté. Avec du recul, je pense qu'elle avait raison.

P : Du coup, c'était quoi ton choix à toi ?

Mo : Moi j'aimais les beaux garçons, je regardais beaucoup de films romantiques donc je voulais de la romance et tomber amoureuse. Mais comme je n'avais jamais parlé à aucun garçon, je ne savais pas c'était quoi l'amour non plus. Le père de mes enfants est le premier homme à qui j'ai parlé, le premier premier. Je n'ai parlé à personne d'autre que lui, plus jeune.

P : Comment tu as rencontré cette personne ?

Mo : Un jour j'allais au code et il m'a arrêté pour me dire qu'il est de ma famille et de prendre son numéro. Au fond de moi je savais que c'était pour me draguer. J'ai écrit son numéro sur une boîte de macaroni, pour que personne ne voit chez moi. En rentrant, je restais près du téléphone fixe et j'attendais son appel. On se parlait dehors.

P : Tu as dit à tes parents plus tard ?

Mo : Non, c'était en cachette. Quand j'allais au code, je le retrouvais. On se parlait dehors en extérieur, dans le chemin, pendant un an. Il était gentil, il ne criait pas, il était aussi amoureux.

P : A quel moment ça a basculé ?

Mo : Un jour, on s'est parlé dans le chemin jusqu'à tard, il avait pris mon sac et ne voulait plus me rendre pour me retenir. Il était tard et j'avais peur de rentrer chez moi, ma mère allait me gronder, voire même me frapper. Je lui ai dit que je ne voulais plus rentrer chez moi et que je voulais repartir avec lui. Je suis rentrée et je lui ai donné rendez-vous à un endroit près de chez moi, j'ai récupéré des affaires et on a pris le bus pour aller chez lui. J'ai volé chemin. Finalement c'était vraiment sur un coup de tête. Après son frère est venu nous chercher. On était bêtes à l'époque, lui aussi ne comprenait rien, on était jeune. J'avais 18 ans et lui 19 ans.

P : Pendant un an, vous n'aviez eu aucun rapport intime ?

Mo : Non rien. On s'embrassait juste. J'ai l'impression que lui aussi il ne comprenait pas trop grand chose et qu'il n'avait parlé à personne avant moi aussi. Je crois que j'étais son premier amour et lui aussi c'était mon premier amour. Nous étions les premiers de chacun.

P : Donc c'est lorsque tu fugues que tu as ta première fois ?

Mo : Non, ma mère m'a cherché partout et m'a retrouvé chez lui parce que mon frère connaissait sa maison et avait des doutes. J'ai eu des coups. Vraiment beaucoup. Le soir même elle m'a dit pourquoi j'ai fait ça, je lui ai dit que je n'ai rien fait. Elle m'a emmené au docteur, elle a vu que j'étais encore vierge, j'ai dormi chez ma mère, j'ai eu énormément de coups ce soir-là. Pour me venger du fait que je me sois faite autant battre, donc, je l'ai rappelé et j'ai fugué à nouveau le lendemain. Maman n'était pas là, dans la journée j'ai pris le bus. Personne ne parlait plus avec moi, ni mes parents, ni mes frères et soeurs, je me sentais rejetée donc je suis repartie. On est partis chez le papa de cet homme pendant une semaine et nous avons toujours rien fait à ce moment-là. Après deux semaines après nous sommes partis chez lui à sa maison. C'est là que j'ai perdu ma virginité.

P : Pendant cette période, il t'a soutenu ?

Mo : Je pleurais tout le temps, j'étais triste. J'étais très attachée à ma dernière petite soeur et donc elle me manquait énormément. Je pensais à ma famille. Je suis pas retournée chez mes parents pendant un mois. Et un jour je suis partie acheter des meubles et j'ai vu mon père en ville. Il m'a parlé et m'a demandé si je ne vais pas voir ma mère. Je lui ai dit que si. Donc je suis partie la voir. J'étais assise sous la véranda, je pleurais. J'étais enceinte d'un mois. Mon père avait une entreprise et à ce moment il m'a pris pour être secrétaire, donc tous les jours j'allais travailler au bureau, mon frère venait me chercher et me déposait chez lui tous les soirs. Mais personne ne me parlait, je venais tous les jours et j'étais assise dehors toute seule. Voilà. Lui, il me laissait. Des fois j'allais dormir chez ma mère et il ne me disait rien.

P : Toujours pas mariée à ce moment ?

Mo : Non, je me suis mariée quand j'étais enceinte de 6 mois. Mais à cette période il me tapait pas encore. C'est quand j'étais enceinte de 3 mois, je ne savais pas gérer mon argent, j'étais jeune et je ne savais pas les responsabilités du foyer. Éteindre les lumières des choses comme ça, je n'avais pas forcément le réflexe. Quand j'étais chez ma mère je dépensais n'importe comment. Un jour, à 3 mois de grossesse, j'avais envie de manger des ananas et j'en ai acheté beaucoup. Beaucoup trop. Il m'a mis un coup de pied, je suis tombée par terre. A ce moment, j'ai regretté directement d'avoir fugué avec lui. Depuis le départ je savais que c'était pas quelqu'un pour moi. Après, j'ai fait avec parce que j'étais enceinte, et pour l'œil des gens aussi on va dire. Pour moi c'était comme ci je ne pouvais plus retourner en arrière parce que j'avais déjà perdu ma virginité, je suis enceinte. Je ne m'imaginai pas avoir plusieurs hommes dans ma vie, je me serais sentie sale. Il fallait que je surmonte tout cela.

P : Ensuite tu t'es mariée ?

Mo : Maman m'a dit de me marier. Je ne voulais pas me marier, moi. Mais elle m'a dit que je ne vais pas faire un enfant "bâtard" elle disait. Déjà elle ne voulait pas que je sois enceinte, elle m'avait demandé pourquoi j'avais fait un enfant. Je me suis mariée, que à la mairie.

P : Pourquoi pas au temple ?

Mo : Je ne voulais pas. Lui non plus. Déjà à la mairie il est juste venu pour signer et il est reparti directement. On avait fait un repas, il n'était même pas là.

P : Il te tapait toujours à ce moment ?

Mo : Oui. Il me tapait mais quand on se réconciliait, il me flattait énormément. Il pleurait, il regrettait. Même au bout d'un mois il me retapait, il pleurait à nouveau. Donc je revenais à chaque fois. Du coup quand ma fille est née, je l'emmenais tout le temps chez ma mère, pour qu'elle n'assiste pas à toutes ces violences. On restait des fois une semaine ou deux semaines.

P : Tu restais avec lui quand même ?

Mo : Je l'ai quitté pendant 6 mois quand ma fille avait deux ans. Il m'avait frappé et j'avais un oeil au beurre noir. Je suis partie à l'assistance sociale mais ils m'ont dit de repasser le lendemain, c'était le soir. Donc, du coup j'ai appelé une tante. Elle est venue me chercher et je suis restée chez elle pendant une semaine puis chez une autre tante pendant 6 mois. Puisqu'il savait où ma mère habitait, il serait venu me chercher là-bas et il lançait des pierres sur les vitres tout le temps. C'est là que j'ai fait le divorce. J'ai fait les démarches mais après, je suis repartie avec lui, et je n'avais pas fait arrêter la procédure de divorce. Du coup j'étais divorcée mais je ne savais pas. Quand je suis retournée avec lui, il me tapait toujours, mais un peu moins. Je travaillais et lui aussi, donc on était occupés. Tous les week-ends j'étais chez ma mère et c'est là qu'il a commencé à avoir des maîtresses. Je l'ai su parce qu'un jour on a fait Kumbabhishegam au temple, et après j'ai fait un carême de 40 jours. Il est venu me chercher chez ma mère et ma sœur a vu un suçon dans son cou. Alors elle m'a demandé si je ne faisais pas le carême. Je lui dis que si, et elle m'a dit pour le suçon. J'en ai parlé avec lui mais je n'avais pas le droit d'en parler sinon je recevais des coups. Même s'il me trompait, je ne pouvais rien lui dire sinon il me frappait. A partir de là, il a dormi de son côté et moi du mien. Ensuite après on s'est réconciliés. 7 ans après ma première fille, j'ai eu ma deuxième fille. Quand je suis tombée enceinte pour la deuxième fois, on avait fait une demande pour amélioration d'habitat. Comme on travaillait, en fait, il habite sur un grand terrain et donc on avait commencé à construire une maison ensemble. On ramassait l'argent. Par contre, même s'il me tapait, tout l'argent était avec moi. Je gérais tout. Il avait plus le temps de batailler avec moi vu qu'on avait des projets. Il avait fait un crédit pour les toitures de la maison. Puis quand j'ai accouché, ça a recommencé. Quand je suis sortie de l'hôpital, ma mère m'a dit de venir dormir chez elle parce que chez nous, il n'y avait pas d'eau chaude et pas de gaz, et la maison était encore en construction. En plus il pleuvait. Mais quand je lui ai dit, il m'a grondé et il m'a dit non. Quand je suis arrivée chez nous, il n'y avait pas d'eau chaude, pas de gaz pour chauffer l'eau pour me doucher. Je lui ai demandé d'aller en acheter mais il n'a pas voulu parce qu'il pleuvait. J'ai pris une douche froide, mes mains se "coquillaient" tellement j'avais froid. En plus, notre maison était en construction et de l'eau coulait de partout. Le lendemain, il est parti acheter du gaz. En plus ma deuxième fille était un bébé qui pleurait énormément donc ça l'énervait. Donc on ne dormait plus ensemble parce que bébé pleurait trop. Je dormais dans une chambre avec mes deux enfants. Quand j'ai eu ma deuxième fille, il sortait beaucoup. Tu sais quand une femme vient d'accoucher, l'homme est un peu dégouté, donc il allait se satisfaire ailleurs. Il arrivait à 2 heures du matin, il me disait "bonne nuit chéri" puis il allait dans sa chambre pour se coucher. Mais il ne me tapait plus. On a fait au moins six ou sept mois en chambre à part. Et un jour, j'ai dit à ma mère que vivre comme ça, je ne voulais plus, ma grande fille avait peur de lui, elle n'allait plus trop à l'école, elle était traumatisée. Je ne voulais pas ça pour ma deuxième aussi. J'ai dit à ma mère que je ne voulais plus de cette vie. Alors que moi je n'ai pas eu une vie comme ça, je n'allais pas imposer ça à mes enfants. Ma première n'avait que 7 ans je me suis dit c'est le moment. Ma mère m'a dit que là j'allais quitter pour revenir après et en plus, elle me disait que comme notre maison était enfin construite, je pouvais continuer à rester avec lui. Mais je lui ai dit que je suis sûre et que j'ai réfléchi. Ce sont mes enfants qui m'ont poussé à partir. Je pensais à leur avenir, je ne voulais pas qu'elles grandissent comme ça. Deux semaines après, je l'ai quitté sans rien dire à ma mère.

P : Comment ça s'est passé ?

Mo : Quand il est sorti, j'ai préparé toutes nos affaires, j'avais pris que nos vêtements. J'ai dit à ma grande que comme sa petite sœur pleure beaucoup, elle devra aller dans la voiture en attendant qu'il rentre et après je la rejoindrai dans la voiture. Il est rentré à 2 heures du matin, il m'a dit "bonne nuit chéri", comme d'habitude. Ma petite avait 9 mois. Du coup il a dormi dans sa chambre. J'avais demandé à ma grande de 7 ans si elle voulait quitter aussi, elle m'avait dit "*oui, papa est méchant, il est mauvais*". J'ai pleuré et elle a essuyé mes yeux. C'était la fin du mois et on avait plus d'argent. J'avais 7 000 francs sur mon compte, c'était mes économies. Même dans ma souffrance, je lui ai laissé la valeur d'une vingtaine d'euros sur la table pour pas qu'il galère trop parce que lui n'avait plus d'argent, il mettait tout dans la construction de la maison. J'ai pris la voiture et on s'est garé à côté de la poste. J'ai appelé un cousin qui est venu me chercher après. La clé de la voiture je l'ai déposée à la poste en disant qu'un monsieur a sûrement perdu ses clés. Je suis partie chez de la famille à Trois Bassins, avec ce cousin. J'ai appelé maman, je lui ai dit que je suis partie de chez lui. Ma famille, maman et tous venaient me voir une fois par semaine. Je suis restée jusqu'à deux semaines. Après j'ai trouvé un loyer au Makes où on est restée pendant 6 mois, mon frère habitait avec nous pour que je ne sois pas seule avec les enfants. Toutes mes économies sont parties dans le loyer. Après ça, je suis retournée habiter chez maman et papa pendant 8 ans. Je m'occupais de la boutique indienne là-bas. Entre-temps, la police et l'assistance sociale venaient faire des enquêtes tout le temps chez maman. Disons que tous les mois j'allais au tribunal. Tous les week-ends il venait devant chez mes parents pour se disputer, se bagarrer... Jusqu'à ce que mes enfants grandissent. Mes enfants étaient traumatisés parce qu'il venait les voir à l'école aussi. Jusqu'à ce qu'elles deviennent majeures et puissent décider d'elles-mêmes.

P : Donc, tes filles grandissent, la première choisit son mari. Quels conseils as-tu donnés ?

Mo : Un homme qui ne frappe pas, surtout ça. Qu'elle soit en sécurité. Mes enfants ont assez souffert. Aussi quelqu'un de religieux.

P : Quelques temps après, ta fille se marie ?

Mo : Oui.

P : Quelle place avais-tu pendant le mariage ?

Mo : Déjà, pendant les préparatifs, on me disait de ne rien toucher. Parce qu'on me disait que ça porte malheur. J'ai écouté et je n'ai pas touché. Mais le fait qu'on m'ait dit ça, mon coeur était gros, le jour du mariage de ta fille tu ne peux pas participer, ça m'a rendue triste.

P : Quelles raisons on t'a donné à ça ?

Mo : Parce que je suis divorcée, ce n'est pas bien vu, ça porte malheur. En fait on me disait que si je participais, elle pourrait avoir la même vie que moi. Alors que j'ai tout respecté et c'est pas pour autant que son mariage s'est bien passé. Ça n'a pas empêché son divorce... C'est maman et papa qui ont fait les rituels à ma place. Je savais que c'était à eux de faire les rites puisque je n'avais pas d'homme dans ma vie, mais je pensais quand même pouvoir être sur le podium pas loin. Mais j'étais délaissée, parmi la foule, parmi les invités.

P : Tu as quand même eu le droit de donner à ta fille ta bénédiction ?

Mo : J'ai eu quelques rites, elle est venue me laver les pieds en bas quand j'étais parmi les invités et je lui ai donné ma bénédiction quand même. Mais pas sur le podium. Mais quand on fait grandir un enfant depuis petite jusqu'à grande, avec toutes les souffrances qu'on a vécues, le moment pour moi était vraiment très très minime. Auprès de ce qu'on a traversé.

P : Finalement, ta fille divorce également, comment as-tu réagi ?

Mo : C'était un choc. Je l'ai vécu comme un échec.

P : Tu savais les raisons ? Elle t'en parlait comme tu l'as fait avec ta maman ?

Mo : Non je ne savais rien, ma fille est réservée et elle ne me racontait rien. J'ai tout appris du jour au lendemain. Je l'ai soutenue, c'était pas de sa faute à elle. En plus, elle n'a pas fugué comme moi, au contraire, elle avait bien fait les choses. Mariage vierge, très grand mariage. Elle a suivi le parcours traditionnel et pourtant elle n'a pas été épargnée. C'est comme si c'était un schéma familial reproductif. C'est pour ça que j'ai peur quelques fois pour mon autre fille. Mais il ne faut pas qu'elle ait peur, elle.

P : Tu as fait des rituels pour ce schéma reproductif ?

Mo : Oui, je vais au temple tous les samedis matin pour réciter une prière qu'un Swami m'a donnée. C'est pour apaiser mon Karma et celui de ma descendance.

P : Alors, après mes recherches, je m'intéresse à l'inceste dans les familles traditionnelles hindoues et je voudrais savoir si tu en es victime.

Mo : J'ai failli d'une façon. J'avais 16 ans quand un oncle m'a caressé la cuisse. Il m'a proposé d'aller dans une autre ville avec lui et de ne pas aller à l'école. Mais heureusement que j'ai refusé. J'avais 16 ans et à 16 ans à cette époque on est un peu bête encore enfant même, mais à ce moment, j'avais vu directement ce qu'il voulait et j'avais compris directement. Même si j'étais encore innocente. De cette personne, je me suis éloignée. Il m'avait déposé à l'école et je ne lui ai plus jamais proposé de me ramener. J'ai pris mes distances.

P : Tu en as parlé ?

Mo : Non. Mais en fait, je l'avais enfouie en moi sans jamais en parler. Mais c'est quand j'ai eu mes enfants que ces souvenirs là sont revenus. J'avais peur que ça se reproduise pour mes enfants. En plus, cette personne là, quand j'étais divorcée, il venait dans mes rêves pour essayer de coucher avec moi dans mes rêves. C'est là que j'en ai parlé à mon père, qui a pu stopper ça grâce à la religion et ses dons. En fait, cette personne était décédée quand je rêvais de lui.

P : C'était quoi la réaction de ton papa quand tu lui as raconté ?

Mo : Il n'était vraiment pas content, dans la famille on aime pas ce genre d'histoires et il était vraiment très en colère, il a tout fait pour que ça s'arrête pour mes rêves. Mais on en parle pas, ce sont pas des discussions que j'aborde. Après, quand on a déjà fugué et tout, si j'allais raconter après, on allait dire que j'ai cherché à ce que ça se produise, sans chercher à savoir... Surtout que je n'avais pas un bon mariage.

P : Tu avais peur ?

Mo : Oui, en même temps moi à 16 ans, j'étais innocente, mais j'étais un peu rebelle aussi, j'avais mes copines, je mettais des jeans à la mode. En plus j'ai un corps qui s'est beaucoup développé et depuis très jeune. Je m'habillais bien et en plus j'avais le corps. Enfin bref.

P : Est ce que tu as envie de rajouter quelque chose pour clôturer l'entretien ?

Mo : Pas vraiment, juste que je suis fière de mes deux filles, elles sont des femmes fortes aujourd'hui et j'ai toujours essayé de faire de mon mieux pour elles. Pas parfaite mais je fais de mon mieux et je veux qu'elles soient heureuses.

P : Merci pour ce beau message de fin.

### Analyse

Mohini a eu une vie vraiment en marge de la vie traditionnelle hindoue. En off, elle m'explique que le père de ses enfants est un "*Malbar*", mais qu'il n'est pas aussi pratiquant qu'elle. C'est pour cela que pour elle, elle n'avait rien écouté des conseils qu'on lui avait donnés. Puisqu'ils se parlaient "dans le chemin", pour les familles traditionnelles, c'est un manque de sérieux, on conseille toujours que le garçon amène sa famille pour que les deux familles se rencontrent et pour que la relation soit connue et pas secrète. Lorsqu'elle a pris ses affaires pour fuguer, c'était dans un premier temps par peur de recevoir des coups de ses parents, donc on pourrait penser qu'elle n'osait rien dire dès le début puisqu'elle avait peur de se faire frapper à cause de sa relation. Ou alors, elle savait déjà, comme elle le dit lors de l'entretien, que cet homme n'était pas fait pour elle, donc elle n'a pas osé en parler.

Lorsqu'elle fugue avec cet homme, elle le connaît depuis un an mais ne connaît pas réellement sa vie, ses habitudes de vie et coetera puisqu'ils ne se parlent qu'au téléphone et lorsqu'elle va suivre ses cours de code.

Elle fugue et rentre chez elle immédiatement une première fois, mais finalement, elle repart, puisqu'elle reçoit des coups. A la Réunion, dans les années 1990, les enfants avaient encore une éducation assez stricte où les parents frappaient leurs enfants pour les punir de leurs bêtises. Mais en plus des coups, c'est l'isolement et son sentiment de rejet par sa famille qui lui donne envie de repartir avec le jeune homme dès le lendemain. En effet, elle n'avait pas suivi les règles de faire rencontrer son copain à ses parents dans l'optique de se marier, elle a failli "découcher" de chez elle ce qui n'est pas admis pour une fille, alors ses parents ont pensé aussitôt qu'elle n'était plus vierge, ce sont ces raisons qui ont poussé la famille à la "boycotter", à l'ignorer, pour lui faire prendre conscience de sa conduite désinvolte. Alors que finalement, elle explique qu'elle a perdu sa virginité quelques semaines après la fugue puisqu'elle a d'abord séjourné chez son beau-père en chambre à part de cet homme, ce qui pour des parents peut paraître plus

grave encore que si elle avait été chez la mère de son copain parce que la prise de risque pour une jeune fille est encore plus forte, les pères étant souvent fiers de voir leurs garçons devenir des hommes au plus vite... Le père seul, représente un danger supplémentaire dans un espace intime.

Par ailleurs, même si elle a attendu un peu, elle n'a quand même pas attendu le mariage, ce qui est une enfreinte aux règles traditionnelles hindoues.

Lorsqu'elle est enceinte, sa mère refuse qu'elle fasse un enfant hors mariage, elle utilise le terme d'*enfant bâtard* qui a une connotation négative et signifie un enfant illégitime, donc elle lui demande de se marier. Ce n'était pas son choix mais sûrement pour compenser le fait que sa mère lui parle à nouveau et qu'elle ait pris un chemin différent des autres, elle accepte, pour se rapprocher au mieux du chemin qu'elle aurait dû emprunter. Il est à noter que d'autres parents auraient fait avorter secrètement leur fille pour ne pas laisser une grossesse précoce, jeter sur elle l'opprobre, alors qu'ils ont préféré demander à leur fille d'aller au bout de son propre choix en légalisant celui-ci et qu'elle prenne ainsi ses responsabilités.

Avant son mariage, elle avait déjà commencé à subir des violences physiques mais à cause du regard des autres, et sûrement de la peur de sa famille aussi, elle s'est forcée à rester, puisqu'elle était enceinte. Le mariage a été une obligation pour elle et pas un plaisir, on le ressent notamment dans le fait qu'elle n'ait pas voulu le faire au temple. De plus, l'homme n'était pas aussi impliqué ce jour-là. On a l'impression qu'ils ne voulaient pas se marier tous les deux. On pourrait se demander si l'homme a également reçu une pression de sa belle famille, ou de sa famille pour se marier aussi.

Le procédé de se mettre ensemble, d'être violent, de s'excuser et de retomber dans la romance, ressemble à une relation de pervers-narcissique de la part de l'homme mais il faudrait qu'un psychologue fasse des analyses plus approfondies pour réellement le démontrer. Mohini était éperdument sous l'emprise de cet homme. Mohini s'est fait battre par ses parents plus jeune, donc elle a sûrement normalisé ce geste envers elle de la part des personnes qui avaient l'autorité. Ce serait une explication au fait qu'elle reparte toujours vers lui, malgré le fait qu'elle se fasse battre. Le divorce comme les déménagements font partie des événements considérés comme aussi traumatisants que le deuil d'un proche. De plus, les familles monoparentales sont encore mal jugées à la fin du XXème siècle quand c'est la mère qui est seule avec ses enfants. La précarité devient leur lot quotidien pendant que le père va voir ailleurs pour refonder un foyer, et se détache matériellement du premier foyer, s'il n'y vit plus, assumant rarement ses obligations nourricières (paiement de l'aide à l'éducation des enfants). Scinder le foyer n'est donc pas une décision qui peut être prise à la légère et rapidement par la mère maltraitée quand il y a des enfants communs.

Lorsqu'elle apprend, par sa sœur, que son mari la trompe, c'est à un moment où elle est en carême. Rappelons nous que pour le choix du conjoint, ses parents lui conseillaient toujours de trouver un partenaire religieux et qui fait aussi le carême. De ce fait, les parents sont donc au courant des risques de mésententes sur ce genre de situation qui peuvent rendre la relation conflictuelle. Par ailleurs, chacun conseille selon son expérience puisque pour elle, le critère le plus important dans le choix du conjoint pour ses filles, sera ensuite qu'elles soient en sécurité et de ne pas fréquenter des personnes violentes. L'ennui c'est que la violence n'est pas toujours visible avant le mariage et survient parfois plusieurs années après celui-ci, quand la femme n'obéit pas, ne fait plus preuve de soumission ou plus souvent encore, dans le monde créole, quand elle décide de partir pour quelqu'un d'autre.

Selon les rites de passage (Arnold Van Gennep, 1909), le départ d'une fille lors de son mariage provoque des pleurs en raison du chagrin de la séparation. Dans le cas de la fugue de Mohini, ça a plutôt créé la colère de ses parents qui, en plus de la battre, ne lui ont pas fait confiance lorsqu'elle dit qu'elle est toujours vierge. Il arrive dans les familles traditionnelles que les mères emmènent leurs filles au docteur pour prouver leur virginité même si c'est interdit et que ces informations relèvent du secret médical.

Dans ce même ouvrage, l'auteur conçoit l'acte sexuel, la perte de la virginité, comme un rite de séparation entre la vie de fille et la vie de femme.

Selon David Annoussamy (2016), le mariage est un passage obligatoire dans les familles à la culture tamoule, c'est donc par rapport à cela que sa mère lui a demandé de se marier. Les femmes se marient en général pour pouvoir ensuite donner naissance. Dans le chapitre 6, il explique que l'homme s'occupe du côté financier. On peut le voir dans cet entretien, lorsque Mohini a pu économiser alors que l'homme avait tout investi dans leur maison.

En off, Mohini me confie que cette maison et le terrain a été racheté par ses filles, parce que, la maison avait une valeur sentimentale pour elle puisqu'elle y a investi également et que ses frères ayant eu des entreprises de bâtiment, ont contribué à sa construction. Mais l'homme habite toujours là-bas. La maison construite à deux est en location et il s'est construit une petite maison plus haut sur le terrain puisqu'après leur divorce, il n'arrivait plus à dormir dans cette maison autrefois familiale. Cette information révèle que le départ de sa femme et de ses filles a laissé cet homme démuné affectivement. Sa violence sur sa femme justifie leur départ mais ne signifie pas qu'il était assez fort pour vivre seul sans sa descendance. Comme beaucoup d'hommes, violence intra-familiale et adultère sont des débordements qu'ils s'autorisent mais tout en souhaitant garder la sécurité d'un foyer uni. Le départ de sa famille l'a placé en situation d'anomie, autrement dit en situation de rupture de son quotidien et d'isolement.

Concernant les enfants, Mohini m'a confié que son mari de l'époque avait l'espoir d'avoir un fils. Il avait fait carrière dans le football et son rêve était d'avoir un fils qui puisse prendre sa relève. Elle m'a également dit qu'elle ne précisait pas lors de l'entretien, mais que cet homme semblait petit à petit dans l'alcool. Il est, aujourd'hui, alcoolique et ne travaille plus. Selon elle, il a tout perdu à cause de l'alcool et de la violence, sa femme, ses enfants, sa carrière.

Dans le Colloque Thiruvalluvar, « Thirukkural, Ethique et Représentations : la Vertu, la Fortune et l'Amour », éditions SURYA, 2019, on dit de la femme qu'elle est d'abord sous l'autorité de ses parents, puis cette autorité est transmise à son mari. Par ailleurs, l'autorité s'est révélée devenir de l'abus de pouvoir sur Mohini. Elle a également connu les coups pendant son éducation mais c'est le cas de beaucoup d'enfants de cette période où la maltraitance parentale faisait partie des recours éducatifs. Les familles avaient souvent un fouet ou un nerf de boeuf pour infliger ces sévices corporels qui étaient perçus par tous comme normaux. C'est récemment que les punitions sur les enfants ont été interdites aussi bien dans les écoles que dans les familles. Par exemple, la fessée a été interdite seulement depuis 2016. L'école a interdit les châtimens corporels à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle mais ils ont perduré jusque dans les années 1980.

Ce livre explique aussi que les femmes n'ont pas d'héritages. Par ailleurs, elle m'a expliqué qu'elle a encouragé ses filles dans les démarches concernant le terrain et la maison et elles ne pouvaient qu'être les seules héritières puisqu'il n'a pas d'autres enfants. Concernant l'amour, Mohini n'a pas suivi ces règles non plus. Elle a choisi la romance alors que le Thirukkural explique que le choix du mari est une affaire de famille. A noter qu'en 1993 ont été distribués gratuitement lors de la semaine de l'Inde, au Parc des Expositions, la traduction française du

Thirukkural de l'inspecteur de l'Education Nationale mauricien, Sangeelee, par une association tamoule. Ce qui montre que cet ouvrage tient lieu de système de valeurs de nombreux Indo-réunionnais. Si la fille ne respecte pas le choix de la famille, elle la déshonore. C'est ainsi que l'a vécu la famille de Mohini et elle aussi plus tard, lorsqu'elle confie qu'elle aurait dû écouter sa grand-mère qui lui conseillait de parler avec un homme plus gentil et plus travailleur que la famille connaissait déjà.

Dans les Lois de Manou (traduit par Auguste Loiseleur-Deslongchamps, 2007), l'épouse doit offrir à son mari un fils. Elle devra rendre le foyer paisible, mais la condition est que l'homme la fasse sentir comblée. Cette loi n'a pas été respectée des deux côtés, même si nous savons que c'est l'homme qui permet à ce qu'une femme soit enceinte d'un garçon (homme X, Y alors que la femme a une paire X).

Dans le monde hindou à la Réunion (Yolande Govindama, 2006), l'auteure explique qu'au troisième mois de grossesse, les envies de la mère doivent être satisfaites car ces envies sont officiellement celles du bébé à ce moment. C'est aussi à son troisième mois de sa première grossesse que Mohini a eu envie d'ananas et qu'elle s'en est trop procuré. C'est aussi le moment où elle a reçu les premiers coups de son conjoint de l'époque. Par cette anecdote, elle nous laisse comprendre que sa grossesse a été très difficile et qu'elle était contrariée, état dans lequel une femme enceinte ne devrait pas se retrouver pour le bon déroulement de la grossesse.

Lorsque Mohini prend quand même la décision de quitter ce foyer, malgré que sa mère le lui déconseille, le fait qu'elle ait tout organisé avant pour qu'il ne s'aperçoive de rien, fait d'elle une femme forte qui fait preuve d'empowerment. Le fait qu'elle ait pu sortir de cette situation de manipulation éprouvante, difficilement, après 7 ans de violences, montre sa résistance autant que sa détermination, son pouvoir d'agir et sa capacité d'action. Cela lui a permis de s'émanciper en tant que femme, mais pas seulement, c'est aussi une émancipation en tant que mère, femme divorcée, ancienne femme battue.

Sa famille aurait voulu qu'elle suive un chemin plus traditionnel, voire tamoulisé. Mais si elle n'avait pas fait ces erreurs, elle n'aurait peut-être pas eu ses filles et toutes les trois n'auraient peut-être pas eu ce caractère forgé et cette force mentale. Quoi qu'il en soit, Mohini n'a pas suivi les principes matrimoniaux classiques imposés par la tamoulisation, en tout cas elle n'a pas suivi les traditions familiales. A savoir que dans les sociétés coloniales, on peut considérer le fait de se marier en étant enceinte comme un phénomène créolisé parce que cela a dû se produire ainsi souvent pendant l'esclavage comme pendant l'engagisme, du fait que les couples devaient se former en secret des maîtres, puis des planteurs parce que c'était du temps volé sur le temps de travail. Le fait de ne pas vouloir se marier religieusement peut s'interpréter de plusieurs manières : le mari de Mohini n'était pas très croyant ni très pratiquant et c'est lui qui a refusé ou bien Mohini se sentait coupable devant les divinités d'avoir inversé l'ordre des choses et a préféré éviter les jugements critiques de la famille et des convives, mais le refus d'une cérémonie religieuse ne peut sûrement pas être dû à la créolisation parce que cela aurait plutôt généré le choix de deux cérémonies religieuses plutôt qu'une seule, conformément à la double pratique qui est devenue une norme créole. Le catholicisme étant la religion dominante depuis le début du peuplement et l'hindouisme ou plus précisément la "*religion malbar*", la religion d'origine, Mohini s'est démarquée en choisissant peut-être la discrétion dans une situation où le mariage devient réparation, en marge des habitudes de sa famille hindoue traditionnelle. Ses décisions telles que ne pas se marier religieusement, ne pas procéder à la rencontre des familles, montrent qu'elle était marginale.

Dans “Héritages familiaux et processus de transmission” (T. Malbert, 2004), le professeur en anthropologie explique que les comportements familiaux se transmettent. Grâce à ce même article, on peut mieux comprendre le choix de Mohini de ne pas aborder le sujet de l’inceste puisque ce sujet est considéré comme un “secret de famille”. On trouve comme cause à ses secrets la pudeur, le sentiment de protection et la peur de transmettre.

Aujourd’hui, Mohini est toujours divorcée, cet homme a interdiction judiciaire de l’approcher par rapport à ses violences. Il a fait de la prison par rapport à ces violences quelques années après, lorsque sa deuxième fille avait 14 ans puisqu’en les retrouvant dans leur nouvelle maison, il a continué à les harceler et à faire des menaces de mort. Concernant sa maison et son terrain, c’est sur le nom de ses filles qui gèrent tout. Il est toujours alcoolique et n’a jamais pu refaire sa vie. Mohini a refait sa vie lorsque sa seconde fille a quitté le foyer familial à ses 18 ans. Sa seconde fille est encore hésitante à la question du mariage, sûrement par rapport au schéma familial dont parle sa mère, mais sa mère ne lui met aucune pression par rapport à cela, puisqu’elle comprend la peur de sa fille. Ce qui n’est pas le cas des autres membres de la famille, n’ayant pas vécu une vie aussi tumultueuse.

## 12. L.D (anonyme)

Ce témoignage est l’un de ceux qui devaient être en partie présentés, lors du Colloque international, « Femmes et religions dans les sociétés de l’océan Indien » qui s’est tenu à l’Université de La Réunion en 2022, par M<sup>cf</sup> Florence Callandre sous le titre : « *La Shakti face à la violence de la domination masculine à La Réunion* ». Sa communication n’a finalement pas eu lieu pour plusieurs raisons. Ma directrice de mémoire me l’a confié pour étoffer mon corpus de données à analyser parce qu’il contient de nombreux éléments alimentant ma recherche.

L D est professeure de lycée et choisit l’anonymat. Elle raconte lors d’un entretien, les épreuves vécues lors de son mariage et confie un texte s’apparentant à un journal intime, qu’elle a rédigé en rentrant chez ses parents après sa séparation, en 2006. Les informations puisées dans ce texte seront insérées dans la transcription de l’entretien entre parenthèses et dans une autre police de caractères, *garamond italique*.

### a. Retranscription

« (...*J’ai beaucoup de choses en moi que je dois extérioriser.*) Je venais de rentrer. J’étais en pleurs. J’avais les doigts qui me brûlaient, qui me picotaient. Il fallait que j’écrive. Et j’avais tellement eu la bouche cousue pendant six mois parce que c’est facile de dire : ‘Il faut partir quand ça ne va pas.’ Quand tu es là, tu te demandes : ‘Qu’est-ce qu’il se passe ? Je suis mariée mais j’ai un métier. J’ai quelqu’un... mais il n’y a pas de bleu. Comment Je peux dire aux gens ? Il n’y a pas de bleu. C’est ma parole contre sa parole. Il n’y a pas de témoins. C’est invisible. Ces pages,

il faut avoir le cœur accroché pour les lire. C'est bon pour moi, c'est digéré. Aujourd'hui, c'est un peu comme si je racontais un film. J'ai beaucoup témoigné autour de moi et je témoigne encore aujourd'hui pour qu'on ne fasse plus les mêmes erreurs que moi ou pour que quelqu'un, qui vit la même situation, trouve le courage de partir.

Mon mariage a été, seulement en partie, arrangé. Arrangé, dans le sens où la famille de mon ex-mari a rencontré mes parents dans un premier temps. (*Un dimanche, QS est passé avec son oncle DL pour demander à mes parents l'autorisation de me fréquenter. Rien que ça ; cela a plu énormément à mon père qui a dit : « Ah, j'ai fait ça pour ta mère. Il me plaît cet homme. » Mon père, mon frère et ma mère l'avaient vu mais pas moi.*) C'est son oncle qui habite dans l'Est comme nous, qui est venu rencontrer mes parents, demander de mes nouvelles, voir si j'étais toujours célibataire et si mes parents n'étaient pas contre le fait que je reçoive une demande en mariage. Maman m'appelle aussitôt après ce moment-là. (*Elle insiste. J'étais en train de nettoyer le jardin. Et je lui dis de donner à QS mon téléphone.*) Elle a été très correcte. Voilà ce qui se passe. Qu'est-ce que tu en penses ? On ne veut rien t'imposer. Est-ce que tu es pour ? Est-ce que tu es contre ? Est-ce que tu nous autorises à... ? J'ai trouvé ça adorable. Et moi j'ai dit : « oui ! » bien sûr. J'étais célibataire à 33 ans. J'étais peut-être aussi en crise de la trentaine. Je n'étais pas mariée et je me suis dit : « C'est peut-être lui. » Et puis mes parents s'étaient mariés comme ça et puis dans mon entourage familial, ça se passe comme ça. Je n'étais pas ni surprise, ni choquée. Je n'ai pas été contre et je me suis dit que cela n'engageait à rien. C'est juste rencontrer quelqu'un qui était dans le même cas que moi. Il avait dix ans de plus que moi. Il a eu mon numéro le matin même et le soir il m'appelait. (*Le dimanche, rien, le lundi toute la journée rien et vers 20h, il m'appelle, se présente. Je le mets à l'aise et il me dit qu'il souhaite faire ma connaissance. Toute la semaine s'écoule et se rythme par des conversations d'environ une heure à chaque fois. Nous parlons de tout, religion, politique, cul, cinéma... et cette semaine-là, impossible de se voir parce qu'il pleut sans cesse.*) Il n'avait jamais été marié mais j'ai appris plus tard qu'il avait eu maîtresse et enfant mais que sa famille qui était d'un certain standing n'était pas d'accord et voulait pour lui une épouse de la même classe sociale.

- Vierge ?

- Non. Moi, je ne l'étais pas et il fallait m'accepter comme je suis et ma belle-mère n'a jamais posé de question à ce sujet. On s'est appelé et on restait à chaque fois une heure au téléphone, tous les soirs ou tous les deux soirs. C'était en février. Je m'en souviens encore et ça a duré une semaine comme ça. Et puis en fin de semaine on devait se voir ; ça devenait insupportable, tu vois. Tu parles avec quelqu'un pendant des heures... On sympathise et il me plaisait, il m'intéressait... On devait donc se voir le week-end, sauf qu'il y a eu vigilance forte pluie. Le pauvre ! Il a fait la route des Plaines pour arriver dans l'Est. Il a réservé le restaurant. Il est arrivé avec des fleurs. Il a dormi ici, à l'hôtel.

« *Le lendemain, il m'appelle et nous déjeunons à la terrasse de l'hôtel. Son contact est agréable, je le trouve sympathique et pourquoi pas puisqu'il me fréquente en vue de m'épouser.* » Sa famille était d'accord. Est-ce que c'est lui ou quelqu'un d'autre qui a commandé les fleurs ? On va au restaurant et on passe un bon moment. Et c'est là, après, qu'il m'offre les fleurs... Normalement c'est en début de soirée que tu offres les fleurs ou au restaurant. Ou alors c'est

parce que c'était le déluge ici. Bref, il sort le bouquet de la voiture mais c'était un bouquet mortuaire... Il n'y avait pas l'écharpe des condoléances mais c'était présenté comme ça. Est-ce que c'était un bouquet à l'ancienne ? C'était pas un bouquet rond comme ça se fait aujourd'hui quand tu rencontres quelqu'un. Du coup ça m'a tétanisée. Je me suis dit : « *Je prends ou je ne prends pas ?* » Lui il était tout heureux. Alors je me suis dit que peut-être il ne savait pas ou qu'il n'a pas osé dire à la fleuriste par pudeur. En fait, il ne lui avait rien dit et elle ne savait pas pour quelle occasion c'était. Quand mes parents et même mon frère ont vu le bouquet, ils ont dit : « *Jamais ! Tu es sûre que c'était un rendez-vous galant ? Il est bizarre ce bouquet. Il vient d'où ce mec ? Il vit dans une grotte ou quoi ?* » Je lui ai dit : « *Oui, mais toi tu as l'expérience des femmes.* » Maman m'a dit aussi : « *Ça fait enterrement.* » Je pense que c'était un signe dès le départ qui me disait de ne pas poursuivre cette affaire-là. Dès le départ, il y a eu un choc culturel. Qu'il y ait dix ans d'écart, ça ne m'inquiétait pas parce que Papa et Maman avaient 13 ans d'écart. Je n'ai donc pas fait cas, mais en fait il y a eu plein de signes pour ne pas continuer la relation.

Je ne suis pas amoureuse et je le dis à Maman. Je ne connais pas la famille. Deux familles malbar de même standing, bon... Maman me dit la phrase qui tue : « *C'est pas grave. Moi aussi, je suis passée par là. L'amour viendra après. Tu apprendras à le connaître, comme moi j'ai appris à connaître ton père. Il aura des qualités et des défauts comme toi tu as des qualités et des défauts. Vous serez des compagnons de vie et ça c'est solide. L'amour tout feu tout flamme, comme dans les films ou à l'occidentale où on se saute dessus, on se dévore et puis après ça passe et on passe à quelqu'un d'autre...* » Et là, Maman a été épatante, à ce niveau-là. Ce n'était plus le rapport mère enfant mais le rapport de femme à femme. Je lui ai fait confiance. On s'est fréquentés de 15 jours à 3 semaines. (*Il vient me chercher et il me ramène sinon je prends ma voiture et il me suit. Il m'ouvre la porte, tire la chaise. Il est extrêmement galant, aimable, attentionné, mais toujours en retard d'une heure ou deux. C'est terrible d'attendre quelqu'un comme ça. Un soir en me raccompagnant, il m'offre des roses rouges et m'embrasse ; je frissonne et nous nous enlaçons. Nous commençons à nous attacher et je tombe amoureuse de lui. Je suis sur un nuage et tout cela est romantique à souhait. Mes collègues sont verts de tant d'amour et de romantisme. Les vacances de mai arrivent et Maman et moi, nous allons une semaine à Dubaï. Nous sommes tristes, Q et moi, d'être séparés et je lui promets de l'appeler tous les soirs et de lui ramener un cadeau. Je l'appelle tous les soirs sur mon portable, 200€ et je lui achète un bracelet en or, 300€. Je rentre le dimanche et ne le vois pas avant le mercredi. Nous allons dans les Hauts, dans la maison de ses parents ; c'est notre premier moment d'intimité. J'ai froid, il met le chauffage d'appoint. C'est bon et il me complimente. Là, il me demande en mariage et je dis : « *Oui.* » Il m'offre des roses plus tard.) Il m'a demandée en mariage. (*J'annonce la nouvelle à ma famille ; Tout le monde est content.*) J'ai donc accepté la demande et nous avons décidé de nous marier trois mois plus tard. Mes parents n'étaient pas trop enthousiastes. Je ne sais pas si c'est parce que c'est allé trop vite ou si c'était parce que ça les ramenait à leur propre réalité. (*Nous sommes pressés de voir le jour de l'an tamoul arriver pour avoir le nouveau calendrier pour trouver une date pour que sa famille vienne à la maison. Fin avril, il vient à la maison, accompagné de sa mère, sa sœur, son frère, son oncle. Il demande ma**

*main et la date du mariage est fixée en août.)*

Lui voulait, sa mère voulait. Il a sept frères et sœurs et pourtant, J'étais toute seule à préparer le mariage. Je me suis demandée plus tard si ce mariage n'avait pas seulement pour objet de couvrir sa liaison avec une maîtresse et un enfant. Il y a eu aussi une rumeur dans la famille disant qu'il était bi-sexuel et qu'il avait un copain. C'est vrai que c'était quelqu'un de toujours apprêté, de coquet, très élégant, toujours en costume cravate, toujours classe, et moi c'est ce côté-là qui m'avait attirée. La belle voiture... Je n'étais pas la fille que je suis aujourd'hui, j'étais encore dans le moule. J'étais encore dans le formatage de l'éducation que j'avais reçue de mes parents. La Malbaraise qui vit dans le luxe de Papa et Maman, dans une bulle dorée et qui ne connaît pas du tout les problèmes de la vie. J'étais vraiment à dix mille lieues de la fille d'aujourd'hui quoi ! Pourtant, c'est toujours moi, mais j'étais vraiment dans une bulle dorée, gâtée, pourrie par mes parents. La vie facile, l'argent facile...

- Vous l'avez su au bout de combien de temps qu'il était bisexuel, votre mari ?

- Je ne l'ai pas su pendant le mariage. Mais il voulait toujours me prendre par derrière. J'ai subi le viol conjugal. Il était doux et tendre avant, et une fois mariés, dès la première semaine, il m'a annoncé le truc. Il m'a montré ses goûts, la violence, les cris. Il me courait après dans la maison et moi je ne voulais pas parce qu'il était trop agressif. Ça l'excitait et moi ça m'effrayait. Et ça, je le taisais. Quand je dis qu'il y avait des signes... J'avais tout géré pour préparer le mariage. Trouver la date, le prêtre, une salle. Ça a été préparé en trois mois. Mon père m'a dit qu'il me donnait une enveloppe et comme c'était ma première année de travail, ça m'a soulagée. Je venais à peine d'avoir mon « agrégé » et je n'étais pas encore titulaire. Mais l'enveloppe n'arrivait pas... Pour le mariage j'étais fière et autonome. Je suis allée à la banque et j'ai emprunté 25000€. Et au final, ça a payé mon mariage, mon divorce et l'huissier...

- Ses parents savaient que vous veniez de réussir votre agrégation, quand ils ont eu l'idée d'envoyer l'oncle faire sa demande ?

- Oui, ils le savaient. J'ai été comme un trophée, un bon parti, fille de commerçants qui allait hériter, qui aurait un bon salaire et qui présentait bien. Après j'ai compris lors des repas que j'étais vraiment un trophée. Je me suis retrouvée dans diverses situations où j'étais exhibée, la Malbaraise qu'on a pu attraper. C'était le vernis pour le paraître.

Moi j'ai fait un prêt mais lui il est possible qu'il en ait fait un aussi ou qu'il ait vendu un terrain parce que sa famille en possédait beaucoup. A chaque fois qu'ils ont besoin d'argent, ils en vendent un bout. Ils récupèrent du fric et ils vivent comme ça.

- Ce sont des rentiers ?

- En quelque sorte, chez ses parents ils vivent comme ça. Chez ses oncles, ils sont encore plus fortunés et ils sont dans le milieu judiciaire, médical et politique.

- Et votre mari ? Il ne travaillait pas non plus ?

- Si, il était et il est toujours « au Département ».

- Je fais donc mon prêt et on commence à préparer et là aussi, un autre signe... J'étais sortie avec un garçon, quelqu'un d'autre précédemment, et avec la belle-famille on était parti en Inde faire les achats du mariage qui n'avait pas eu lieu. Du coup j'avais déjà une robe de mariée que j'avais achetée en Inde, que je n'avais pas utilisée. Je l'ai donc faite préparer. Ça aussi c'était un signe, je recyclais une robe de mariée que j'avais achetée pour un autre gars.

Je dis donc à mon futur mari : « *Allons en Inde.* » Il me répond : « *Non, allons plutôt à Maurice.* » (*Nous allons à Maurice trois jours pour faire des achats, sari, tâli et invitations. Gros souci pour moi parce qu'il manque cruellement de temps et d'organisation. Les vacances de mai arrivent et il n'avait toujours pas acheté les billets. Finalement, je les achète et il me dit qu'il payera tout à Maurice. Mais avant de partir, je souhaite rencontrer la famille chez elle. Il me fait patienter depuis avril/mai, c'est curieux. Finalement, un mercredi après-midi je me rends chez lui avec Maman et Papa. Il me présente son Papa et d'autres membres de sa famille. Ils vivent dans une grande villa créole. Il n'y a que la façade qui soit belle. La maison est toute pourrie. Anecdote : Nous avons commandé un bouquet à O, le copain de mon frère. Catastrophe ! La composition est si grande qu'elle ne rentre pas dans la voiture. Il va la livrer en fourgon. Le même O m'informe qu'il reçoit des commandes de fleurs de Q du Conseil Général, dont une fois pour une demande en mariage... Il me convainc que c'est faux et je le crois.*) Il y avait des signes parce que même pour aller à Maurice pour acheter les billets d'avion et aller à l'hôtel, je lui dis puisque tu es à Saint-Denis, tu passes à une agence et tu réserves les billets d'avion et l'hôtel. C'est mon futur mari, c'est donc à lui de payer. Et là, il me baratine je ne sais pas quoi, qu'il n'a pas d'argent pour payer et qu'il est débordé et qu'il finit de travailler à 19h ou à 20h... Tout est fermé. « *Toi qui as des horaires plus souples que moi, vas-y, paye et je te rembourserai.* » C'était encore un autre signe, là. J'y vais, je paye les billets et pour l'hôtel, il me dit qu'il a de la famille à Maurice dans le gouvernement et les chambres seront payées sur place ou offertes. Je me suis dit que l'un dans l'autre, si je n'ai rien à payer à Maurice ça allait comme ça. C'est *kif-kif*. Il faut faire confiance aussi. Il faut accepter. Donc on part à Maurice et moi je vais voir l'imprimeur. Je choisis le papier. Je dessine et tout... les cartons d'invitation. (*Si le voyage est rapide, mouvementé, l'intimité n'est pas terrible. Lui d'habitude si prévenant est pénible, grognon. Il veut que je lui repasse ses chemises, que je lui fasse ses tartines. C'est la barbe. Il prend un temps infini pour se préparer. C'est pénible. Dans la salle de bains, il met de l'eau partout. Nous ne sommes pas compatibles au lit, ni de mentalité. Nous sommes rarement d'accord.*) J'avais vu le prêtre avant de partir. On avait vu les dates. Un autre signe d'ailleurs. Le prêtre avait comparé les horoscopes et avait dit : « *Mais vous n'êtes pas du tout faits pour être ensemble.* » Alors on se regarde... Les horoscopes ne correspondent pas du tout. Il ne nous a pas dit si nous pouvions faire une cérémonie ou pas mais nous a juste dit que nous n'étions pas compatibles. Comme nous n'avons pas

essayé de creuser la question, il nous a donné une date... (*La première dispute remonte aux préparatifs au sujet des marlés ; pour lui les œillets portent malheur. De toute façon tout va bien quand je suis d'accord avec lui. Sinon, il s'énerve et me fait la tête. C'est du chantage affectif.*)

*Après le mariage tamoul, la semaine s'écoule rapidement chez mes parents. Je range beaucoup. Je m'apprête à déménager. J'ai peur de cette nouvelle vie qui m'attend. Tout va me manquer, Papa, Maman, mon frère, le chien, le soleil et la mer mais ça je le réalise une fois à Saint-Denis.)*

Plus tard j'ai vu un autre prêtre à Saint-André qui m'a dit que non seulement nous n'étions pas compatibles mais qu'en plus j'aurais fait la Une des faits divers. « *Si tu étais restée, tu serais morte, il t'aurait tuée.* » Et, ça pour moi c'était évident parce que j'ai vécu six mois de mariage, six mois de maltraitances. Et c'était vraiment rester pour mourir ou partir pour vivre. Pendant six mois, ça a été l'instinct de survie. J'étais un animal.

Je me suis mariée en août (*A la mairie tout le monde était heureux sauf lui. Sur les photos, il est triste. Le cortège est beau et la cérémonie est belle mais tout le monde se sauve et nous sommes seuls à traverser la ville sans klaxons parce qu'il ne veut pas. Je suis triste, c'est pire qu'un enterrement.*) et je l'ai quitté en janvier. Un autre signe c'est que quand ma famille est allée rencontrer la sienne. Personne n'était joyeux. C'était comme si nous étions saouls, à côté de la plaque. On se regardait. Ils pensaient peut-être qu'aucune fille n'accepterait leur fils. Je ne m'étais pas renseignée. Peut-être que Maman a eu des échos. Je ne sais pas. « *Quand j'ai porté le kavadi comme chaque année, cette année-là, il marchait à côté de moi et les gens ont compris que nous projetions de nous marier. Une dame m'a taquinée à ce sujet et à la fin elle a dit : "La pauvre."* Ont-ils eu des échos que ce n'était pas un homme bien ou qu'il était bi, et en couple ? Je ne sais pas. Aucun de ses frères et sœurs n'était heureux en mariage. (*Il ne prend pas soin de moi, ne me fait jamais un compliment, et quand je lui demande pourquoi ? Il me dit qu'il m'a épousée et que je vais devoir m'en contenter. Il me rabaisse sans cesse au quotidien. Il me dit que je suis grosse, je dois laisser pousser mes cheveux et m'habiller chez Rive gauche mais pour mon anniversaire, il m'offre une rose et un bouquet mais jamais une robe.*) Toutes les femmes de cette famille subissent de la maltraitance mais on ne divorce pas. On ne divorce pas dans cette famille. D'ailleurs, on m'a rapporté plus tard après mon départ, que dans les repas de famille, quand on demandait de mes nouvelles, ma belle-mère répondait que j'étais souffrante ou que j'avais trop de boulot, ou que j'étais chez mes parents dans l'Est. Même un an ou deux ans après... ils ne disaient pas que j'avais entamé une procédure de divorce. La procédure a duré deux ans parce qu'à chaque fois qu'on avait rendez-vous chez le juge, il ne venait pas. C'était reconduit à deux ou trois mois après. Au bout de deux ans, la loi est appliquée.

Chacun avait un avocat séparé. Au début il m'a dit que cela se ferait à l'amiable et puis après, non. J'ai pris le mien et lui a pris son cousin qui était d'ailleurs aussi son témoin de mariage.

Il y a eu des signes mais je n'étais pas éveillée comme je le suis aujourd'hui. J'étais dans le *bling-bling*, dans le paraître, dans le formatage, dans l'éducation que j'ai reçue et avec le recul, je vois que je suis passée par des épreuves mais aujourd'hui je pense que ce sont des étapes qui m'ont permis d'aller au fond du trou pour en ressortir dans une autre dimension. Depuis 1849, date à laquelle sont arrivés tous mes ancêtres, on m'a transmis des choses et sans le savoir j'avais toutes les pistes pour pouvoir m'en sortir grâce à la religion.

On se fichait de ma santé dans ma belle-famille. On ne se demandait jamais si j'avais de quoi manger. Je travaillais au Port et habitais Saint-Denis. Il fallait en rentrant faire tourner le linge, préparer à manger. J'avais embauché alors, la femme de ménage de ma belle-mère qui est devenue mon amie d'ailleurs parce qu'on avait le même âge et elle me disait que je ne vivais pas du tout comme eux. Elle devait les appeler Monsieur, Madame, comme au XIX<sup>ème</sup> siècle, mentalité coloniale. C'étaient de grandes gens, pas des *ti-moune*. Ma femme de ménage, moi je disais que c'était mon employée de maison, mais eux disaient que c'était une domestique. On ne se mélange pas. Chacun reste à sa place. Elle devait vouvoyer la belle-famille. Il ne fallait pas tenir tête ou regarder dans les yeux. Il fallait être discrète. Il ne fallait surtout pas se servir alors que moi je lui disais de prendre un fruit ou un yaourt, si elle avait faim, un verre d'eau si elle avait soif. Elle venait deux fois par semaine. Je la payais et je payais la nourriture du couple. Je lui disais comme nous sommes chez toi, tu payes le reste, l'eau et l'électricité, l'entretien du jardin. Il faisait venir un cousin pour faire le jardin et il ne fallait surtout pas sympathiser. Un jour, ce cousin a été choqué parce que je lui avais offert un coca. Je lui ai répondu qu'il était bien de la famille ! Il était étonné et m'a dit que les autres ne le respectaient pas comme moi je le respectais, parce qu'il était pauvre. C'est là que j'ai commencé à voir qu'il y avait un décalage, que c'étaient des gens qui se la pétaient, mentalité coloniale, quoi. J'ai vraiment eu l'impression de vivre au XIX<sup>ème</sup> siècle, avec ma belle-famille. Dans les repas, par exemple, les femmes étaient d'un côté et les hommes de l'autre. Lors des réceptions, nous ne devons pas parler et être de vraies potiches. Les hommes et les aînés avaient droit à la parole comme mon ex-belle-mère et les jeunes femmes qui étaient là, restaient soumises, servaient le thé, servaient le café, s'occupaient des enfants et étaient exposées comme des trophées dans le salon. Moi avec mes cheveux courts, ça détonnait, je n'étais pas la Malbaraise qui entrait dans le moule. Au bout d'une semaine de mariage, mon mari m'avait dit qu'il fallait que je sois toujours « chic » et endimanchée. C'est pas moi. Il me disait comment me comporter en public, avec la belle-famille. Il fallait porter des bijoux, bien se maquiller, comme dans Dallas, dans Dynastie ! Ce style-là. Il fallait que ce soit classique. J'étais trop, pas excentrique, mais trop décontractée. Il fallait que je sois dans le style de la Capitale, le Chef-lieu, Chérie... Je n'avais pas le droit de rire. Je parlais trop. « *En même temps, je suis dans un métier de communication. Prof, je parle à mes élèves !* », « *Dans les*

*conversations avec les hommes, tu me fais honte. Mes oncles sont stupéfaits ; ils n'ont jamais vu de femmes comme toi. » Il m'observait et le soir j'avais droit à un déroulé ! « Et pourquoi tu as dit ça ? Et pourquoi tu as fait ça ? » Je ne me souvenais même pas de ce que j'avais dit mais lui il me faisait le replay. « Et pourquoi tu as parlé de New-York avec mes cousines ? - Mais parce que j'adore New-York. »*

Côté couleur de peau, il fallait que j'éclaircisse ; j'étais trop foncée, alors qu'eux ne sont pas noirs, ils sont bleus. Des « *Malbars bleus* » disait mon père. Mon mari regardait ma peau à l'endroit où elle était la plus claire, sous mon bras, et il me disait : « *Voilà, il faut que tu sois comme ça partout.* » J'éclatais de rire parce que moi j'avais l'habitude d'être en maillot et en *lamba*<sup>77</sup> toute la journée. J'allais à l'aquagym trois fois par semaine. J'étais habituée à être en maillot. Une fois installée à Saint-Denis, je m'étais renseignée pour continuer l'aquagym au Créolia mais il n'a jamais voulu que j'y aille. « *Quoi, entre midi et deux, en maillot à l'hôtel Créolia et tu vas entretenir ta couleur ?* » Et je pleurais... Le matin, il ouvrait mon armoire et il choisissait la robe que je devais mettre. La première fois, on venait de se marier, j'étais encore dans mon « *mode love* » et je me suis dit que c'était sûrement une preuve d'amour. Et puis, il ajoute « *Tu ne porteras plus de noir.* » Et moi, à l'époque, le noir c'était ma couleur préférée... » Plus de rouge non plus. C'était quasiment les deux couleurs que je portais le plus. Pas de mini, pas de décolleté, pas de transparence. Il fallait que je laisse pousser mes cheveux. Ma voiture, ça n'allait pas non plus. « *T'as qu'à m'acheter une BMW Chéri, ou une Mercedes.* » J'avais du répondant et je lui parlais d'égale à égale mais sans le rabaisser parce que je voulais sauver mon mariage. En octobre, j'ai fait un déni de grossesse, une fausse couche. J'ai perdu un bébé. J'étais bouffie de stress. Il était grinçant et les humiliations, les paroles blessantes... deux ou trois fois par semaine, il me courait après dans la maison pour des agressions sexuelles. C'était du viol conjugal. Plus, il allait me projeter contre le mur, me cogner contre les meubles et moins j'étais d'accord. J'avais de l'eczéma partout. J'allais chez le dermatologue pour de l'eczéma. Aucun traitement ne marchait. »

Et là, elle montre son book de mariage parfaitement tenu comprenant tous les détails de l'organisation des deux cérémonies religieuse et civile.

« S'il y a un truc que j'ai réussi pour mon mariage, ça a été la réception. J'ai invité 300 personnes au total, au temple, 150 personnes chacun. Les gens étaient étonnés du niveau de la réception et très contents. Le réfectoire était partagé en trois parties et le traiteur avait placé un chapiteau dans le jardin pour y prendre l'apéritif. » (*Le prêtre a dit à mon frère que Q était un gigolo !*)

Ensuite elle montre la liste de tout ce qu'elle avait acheté pendant les six mois de mariage.

---

<sup>77</sup>Le *lamba* est le mot malgache qui désigne aussi à La Réunion, le rectangle de tissu noué qu'à Tahiti et en France métropolitaine, on appelle un *paréo*.

*« Je ne suis pas méchante, ni mauvaise, mais quand on m'attaque je sais me défendre. Je suis allée chez tous les commerçants où j'avais fait des achats pour la maison et j'ai demandé des factures. J'ai fait venir un huissier et je lui ai donné ma pile de factures. Il a dit : 'Je n'ai jamais vu ça ! Quelqu'un d'aussi organisé.' J'avais acheté tous les luminaires. Quand je suis partie, il ne lui restait plus que la lumière dans le frigo ! »*

Pendant ces six mois, je n'ai rien dit à personne. Je ne voulais pas faire de peine à mes parents. Je gardais tout pour moi. Je n'en parlais pas aux copines... Les premiers à avoir remarqué que ça n'allait pas, ont été mes élèves. Un jour une élève me dit : *« Mi konpran pa. Tout demoune lé maryé lé ere, mé ou la, out maryaj la pa aranj aou. »* Elle m'a lâché ça comme une bombe en pleine classe. Et là, je me suis dit : *« Si des élèves sont capables de voir ma souffrance... »* Et ça a été le déclic. Je sortais du boulot et il n'était pas là. Soit, il finissait tard, soit il passait chez sa mère. Il prenait le whisky ; il prenait l'apéro. Son père était malade, il prenait des nouvelles et au final soit il mangeait chez sa mère, soit il revenait avec sa barquette mais que pour lui. Et moi je préparais à manger et au début je l'attendais. A 19h30, il n'était toujours pas là. Je l'appelais et il ne répondait pas. J'appelais chez ma belle-mère et on ne me répondait pas. C'était bizarre. Il y avait des portables déjà, des petits Nokia. La première semaine de mariage, j'attends qu'il rentre, je fais à manger moi et puis j'attends et il n'arrive pas alors au début j'attends. Il rentre vers huit heures, huit heures et demie. J'étais inquiète. Je lui pose des questions, j'essaie de discuter avec lui. Il m'a dit : *« C'est comme ça et pas autrement. Il faut que tu t'habitues. - Pardon ? »* Après je me retrouve à manger toute seule. Il faisait sa vie quoi et arrivait à l'heure qu'il voulait. C'était le *Malbar* macho. Je lui ai dit que ce n'était pas ça pour moi le mariage. Et puis il m'agressait. A chaque fois qu'il avait envie, moi je n'avais plus envie du tout, laisse tomber. Je priais les ancêtres. Et c'est physiquement, mon grand-père maternel, le papa de Maman, qui était vraiment présent. Je le sentais sur mon épaule. Je le sentais partout où je me trouvais. Je rêvais de lui. Pour moi, il était là ; il me donnait la force tous les jours. Il m'accompagnait. Je priais Vishnu.

Pourquoi je suis partie un jour de janvier ? C'est les vacances. On est à table et puis ça ne va pas. Moi, je dois retrouver Maman en ville et puis ça dérape. Il avait besoin d'argent. Il ne veut pas me dire pourquoi. Il avait besoin de 1500€. Je lui dis : *« Ecoute, tu as besoin d'argent pour quoi ? Tu as des dettes ? Tu as besoin de réparer ta voiture ? Tu m'expliques. Je ne vais pas te donner 1500€ comme ça. Je ne comprends pas. »* Il était à bout (*j'ai compris plus tard qu'il avait des dettes de jeu ou des dettes en tout cas.*) et comme il est grand, il se lève et son bras fait ça ! Et moi je le regarde et je lui dis : *« Attends, mais ton bras, là, il va rester bien là-haut suspendu au bout de ton épaule. Ton bras ne va pas descendre sur moi parce que si ton bras descend sur moi, je sors et je hurle. »* Quand je sortais de chez moi, il y avait un parking et que des immeubles à toute sa famille, avec des locataires dedans. Je lui dis : *« Là, si tu me frappes, je hurle 'à l'assassin' et je préviens tout le quartier de ce que tu es en train de me faire. »* Parce que je sais que ce sont des gens qui faisaient gaffe à la notoriété. Et là, son bras reste en l'air et évidemment, il est furieux parce que je ne veux pas lui donner ce qu'il veut. Je

vomis mon petit-déjeuner. J'arrive en retard mais on avait nos habitudes, je fais donc le tour et je retrouve Maman chez « *Metropolis dames* », pour la matinée shopping du mardi. On parle de choses et d'autres. Je ne suis pas bien mais je suis tellement contente de voir Maman. Mais, je n'arrive rien à lui dire. Puis à midi, nous mangeons chez Lam<sup>78</sup> et là, je craque et je lui raconte tout parce qu'elle était heureuse, joyeuse. Je lui dis : « *Ça ne va pas du tout. Voilà, ce que je vis depuis six mois.* » Maman me dit : « *Ecoute, c'est pas compliqué. On va chez toi, tu remplis ta voiture avec tout ce que tu peux et tu lui dis que tu es en vacances à la maison. Et après on voit.* » Je vais à la maison, je prends une valise. Je remplis. J'avais des sacs parce que j'étais arrivée six mois avant à peine, bien organisée. Je remplis tout ce que je peux remplir. Je prends mon cartable, mes cours, ce qui est vital pour moi. Et puis je remplis d'un maximum de choses. Et puis arrivée à la maison, Papa est en train d'arroser le jardin et il me dit : « *C'est bizarre... Pourquoi ta voiture est aussi pleine ?* » Il ne comprend pas alors je lui explique. Papa est complètement tétanisé, choqué. Je raconte à mon frère qui me dit : « *Ok, je ne vais pas lui faire la peau mais tu restes là. Hors de question que tu rentres dormir chez lui ce soir. Tu le quittes. On va prendre un avocat et tu entames une procédure de divorce.* » Mon frère m'a soutenue. Maman m'a soutenue dans mon mariage et dans mon divorce. C'est là que je l'ai vraiment découverte. J'avais beaucoup de colère parce que j'avais appris beaucoup de choses avec mes copines ou avec mes taties, plus qu'avec elle, qui ne prenait pas assez de temps pour moi. Je lui reprochais de ne pas m'avoir aidée à devenir une femme. J'avais beaucoup de colère vis à vis de Maman. C'était sûrement l'adolescence, je pense. Et je pense que c'était la colère qu'elle avait aussi, vis à vis de sa mère. Mais en même temps elle m'avait appris à être une femme forte et intelligente et elle m'a toujours dit de ne pas dépendre d'un homme. Elle m'a dit : « *Quel métier tu veux faire ? Très bien, je t'encourage.* » Même pour mon agrégation, c'est comme si c'était elle qui la passait. A chaque fois que j'avais un coup de blues ou un coup de barre et que j'étais devant la télé, elle me disait : « *Hop, hop, hop ! Tu te ressaisis parce que pendant que tu dis que c'est dur il y en a qui travaillent et qui vont l'avoir. Tu perds cinq minutes là et c'est peut-être le sujet qui va tomber. J'ai cette phrase-là dans ma tête : 'Qu'est-ce que tu veux manger ? C'est comme ça que je peux t'encourager.'* » C'était sa façon de me libérer des contraintes matérielles pour m'aider à réussir.

Donc, j'envoie un texto à mon mari ou je me dis que de toute façon comme il rentre tard, il ne verra rien avant au moins neuf heures. « *Je te quitte. Adieu.* » Puis je filtre les appels. » Il débarque à la maison et demande des explications. J'étais calme. Je me sentais à l'abri, protégée, et d'un coup il a explosé, comme il était chez lui, devant mes parents. Et je dis : « *Là vous découvrez le personnage avec qui je vis depuis six mois.* » Il m'a menacée en me disant que si je ne venais pas avec lui, il ne viendrait plus me chercher. Mon frère lui a répondu que c'était bien ce qu'on voulait et il lui a montré la direction du portail et il l'a raccompagné. (*Le soir, il débarque à la maison. Après une heure de dispute, je refuse de partir avec lui. Il est furieux. Il bouillonne et il est plus noir que noir.*

---

<sup>78</sup>Un restaurant chinois de Saint-Denis.

*Puis j'ai droit à dix textos dans la semaine : Appelle-moi stp mon Amour ; Bonjour, j'ai fait des erreurs. Je te promets de changer mon amour. Celui qui pense très fort à toi ; Bonjour mon bébé adoré ! Bonne journée ; Je pense très fort à toi. Bonjour mon amour, je comprends ce que tu ressens en ce moment. C'est pour ça que je te supplie de rompre ce silence pour que je puisse te montrer ma volonté profonde de changer et de mieux analyser une nouvelle perspective d'avenir dans le couple.... Il a harcelé LX pour me faire changer d'avis sans succès. **Je revis.**) J'ai laissé mon *tâli* (collier de mariage), mes anneaux de cheville parce que c'était lui qui me les avait offerts comme on rend une bague. Plus tard on m'a dit que j'aurais dû les garder pour faire des rituels. Ecouter les *mantra* pendant les cérémonies au temple, ça m'a beaucoup aidée par la suite. Je priais *Karli*, dans mon jardin et *Muruga* au temple.*

C'était mon chemin de vie. J'ai reproduit le modèle de Papa et Maman qui n'étaient pas heureux non plus ensemble. Ils se sont jetés à corps perdu dans le travail. Moi, j'ai traversé le Mahâbhârata et le Râmâyana mais c'était en 2005 et maintenant, c'est fini.

#### b. Analyse

LD souligne dès le début de l'entretien que son mariage est en partie arrangé. Et il se trouve que c'est, en effet, en Inde la voie la plus traditionnelle dans les familles hindoues notamment. De plus et de source sûre, les deux familles concernées par ce récit de vie sont des familles indo-réunionnaises endogames, non métissées biologiquement (arbres généalogiques réalisés) et donc probablement encore très proches des pratiques ancestrales. De plus, habituellement dans ces familles réunionnaises ayant obtenu une forte et rapide ascension sociale soit par héritage soit par la profession et parfois les deux, c'est le patriarche qui choisit les conjoints de tous les enfants. cf "Sucre et sacré" (Florence Callandre 2009) sûrement prioritairement pour des raisons culturelles mais aussi économiques. Et dans ce cas précis qui est raconté ici, c'est l'oncle qui se substitue au père ayant eu deux attaques et donc devenu inopérant pour le type de transaction. L.D est une femme cultivée, d'un bon niveau social et n'est toujours pas mariée à 33 ans. Elle appartient à une famille indo-réunionnaise croyante, donc on comprend vite que c'est une situation qui ne satisfait pas son entourage. Il faut savoir qu'en Inde, plus une jeune femme attend pour se marier, plus elle perd de sa valeur, ainsi, sa famille et elle ont été moins exigeantes que si elle avait eu dix ou douze ans de moins. Ils ne se sont pas renseignés sérieusement avant de s'engager et ils n'ont pas fait de fiançailles. Le mariage a été fixé très rapidement. Pourtant LD est en mesure d'énumérer aujourd'hui tous les signes qui la prévenaient des dangers à venir. Ne serait-ce que demander à la fréquenter sans l'avoir jamais vue, dans un contexte français. On devine que c'est sa récente autonomie financière qui représente une sécurité de plus pour le couple à venir. D'autant que Q paraît vivre au-dessus de ses moyens et s'il a déjà un enfant doit sûrement pourvoir à son éducation. Cette pratique de demander à fréquenter quelqu'un qu'on a jamais vu serait donc traditionnelle si la fille était jeune et vierge et si le garçon n'avait pas de personnes à charge secrètement (soutien de famille) ni un copain. Or L.D a déjà fait confiance à un prétendant avec qui elle a même voyagé en Inde accompagnée de sa future belle-famille pour au final essuyer une rupture peu de temps avant

cette nouvelle demande. Le fait qu'elle ne soit plus vierge et que QS ait déjà la quarantaine explique qu'ils soient libres de se voir seuls, sans être accompagnés comme cela se pratiquait encore au milieu du siècle dernier. Par ailleurs, la belle-mère de l'interviewée n'a pas été regardante concernant la virginité de L.D et nous pouvons penser que c'est parce qu'elle était au courant que son fils avait une sexualité en marge, en plus d'une femme et d'un enfant hors-mariage. A moins que l'environnement culturel diversifié ne la pousse à plus de tolérance, un effet de plus de la créolisation.

David Annoussamy (La culture tamoule, 2016), oppose deux amours. L'amour induit, où la jeune fille se méfie mais les parents trouvent un arrangement pour que le mariage ait lieu, et l'amour clandestin, lorsque les deux personnes se choisissent. Dans les deux cas, on peut retrouver trois formes de vie sexuelle : la vie sexuelle non consentie, donc celle que L.D a subi après le mariage et après avoir connu les préférences de son mari mais aussi lorsqu'elle a subi le viol conjugal ; la vie sexuelle de perversion, c'est également le cas lorsque son ex-mari tentait de combler son désir bi-sexuel avec elle ; et la vie sexuelle normale.

Dans les lois de Manou (Manava-Dharma-Sasta, juin 2007 p.109), on parle de l'importance de la fidélité de la femme dans le foyer, mais pas de celle de l'homme. Alors que L.D eut d'abord des doutes, puis des certitudes que son ex-mari avait un copain, elle devait quand même rester fidèle. Et si lui rentrait tard le soir, elle devait être au domicile à l'attendre.

Dans le mariage à l'indienne (Kavita Daswani, 2006), se dessinent des lois et des valeurs qui permettent de mieux comprendre la situation de L.D.

Lois/valeurs traitées (ethos) du chapitre 2 : Plus la fille est âgée et moins elle a de prétendants. Quand l'horloge biologique féminine est activée, elle est incompatible avec la quête d'une épouse de la plupart des hommes indiens.

Puisque son ex-mari a eu une femme et un enfant hors mariage, on peut penser que son entourage l'a fortement encouragé à se marier avec L.D pour qu'il ait une situation plus posée et qui pourrait plus correspondre aux normes de la famille indo-réunionnaise. Si la mère de son enfant avait été du même milieu social et culturel, très certainement que ses parents ne lui auraient pas demandé d'épouser quelqu'un d'autre alors qu'ils avaient ensemble une descendance, à moins que cette femme ait décidé de le quitter pour les mêmes raisons que celles décrites longuement par l'interrogée. Ce qui est intéressant et en lien avec mon hypothèse c'est que LD n'a été respectée par son prétendant que pendant une très courte période d'acclimatation pour après n'être plus que maltraitée par son époux et ignorée par sa belle-famille, ce qui conforte l'idée que trop âgée et "souillée" mais fonctionnaire, elle n'avait plus qu'un rôle de "couverture" sociale. De plus, ni lui ni sa famille ne semblaient pressés d'avoir des enfants, et petits-enfants. Ces six mois de mariage ressemblent plutôt à une période de dressage. Q lui a d'ailleurs plusieurs fois fait remarquer qu'elle devait s'estimer heureuse d'avoir été épousée comme si elle était redevable d'un tel geste de générosité, vu son état de déflorée hors-mariage et son âge avancé pour le mariage traditionnel.

Lois/ valeurs traitées (ethos) du chapitre 3 : La peau claire est un atout dans la quête d'un mari.

Lorsque son ex-mari lui demande de prendre plus soin d'elle et d'être plus claire de peau, il met en avant le fait que la couleur de peau foncée de L.D pose problème alors que son teint est tout à fait modéré. C'est le cas d'Anju dans le mariage à l'indienne. Donc avoir une peau plus claire fait partie des objectifs pour atteindre des normes de beauté attendues dans certaines familles indo-réunionnaises de haute classe comme chez les Indiens de l'Inde. Par ailleurs, on peut prendre en considération que LD fait la remarque que les membres de son ex-belle-famille étaient des personnes très foncées de peau, dravidiens comme la sienne, alors elle ne comprenait pas parce qu'elle vit avec son époque et dans une société créole qui a évolué. La créolisation se manifeste chez elle par cette acceptation de la couleur quelle qu'elle soit. *Le moukataj, Malbar bleu* faisant référence à l'expression créole, d'une époque coloniale, *kaf bleu*, parce que le noir le plus noir a des reflets bleutés est aussi une marque de créolisation (humour et *moukataj* mais sans racisme contrairement au mari qui lui, veut s'élever socialement avec une épouse à la peau claire dénigrant inconsciemment tous ses collatéraux ainsi que lui-même). Il est possible aussi qu'une couleur très foncée soit associée aux travaux agricoles de plein air et donc du milieu ouvrier, ce qui "déclasserait" la famille au rang de coupeuse de cannes. Cela peut-être aussi, probablement, de petites remarques que son ex-mari faisait pour accentuer le fait qu'il ne voulait pas d'elle telle qu'elle était mais selon ses propres critères, et qu'elle ne lui correspondait pas, malgré le fait qu'il l'avait épousée. Ou bien comme le faisait remarquer Audrey Ramakistin (*Kala Bhakti*) : " *La violence faite aux femmes à La Réunion, ça commence par les propos verbaux. L'homme aura tendance à agresser la femme verbalement, à la rabaisser et après quand il en aura fini avec ça, je pense qu'il va passer à l'acte physique.*"

Lois/valeurs traitées (ethos) du chapitre 15 : Le paramètre économique l'emporte sur celui de la compatibilité et des sentiments. Plus le prétendant est diplômé et plus le parti devient monnayable par une dot payée par les parents de la fille. En l'occurrence dans ce cas précis, les parents de LD n'ont pas payé de dot parce que cela ne se fait plus à La Réunion, mais un salaire de fonctionnaire indexé permettait une vie confortable et doublait les revenus du foyer permettant un aménagement et un entretien de la maison ainsi que de combler les dettes contractées par le mari. A noter que celui-ci souhaitait un compte bancaire commun que LD a refusé, voyant que celui-ci vivait au-dessus de ses moyens et comptait souvent sur elle pour beaucoup. Disposer du salaire de sa femme comme il l'entend était peut-être pour lui une nouvelle forme de cette dot disparue.

LD se sentait exposée avec ses belles-soeurs, comme un trophée au sein de son ex-belle-famille. Elle venait d'une bonne famille assez aisée. Malgré le fait que le prêtre avait confirmé que le couple était incompatible, le mariage a tout de même eu lieu pour toutes les raisons évoquées supra. Ce qui montre un certain détachement de plus des traditions qui s'ajoute à un enfant hors-mariage pour le futur mari et la perte de la virginité avant le mariage pour la future épouse. Habituellement l'incompatibilité reconnue par le *pandjagon* est rédhibitoire et chacun se résout au verdict de la lecture du livret d'astrologie. Il y a aussi parfois la possibilité de faire une cérémonie qui contrecarre la mauvaise position des astres mais là, le prêtre astrologue ne l'a pas proposée.

Lois/valeurs traitées (ethos) du chapitre 19 : L'âge du mariage est beaucoup plus tardif pour les filles de nos jours, compte-tenu de l'évolution de l'éducation et de la profession des filles. On comprend implicitement que c'est le mariage qui fait de la fille une femme mais aussi l'accomplissement professionnel.

Il aurait été possible que ce soit les longues études de L.D qui aient retardé son avancement dans sa vie maritale pour se marier à 33 ans mais en réalité c'est plutôt parce qu'il y a eu une rupture récente dont elle n'a pas donné de détails.. Par ailleurs, elle est heureuse d'avoir son travail et quand elle quitte son foyer marital, elle récupère ses affaires de travail, qui font partie de ses affaires les plus importantes, "vitales". Notons que le récit de L D attribue à son frère la décision du divorce, un peu comme si la décision n'était pas prise par elle mais par une autorité supérieure.

L D n'a pas de mari, pas d'enfants mais elle a pour le moment ses élèves, des centaines d'enfants et elle a réussi à s'épanouir dans le militantisme culturel international, où elle occupe une haute fonction de responsabilité grâce à ses talents diplomatiques et son intelligence, et dans le syndicalisme, engagée pour la défense de ses collègues. Une vie bien remplie portée par l'empowerment. Ce qui ne l'empêche pas d'espérer trouver l'âme sœur un jour comme le souhaitent beaucoup de femmes émancipées ou pas.

## CONCLUSION

---

L'hypothèse que je tente de vérifier est la suivante : « La femme indo-réunionnaise hindoue est vraiment respectée seulement si elle est mariée à un homme de sa propre culture avec qui elle a fait ses enfants et dont elle ne se sépare pas, quoi qu'il advienne. »

La petite fille, lorsqu'elle est encore pure et innocente, avant d'avoir eu ses premières menstruations, est vénérée telle une divinité par son entourage lors de plusieurs cérémonies comme la *Kanya Puja*, lorsqu'elle balance les divinités, quand elle récupère l'eau de source de la rivière pour effectuer les cérémonies... Ce sont des moments privilégiés qui font partie des rites de passage de la petite fille pour qu'elle devienne ensuite une jeune fille, puis une femme, jusqu'à obtenir le statut de *Sumangali*.



Petites filles (*Kanya*) partant à la rivière pour remplir leur pot d'eau de source, en offrande à la divinité.

Lorsque la petite fille devient une jeune fille, elle n'a plus de rôle primordial au sein du temple. Il faudra ensuite attendre qu'elle se marie pour qu'elle puisse à nouveau avoir un rôle comme par exemple participer aux Pujas, le *aarti* (tourner les plateaux d'eau safranée et de camphre allumé devant les divinités ou les futurs mariés)...

Il a été montré, à travers mes lectures ainsi que mes enquêtes de terrain, que la femme possède une place plus importante et valorisante lorsqu'elle est mariée. En effet, ce statut lui ouvre les portes à des opportunités religieuses telles que devenir une *Sumangali* et participer à des cérémonies religieuses.

Lorsque la jeune fille décide de rompre les rites de passage de jeune fille à femme en refusant de se marier, elle se retrouve comme coincée dans son rôle de jeune fille, sans reconnaissance de son statut de femme par rapport à d'autres critères, qui ne sont pas le mariage. Ce qui peut changer ce statut c'est le fait d'enfanter mais la valorisation de la femme non mariée qui a enfanté n'est pas aussi importante que celle qui a choisi la voie traditionnelle en se mariant.

Il est important de noter que ces femmes, qui décident de vivre à l'encontre des traditions comme le mariage, sont des femmes qui subissent des difficultés à se faire reconnaître en tant que femmes accomplies aux yeux de l'entourage. C'est dans ce sens que de nombreuses femmes continuent encore à subir des violences physiques ou morales, une vie malheureuse et non épanouie, afin de faciliter ou de maintenir leur intégration au sein de la famille traditionnelle.

Certaines femmes trouvent quand même la force de se séparer d'une vie traditionnelle pour mener une vie moderne qui leur ressemble plus. Dans ce cas, elles créent une première rupture avec les traditions et les générations qui suivront auront plus de mal à s'y intégrer à nouveau.

L'hindouisme considère la femme telle une divinité lorsqu'elle est une petite fille encore innocente, puis lorsqu'elle est mariée et a des enfants avec son époux. Alors, on ne peut pas éviter le fait que le passage du mariage représente le passage direct pour une jeune fille afin qu'elle devienne une femme.

Les rites de passage que j'ai retenus ne sont que les principaux d'une longue série de rites.

La *Kanya Puja* permet à la petite fille de se révéler et d'éveiller sa confiance en soi dès son plus jeune âge. Elle représente la cérémonie qui permet à la petite fille d'être traitée telle une déesse et de se projeter dans le traitement qu'elle attendra lorsqu'elle deviendra une femme, notamment de manger à sa faim de bonnes choses comme les fruits, d'être pomponnée et d'être bien traitée avec les nombreux cadeaux qu'elle reçoit.

Lors de la cérémonie de la puberté, elle est aussi bien traitée puisqu'elle continue à recevoir des cadeaux en ce jour, pour fêter sa puberté et le fait qu'elle se prépare à devenir une future femme. Par ailleurs, on peut quand même noter que c'est une pratique qui peut être embarrassante pour la jeune fille de fêter le fait qu'elle ait eu ses premières règles. C'est également après cette cérémonie que viennent toutes les préventions chez la jeune fille, comme le fait de se préserver par rapport aux garçons ou encore de prendre soin de son image.

L'éducation a un rôle important concernant le parcours d'une jeune fille pour son choix de transition pour devenir une femme. En effet, les transmissions peuvent avoir un rôle important dans les décisions de vie que prennent les jeunes filles. Par ailleurs, ce n'est pas parce qu'une jeune fille a une éducation traditionnelle qu'elle fera forcément le choix d'avoir un parcours

traditionnel à son tour. Mais dans la plupart des cas, elle respectera quand même certaines traditions et rites qui font partie de ses principes et valeurs inculquées dès son plus jeune âge.

Le *Bharathanatyam* et le chant carnatique dévotionnel sont des arts qui ne sont pas obligatoires dans le parcours d'une jeune fille hindoue de famille traditionnelle mais ces arts font parties d'une éducation qui peut aider la jeune fille à révéler sa spiritualité et à approfondir son envie de vivre traditionnellement par la suite puisqu'ils sont des matériaux religieux en plus d'être des loisirs pour la jeune fille.

La marche sur le feu est un rituel qui permet à la jeune fille de se recentrer sur sa croyance, notamment grâce à la période de carême et par la méditation. C'est un rite de passage non obligatoire mais qui peut permettre à la jeune fille de montrer qu'elle est pieuse et c'est également une épreuve qui demande du courage et de la force mentale. Il est à remarquer que les femmes arrêtent souvent après leur mariage ou après leur accouchement, par peur du risque ou alors elles n'en ressentent plus le besoin, mais il y en a qui continuent puisque c'est un moyen de montrer aussi sa foi, chaque année et sa pureté.

Ces rites et traditions proviennent des villages du Sud de l'Inde et notamment du Tamil Nâdu. A La Réunion, longtemps, seuls les hommes marchaient et les femmes faisaient le *tour-d-feu* en rampant sur la boue autour du *ti-kouli*, comme pour effacer leur ego parce qu'elles en ressortaient salies par la terre et l'eau.. Aujourd'hui, dans mon temple, plus de femmes marchent que d'hommes. Puis-je y voir une trace d'empowerment ? Les interrogés ont tous une provenance de cet État ou subi une influence de la tamoulisation dans leur éducation. C'est de cette manière que l'on peut comprendre que le phénomène de tamoulisation à la Réunion est très répandu notamment depuis que les Indo-réunionnais ont décidé de voyager en Inde pour découvrir et apprendre leur culture d'origine.

Chaque analyse d'entretien m'a permis de relever un thème.

L'entretien de Swami Bhima m'a permis de mieux cerner la tamoulisation et aussi la brahmanisation puisqu'il a appris dans des écoles prestigieuses au Tamil Nâdu et ses professeurs sont de cette origine et vivent là-bas. De ce fait, il est un vecteur d'influence qui transforme les rites de ses ancêtres indo-réunionnais en les tamoulisant à la Réunion. Son végétarisme, son cordon sacré et celui de ses trois fils sont bien des signes de brahmanisation bien qu'ils soient Réunionnais descendants de *Shudra*, leurs connaissances viennent d'Inde et il est très strict sur les rites et traditions qu'il importe d'Inde. Concernant mon hypothèse, il permet de valider le fait que la femme a besoin d'un mari, et de passer par le mariage, pour être reconnue en tant que femme de valeur qui a suivi les règles traditionnelles pour finalement devenir une *Sumangali*.

Nandhini m'a éclairé sur l'Empowerment, notamment sur la détermination d'une femme qui décide de suivre son mari, telle une *Pativrata*. Avec l'influence de son mari après son mariage, elle s'est aussi imprégnée de tamoulisation de par son implication dans la religion. Elle est devenue professeure d'Hindouisme et astrologue grâce à ses nombreux voyages entre la Réunion et l'Inde qui lui ont permis d'apprendre davantage sur les rites, les traditions mais aussi sur la culture tamoule. Sa place de femme dans l'hindouisme, elle le doit à son mariage puisqu'elle est une *Sumangali*, mais aussi par son rôle de mère, de trois fils qui deviendront peut-être, à leur tour des *Swami* comme leur père. Ce qui rend sa place de femme hindoue traditionnelle au sein de la famille encore plus importante dans le foyer puisqu'elle contribue à

confirmer mon hypothèse de départ, à savoir qu'elle a eu comme mari un homme de sa propre culture avec qui elle a eu ses enfants et qu'elle soutient quoi qu'il advienne.

Concernant l'entretien de Swami Balarama, il m'a à la fois appris que l'on devient ce que l'on est par des actions mais aussi grâce à la connaissance acquise durant des années d'études qu'il a menées entre l'Inde, Maurice et la Réunion. L'influence du catholicisme dans les sociétés créoles a fait que le baptême et notamment le prénom français étaient obligatoires à l'époque. Mais avec la tamoulisation qui s'est développée au fil des années, il a été possible pour lui de se développer en tant qu'individu hindou indo-réunionnais issu d'une famille traditionnelle. Il m'a également éclairé sur la place qu'il donne à sa femme, qui, grâce au statut de *Swami* de son mari, devient directement une femme respectée et donc une *Sumangali*. Le rôle de la femme au foyer qui aide son mari dans ses questionnements et qui l'épaule y est parfaitement décrite par l'interviewée, c'est également un genre d'Empowerment par le faire qu'elle ait la capacité d'agir et de réflexion pour son mari qui, à travers l'entretien, ne montre que de l'admiration pour sa femme. De ce fait, il permet de confirmer mon hypothèse également, ayant la même culture que sa femme, qui le soutient et le suit, mais il a également des enfants avec cette femme, par cela, elle est reconnue par son mari, comme une femme admirable dans son rôle d'épouse et de mère.

Sylvaine est une femme qui a pu développer son Empowerment sans passer par le chemin traditionnel, ce qui lui vaut d'être une femme connue pour sa réussite professionnelle et financière mais n'étant plus mariée, elle a perdu son statut de *Sumangali*. Par ailleurs on peut quand même noter qu'après avoir été en marge concernant le choix du conjoint pendant des années, elle se recentre vers un choix plus traditionnel avec le temps. De ce fait, elle infirme l'hypothèse du mémoire, puisqu'elle reste tout de même une femme de valeur au sein de la famille, bien que son statut ne soit pas reconnu par rapport aux traditions, ni par rapport à un homme avec qui elle se serait mariée ou aurait fait des enfants, mais plutôt par rapport à ses réussites professionnelles et financières, à son indépendance et à sa force et son courage de ne pas avoir suivi les règles qui lui ont été imposées.

L'entretien d'Anise est la preuve que la culture tamoule et la culture créole peuvent s'entremêler et cohabiter harmonieusement. En choisissant son mari, malgré qu'il ne soit pas de la même culture qu'elle, elle a quand même choisi de suivre le parcours traditionnel hindou pour les Indo-réunionnais. Cette situation lui vaut d'avoir été *Sumangali* pendant les années de son mariage, jusqu'à ce qu'elle soit veuve. Donc, son témoignage montre que dans ma famille, comme dans celle d'I N dont la soeur a épousé un homme d'origine africaine, le mariage (peu importe l'origine de l'autre personne), s'il est fait dans les règles, peut permettre au couple d'avoir une vie traditionnelle et peut également permettre à la femme de devenir une femme de valeur pour son entourage indo-réunionnais hindou. Anise, après son mariage, est devenue une *Sumangali* avec une place très importante puisqu'elle est également la première sœur de la fratrie. Après le décès de son mari, elle perd ce statut mais elle répond bien à mon hypothèse, en lui restant fidèle même après la mort. La créolisation par rapport au choix de son conjoint ne l'a pas empêché de mettre en avant la tamoulisation par le biais de l'éducation qu'elle a eue et qu'elle a transmise. Elle fait aussi preuve d'empowerment lorsqu'elle a pu, avec son "salaire de misère", offrir à chacun de ses enfants un terrain pour construire leur maison.

Grâce à l'entretien de Maximilien, on comprend mieux l'importance de la religion dans la famille qui laisse place à la tamoulisation petit à petit, après avoir connu l'hindouisme

créolisé<sup>79</sup>. Par ailleurs, comparé à ce que l'on peut attendre d'un patriarce de famille hindoue traditionnelle, il ne considère pas le mariage comme une affaire familiale mais plutôt comme la concrétisation d'un amour entre deux personnes. Ce qui s'oppose au mariage décrit par LD dont l'arbre généalogique révèle l'entière endogamie entre Telougous et Tamouls réunionnais désormais, de l'arrivée des engagés jusqu'à nos jours. L'avis de Maximilien montre la possible évolution sur le choix des femmes concernant leur statut qui, selon lui, ne dépendrait pas forcément du mariage. L'image qu'il décrit d'une femme traditionnelle correspond tout de même à une femme qui a suivi les rites de passage traditionnels pour qu'elle puisse devenir une femme au foyer, une *Sumangali*, celle qui nourrit, s'occupe du foyer et qui éduque. Elle est valorisée. Sa femme est une *Sumangali* puisque ce qu'il décrit est représentatif de ce qu'il vit dans son foyer. De son côté, sa femme est une *Sumangali* et sa place de femme est encore plus valorisée puisqu'elle est la femme du Patriarce de la famille. De plus, comme je le dis dans mon hypothèse, sa femme est mariée à lui, a des enfants et seulement de lui et reste auprès de lui malgré toutes les épreuves de leur vie commune. Donc, sa situation confirme mon hypothèse, son choix de se marier à une femme qui respecte ses règles traditionnelles de vie le prouve.

Priya ayant fait un témoignage exclusivement sur l'inceste entre collatéraux, et sur l'omerta qui s'impose par la dévalorisation de la fille aux yeux de tous, j'ai donc intégré l'inceste comme thème d'entretien et repris contact avec deux de mes interrogées pour leur demander d'en parler et il se trouve que ces deux femmes avaient des témoignages bouleversants à partager. Il semble que ce fléau pourrisse le bien-être, la santé, et le développement des jeunes filles jusqu'à générer des représentations de malédictions liées à l'absence de filles dans les fratries. L'entretien de Madame I m'a réellement ouvert les yeux sur les atrocités qui peuvent exister, notamment par la violence physique et morale et par l'inceste, ici en l'occurrence, les deux étant fortement liés, interdépendants. Swami Bhima pense que les femmes qui ont tendance à souffrir d'un manque paternel sont plus fragiles et seraient plus sujettes à y faire face. Dans mes entretiens, ce qui en ressort, ce sont des femmes ayant eu un parcours en marge de ce qu'on attendait d'elles, se qualifiant elles-mêmes de "rebelles" et qui n'ont pas suivi de chemin traditionnel. Ce sujet reste un sujet sensible qui demanderait plus de réflexion mais il a été tout de même important de l'aborder puisque cette thématique peut perturber la transition de jeune fille à femme, d'autant que certaines en ont conscience et d'autres pas. C'est notamment le cas de I, qui a vécu une enfance difficile et marquée par des violences de plusieurs sortes et qui fait quand même preuve d'Empowerment avec son envie de réussir, avec ses études et son implication dans des associations. C'est une femme qui a été marquée par la créolisation, on le ressent dans son amour pour sa culture et pour son île. Par ailleurs, concernant mon hypothèse, elle l'infirme, puisqu'elle s'est toujours sentie femme, par rapport aux lourdes responsabilités qu'elle portait, mais pas par rapport à un homme puisqu'elle n'est pas mariée et n'a pas d'enfants. De plus, elle fait partie de celles qui n'ont pas encore analysé froidement les raisons de toutes les violences et humiliations subies, une chaîne de terreur dont le premier maillon est celui qui se prend pour le patriarce mais qui n'a ni le charisme, ni la place d'aîné de la fratrie pour lui éviter toute remise en question de son statut autoproclamé et usurpé. Le patriarce ayant pour fonction sociale de protéger la famille et non pas de la posséder corps et âmes.

---

<sup>79</sup> Terme emprunté au chercheur Christian Barat pour parler de la religion hindoue de la Réunion avant la tamoulisation.

L'entretien de L est anonyme puisqu'elle est une femme ayant eu des responsabilités importantes dont elle ne souhaite plus s'y apparenter. Cet entretien a pu démontrer à quel point l'image de la femme traditionnelle hindoue indo-réunionnaise peut être utilisée pour augmenter la valeur d'une organisation. Par ailleurs, cette femme ayant une forte influence d'Empowerment avait le niveau social pour le poste de responsabilités et avait également, le niveau intellectuel requis. Pourtant on n'a fait qu'utiliser son image, alors que de base, elle ne voulait pas ce poste. Ce qui renvoie à l'image de potiche dans les réunions familiales qu'évoque LD. Dans la vie de femme de L, elle pratique de l'art de la culture tamoule comme le *Bharathanatyam*, ce qui lui offre le mérite d'être une femme d'honneur traditionnelle. Aussi, elle s'est mariée et a un enfant, ce sont des raisons qui font d'elle une *Sumangali*, qui permettent également de confirmer mon hypothèse. En plus d'être religieuse et spirituelle à travers l'art, elle est également traditionnelle par rapport à son éducation. Son père était un dirigeant de temple donc l'éducation religieuse et traditionnelle sont en vigueur et de rigueur. Elle explique que cela n'empêchait pas sa mère de travailler pour être indépendante aussi, c'est sûrement le mélange de ces deux éducations qui font d'elle une femme autant traditionnelle qu'indépendante. Ce qui montre que les deux peuvent cohabiter en toute intelligence.

Océane Mouttoussamy m'a permis de rendre compte de la difficulté que peut rencontrer une femme ayant pour but de suivre un parcours traditionnel en n'ayant pas eu une famille aussi stricte traditionnelle hindoue. Par ailleurs, elle a su montrer également, de par son Empowerment, la détermination lorsqu'une femme met en action sa capacité notamment lorsqu'elle choisit, qu'elle continuera quand même sa relation malgré les difficultés. Le fait qu'elle continue de vouloir mener une vie traditionnelle en voulant attendre de se marier pour ensuite emménager ensemble et enfin penser à faire des enfants, prouvent que mon hypothèse est confirmée puisque c'est le chemin qu'elle souhaite avoir pour espérer plus tard peut-être, devenir une *Sumangali* et être une femme respectée pour le chemin parcouru en tant que femme devenue traditionnelle. La créolisation de son éducation cohabite avec la tamoulisation de l'éducation de son copain même si c'est difficile pour sa belle-famille. Par ailleurs, nous notons tout de même l'implication du catholicisme, par le biais d'une voyante dans leur relation, ce qui montre qu'à la Réunion, les religions cohabitent et peuvent se doubler par rapport à la croyance quelques fois.

Priya s'est confié sur l'inceste qu'elle a vécu plus jeune. On note qu'elle a eu un parcours très traditionnel dans une famille hindoue ce qui n'a pas empêché un membre de sa propre famille de lui faire vivre cet épisode traumatisant. Priya est toujours dans sa transition de jeune fille à femme mais cet épisode ne peut qu'avoir des répercussions sur sa future vie de femme. Elle a décidé de garder le silence et c'est principalement pour une question d'honneur et d'image de la famille. Mais elle devra être consciente de devoir vivre avec ce secret. Ce secret pourrait à la fois lui donner une image d'aguicheuse, puisque sa crainte serait qu'on ne la croit pas et que la situation s'inverse. De plus, elle précise qu'elle a un caractère rebelle ce qui n'épargne pas le fait qu'elle n'ait sûrement pas suivi tous les rites de passage ou qu'elle n'ait pas l'intention de finir les rituels. Cette jeune fille montre son Empowerment dans le fait qu'elle ait pu se sortir de cette situation et qu'elle ait osé en parler dans ce témoignage, dans l'optique de dénoncer les situations similaires mais aussi les coupables qui passent inaperçus par rapport à leur statut social élevé. Par son témoignage, Priya montre que ce genre de situations et ce genre de personnes existent dans tous les contextes, même ceux les plus stricts et les plus traditionnels. L'éducation stricte et traditionnelle n'empêche pas cette atrocité et ne sécurise pas forcément l'enfant non plus. Concernant mon hypothèse, Priya espère devenir une femme de valeur et

respectueuse et cet épisode n'empêchera pas cela. Par ailleurs, elle a su montrer qu'un homme ayant un statut supérieur quant à sa situation familiale et financière peut réellement remettre en cause la force d'une femme jusqu'à ce qu'elle n'ose pas parler de ses malheurs pour cacher les défauts de beaucoup d'êtres masculins. C'est aussi sûrement parce que ce dernier, par rapport à sa belle image, n'a une parole qui n'est que très peu remise en cause. Ceci-dit, il arrive que même les plus puissants des violeurs finissent par être dénoncés d'une manière ou d'une autre et tombent de leur piédestal, cf, Dominique Strauss-Kahn ou Harvey Weinstein.

Concernant Mohini, elle montre également les faces cachées de l'éducation stricte. Une éducation trop stricte et renfermée pourrait pousser l'enfant à braver l'interdit qui l'attire. C'est ce qu'il s'est passé pour elle. C'est ainsi qu'elle, à son tour, a décidé de laisser le choix à ses enfants quant au sujet du mariage avec une fille qui a tenté de suivre le parcours traditionnel et une qui n'en est pas convaincue. Les violences, quelles soient physiques ou morales, rend la femme plus fragile, autant physiquement que mentalement. C'est pour cette raison qu'il a été plus dur pour Mohini de se détacher de ce foyer familial, qu'elle a pris du temps à construire et qu'elle a dû faire des sacrifices pour. Lorsqu'elle fugue, elle dévie du chemin traditionnel. C'est lorsqu'elle se marie et qu'elle a son enfant, qu'elle doit faire tenir son mariage pour l'image de sa famille et aussi, sûrement, pour ne pas assumer qu'elle a pris une décision qui lui a coûté sa vie. Il ne faut pas oublier qu'elle avait d'autres choix de vie, qu'elle a préféré ne pas suivre, comme le choix du conjoint traditionnel qui correspondait mieux à la famille. Cet entretien m'a permis de montrer que le choix du conjoint a son importance dans la suite de la vie d'une femme. C'est encore plus le cas dans les familles indo-réunionnaises hindoues traditionnelles puisque c'est l'homme qui permet à la femme d'avoir un statut de *Sumangali* par exemple ou encore de perdre ce statut lorsqu'elle divorce ou que son mari décède. Pour mon hypothèse, Mohini l'infirme. C'est une femme qui a su faire preuve d'Empowerment par sa force à quitter son conjoint, donc sa capacité d'agir mais aussi sa force mentale de toutes les démarches judiciaires qui ont suivi. Malgré tout cela, le fait d'avoir eu un mari de la même culture qu'elle avec qui elle a fait ses enfants, n'ont pas suffi pour qu'elle reste avec lui quoi qu'il advienne. Elle montre que les femmes ne sont pas obligées de subir de la maltraitance et de la violence pour une image ou encore pour faire croire à une famille parfaite alors que ce n'est pas le cas.

Pour l'analyse de l'entretien de L.D, elle m'a permis de comprendre que le mariage, dans sa famille, est une affaire de famille. Elle n'a pas été amoureuse très longtemps. C'est pour tenter la réussite de fonder un foyer qu'elle a fait l'effort de s'adapter à l'homme qu'elle côtoyait et qu'elle a donc continué la démarche de se marier malgré toutes les épreuves subies dès la première rencontre. Finalement, sa vision de l'amour est à l'opposé de celle de Mohini qui voulait de la romance et ne voulait pas d'un mariage sans amour. Les deux histoires donnent fin à la relation, donc les paramètres concernant l'amour ou le mariage arrangé pour la longévité d'une relation sont à déduire au cas par cas. Pour L.D, également, elle a essayé de passer au-dessus des signes qui lui montraient même avant son mariage que cette relation ne lui correspondait pas. Par ailleurs, elle a également fait preuve d'Empowerment lorsqu'elle décide d'agir et de ne plus subir. Concernant mon hypothèse, elle l'infirme puisque sa considération en tant que femme n'a pas été plus valorisante lorsqu'elle a été mariée, bien qu'elle n'ait pas eu d'enfants, elle est aujourd'hui divorcée. Ce qui fait qu'elle n'est pas une *Sumangali*. Par

ailleurs, comme Sylvaine, sa réussite professionnelle l'élève et la rend meilleure en tant que femme et c'est ainsi qu'elle est tout de même une femme respectée sans forcément avoir de mari, ni d'enfants. Notons quand même qu'elle a associé le choix de son divorce à une décision de son frère et que c'est lui qui prend l'initiative de raccompagner le mari de sa sœur au portail lors de la séparation. Même forte, elle a eu besoin de la validation de son frère et de ses parents.

Ces lectures, ces rites, ces entretiens ont rendu ce mémoire plus complexe qu'il n'y paraissait dans sa question de départ qui concernait simplement le passage de jeune fille à femme. L'hypothèse est quelquefois infirmée et d'autres fois, confirmée. Par ailleurs, il est quand même vrai que la femme possède un statut social plus valorisé lorsqu'elle est une *Sumangali*, donc lorsqu'elle est mariée, pour les familles indo-réunionnaises hindoues. Mais n'excluant pas la possibilité de chaque jeune fille à devenir une femme, par d'autres biais, notamment par la réussite professionnelle, par le fait de devenir mère ou encore par son indépendance. Mais si le chemin traditionnel, en passant par les rites de passage, l'ordre du mariage avant d'enfanter, n'est pas respecté, alors la femme devra redoubler d'efforts pour être reconnue dans sa famille traditionnelle. Les violences et l'inceste sont des thématiques qui transforment ce passage de jeune fille à femme puisqu'elles peuvent orienter la femme vers un puissant Empowerment qui pourrait l'encourager à devenir une femme par son émancipation, par elle-même et non pas par un homme.

## EPISTÉMOLOGIE DE LA RECHERCHE

---

Pendant longtemps les ethnologues puis anthropologues ont étudié des cultures qui leur étaient étrangères, ce qui garantissait un regard “distancié”. De plus, la technique de la description ethnographique appliquée dans ses règles de neutralité est censée réaliser une rupture objectivante. Suite à la décolonisation, il est désormais admis que l’anthropologie puisse se pratiquer de l’intérieur, c’est-à-dire s’appliquant à sa propre culture, ce qui est mon cas. Ce mémoire a été réalisé avec énormément de contraintes puisque je parle d’un sujet que j’ai vécu et que je vis en temps réel. Bien évidemment, ma première contrainte a été mon terrain. La majorité de mes interrogés sont de ma famille, alors j’ai dû prendre du recul et être capable de ne pas émettre de jugement sur leur témoignage.

Puis, j’ai dû faire face à la peur de trop dévoiler ou de ne pas aborder des sujets qui peuvent être sensibles, mais aussi à la peur de la réaction de mes interviewés face à l’analyse scientifique de leur entretien qui peut parfois révéler des vérités qu’ils ne sont pas encore prêts à voir.

Pour élargir le champ de ma recherche à d’autres femmes inconnues, l’affiche que j’ai postée sur les réseaux sociaux m’a mise en relation avec quelqu’un qui m’a paru d’abord très instable et peut-être même hors-sujet tellement j’avais l’impression que je jouais un rôle de psychologue à l’écouter parler de la misère affective de son enfance de son amour de la culture créole et puis l’évolution de ma recherche m’a poussée à compléter tous mes entretiens par une nouvelle question sur l’inceste. Et là un éclairage tellement inattendu a tout expliqué, l’indifférence de sa mère, les coups, les humiliations...

On pourrait me reprocher de ne pas avoir anonymé mes tous informateurs parce que mon département recommande plutôt l’anonymat du fait qu’il n’est pas composé totalement d’anthropologues mais aussi notamment d’un psychologue, et de deux sociologues. Ceci-dit quand le contenu de l’entretien est sensible et risque de jeter le discrédit voire l’opprobre sur l’informateur, j’ai choisi l’anonymat en leur demandant de créer leur propre pseudonyme. De ce fait, ce mémoire est composé de 12 entretiens dont 5 anonymisés.

Ce thème du devenir des filles que j’ai choisi un peu innocemment et par amour pour ma culture, se révèle tellement profond, au final, qu’il faudrait le prolonger en thèse pour ne pas rester dans une superficialité descriptive mais, également compréhensive comme I N m’en a donné l’opportunité.

Il y a également eu des imprévus de la vie, comme une opération chirurgicale que j’ai dû avoir en mars 2023 qui m’a ralenti sur mon planning prévisionnel mais que j’ai pu rattraper par la suite, ou encore des complications de santé d’une de mes proches qui m’ont obligée à faire une pause en mai 2023.

La limite que j’ai eu également a été le temps. C’est à la fin du mémoire que les idées fusent et il faut savoir mettre fin ou arrêter la recherche pour pouvoir présenter les résultats de deux années de recherche.

Étant très stressée de base, j’ai également eu le stress de ne pas avoir tout dit, d’avoir oublié des informations ou encore de passer à côté d’importantes thématiques du sujet. Par ailleurs, je suis relue par ma directrice de mémoire et cela me rassure puisque cela me permet d’avoir un retour sur mon travail. Je suis très encouragée par mon entourage et j’ai donc également la peur de ne pas être à la hauteur de l’attente des autres, notamment de ma famille, qui est également

concernée par le sujet de mon travail. Malgré cela, j'ai réussi, en ces deux ans, à faire un travail sur moi-même pour analyser scientifiquement, et non pas pour seulement dire ce qui pourrait faire plaisir, mais également pour dénoncer ce qui ne va pas.

## BIBLIOGRAPHIE

---

- Annoussamy, D. (2016). *La culture tamoule*. Kailash.
- Ayyar, P. V. (1985). *South indian customs*. Asian educational services.
- B. Robert-Ouvray, S. (2008). *Enfant abusé, enfant médusé*. Desclée De Brouwer.
- Bacqué, M.-H., & Biewener, C. (2013). L'empowerment : Un nouveau vocabulaire pour parler de participation. *Idées Économiques et Sociales*.
- Balan, A.-L. (2000). *Mémoire de maîtrise d'ethnologie : La danse indienne : de l'Inde à la Réunion*. Université de la Réunion.
- Barat, C. (1989). *Nargoulan*. éditions du Tramail.
- Barat, C., & Callandre-Barat, F. (2009). Koloss le koyil Pandialée de Champ Borne. *Collection Patrimoine D'ici, Océan Editions*.
- Bonte, P., Izard, M., Abélès, M., Descola, P., Digard, J.-P., Duby, C., Galey, J.-C., Jamin, J., & Lenclud, G. (1991). *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Presses Universitaires de France.
- Callandre, F. (14 mars 2007). *La confrontation de la créolisation et de la tamoulisation dans les mondes malbar de La Réunion et des Seychelles*. Séminaire Sur la « Diaspora Tamoule », Université de Madras.
- Callandre, F. (2014). *Violence et recours aux Déesses-Mères, Shakti, du panthéon hindou réunionnais*.
- Chatterji, U. (1964). *La femme dans l'Inde*. PLON.
- Daswani, K. (2006). *Le mariage à l'indienne*. Le livre de poche.
- Debroy, B., & Debroy, D. (2023). *The Holy Vedas, Rig Veda, Yajur Veda, Sama Veda, Atharva Ved*. Publishing corporation.
- Dupon, J.-F. (1967). Les immigrants indiens de la Réunion. : Evolution et assimilation d'une population. *Cahiers D'outre-mer*.

- Féral, C., Callandre, F. (2019). *Colloque Thiruvalluvar : Thirukkural, Ethique et Représentations : La Vertu, la Fortune et l'Amour*. Surya.
  - Govindama, Y. (2006). *Le monde hindou à La Réunion. : Une approche anthropologique et psychanalytique*. Karthala.
  - Govindama, Y. (2011). *Temps et rites de passage*. éditions Karthala.
- Haesvoets, Y.-H., Van Gijsegem, H., & Jaffé, P. D. (2015). *L'enfant victime d'inceste, de la séduction traumatique à la violence sexuelle*. Boeck.
- Hamon, J.-F. (2015). La démarche de recherche en sciences humaines et sociales. *Actualités de la Recherche En Sciences de L'Éducation Dans L'océan Indien*, hal-02267896.
- Héritier, F. (1997). *Les deux soeurs et leur mère : Anthropologie de l'inceste*. Odile Jacob.
- Kalladan Djanaguiramane, K., & Callandre, F. (2019). *Tiroukkural : Traduction du tamoul au français du livre de la Fortune et du livre de l'Amour*.
- Kluger, J. (2012). *The sibling effect : What the bonds among brothers and sisters reveal about us*. Riverhead Books.
- Landy, F. (Réalisateur). (2010). *Dictionnaire de l'Inde contemporaine*. Armand Colin.
- Leiden, E. T. (1976). *Iconographic Dictionary of the Indian Religions*. Brill.
  - *Les lois de Manou, Manava-Dharma-Sasta* (Loiseleur-Deslongchamps, Trad.). (2007). Arbre d'Or.
- Malbert, T. (2004). *Héritages familiaux et processus de transmission*.
- Malbert, T., & Colom. (2016). Généalogie et identité de l'Inde du Sud à l'Île de La Réunion : Quels héritages, pour quelles conséquences ? *L'inde et le Co-développement Dans L'océan Indien, Presses Universitaires D'Aix-Marseille*.
  - Payet, G. (1999). *Le psychologue expert et le témoignage de l'enfant* [Communication].

- Payet, G., & Roche, J.-L. (2005). *Ile de la Réunion et Afrique du Sud : la cause des victimes*. L'harmattan.

Robert, R., & Barat, C. (Réalisateurs). (1992). *Dictionnaire illustré de la Réunion*. Diffusion culturelle de France.

- St-Germain Lefebvre, C. (2006). *Les femmes et l'hindouisme*.
- Van Gennep, A. (1909). *Les rites de passage*. Picard.

Van Lysebeth, A. (1988). *Tantra, le culte de la féminité*. Flammarion.

- Vella, S. (2003). *Éthique et pratiques reproductives : les techniques de sélection sexuelle en Inde*. Autrepart.
- Vella, S. (2004). *Discrimination sexuelle et infanticide en Inde du Sud*. Espaces population société.
- Vincent, R. (1978). *Mohini ou l'Inde des femmes*. France Loisirs.

Winter-Frappier de Montbenoit, A. (1935). *Viry et ses trois maris*. Académie de la Réunion.

# TABLE DES MATIÈRES

<b>AVANT-PROPOS</b> .....	<b>7</b>
<b>RAPPORT SUBJECTIF AU SUJET</b> .....	<b>9</b>
<b>I – CIRCONSCRIPTION DE L’OBJET</b> .....	<b>12</b>
A. Présentation du passage de jeune fille à femme .....	12
B. Déconstruction du sens commun .....	12
<b>II - RECHERCHE/ACTION</b> .....	<b>14</b>
A. La démarche .....	14
B. La méthode inductivo-hypothético-déductive .....	15
C. Les techniques .....	15
D. Ethnographie de ma mémoire .....	18
<b>III- LA PROBLÉMATIQUE</b> .....	<b>19</b>
A. Question de départ .....	19
A-1 Extraction des mots-clés : Les définitions .....	19
B. Référentiel : Revue de littérature .....	32
B-1 Références scientifiques .....	32
a. Les immigrants indiens de la Réunion : Évolution et assimilation d'une population. Jean François Dupon 1967 .....	32
b. Le monde hindou et le sexe : Symbolisme, attitudes, pratiques, André Padoux, 1984 .....	33
c. Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie, publié sous la direction de Pierre Bonte, Michel Izard et Marion Abélès, Philippe Descola, Jean-Pierre Digard, Catherine Duby, Jean-Claude Galey, Jean Jamin, Gérard Lenclud, Presses Universitaires de France, 1991 .....	34
d. Le psychologue expert et le témoignage de l'enfant, communication de Geneviève Payet, mai 1999. ....	34
e. Héritages familiaux et processus de transmission « comment appréhender la violence à travers le lien transgénérationnel » Thierry Malbert, 2004 .....	35
f. Carrefour de réflexion : « Femmes et violence dans une société multiculturelle », 7 et 8 octobre 2004 .....	35
g. Ile de la Réunion et Afrique du Sud : la cause des victimes, Geneviève Payet et Jean-Loup Roche, L'harmattan, 15/10/05 .....	35
h. Rapport de recherche : Les femmes et l'hindouisme, par Catherine St-Germain Lefebvre sous la supervision des professeurs Marie-Andrée Roy et Mathieu Boisvert, 2006 .....	35
i. La confrontation de la créolisation et de la tamoulisation dans les mondes malbar de La Réunion et des Seychelles Communication de Florence Callandre, docteur en anthropologie, Attachée temporaire d'enseignement et de recherche à l'Université de La Réunion au Séminaire sur la « Diaspora tamoule » à l'Université de Madras du 15 au 17 mars 2007. ....	36
j. L'empowerment, un nouveau vocabulaire pour parler de participation. Marie-Hélène Bacqué, Carole Biewener, Idées économiques et sociales 2013 N°173 pages 25 à 32. ....	37

k. L'Inde d'aujourd'hui d'après les écrivains hindous, Augustin Filon 2014 .....	37
l. Généalogie et identité de l'Inde du Sud à l'Île de La Réunion, Thierry Malbert, 2016 .....	38
B-2 Références anthropologiques .....	38
a. Les rites de passage. Arnold Van Gennep, éditions Picard, 1909 .....	38
b. South indian customs, P.V Jagadisa Ayyar, éditions Asian educational services, 1985 .....	41
c. Extrait de Christian Barat, Nargoulan, Cultures et rites malbar à la Réunion, éditions du Tramail, 1989. Page 62. ....	41
d. Les deux sœurs et leur mère, Anthropologie de l'inceste, Françoise Héritier, Editions Odile Jacob, Collection Opus, 1997 .....	42
e. La culture tamoule, David Anoussamy, éditions Kailash, 2016 .....	42
f. Colloque Thiruvalluar, « Thirukkural, Ethique et Représentations : la Vertu, la Fortune et l'Amour », éditions SURYA, 2019, “ La situation des femmes tamoules du Tâmil Nâdu, aujourd'hui”, Claude Féral.....	45
g. Tiroukkoural : Traduction du tamoul au français du Livre de la Fortune et du Livre de l'Amour de Kalaimamani Kalladan Djanaguiramane (relue par Mcf Florence Callandre). ....	46
B-3 Références juridiques .....	49
a. Les lois de Manou, Manava-Dharma-Sasta, traduit par Auguste Loiseleur-Deslongchamps, édition Arbre d'Or, juin 2007 .....	49
B-4 Références littéraires .....	50
a. Viry et ses trois maris, Mme A. Winter-Frappier de Montbenoit, membre correspondant de l'Académie de la Réunion, 1935.....	50
b. La femme dans l'Inde, Usha Chatterji, éditions PLON, 1964 .....	50
c. Mohini ou l'Inde des femmes, Rose Vincent, éditions France Loisirs, 1978 ....	53
d. Le mariage à l'indienne, Kavita Daswani, éditions Le livre de poche 2006.....	54
B-5 Références philosophiques .....	62
a. Tantra le culte de la féminité, André van Lysebeth, éditions Flammarion, 1988 .....	62
b. The Holy Vedas, Rig Veda, Yajur Veda, Sama Veda, Atharva Veda, Bibek Debroy and Dipavali Debroy, B.R. Publishing Corporation, 2023, 21th Edition..	62
B-6 Références psychanalytiques.....	62
a. Le monde hindou à La Réunion, Une approche anthropologique et psychanalytique, Yolande Govindama, Paris, Karthala, 2006 .....	62
b. Temps et rites de passage, Yolande Govindama, Karthala, 2011 .....	64
C- Hypothèses .....	64
<b>IV/ LES RITES DE PASSAGE HINDOUS .....</b>	<b>66</b>
A. Kanya Puja .....	66
B. Cérémonie de la puberté .....	71
C. Education des filles.....	73
C-1 Bharathanatyam.....	76
C-2 Le chant carnatique dévotionnel .....	83
D. La marche sur le feu .....	85

E. Le déroulement du Kalyanam.....	92
<b>V/ ENQUÊTES DE TERRAIN .....</b>	<b>99</b>
A. Le Tableau des interrogés.....	99
1. Swami Bhima .....	100
a) Retranscription .....	100
b) Analyse .....	103
2. Nandhini .....	108
a) Retranscription .....	108
b) Analyse .....	110
3. Swami Balarama .....	116
a) Retranscription .....	117
b) Analyse .....	121
4. Sylvaine Boqui-Quéni .....	124
a) Retranscription .....	125
b) Analyse .....	130
5. Anise Boqui-Quéni.....	137
a) Retranscription .....	138
b) Analyse .....	143
6. Maximilien Boqui-Quéni .....	148
a) Retranscription .....	148
b) Analyse .....	152
7. Madame I (anonyme) .....	156
a) Retranscription .....	156
b) Analyse .....	161
8. Madame L (anonyme) .....	167
a) Retranscription .....	167
b) Analyse .....	172
9. Océane Moutoussamy .....	174
a) Retranscription .....	174
b) Analyse .....	180
10. Priya (anonyme) .....	184
a) Retranscription .....	185
b) Analyse .....	189
11. Mohini (anonyme).....	192
a) Retranscription .....	192
b) Analyse .....	198
12. L.D (anonyme).....	202
a. Retranscription.....	202
b. Analyse.....	212
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>216</b>
<b>EPISTÉMOLOGIE DE LA RECHERCHE .....</b>	<b>225</b>

<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>227</b>
<b>ANNEXES .....</b>	<b>234</b>

## ANNEXES

---

### SAVITHRI (version écrite de T.N. Saraswati)

**Collection : *Epic characters of Purânas*, (Collection : Personnages épiques des Purânas),  
Mai 2003, Editeur : Bharatha Samskruthi Prakashana, Bangalore, India.**

**Traduit de l'anglais, annoté et commenté par Mcf F. Callandre-Barat, Université de la  
Réunion, en 2023. (commentaires en gris)**

Les fondements suprêmes de notre dharma<sup>80</sup> sont les *Véda*. Les enseignements des *Véda*, ont été simplifiés en de simples et intéressantes histoires. Cette forme simplifiée est appelée *Purâna*. Le mot *Purâna* signifie vieux, ou quelque chose qui se réfère aux temps anciens. Les *Purâna* présentent les anciens thèmes de manière à ce qu'ils apparaissent plus modernes et plus attractifs. Nous savons qu'il existe dix-huit *Purâna*, et autant d'*Upapurâna*<sup>81</sup>, qui leur sont intimement liés car ils renforcent les idées et les pensées contenues dans ceux-ci.

L'introduction de ce *Purâna* a pour objectif de faire le lien entre le récit destiné aux enfants, à la vie de famille, et les textes considérés comme étant les plus sacrés de l'hindouisme mais aussi les plus confisqués par les Brahmanes, détenteurs exclusifs du savoir religieux pendant plusieurs millénaires. Autrement dit, l'objectif de cette présentation serait de souligner l'importance des valeurs véhiculées par ces histoires accessibles en les validant comme conformes aux enseignements des *Rishi*, des sages primordiaux.

Les *Purâna* sont sources de milliers de belles histoires passionnantes. Une des plus intéressantes d'entre elles se réfère à l'histoire de la vie de l'une des plus grandes *Pativrata*<sup>82</sup>.

La catégorisation honorifique des femmes dont le seul objectif est de satisfaire leur mari (*pati* = mari *vrata* = *promès*, engagement) souligne déjà qu'il s'agit d'une voie respectable à prendre par les jeunes filles. Cette histoire est tirée du *Matsya Purana* et elle est présente dans les *Purâna* du *Vishnudharmottara*, on peut la trouver aussi dans le Mahâbhâratha que l'on considère comme le cinquième Véda.

---

<sup>80</sup>Le dharma de chacun est son devoir moral, l'ensemble des règles qu'il doit observer tout au long de sa vie.

<sup>81</sup>Le préfixe *Upa* dénote la proximité mais aussi la place secondaire attribuée à ces textes associés aux Mahapurâna qui sont les *Purâna* principaux. L'objectif des *Upapurâna* étant de mieux accéder et mieux transmettre les valeurs des Mahapurâna.

<sup>82</sup>Une *Parivratâ* ou *Parivratâ* est une femme dévouée corps et âme à son mari. Littéralement le terme signifie que le seul voeu est le mari lui-même. "Perhaps to help the wife by moral support and encouragement, the virtue of being a pativrata, a chaste wife, was eulogized highly in the scriptures, especially in the *dharmasâstras* and the *purânas*." [https://www.hindupedia.com/en/Pativrat%C4%81#Characteristics\\_of\\_a\\_Pativrat%C4%81](https://www.hindupedia.com/en/Pativrat%C4%81#Characteristics_of_a_Pativrat%C4%81)

## La plus grande de toutes les *Pativrâtâ*.

La hiérarchisation au sein même de cette catégorie de femmes serviles suggère l'idée de dépassement de soi, de progrès possible dans la consécration au mari, dans l'abnégation.

Savithri est appelée "la plus grande" parmi les *Pativrâtâ*. Qu'est ce qu'une *Pativrâtâ* ? Si le seul but de la vie d'une femme est que son mari ne manque de rien, alors elle est considérée comme une *Pativrâtâ*.

En d'autres termes, son seul *vrathâ*<sup>83</sup> dans la vie est de servir son mari.

Elle sert son mari corps et âmes, parole et esprit. Qu'importe qu'il soit riche ou pauvre, béni ou maudit, fort ou faible, elle le suit comme une ombre et le sert avec toute son adresse.

Elle lui est dévouée, et a toujours en tête son bien-être. Elle rend sa vie confortable quitte à négliger son propre bonheur, son désir et son confort. Toutes ses activités sont concentrées sur et autour du bien-être de son mari. C'est le respect du plus grand de ses *vrathâ* ou *tapas*<sup>84</sup>, dans le respect du dharma qui vont aider la femme à acquérir un extraordinaire pouvoir de *yogini*<sup>85</sup>. Notre histoire et les *Purâna* foisonnent de récits sur de telles femmes.

"*Hadibadeya dharma*" est un très beau livre qui parle de ce thème.

*Sati*, *Sadhwi*, *Pativrâtâ* sont des synonymes.

C'est une règle établie dans notre société, il ne faut pas insulter ou manquer de respect à une *Pativrâtâ*.

C'est le devoir de la société de protéger la dignité et l'honneur de ces femmes.

Dans les temps anciens, on considérait que le devoir du roi et de chacun de ses sujets était de protéger les *Pativrâtâ* de tous les dangers.

Le fait de protéger ces femmes était considéré comme un acte saint.

---

<sup>83</sup>Un *vrathâ* est un vœu, un objectif, une dévotion. Il est comparable à ce que les Hindous réunionnais appellent *promès*, en créole, et sa durée est variable. Dans le cas du *Pativrâtâ*, la *promès*, l'engagement, est pour la durée de la vie conjugale.

<sup>84</sup>Ascèse, austérités.

<sup>85</sup>Traditionnellement, on croit que le yoga développe de nombreux pouvoirs surnaturels. Le *Siddhi* : सिद्धि, en sanskrit signifie « accomplissement », « perfection » ou encore « succès » et « pouvoir surnaturel ».

Les huit *siddhi* majeurs des yoga sūtra de Patanjali sont :

- *añimā* : revêtir une forme infime ou réduire le corps en atomes des plus ténus ;
- *laghīmā* : devenir aussi léger qu'une plume ;
- *mahīmā* : devenir immense ;
- *prāpti* : supra-perception et capacité d'obtenir ce que l'on veut ;
- *prākāmya* : accomplir toute chose ;
- *vaśitva* : volonté irrésistible ;
- *īśitva* : suprématie divine ;

*kāmāvasāyitā* : le pouvoir de subjuguier ses passions.

Sitha, Savithri, Damayanthi et quelques autres sont considérées comme de grandes *Pativrata* et chanter leurs noms en premier le matin est considéré comme un acte sacré.

On croit qu'une personne qui manque de respect à une *Pativrata* aura des mauvaises choses et que son clan sera détruit.

Nous avons une centaine d'exemples dont les plus importants d'entre eux sont ceux de Râvana et de Duryodhana<sup>86</sup>.

L'obtention de pouvoirs surnaturels découlant de la dévotion pour leur époux de même que la protection et le respect d'autrui acquis par les mêmes actions de consécration, paraissent être des encouragements au choix de cette voie de *Pativrata* chez les femmes. Les pouvoirs surnaturels existent, bien sûr, pour ceux qui y croient.

Pendant les rituels en l'honneur des Dieux, le moindre petit cadeau donné au fils d'une *Pativrata* est considéré apporter de la chance au donateur.

On croit aussi que le fait de répéter le nom des *Pativrata* aide les personnes à accéder au même bienfait que celui qui chante le mantra de Gayathri ou le *Ganga stotram*<sup>87</sup>.

La récitation du nom de la *Pativrata* participe à sa divinisation et ainsi renforce le respect et favorise aussi, peut-être, la naissance de nouvelles vocations.

Ainsi, on ne doit pas insulter, manquer de respect ou nuire à une *Pativrata*.

Le comportement face à une telle femme devient une loi morale à suivre par tous. Ce qui renforce la certitude de la femme d'avoir fait le bon choix, en valorisant son statut.

A la maison, une *Pativrata* est considérée comme la Déesse Mahalakshmi. En conséquence, on doit la respecter comme nous devons honorer les Déeses avec grande dévotion.

La comparaison de la *Pativrata* avec une déesse de prospérité aussi populaire que Mahalakshmi augmente la force de sa divinisation. La *Pativrata* n'est plus seulement une femme dévouée mais bien désormais une déesse comme l'histoire le dit, elle-même.

Savithri, l'héroïne de notre histoire appartient au groupe des plus grandes *Pativrata*. Maintenant nous allons lire son histoire fascinante.

---

<sup>86</sup>Râvana est le rakshasa, le démon sri lankais qui a enlevé Sita dans le Râmâyana. Duryodhana est le Kaurava qui a essayé de déshabiller Draupadi l'héroïne du Mahâbhârata, épouse des Pandava, pour l'humilier nue devant ses frères.

<sup>87</sup> Extrait du Ganga stotram : "O Goddess Ganga ! You are the divine river from heaven, you are the saviour of all the three worlds, you are pure and restless, you adorn Lord Shiva's head. O Mother! may my mind always rest at your lotus feet." Ô Déesse Ganga, tu es le fleuve divin des paradis célestes, Tu es la salvatrice des trois mondes. Tu es pure et sans répit, tu adores la tête du Seigneur Shiva. Ô Mère, puisse mon esprit rester pour toujours à tes pieds de lotus. (...)"

## Parenté

Dans le royaume de Madra vivait un roi nommé Ashwapati. Ce royaume se trouvait dans l'actuel Punjab, entre le Ravi et la rivière Cheenab. Shakala était la capitale de la ville de Madra. La femme du roi Ashwapathi était Malawi, la princesse du royaume de Malwa. Le roi était strict, gentil, généreux et d'une grande honnêteté. Il était yogi et maîtrisait ses sens. Il effectuait les *yajna*<sup>88</sup> et autres rituels de temps en temps. Il se faisait aimer des dieux et de ses sujets dans son pays. Il s'efforçait de faire le bien pour tous ceux qui vivaient dans son royaume.

En dépit de ses qualités, il lui manquait une chose - il n'avait pas d'enfants - il était déjà d'un certain âge, et devenait de plus en plus triste au fil du temps. Il était très malheureux. Il effectuait tous les *vrathâ* et autres rituels suggérés par les prêtres mais sans effet.

## La force de la volonté

Le roi, sur les conseils des prêtres, se résolut à prier la déesse Savithri, la seule qui bénissait les êtres humains qui désiraient avoir un enfant. Il décida de dire le *aûm* à Savithri en plus des rituels. Une centaine de brahmanes chantèrent le *aûm*, le saint mantra<sup>89</sup>, une centaine de milliers de fois. Chaque jour, le *aûm* était dit en donnant de la moutarde comme offrande.

Le roi observait de stricts *vrathâ*. Il consommait peu de nourriture pendant des jours et faisait des carêmes. Il honorait Savithri trois fois par jour en chantant les *mantra* de Savithri. Il faisait des offrandes aux dieux, une centaine de milliers de fois par jour. Il mangeait seulement, une fois tous les rituels terminés. La manière dont le roi honorait la déesse dura pendant dix-huit années. La dévotion du roi plaisait à la déesse Savithri et elle lui apparut dans toute sa gloire au milieu des flammes dans le *yajnakunda*<sup>90</sup>.

La joie du roi ne connut aucunes frontières. Il pria la déesse et se prosterna devant elle.

## La bénédiction accordée

la déesse parla au roi, “*Ô Roi Ashwapati, tu m'as honorée avec une grande dévotion, en observant strictement les vrathâ. Tu as fais tout ceci avec une conscience pure. Demande moi quelque chose de cher à ton coeur. Mais quoi que tu demandes, cela ne doit pas aller à l'encontre du dharma.*”

Les mains tremblantes, le roi Ashwapati dit : “*Ô sainte déesse, je t'ai honorée avec le désir d'avoir des enfants, et ceci en ne considérant pas les limites du dharma. Accorde-moi un fils qui viendrait augmenter le prestige de ma famille.*”

---

<sup>88</sup>Sacrifice du feu d'origine védique. Il s'agit d'un rituel d'offrandes diverses effectuées dans un feu considéré comme étant sacré.

<sup>89</sup>Le *Aûm* est la Syllabe primordiale, le son originel. Un mantra est une prière à effets magiques.

<sup>90</sup>Le foyer maçonné du *yajna*.

la déesse dit, “*Je connais ton désir, j'en ai déjà discuté avec le seigneur Brahma. Par cette grâce tu engendreras une fille d'une beauté exquise et éclatante. Par sa grande vertu et le mérite religieux qu'elle a gagné dans sa vie antérieure, tu deviendras le père d'une centaine de fils.*”

le roi honora Savithri en disant la *pouja Shodashopachara* et dit humblement :” Fais en sorte que mon vœu d'avoir une descendance se réalise le plus tôt possible.”

La déesse sourit et dit ; “ *Qu'il en soit ainsi.* ” et disparût. Quand le *yajna* fut terminé, le roi se remit à ses devoirs normaux et fut absorbé par les affaires du royaume.

### **La naissance de Savithri**

La vie dans ce monde est comme la roue qui tourne. Si cela est ainsi, peut-il y avoir des personnes qui meurent et qui ne revivent pas ? Cependant, la vie devient fructueuse quand un fils ou une fille vient augmenter le prestige de la famille. On peut noter ici que le prestige familial est dû à la descendance. L'obtention de fils plutôt que de filles ne fait qu'augmenter ce prestige.

Au fil du temps, la reine Malawi finit par tomber enceinte. Tout comme la lune montait dans la moitié claire du mois, l'enfant commençait à se développer dans son ventre. Au bout de neuf mois, elle donna naissance à un enfant aux yeux de lotus ressemblant à la déesse Savithri par sa beauté et sa luminosité.

Le roi était très heureux de la naissance de sa fille. Il fit les cérémonies du *jatakarma* et du *namakarna* en grandes pompes et en des temps hospicieux. Cela signifie que les astrologues ont consulté le panjagam, l'horoscope annuel des compatibilités et influences astrales. L'enfant fût appelé Savithri dès sa naissance en hommage à la bénédiction de la déesse Savithri.

L'enfant semblait devenir de plus en plus belle chaque jour comme la lune. Il apparaissait comme si la déesse Lakshmi elle-même avait donné naissance dans la maison royale. Au fil du temps, elle devint une jeune fille lumineuse et scintillante de la tête au pied telle une statuette d'or. Les sujets d'Ashwapati pensaient qu'il s'agissait d'une jeune fille divine.

### **Les efforts vains pour la marier**

Avec la pensée du mariage, le roi devait commencer à lui chercher un bon époux. Aucun prince ne vint la demander en mariage. Ils devaient être éblouis par sa grande beauté, penser qu'ils ne méritaient pas sa main et partaient déçus.

En un jour hospicieux, Savithri pris un bain sacré. Elle jeûna ce jour-là et avec l'aide des prêtres, elle honora les dieux, eut le sacrifice du feu et la prière fût faite. À la fin, elle reçut des

fleurs sous la forme de *prasadam*<sup>91</sup>. Ensuite elle alla vers son père. Elle apparut aussi belle que la déesse Lakshmi. Elle se prosterna à ses pieds et lui donna le *prasadam* et resta auprès lui.

Le roi regarda sa si jolie fille et regretta de ne pas avoir trouvé auparavant une jeune princesse aussi belle à épouser. Et il lui parla gentiment. “ *Ma chère enfant, le temps pour toi de te marier est arrivé. Malheureusement aucune prince n'est venu demander ta main, c'est pour ça que je voudrais que tu cherches toi même un homme à épouser. Ensuite je verrais sa famille et arrangerai ton mariage avec lui. Si en tant que père je ne puis te trouver un mari dans le temps approprié, la société m'accusera d'avoir failli à mon devoir. Dans le but de me sauver de cet embarras, tu dois faire cela et trouver ton propre mari.*” Marier sa fille avant qu'elle ne perde sa fraîcheur et sa pureté, relève de la responsabilité du père dans l'hindouisme. Nous savons désormais que cette loi provient notamment de ce purâna à moins qu'il n'en soit que le messager.

Le roi informa ses ministres de sa décision, et pris les arrangements nécessaires pour le voyage. Il donne l'ordre à quelques ministres et servantes de l'accompagner.

### **Le voyage de Savithri**

Quand Savithri entendit les paroles de son père, elle se sentit gênée et elle rougit. Mais elle accepta la décision de son père comme un ordre. On lui donna des bénédictions. Mais où devait-elle aller? Comment pourrait-elle se trouver un bon mari? Elle réfléchit un moment, et se décida à partir à l'aventure. Elle quitta le palais dans un palanquin d'or. La gêne est décrite ici pour souligner la dérogation qui consiste à laisser le choix du mari à la fille alors que la plupart du temps, la fille n'a pas son mot à dire devant la demande du prétendant et le choix des parents. A noter cependant que dans l'Inde ancienne, seules les filles du *varna* (groupe social védique) des nobles guerriers, les filles *Kshatriya* avaient le droit de choisir leur époux. Or, on décrit Savithri ici comme une fille de roi, ce qui peut expliquer la décision du roi de lui confier le choix.

Dans un premier temps, elle alla voir des *Rajarshi*<sup>92</sup>. Puis, elle offrit ses salutations et son respect à tous les grands personnages qu'elle rencontrait. En retour, elle reçut leur bénédiction.

En donnant son respect aux *Rishi*<sup>93</sup>, elle alla dans leur saint ashram situé au milieu de la forêt.

Elle visita aussi de nombreux lieux de pèlerinages, elle se baigna dans les rivières sacrées et donna des cadeaux généreusement aux Brahmanes.

---

<sup>91</sup>Littéralement : cadeau gracieux. C'est de la nourriture sacrée chargée de spiritualité.

<sup>92</sup>Nobles

<sup>93</sup>Sages auxquels ont été révélés les Vêda, savoirs religieux.

Enfin, elle réussit à trouver un fiancé correct elle-même et retourna chez elle auprès des siens. Quand elle arriva au palais, son père, le roi, discutait avec le sage Narada<sup>94</sup>. Savithri se prosterna devant eux.

Le sage demanda au roi *“Où votre fille a-t-elle été ? Pourquoi ne l'avez-vous pas encore mariée?”*

Malgré les questionnements du sage, il se tourna vers sa fille qui venait juste de rentrer de son expédition, à la recherche de son fiancé et dit : *“ As tu réussi?”*

Les mains tremblantes, Savithri répondit avec respect au sage Narada ainsi qu'à ses parents.

### **Le fiancé trouvé**

*“Père, là-bas vit un bon roi du nom de Dyumatsena dans le pays de Shalva. Malheureusement, il a perdu ses deux yeux. Il n'a qu'un seul fils. En prenant avantage sur le roi à cause de sa cécité, un vieux roi ennemi attaqua son royaume, le destitua et le conduisit en dehors de ses terres. Le roi, sa femme Shaibhye et son fils Satyavan, sont partis dans la forêt. Je l'ai choisi comme époux.”* dit Savithri.

En entendant les mots de Savithri, Narada dit qu'elle avait fait une erreur. Le roi regarda Narada avec stupeur. Narada continua,

*“ Ô grand roi, cet enfant, est né du couple royal Satyavratâ, les prêtres se sont accordés pour le nommer Satyavan. L'enfant s'intéresse seulement aux chevaux. Il faisait des chevaux de boue en terre et jouait avec eux. Il dessinait des chevaux de différents élevages. C'est pourquoi il est aussi appelé Chitrashaw. Il est l'égal du soleil dans sa luminosité, du Sage Brihaspathi par son intelligence, de Devendra par son travail efficace et de la terre par sa patience.”*

*“Il est généreux, respecte les brahmanes. Il est très beau et a un grand cœur. C'est un Jitendra, ce qui signifie qu'il maîtrise ses sens. En plus de toutes ces qualités, il est très humble. Grand Maharshi fit son éloge.”*

*“Mais un seul défaut vient à l'encontre de toutes ses qualités. Son espérance de vie est très courte, il ne lui reste qu'une seule année à vivre.”*

Le défaut que Narada signala était grave. Aucun père ne voudrait donner sa fille en mariage à un homme qui ne vivrait pas longtemps. C'est pour ça que le roi conseilla à Savithri d'oublier Satyavan et de chercher un autre jeune homme.

Savithri répondit : *“Je ne reviendrai pas sur ma décision de me marier avec Satyavan, qu'il vive longtemps ou peu de temps, qu'il ait un bon caractère ou pas, je ne me marierai avec personne*

---

<sup>94</sup>Narada est le fils de Brahma le créateur dans la Trimurti, la trinité hindoue. Il est présent dans de nombreux épisodes mythologiques dont celui de la mangue mise en jeu par Shiva entre ses deux fils, Ganesh et Mourouga. Narada est reconnaissable dans l'iconographie par son instrument de musique, une vina.

*d'autre que lui. J'ai pris cette décision en toute conscience. Et je vais mettre en oeuvre cette décision."*

Narada qui comprit la décision de Savithri dit : *"Peut-être que le mariage de Savithri et Satyavan se déroulera sans encombre."* Il les bénit et partit.

### **La mariage de Savithri et de Satyavan.**

Le roi fit tous les arrangements pour le mariage. En un jour auspiceux, il partit pour la forêt avec sa fille, les prêtres et sa famille. Il atteignit le campement de Dyumatsena à pied. Il se présenta et accepta les honneurs traditionnels. Il demanda à Dyumatsena s'il acceptait Savithri pour belle-fille.

Dyumatsena était un peu hésitant au début, et il dit : *" Ta fille est née et a grandi dans ton palais, comment pourrait-elle vivre dans la forêt ? "*

Ô roi, tu vis peut-être dans la forêt mais tu es toujours le roi, ton fils est prince. Lorsque les deux parties furent en accord, les deux rois devinrent amis.

Le roi Dyumatsena accepta la proposition avec joie, le mariage fut célébré dans un ashram en présence des prêtres, Ashwapati offrit de beaux habits et des bijoux à sa fille pour la cérémonie.

Il est impossible de décrire la joie de Savithri ; maintenant elle était mariée selon son choix.

Tout de suite après, elle abandonna toutes ses parures et s'habilla en de plus simples vêtements pour sa vie dans la forêt. Elle traitait ses beaux-parents avec les meilleurs égards en prenant bien soin d'eux. Elle n'a jamais traité son beau père comme s'il était aveugle. Elle parlait à son mari avec beaucoup de douceur. Elle ne parlait qu'avec des mots pour le reconforter.

Elle passait beaucoup de son temps à servir son beau-père, sa belle-mère, son mari et les invités toujours avec joie.

Quand quelqu'un est heureux, cela ne dépend pas du fait qu'il soit riche ou pauvre.

Dyumatsena avait perdu son royaume et la vue. Même s'il était heureux d'avoir Savithri pour s'occuper de lui, il n'était pas totalement satisfait de sa condition ;

Et bien que Savithri soit occupée à servir son mari et ses beaux parents, elle comptait les jours de Satyavan. Il ne lui restait plus que quatre jours à vivre. Elle demanda la permission à son beau père d'effectuer un *vratâ* pendant trois jours, elle passa son temps à prier et à honorer ses devoirs religieux.

Le dernier jour sur terre de son mari approchait. Elle alla dans la forêt cueillir des fleurs et des fruits pour le *yajna* du jour. Elle demanda ensuite à son beau père la permission d'accompagner son mari dans la forêt. Dyumatsena ne pouvait refuser sa demande. Elle le suivit alors dans la forêt.

## Nature

Bien qu'elle soit inquiète et troublée, Savithri cacha sa peine. Elle contemplant la beauté de la forêt et marchait aux côtés de Satyavan. Elle posait des questions sur les arbres. Il ne lui parlait pas que des arbres mais aussi des animaux pour essayer de la reconforter.

La vue des fleurs et des fruits étaient vraiment exquise. Les Ashoka étaient rougis de fleurs ; la forêt paraissait enflammée. Le doux parfum des fleurs plongea le couple dans une certaine léthargie. Les oiseaux chantaient dans les arbres, d'autres dansaient. Le coucou chantait, les abeilles butinaient les fleurs après en avoir bu le nectar. Le couple était en admiration devant la beauté de cette scène ; ils aimaient regarder les animaux courir par deux, les lions, les tigres, les éléphants, les singes, les bisons, les oiseaux et tous les autres. Malgré tout, la peur de la mort de Satyavan ne quittait pas l'esprit de Savithri.

Satyavan commença à cueillir des fleurs et des fruits puis il dit à Savithri : “ *Ma chérie, laisse-moi aller ramasser du bois pour le feu et pendant ce temps tu restes sous cet arbre.*”

Savithri dit : “ *D'accord mais ne t'éloigne pas trop parce que j'ai peur dans cette forêt dense.*”

## La fin

Satyavan ramassa du bois près de l'endroit où elle était assise. Savithri était angoissée par la fin proche de son mari.

Soudain, Satyavan ressentit une grande douleur à sa tête. Il revint près de Savithri et dit : “ *Ma chère Savithri, j'ai un affreux mal de tête probablement à cause de la fatigue, je suis incapable de faire quoi que ce soit. Laisse moi m'étendre un instant sur tes genoux.*”

Ses yeux se fermèrent et s'endormit.

Savithri qui était une grande Pativrata réalisait que la fin était proche. Lorsqu'elle leva les yeux, elle vit Yamadharma devant elle.

Il était noir et drapé d'une soie jaune. Il portait une couronne aussi brillante que le soleil, deux grandes oreilles et un merveilleux collier de perles autour de son cou ainsi qu'un bracelet/brassard autour de son bras. Il a apporté Kalamruthyu avec lui.

## Le voyage vers le sud

Yamadharma vient près de l'endroit où était étendu Satyavan. Il tira l'*atman* du prince qui faisait la taille d'un pouce et de son corps et l'attacha avec une corde. Ensuite, il commença à le tirer en direction du sud. De par le *vratha* effectué par Savithri et sa grande vertu car c'était une *Pativrata*, elle était autorisée à voir tout ceci de ses propres yeux. Elle ne garda pas le silence. Elle ne pouvait détacher ses yeux du corps de son mari. Elle soutint sa tête doucement et suivit Yamadharma.

## Le dialogue entre Yama et Savithri

Yama voit Savithri le suivre dans sa forme terrestre et dit “ O grande Savithri, ne me suis pas, vas-t'en, ton mari est mort. Effectue tous les rituels nécessaires et le *shrâdha*. Ton mari n'est plus en vie maintenant? Tous ses liens avec le monde sont rompus. Tu ne peux pas le suivre. Normalement, les vivants ne peuvent voir le voyage de l'âme. C'est seulement le résultat du fait que tu es une grande *Pativrâtâ*, tu es autorisé à me voir emporter son âme pour un cours moment.

“ *Savithri, normalement, lorsque les gens meurent, leur âme est emportée à Yamaloka par Kalamruthyu. Mais quelques fois il est effrayé de toucher l'âme d'une personne puissante. Dans de telles occasions, je l'accompagne. Ton mari, à bien suivi son guru, et a accumulé ainsi beaucoup de punya<sup>95</sup>, c'est pour cela, que je viens en personne prendre son âme.*”

“ *Satyavan, a servi ses parents et le guru avec une grande dévotion. Il a honoré un nombre de divinités. C'est pourquoi il demeurera au paradis pour un long moment.*”

Il lui dit “ *La mère est comme la terre, les parents apportent de la force aux enfants pour vivre sur cette terre. Le père, la mère et le guru sont très important dans la vie d'une personne.*”

L'influence des parents et du Guru.

*Rigveda, Yajurveda et Samaveda* sont les trois *Véda*

Darkshinagni, Gahpatya et Ashavanjiya sont les trois agnis

Swarga, Martya et Patala sont les trois mondes

Bramacharya, Grihasta et Vanaprasta sont les trois niveaux de la vie.

Quiconque honore son père, sa mère et son *guru* avec dévouement, pourra atteindre la combinaison de ces trois choses. S'il néglige les trois, toutes les autres bonnes choses de ce monde ne lui seront pas accessibles. C'est le vrai Dharma.

Savithri, tu as veillé sur tes parents et sur tes maîtres avec une grande dévotion, ton amour pour ton mari est incommensurable. Tu as suivi le vrai dharma mais tu ne peux m'accompagner. Tu es fatiguée, vas-t'en !”

Savitrhi écouta Yama et dit : “ *Ô grand yama, pour une femme mariée, son mari est Dieu lui-même. C'est sa vie, son honneur, sa santé, et son maître, il est tout ce qu'elle possède. Et le devoir d'une Pativrâtâ est de suivre son mari peu importe où il va. Peu importe où ira mon mari, je le suivrai, c'est la meilleure chose que je puisse faire. Je suivrai mon mari, aussi loin que je le pourrai. Même si je dois vivre juste un moment, j'aimerais vivre un suvasini<sup>96</sup>.*”

---

<sup>95</sup>Les punya sont des mérites accumulés au cours d'actions vertueuses.

<sup>96</sup>Une femme mariée dont le mari est toujours vivant.

Le premier vœu accordé.

Yama aimait les mots de Savithri, et lui dit “*Ô vertueuse et droite Savithri, je suis vraiment impressionné par ta force et ta dévotion pour ton mari, tu peux me demander quoi que ce soit, sauf la vie de ton mari, et je l'exaucerai. Elle demanda à Yama de redonner la vue à son beau-père et de lui rendre son royaume.*” Yama rendit la vue et son trône à Dyumatsena. “*J'ai exaucé ton vœu maintenant tu peux rentrer chez toi, tu es fatiguée.*”

Savithri lui dit “*Ô grand seigneur, quand on est en compagnie d'une si grande personne, il n'est pas question de fatigue. Je n'ai plus de peine. Je n'ai plus de problèmes quand je suis près de toi. Les bonnes personnes ne veulent que le bonheur des autres, ce sont les méchants qui causent du mal et des problèmes, les bons aident les autres et sacrifient leur vie. C'est pour punir les méchants que Brahma créa les rois. Pour protéger les bons et punir les méchants. Les mauvaises personnes qui échappent à la punition du roi, sont punis par toi, c'est pour cela que tu es encore plus grand qu'un roi. Au-dessus et en-dessous, tu es supérieur à toutes les divinités. Tu es le meilleur des dieux, le plus strict et le plus noble. C'est pour cette raison que je ne pourrais jamais être fatiguée en ta présence, il n'est ni question de fatigue, de faim ou de soif, je pourrais te suivre pour longtemps.*”

Les paroles de Savithri adressées à Yama pourraient être qualifiées de flatterie, de panégyrique, voire d'oraison. Elle souligne son importance parlant de grandeur, son rôle de justicier face aux “méchants” du monde terrestre, sa puissance en le plaçant au dessus des rois et de tous les autres dieux.

## Le deuxième vœu.

Yama était très heureux d'entendre la droiture et la dévotion de Savithri et lui dit “*Ô jeune femme, je suis heureux de ce que je viens d'entendre, tu peux me demander un autre vœu, excepté la vie de ton mari. Elle décida donc de demander que son père puisse avoir une descendance, qu'il donne à son père une centaine de fils<sup>97</sup>.*” Il lui dit “*Ce que tu m'as demandé te sera accordé, maintenant rentre chez toi, tu ne peux pas me suivre, tu comprends ?*”

---

<sup>97</sup>Quelques pistes de réflexion livrées par le site philosophique « JePense.org » : « Le symbolisme du nombre 100 », 25 février 2021.

Résumé : Le symbolisme du nombre 100 au plan ésotérique et spirituel recèle plusieurs sens : la complétude, l'intégrité, la perfection cosmique, l'homme éveillé, le retour à l'unité. 100 et 10 sont tous deux composés du 0 et du 1, deux chiffres qui forment le premier « couple cosmique » :

- Le 0 peut être vu comme la source de tout, la volonté créatrice,
- Le 1 représente le monde créé, manifesté : c'est le Tout harmonieux et cohérent. Tout comme le chiffre 10, 100 évoque un aboutissement, la fin d'un cycle. C'est le pourcentage

Les vœux de Savithri avaient augmenté le prestige de son père et de sa belle famille.

Savithri continua de suivre Yama, quand elle marchait derrière lui, elle dit “*Ô Dharmarajan, tu sais que je suis mariée, mon mari est mon dieu, c'est mon dharma, ma vie, et ma force. C'est pourquoi le devoir d'une femme est de suivre son mari. Quand il faut accomplir son devoir il n'est pas question de fatigue. Les gens peuvent suivre différentes religions mais chacun trouvera refuge en toi.*

*Te servir est la meilleure manière d'accomplir mon dharma. Ceci nous rendra heureux dans les deux mondes, c'est seulement le dharma qui nous accompagne durant ce dur voyage qu'est la mort.”*

Tous les titres et les positions des divinités sont les cadeaux du dharma.

Un beau corps en bonne santé, un royaume, le respect, les bonnes qualités sont le résultat des prières et d'une vie bien menée. Si on prie dieu avec une grande dévotion, on ne peut récolter que de bonnes choses. Il faut s'engager à suivre les règles du dharma. La vie n'est pas permanente. La mort ne vient pas prendre les gens selon s'ils ont accompli leur devoir ou non.

On sait que les gens meurent de manière différentes, certains d'un arrêt de problèmes de coeur, d'autres d'une chute, d'autres par le feu, d'autres en mangeant, d'autres en se couchant et plein d'autres de bien d'autres manières. Si tout le monde avait compris cette règle fondamentale, c'est la nature de la vie et si tout le monde l'avait compris le monde serait un paradis. Les gens ne devraient pas avoir peur de la mort. Ils devraient l'accueillir comme ils accueillent un invité. Tout comme on accueille une naissance avec enthousiasme.

*“Ô le plus grand d'entre les dieux, les gens ne voient pas les autres morts et pensent qu'ils vivront toujours et ne se posent pas toutes ces questions. Tant qu'on vit, on continue de penser que nous vivrons toujours c'est bien ça que tu me dis? Un enfant désire devenir un jeune homme, le jeune homme veut devenir vieux. Il est inquiet par la peur de mourir, tous ses désirs ne sont pas comblés.”*

---

le plus élevé, le score parfait, le siècle achevé, le centenaire ou encore le centuple de la Bible (Dieu te le rendra au centuple.)

100 peut aussi être vu comme un seuil, un point de passage, le nombre 101 symbolisant l'entrée dans un nouveau cycle avec un risque de déséquilibre. Mais nous allons voir que la signification la plus intéressante du nombre 100 concerne le rapport entre microcosme et macrocosme. Le nombre 100 allie unité et quantité. A ce titre, il relie les nombres 1, 10, 1000 ainsi que le million et le milliard. Au final, le nombre 100 nous fait donc naviguer entre individualité et intégralité, entre dualité et unité : il nous permet de voyager dans le monde, de naviguer entre esprit et matière sans perdre le sens de l'existence.

La manière dont Savithri avait compris les nuances de la mort plaisait à Yama. Ici, la sagesse et l'intelligence de la femme sont valorisées.

### **Le troisième vœu.**

Yama était content et séduit par l'analyse de Savithri, puis il dit à la plus grande figure de Pativrata *“Ô femme extraordinaire, tu as bien exprimé le sens du dharma d'une manière simple et précise ; j'ai un grand respect et beaucoup d'admiration pour toi. C'est pourquoi, tu peux me demander ce que tu veux et je l'exaucerai à l'exception de la vie de ton mari.”*

Savithri adressa ces derniers mots à Yama, *“Accorde moi la bénédiction de porter cent fils<sup>98</sup>.”*

Il n'y a pas de salut pour qui ne fait pas de fils. Cette phrase souligne l'exigence d'une descendance mâle pour les croyants hindous. Ne pas avoir de salut suggère la perte, l'errance de l'âme.

Ma troisième demande est d'avoir des enfants.

Yamadharma était très heureux et dit : *“Qu'il en soit ainsi.”*

*“Maintenant va t'en. je t'ai accordé tout ce que tu m'as demandé. Les désirs de ton cœur ont été accomplis. Tu peux t'en aller. Aucun humain n'a pu me suivre jusqu'ici.”*

Cependant, les désirs du cœur de Savithri n'étaient toujours pas accomplis. Elle continua de faire l'éloge de Yamadharma.

*“Ô Lord, tu es le préservateur de tous les dharmas. Tu es le Seigneur du monde. Tu extermines les humains et c'est pourquoi on t'appelle Yama. Tu considères que ton dharma est de garder tous les gens heureux et de les contenter. C'est pour ça qu'on t'appelle Dharmaraja. Après la mort, les humains viennent avec toi et c'est pourquoi on t'appelle Mryuthyu. Tu passes ton temps à faire des calculs parfaits de l'espérance de vie des différents êtres humains c'est pourquoi on t'appelle Kala. Aussitôt que leur fin est arrivée, tu les emmènes dans l'autre monde c'est pourquoi on t'appelle Sarvapranahara.”* C'est de cette manière que Savithri priait yama et l'appelait par tous ces noms. *“Tu preserves l'honneur et le respect du monde. Je suis en grande détresse et pleine de chagrin. S'il te plaît, protège-moi. Les parents du prince mort sont en désarroi, bénis-les, protège-les.”* Savithri continuait d'implorer le Seigneur de la mort. La prière de Savithri toucha le cœur de Yama. Il dit *“Ma chère Savithri, personne n'a touché mon cœur ainsi, je t'admire. Aujourd'hui est un jour auspiceux car une Pativrata telle que toi m'a mis en*

---

<sup>98</sup> Cent fils doit être compris ici comme un indice de quantité mais pas comme une quantité réelle. Swami Pranavartananda interrogé à ce sujet explique : « Il y a le prestige lié au fait d'avoir 100 enfants qui sous-entend la richesse nécessaire pour s'en occuper (ça devient un signe évident de richesse).

Le nombre cent peut aussi être utilisé en sanskrit pour signifier qu'une centaine c'est beaucoup, beaucoup... »

*difficulté. C'est pourquoi je t'exaucerai un vœu spécial que personne n'a pu encore me demander."*

Savithri dit ces mots à Yama ; *"Je ne pourrai jamais être heureuse sans mon mari. Je ne peux vivre sans lui. Ô seigneur, tu m'as exaucée d'une centaine d'enfants mais comment pourrais-je avoir des enfants sans mon mari? Pour que mon vœu se réalise accorde-moi la vie de mon mari."* Touché par les mots de Savithri, il dit *"Satyavan vivra heureux avec toi pour 500 ans, il règnera sur son royaume de manière juste et plus tard il ira au paradis pour un long moment. Tu auras une centaine d'enfants de lui. Et ton nom deviendra Savithrya. Tes fils seront célèbres. Rentrez chez vous."* La qualité qui fait céder Yama est la persévérance et sa connaissance de la mythologie, de la fonction qu'il exerce.

### **Retour à l'ashram**

*"Mon mari, le soleil est déjà couché, rentrons à l'ashram. Mon beau-père et ma belle-mère doivent être en grandes difficultés dans l'obscurité. Je te raconterai ce qu'il s'est passé aujourd'hui quand nous serons rentrés!"* Elle aida Satyavan à marcher souvent à travers la jungle et ils arrivèrent à l'ashram. Pendant qu'ils rentraient, la vue de Dyumatsena revient progressivement et il commençait à voir de plus en plus clair. Mais il était inquiet voyant que son fils et sa belle-fille ne revenaient pas.

Les sages étaient venus entourer le vieux roi, sitôt que le couple fut rentré, Savithri tomba aux pieds de son beau père et de sa belle mère pour avoir leur bénédiction.

Dyumatsena embrassa son fils tendrement et Satyavan toucha les pieds de tous les sages présents. Savithri raconta sa conversation avec *Yamadharma*. Par cette nuit, les trois jours de *vratâ* furent accomplis. Les fruits récoltés pendant ce *vratâ* était incommensurable.

### **Retour au royaume**

Tôt le matin, on entendait des musiques sacrées, des citoyens du royaume de Salva vinrent chercher le roi et lui demandèrent de remonter sur le trône. Pour le roi ces demandes étaient comme du nectar. Il était très heureux, il savait que les efforts de Savithri et que les trois vœux qu'elle avait formulés à Yama étaient responsables du fait qu'il retrouva la vue et le royaume. Il remercia Savithri de cela.

Savithri devint la mère de centaines de garçons, elle augmenta le prestige de sa famille. Elle avait libéré son mari de l'emprise de Yama. C'est dit clairement ici qu'avoir de nombreux fils augmente le prestige de la famille.

Dyumatsena redevint roi, Savithri la plus grande *Pativrata* était digne d'être la première chose dont on se rappelle le matin. Satyavan qui avait une femme très bonne, était vraiment chanceux.  
À noter

Arundhati, le femme de Brahmarshi Vasishta, la grande Anasuya, la femme de Atri Mâmui, Savithri la femme de satyavan, Sita la femme de Rama, Draupadi la consort des cinq Pandava sont les cinq grandes *Pativrâtâ* dont on se rappelle. Nous remercions *Bharatmata*<sup>99</sup> pour la naissance de telles femmes.

---

<sup>99</sup>Littéralement, Notre Mère, l'Inde.



